

DÉPARTEMENT D'HISTOIRE

Faculté des lettres et sciences humaines

Université de Sherbrooke

ESPACE, GÉOGRAPHIE ET REPRÉSENTATIONS EN ORIENT BYZANTIN DANS
LE CONTEXTE DE LA QUATRIÈME CROISADE

Par

Benoît LAHAYE

Mémoire présenté

Pour obtenir

La maîtrise ès arts (M.A.) en histoire

Sherbrooke

MAI 2020

Résumé

Les croisades poussent une multitude de pèlerins à voyager dans des contrées qui leur sont auparavant inconnues. Plutôt que de les amener en Terre sainte ou en Égypte, les navires vénitiens de la quatrième croisade transportent les hommes vers l'Empire byzantin, un monde avec lequel l'Occident entretient des relations tendues depuis plusieurs dizaines d'années. Cette croisade se conclut en 1204 par le sac de Constantinople et par la fondation d'un Empire latin centré à Byzance, des gestes qui déterminent les relations entre chrétiens d'Orient et d'Occident pour les siècles à venir.

Les chroniques occidentales produites dans le contexte de la quatrième croisade présentent les événements menant à la prise de Constantinople, mais offrent également une fenêtre sur la représentation du monde byzantin. Afin de situer géographiquement leurs récits, les pèlerins font constamment référence aux paysages naturels et bâtis de l'Empire byzantin. Ainsi, les écrits rédigés par Geoffroy de Villehardouin et Robert de Clari permettent de s'intéresser à la vision occidentale des espaces orientaux. D'une part, l'analyse spatiale du récit mène à la création d'une carte interactive présentant l'itinéraire de cette croisade, et mettant en évidence les passages des textes à caractère géographique. D'autre part, l'analyse qualitative des références aux paysages byzantins permet de dégager l'appréciation générale d'un espace que l'on s'imagine riche et mystérieux, mais qui est habité par une population considérée alors comme perfide et efféminée.

Remerciements

J'aimerais tout d'abord remercier ma directrice, Geneviève Dumas, pour m'avoir fortement épaulé et guidé tout au long de la rédaction de ce mémoire. La bonne réalisation de cette étude repose sur le support et les encouragements de Geneviève, qui s'est assurée que je puisse travailler sur un sujet qui m'intéressait vraiment. Également, je voudrais remercier Marc Carrier pour ses conseils concernant la direction que devait prendre cette étude.

Puis, j'aimerais souligner la patience de mes parents, collègues et de mes amis pour m'avoir écouté et épaulé à travers ces années de rédaction. Certains d'entre eux ont dû m'entendre encore et encore parler de mon projet, de mes bons coups et de mes échecs. Pour ce, je les remercie.

Table des matières

Résumé.....	2
Remerciements.....	3
Table des matières.....	4
Introduction.....	6
Mise en contexte	6
Objet d'étude.....	9
Problématique	10
Hypothèse	10
Méthodologie	11
Concepts principaux.....	12
Sources	14
Historiographie	16
CHAPITRE I : ESPACES ET ITINÉRAIRES	23
1.1. La quatrième croisade cartographiée	23
1.2. Voyages et déplacements en Orient byzantin	24
1.2.1. La logique des déplacements durant la campagne militaire	24
1.2.2. Les références aux distances, aux obstacles et aux itinéraires.....	34
CHAPITRE II : LES MOTS DE L'ESPACE	38
2.1. La richesse et la beauté de l'Orient byzantin	38
2.1.1. Beauté et bonté au Moyen Âge	38
2.1.2. Richesse et émerveillement chez les chroniqueurs	44
2.2. L'effet des cités sur les chroniqueurs.....	50
2.2.1. « Garnir » les villes	50
2.2.2. Fortifications et positions des cités	53

2.3. Les marqueurs de l'espace	59
2.3.1. Orientation spatiale dans le monde byzantin	60
2.3.2. Dimensions et distances	64
CHAPITRE III : PERCEPTION ET REPRÉSENTATION DE L'ESPACE	71
3.1. La perception et l'interprétation des données sensorielles	72
3.1.1. Les différentes approches concernant la perception sensorielle	72
3.1.2. Relations entre l'expérience et l'analyse de données sensorielles	77
3.1.3. Perceptions et appréciations de l'espace byzantin	80
3.2. La représentation des paysages de l'Orient byzantin.....	83
3.2.1. La relation de l'homme avec la nature et les paysages	83
3.2.2. La mention d'éléments du paysage et leurs significations.....	90
3.3. Les éléments du bâti et la représentation des villes	95
3.3.1. La pratique de la <i>descriptio civitatis</i>	96
3.3.2. Le paysage urbain et son importance chez les chroniqueurs	101
Conclusion	107
Bibliographie.....	115
I. Sources.....	115
II. Ouvrages généraux.....	115
III. Études.....	117
Annexes.....	124
Annexe A : Noms de lieux dans les chroniques de Villehardouin et Clari.....	124
Annexe B : Captures d'écran de la carte interactive.....	130

Introduction

Mise en contexte

C'est en 1198 qu'Innocent III lance un appel à la 4^e croisade, qui demande aux Latins de se rendre en Terre sainte afin de reprendre Jérusalem tombée aux mains des musulmans¹. Alors qu'au départ, peu de gens sont prêts à s'engager dans ce nouveau projet, une partie importante de la grande noblesse de France prend la croix lors d'un tournoi à Écry-sur-Aisne (Asfeld) en 1199². En peu de temps, il est possible de constituer une armée assez importante afin d'espérer reprendre la ville sainte. Ainsi, on envoie à l'hiver 1200-1201 six messagers à Venise afin de négocier un passage par la mer vers Jérusalem. La rencontre entre les envoyés français et le duc de Venise, Enrico Dandolo, se conclut par la construction d'une flotte pouvant transporter 33 500 hommes, pour la somme de 85 000 marcs. L'itinéraire prévu doit mener les croisés au Caire en Égypte, le cœur de la civilisation ayyoubide, où ils pourront déstabiliser les nouveaux maîtres de la Terre sainte³.

Lors du départ prévu pour 1202, trop peu de croisés se présentent à Venise afin de couvrir les coûts de la flotte. Selon Villehardouin, seulement le tiers des 33 500 hommes prévus arrivent à Venise à la Pentecôte. Les Français doivent donc trouver un arrangement avec les Vénitiens pour les permettre de progresser. Les négociations durent plusieurs mois, une période durant laquelle les hommes sont retenus dans la ville de Saint-Marc. Dandolo et les barons arrivent toutefois à une entente : en échange du retardement du paiement de leur dette, les Vénitiens se joignent aux croisés dans leur pèlerinage puis les

¹ Donald E. Queller et Thomas F. Madden, *The Fourth Crusade: the conquest of Constantinople*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2000 (1997), p. 1.

² Jean Longnon, *Geoffroy de Villehardouin, Un chevalier à la croisade*, Paris, Tallandier, 1981, p. 22.

³ Le passage par l'Égypte était une clause secrète de l'entente. Donald E. Queller et Thomas F. Madden, *The Fourth Crusade*, p. 9–11.

deux forces s'engagent à reprendre la ville de Jadres (Zadar), que ceux-ci avaient perdu au profit du roi de Hongrie⁴.

La prise de Jadres ne fait pas l'unanimité parmi les dirigeants de la croisade : plusieurs s'opposent à la prise par la force d'une cité chrétienne par une armée supposément sainte⁵. Plus encore, alors que les croisés sont forcés de rester dans la ville jusqu'au printemps suivant en raison de la saison déjà trop avancée, plusieurs seigneurs en profitent pour briser leurs vœux et désertent l'armée⁶. Toutefois, durant cette période, on voit l'apparition d'un nouveau personnage central au déroulement de cette campagne : le jeune Alexis, fils de l'empereur byzantin Isaac II. Privé du trône suite à l'aveuglement de son père par son oncle Alexis III en 1195, il fuit jusqu'en Allemagne pour se réfugier chez sa sœur Théodora, femme de Conrad de Montferrat⁷. Voulant réclamer son droit à régner sur l'empire, le prince demande l'aide de l'armée franco-vénitienne. En échange du trône, il promet la soumission de l'Église grecque à l'autorité de Rome, une somme de 200 000 marcs pour l'armée, des vivres pour l'ost, 10 000 Grecs afin de les aider dans leur reconquête du territoire, en plus d'une promesse de maintenir 500 chevaliers en territoire oriental dans le but de protéger les acquis⁸. Après de nombreuses discordes, et en raison de la position précaire de l'ost, les barons acceptent finalement l'offre du prince byzantin.

Tout en passant par Corfou, les croisés arrivent finalement à Constantinople, à Chalcédoine (Kadiköy), le 25 juin 1203. Après un assaut organisé sur terre et sur mer, les

⁴ Jean Richard, *Histoire des croisades*, Paris, Fayard, 1996, p. 257.

⁵ Geoffroy de Villehardouin, *La conquête de Constantinople*, éditée et traduite par Edmond Faral, Paris, Les belles lettres, 1961 (1938-1939), para. 85.

⁶ *Ibid.*, para. 102 à 104.

⁷ Conrad de Montferrat, seigneur de Tyr puis marquis de Montferrat et finalement Roi de Jérusalem, est frère de Boniface de Montferrat, chef de la quatrième croisade.

⁸ Jonathan Harris, *Byzantium and the Crusades*, Londres, Hambledon and London, 2003, p. 154.

croisés réussissent à prendre la ville pour une première fois le 17 juillet 1203⁹. Bien que le jeune prince soit élevé au rang de coempereur avec son père, il n'a pas de quoi payer les Français et les Vénitiens. En raison de ses dépenses excessives, Alexis III a complètement vidé les coffres de l'empire. Les Occidentaux sont donc forcés d'attendre plus longtemps avant de recevoir leur paie¹⁰. Durant ce temps, les relations entre le nouvel empereur Alexis IV et les barons se détériorent en raison de la pression des partis antilatins dans l'entourage de l'empereur. De façon générale, les Byzantins considèrent d'un mauvais œil la présence des croisés dans la région de Galata, près du port de la Corne d'Or, et croient qu'ils ont été suffisamment payés. Finalement, le jeune empereur est assassiné, Isaac II meurt quelques jours plus tard, et Alexis V Doukas surnommé Murzuphle est couronné empereur¹¹. Fortement antilatin, ce nouveau Basileus promet de se débarrasser des croisés qui s'impatientent et refusent de quitter la cité avant de recevoir ce qui a été convenu.

Grecs et Latins entrent une nouvelle fois en conflit ouvert, et l'armée franco-vénitienne retourne sous les murs de Constantinople afin de prendre la ville une seconde fois. Elle tombe sous leur contrôle le 13 avril 1204, au moment où les croisés parviennent à franchir les murs de la Corne d'Or et qu'Alexis V abandonne la cité durant la nuit. Jusqu'au 15 avril, la ville est laissée à la merci des Occidentaux, qui saccagent la cité et pillent les riches palais et églises qu'aucun Byzantin n'est en mesure de défendre.¹² La

⁹ Les détails entourant l'arrivée des pèlerins à Constantinople et la première conquête de la ville sont présentés dans le premier chapitre du mémoire. La mise en contexte sert à mieux comprendre les intrigues entourant le déroulement de cette campagne militaire d'exception.

¹⁰ Jonathan Riley-Smith, *Les croisades*, Paris, Pygmalion, 1990, p. 149-150

¹¹ Donald E. Queller et Thomas F. Madden, *The Fourth Crusade*, p. 163.

¹² Jonathan Riley-Smith, *Les croisades*, Paris, Pygmalion, 1990, p. 151.

quatrième croisade se termine par la nomination de Baudouin I à la tête du tout nouvel empire latin, centré à Constantinople, qui perdurera jusqu'en 1261.

Objet d'étude

Cette campagne militaire a été beaucoup étudiée afin de comprendre pourquoi les croisés ont changé de cap, et finalement abandonner le projet de reconquête de Jérusalem. Également, on utilise les nombreuses sources de la quatrième croisade afin de mieux comprendre les relations entre l'Orient et l'Occident à la fin du XIIe siècle, et l'impact du traumatisme qu'engendre la prise de Constantinople. Finalement, l'analyse de sources de cette nature permet de mieux comprendre l'organisation et le déroulement de campagnes militaires de cette envergure.

Cette étude propose plutôt d'analyser les différentes représentations de l'espace que les croisés se font durant leur voyage. Ces appréciations sont mises en évidence par des systèmes de géolocalisations permettant de suivre les itinéraires des pèlerins, en plus de renseigner sur leurs perceptions des déplacements, des paysages naturels et des constructions orientales¹³. Également, on cherche à comprendre la signification des images mentales créées par les chroniqueurs en étudiant la connotation du vocabulaire se retrouvant dans les sources. La représentation repose sur un processus de perception et d'interprétation des données sensorielles, qui sont également expliquées afin de connaître quels phénomènes influencent la création d'images mentales.

¹³ Les outils apportés par le tournant spatial seront utilisés afin de bien analyser les enjeux entourant la quatrième croisade. Ce concept sera défini plus loin dans le mémoire.

Problématique

Les écrits des chroniqueurs latins qui participèrent à la quatrième croisade (1204) contiennent de nombreuses mentions de l'espace qu'ils traversent dans leur voyage vers l'Orient. Ces occurrences concernent, entre autres, les routes, les itinéraires, et les composantes du paysage qu'ils rencontrent. Le contact avec l'Orient byzantin amène les croisés à poser un certain regard sur ce qui les entoure, et à émettre des appréciations à propos de ce qu'ils découvrent. Ainsi, quelle est la nature des représentations spatiales de l'Orient byzantin chez les chrétiens d'Orient? Sachant que le regard sur l'Autre des croisés était fortement connoté, que révèlent les descriptions de l'espace sur la façon dont les Occidentaux observaient le monde byzantin et sa population¹⁴ ?

Hypothèse

On postule que les méthodes d'approche qui découlent du tournant spatial apporteront un regard nouveau sur les expéditions de la quatrième croisade. Tout d'abord, il sera démontré que représenter sur une carte les déplacements des croisés tout en suivant le texte des chroniques permettra une nouvelle compréhension de cette campagne militaire d'exception. Ensuite, l'étude démontrera que les appréciations de l'espace chez les chroniqueurs occidentaux ne sont pas liées à la connotation négative des Grecs. Ces appréciations montrent des représentations du territoire qui relèvent d'autres mécanismes d'appréhension, les sens, qui ne semblent pas être affectés par le discours anti-grec présent

¹⁴ Au sujet de la représentation négative des Grecs : Marc Carrier, *L'Autre chrétien à l'époque des Croisades : les Byzantins vus par les chroniqueurs du monde latin (1096-1261)*, Éditions universitaires européennes, 2012, 500 p.

à l'époque¹⁵. Plus encore, la vision d'un Orient à la fois riche et mystérieux devrait avoir un impact sur la façon dont les Latins perçoivent le monde byzantin.

Méthodologie

Deux types de renseignements ont été dégagés de l'analyse des sources. Le premier de ceux-ci concerne les références à la géographie, l'indication de lieux précis et les déplacements. En s'inspirant de la méthodologie de Ross Balzaretti sur les espaces liguriens, on a ramené ces informations à un système de données encore observables aujourd'hui¹⁶. Ainsi, les différents noms de lieux ont été actualisés et transformés en latitudes et longitudes, afin d'être utilisables dans la création d'une carte interactive. Celle-ci, créée à partir du logiciel arcGIS, montre en détails les déplacements des croisés, en plus de fournir des informations essentielles sur les itinéraires des croisés et sur ce qu'ils pouvaient voir autour d'eux. Ces puces informatives présentent des extraits des sources afin de faciliter notre compréhension de la logique des déplacements, mais également des appréciations spatiales des pèlerins. Puis, le format narratif de la carte permet de suivre étape par étape les déplacements et impressions des pèlerins.

Le deuxième type d'informations est beaucoup plus qualitatif, et porte sur les perceptions de l'espace oriental décrites par les croisés. Ces données ont été classées et organisées dans un tableau, en plus d'être placées sur la carte afin de faciliter leur compréhension. Ces outils ont permis de relever les représentations de l'espace par les

¹⁵ Les études récentes au sujet de la vision occidentale des chrétiens d'Orient remettent en question la prépondérance de l'image négative de l'Autre. À ce sujet, voir la publication de Marc Carrier citée plus haut, et Savvas Necleous, *Heretics, Schismatics, or Catholics? Latin Attitudes to the Greeks in the Long Twelfth Century*, Toronto, Pontifical Institute of Medieval Studies, 2019, 291 p.

¹⁶ Angelo Torre, « Un "tournant spatial" en histoire ? Paysages, regards, ressources », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, vol. 63, n° 5 (2008), p. 1143.

chroniqueurs à travers leur vocabulaire, employé à titre d'exemple afin de fournir des descriptions du paysage ou leur perception de ce qui les entoure. L'analyse de divers mots utilisés dans un contexte spatial a permis de comprendre ce qui intéresse les pèlerins lorsqu'ils font référence à la géographie orientale.

Les informations qualitatives et quantitatives ont été recueillies dans un tableau Excel permettant la classification et l'identification des données retenues dans les sources. Cet outil a été employé à de nombreuses reprises afin de dégager les mots possédant une certaine connotation, ou des extraits des textes présentant l'appréciation spatiale des croisés.

Puis, les modes de représentation ont été étudiés sous la loupe de la perception sensorielle des phénomènes ambients. Cette approche psychophysiologique devait mettre en lumière l'impact des idées préconçues et de l'expérience sur l'interprétation de stimuli et le processus de création d'images mentales. C'est en étudiant l'influence des déformations de l'information sensorielle sur la représentation de l'espace qu'il a été possible de mieux comprendre la relation entre les croisés et le monde qui les entoure. Également, cette approche a permis de comparer cette vision de l'espace à l'image que ce faisait les Occidentaux des Grecs.

Concepts principaux

Cette étude repose sur le concept de représentation défini par Philippe Artières et Élisabeth Brilli. Dans une publication de *Sociétés et représentations* de 2015, Philippe Artières définit le concept comme « un fragment d'une grande mosaïque du passé, qu'elle témoigne de ce qu'un individu, un groupe, une communauté a perçu d'une réalité et comment elle

est parvenue jusqu'à nous. Elle en est la trace »¹⁷. Élisabeth Brilli, pour sa part, souligne la différence profonde entre le vécu, qui s'apparente au réel, et l'image que l'on se fait d'un groupe ou d'un événement, qui se rapproche plutôt du non réel et donc de la représentation¹⁸. Ainsi, à partir de ces définitions, on considère les représentations comme étant le produit d'un processus de création d'image mentale fait à partir d'une situation réelle.

En dépit du rôle important que jouent les représentations dans ce mémoire, d'autres approches méthodologiques expliquent sa contribution scientifique. Tout d'abord, l'étude en cours trouve son originalité dans l'emploi simultané des concepts de représentation et d'espace, sur lesquels repose l'entièreté des chapitres. Selon Pierre Bourdieu, l'espace correspond à un milieu défini dans lequel se déroule les rapports sociaux, politiques et matériels d'un individu¹⁹. Dans ce mémoire, on délaisse la facette géométrique de l'espace pour plutôt s'intéresser aux rapports entre les personnes et leur environnement. Dans les sources, les contemporains utilisent des expressions et termes susceptibles de transmettre leurs impressions de ce qui les entoure. Ainsi, l'étude du lexique s'avère centrale afin de connaître la nature des représentations de l'espace.

La mise en évidence et l'analyse de données à caractère spatial dépendent des apports du *Spatial Turn*, une tendance historiographique émergeant à la fin du XX^e siècle. Lié de près au développement de l'histoire culturelle et des paysages durant les années

¹⁷ Philippe Artières, « L'inscription dans un courant historiographique majeur », *Sociétés et représentations*, vol. 2, n° 40 (2015), p. 347. L'auteur est directeur de recherche au CNRS à l'École des hautes études en sciences sociales de Paris.

¹⁸ Élisabeth Brilli, « L'essor des images et l'éclipse du littéraire. Notes sur l'histoire et sur les pratiques de "l'histoire des représentations" », *L'Atelier du Centre de recherches historiques*, n° 6 (2010), para. 2.

¹⁹ Pierre Bourdieu, « Espace social et genèse des "classes" », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, vol. 52-53 (1984), p. 3.

1980, cette approche amène l'apparition de nouveaux concepts permettant de révéler des informations à caractère géographiques dans les sources. Les méthodes d'approche amenées par le tournant spatial permettent de se questionner sur la notion d'espace à travers les époques, et permettent de tirer des conclusions inédites sur la relation entre l'humain et la géographie²⁰.

Ensuite, on analyse la représentation à travers le prisme de la perception sensorielle. On s'intéresse surtout au processus derrière la création d'images mentales, de la captation de stimuli jusqu'au rappel de la faculté mémorielle²¹. Dans le cadre de cette étude, l'utilisation de cette approche permet de mesurer l'empreinte des idées préconçues sur façon dont un individu se représente le monde qui l'entoure.

Sources

Il existe plusieurs chroniques et textes traitant de la quatrième croisade, aussi bien occidentale qu'orientale. Pour cette étude, les deux principaux témoignages en ancien français seront retenus : les écrits de Geoffroy de Villehardouin et de Robert de Clari.

Villehardouin est maréchal de Champagne et occupe une place centrale dans le déroulement de cette campagne. En plus de participer à toutes les réunions des hauts barons français, il est choisi à titre de messenger pour trouver un accord de passage avec les Vénitiens en 1200-1201, en plus de désamorcer une situation tendue entre Baudouin I et Boniface de Montferrat, l'ancien chef de l'armée franco-vénitienne²². Bien que son témoignage couvre l'ensemble de la quatrième croisade, ses écrits nous renseignent

²⁰ Charles W. J. Withers, « Place and the “spatial turn” in Geography and History », *Journal of the History of Ideas*, vol. 70, n° 4 (2009), p. 637-638.

²¹ Ce concept est largement défini au troisième chapitre.

²² Jean Dufournet, *Les écrivains de la IV^e croisade : Villehardouin et Clari. Volume I*, Paris, SEDES, 1973, p. 160 et 165.

également sur la période allant jusqu'en 1207, soit la mort du marquis Boniface aux mains des Bulgares. Ainsi, son témoignage nous donne le point de vue d'un militaire sage et avisé, partageant le quotidien des dirigeants de la croisade.

Robert de Clari, quant à lui, est vassal de Pierre d'Amiens et participe à ce pèlerinage armé aux côtés de la masse des croisés. Bien qu'il n'arrive pas, comme Villehardouin, à donner des renseignements précis sur les objectifs militaires ou les raisons du détournement de l'armée, il fournit toutefois une appréciation particulière de son entourage. Voyageant probablement pour la première fois de sa vie, il est fortement impressionné par son entourage, et mentionne des détails importants sur l'espace qui ne se retrouvent pas dans le témoignage de son homologue²³.

Ces deux chroniques, qui sont en fait des mémoires écrits en ancien français, nous renseignent autant au point de vue des barons de la croisade que de la masse des soldats. Plusieurs facteurs expliquent pourquoi les deux chroniqueurs décident de rédiger leur témoignage dans la langue vernaculaire, une décision singulière en ce début de XIII^e siècle. Tout d'abord, en employant le français écrit, il est certain que les deux auteurs désirent rejoindre un public le plus large possible. Cette volonté peut s'expliquer par le fait que les auteurs tentent de justifier le dénouement tragique de la quatrième croisade²⁴. Également, l'abandon du latin au profit de la prose française nous rapproche d'une vision beaucoup plus populaire des chrétiens d'Orient. En effet, à cette époque, la langue savante est généralement utilisée afin de partager des modèles littéraires et une vision générale de

²³ Jean Longnon, « Sur les croisés de la quatrième croisade », *Journal des savants*, vol. 2, n° 1 (1977), p. 123.

²⁴ Marc Carrier, *L'Autre chrétien à l'époque des Croisades*, p. 396-397.

l'Autre. L'adoption de la langue vernaculaire témoigne du début d'une laïcisation du savoir en ce qui a trait à la représentation des Byzantins pendant le XIII^e siècle²⁵.

Pour le texte de Villehardouin, on se réfèra à l'édition d'Edmond Faral produite en 1939, rééditée en 1961, qui comporte à la fois le texte d'origine, le texte édité et des commentaires au sujet de la traduction ainsi que des mises en contexte de l'information transmise par le maréchal²⁶. Dans le cas de Clari, on emploiera l'édition produite par Alexandre Micha, qui contient également une version d'origine et une version traduite des textes²⁷. L'utilisation des textes en ancien français sera primordiale afin d'analyser le lexique employé par les chroniqueurs.

Historiographie

De nombreux courants historiographiques sont liés de près ou de loin à l'histoire de la quatrième croisade. Dans un exercice de synthèse, il est nécessaire de sélectionner uniquement ceux en étroite relation avec l'objet d'étude, la méthodologie ou l'angle d'approche du mémoire. Pour cette raison, ce segment traitera de l'histoire de la quatrième croisade, les relations entre Occident et Orient, le tournant spatial appliqué à l'histoire médiévale et l'étude des deux chroniqueurs au cœur du mémoire²⁸.

Les études au sujet de la quatrième croisade tentent principalement, depuis le XIX^e siècle, d'expliquer pour quelle raison l'armée franco-vénitienne change considérablement

²⁵ Marc Carrier, *L'Autre chrétien à l'époque des Croisades*, p. 396-397.

²⁶ Geoffroy de Villehardouin. *La conquête de Constantinople. Édité et traduit par Edmond Faral*. Tome 1 et 2. Paris, Les belles lettres, 1961 (1938-1939), 229 et 370 p.

²⁷ Robert de Clari. *La conquête de Constantinople. Traduite et éditée par Alexandre Micha*. Paris, Éditions Christian Bourgeois, 1991, 254 p.

²⁸ L'histoire urbaine de Constantinople, également très importante afin de comprendre les enjeux de la quatrième croisade, ont déjà été présentés lors des ateliers de recherche. C'est pourquoi il a été décidé de laisser de côté ce pan de l'historiographie.

d'itinéraire après la prise de Zara de 1202, puis abandonne l'Égypte pour se diriger vers Constantinople. À travers le temps, plusieurs auteurs ont vu derrière cette déviation un complot orchestré par des individus visant à profiter de l'expédition, que ce soit le duc de Venise, le roi germanique Philippe de Souabe ou encore le pape Innocent III²⁹. Toutefois, cette tendance en vint à être nuancée par des études plus récentes expliquant mieux le phénomène. Par exemple, Donald E. Queller et Thomas F. Madden proposent que le détournement ait été plutôt accidentel, avançant ainsi la thèse du « concours de circonstances ». Ceux-ci affirment que le changement de cap abrupt ne peut pas s'expliquer par un fait précis, mais plutôt par un ensemble de circonstances, qui s'enchainent et mènent les croisés devant les murs de Constantinople. Malgré leurs bonnes intentions, les barons de la croisade sont guidés par des motivations contradictoires, et ne sont pas en mesure de contrôler la direction que prend la quatrième croisade³⁰.

Face à cette interprétation se dresse la « thèse intentionnelle », qui voit derrière les événements de 1201 à 1204 le résultat d'intentions malveillantes développées par des groupes de personnes ou des communautés. Paul Lemerle, par exemple, voit derrière le sac de Constantinople de 1204 l'aboutissement des relations tendues et compliquées entre chrétiens d'Orient et d'Occident³¹. Jonathan Harris, quant à lui, voit plutôt l'échec des politiques étrangères byzantines, et l'impossibilité pour les Latins de comprendre les motifs

²⁹ Au sujet de la trahison vénitienne, lire Gabriel Hanotaux, « Les Vénitiens ont-ils trahi la chrétienté en 1202 ? », *Revue historique*, n° 4 (1877), pp.74-102. Sur le complot du roi german, Eduard Winkelmann, *Philipp von Schwaben und Otto IV von Braunschweig*, 2 volumes, Leipzig, Duncker & Humblot, 1878, 563 p. Puis, en ce qui trait au pape, Paul Riant, *Innocent III, Philippe de Souabe et Boniface de Montferrat*, Paris, Librairie de Victor Palmé, 1875, 130 p.

³⁰ Donald E. Queller et Thomas F. Madden, *The Fourth Crusade: the conquest of Constantinople*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2000 (1997), p. IX à XI.

³¹ Paul Lemerle, « Byzance et la croisade », dans Paul Lemerle, *Le monde de Byzance : Histoire et Institutions*, Londres, Variorum Reprints, 1978, p. 598-599.

des Grecs³². Toutefois, cette vision ne coïncide pas totalement avec les études récentes au sujet des relations entre Est et Ouest. En ce sens, on décide d'adopter la thèse du concours de circonstances dans ce mémoire.

Au niveau des échanges entre Occident et Orient, les recherches récentes présentent surtout un changement de paradigme au niveau de l'approche historiographique de ce sujet. Les études menées depuis les 30 dernières années viennent nuancer la vision négative des rapports entre Grecs et Latins, largement répandue au XX^e siècle. D'une part, les travaux de Jean-Claude Cheynet et de Marc Carrier mentionnent que durant la majeure partie du XII^e siècle, les relations étaient cordiales entre le Basileus, les souverains d'Occident et les seigneurs de l'Orient latin³³. D'autre part, la soumission d'une question sur l'Orient latin au concours d'agrégation français en 2000 encourage les chercheurs à étudier plus en profondeur ce sujet³⁴. La publication d'ouvrages par d'éminents spécialistes, tels que Michel Balard, Henri Bresc et Pierre Guichard, vient remettre en question les conclusions tirées au cours des 100 dernières années, et ainsi modifie notre compréhension des rapports entre l'Europe et le Levant³⁵.

En ce qui concerne le tournant spatial, son adoption par de nombreux chercheurs a permis la création de plusieurs outils permettant de poser un nouveau regard sur des

³² Jonathan Harris, *Byzantium and the Crusades*, Londres, Hambledon and London, 2003, p. 184.

³³ Marc Carrier, « Ordéric Vital sur les rapports entre Latins et Grecs à la veille de la deuxième croisade », *Memini. Travaux et documents*, n° 11 (2007), paragraphe 3 et 17. Et Jean-Claude Cheynet, « Byzance et Orient latin : le legs de Manuel Comnène », dans Damien Coulon et al, *Chemins d'outre-mer : études d'histoire sur la Méditerranée médiévale offertes à Michel Balard*, Paris, Éditions de la Sorbonne, 2016, para. 19.

³⁴ Jean Richard, « Balard (Michel). Croisades et Orient latin. XIe-XIVe siècle. », *Revue belge de philosophie et d'histoire*, vol. 81, n° 2 (2003), p. 560.

³⁵ À ce sujet, voir Henri Bresc, *La Méditerranée entre pays d'Islam et monde latin (milieu Xe – milieu XIIIe siècle) : textes et documents*, Paris, SEDES, 2001, 205 p. et Pierre Guichard et Philippe Sénac, *Les relations des pays d'Islam avec le monde latin : milieu Xe - milieu XIIIe*, Paris, SEDES, 2000, 283 p.

documents textuels. Parmi les outils apportés par cette approche, les cartes interactives représentent une façon efficace de présenter et d'analyser les informations à caractère géographique retenues dans les sources. De nombreux travaux produits au XXI^e siècle présentent une méthodologie permettant de mettre sur pied des cartes à partir de SIG, et cherchent à expliquer les bons côtés de cette approche. Parmi ces travaux, les contributions d'Anne Kelly Knowles et de David J. Bodenhamer démontrent le potentiel du tournant spatial, et prônent l'utilisation de SIG afin de mettre en lumière les savoirs à caractère géographiques contenus dans les sources³⁶. Le perfectionnement de ces outils permet la combinaison de l'espace, du temps et de l'endroit sous la forme de « deep maps », qui permettent de voir, comprendre puis de questionner les résultats représentés dans ces systèmes³⁷. Ces systèmes permettent également de traiter les complications engendrées par des sources dont certains renseignements géographiques sont imprécis ou flous, par exemple en insérant des échelles proposant des degrés d'incertitudes sur les cartes³⁸.

Toutefois, lorsque l'approche géographique est appliquée à l'histoire médiévale, on remarque qu'elle reste assez impopulaire jusqu'aux années 1990³⁹. Cependant, la production récente d'ouvrages sur le sujet change notre compréhension du savoir géographique médiéval. D'une part, les études de Christiane Deluz et de Nathalie Bouloux

³⁶ Voir David Bodenhamer, « History and GIS: Implications for the Discipline », dans Anne Kelly Knowles et Amy Hillier, *Placing history: how maps, spatial data, and GIS are changing historical scholarship*, Redlands, ESRI Press, 2008, pp. 219-234. Et Anne Kelly Knowles, « GIS and History », dans Anne Kelly Knowles et Amy Hillier, *Placing history: how maps, spatial data, and GIS are changing historical scholarship*, Redlands, ESRI Press, 2008, pp. 1-26.

³⁷ David Bodenhamer, John Corrigan et Trevor Harris, *Deep Maps and Spatial Narratives*, Indiana, Indiana University Press, 2015, p. 3-5.

³⁸ Christopher Donaldson, Ian Gregory et Joanna Taylor, « Locating the beautiful, picturesque, sublime and majestic: spatially analysing the application of aesthetic terminology in descriptions of the English Lake District », *Journal of Historical Geography*, n° 56 (2017), p. 47.

³⁹ Patrick Gautier Dalché, « Un problème d'histoire culturelle : perception et représentation de l'espace au Moyen Age », *Médiévales*, n° 18 (1990), p. 5-7.

démontrent que la notion médiévale d'espace est en grande partie héritée de l'Antiquité⁴⁰. Toutefois, les contemporains ne considèrent pas ce savoir comme étant immuable et définitif, mais adaptent les connaissances aux témoignages portant sur des contrées connues ou encore inexplorées⁴¹. D'autre part, les études de Georg Jostkleigrew et d'Emmanuelle Vagnon révèlent les différentes natures des cartes médiévales : alors que les *mappamundi* possèdent surtout des informations à caractère géographique, historique ou religieux, les cartes maritimes réalisées à partir du XII^e siècle mettent de l'avant un savoir technique précis qui permet la navigation côtière par l'entremise d'échelles et d'une rose des vents⁴². Comme le démontrent Jean Richard et Élisabeth Ruchaud, l'apparition et la propagation de ce savoir est rendu possible par l'entremise de voyages toujours plus nombreux, et d'une tendance à mettre par écrit ce qui est vécu à l'étranger⁴³.

Finalement, de nombreuses études ont été produites sur les personnages de Geoffroy de Villehardouin et Robert de Clari. On a beaucoup examiné les motivations les poussant à prendre part à ce voyage en Orient byzantin, mais aussi comment ceux-ci rédigent leur chronique suite aux événements qui s'y déroulent. Dans le cas du maréchal de Champagne, les écrits de Jean Dufournet et de Jean Longnon démontrent que le

⁴⁰ Pensons par exemple aux nombreuses toponymies ou aux populations occupant un territoire précis.

⁴¹ Christiane Deluz, « Première partie, Une image du monde. La géographie dans l'Occident médiéval (V^e-XV^e siècle) », dans Patrick Gautier Dalché dir, *La Terre. Connaissance, représentations, mesure au Moyen Âge*, Turnhout, Brepols, 2013, p. 155-157. Et Nathalie Bouloux, « Chapitre 2, Espace habité », dans Patrick Gautier Dalché dir, *La Terre. Connaissance, représentations, mesure au Moyen Âge*, Turnhout, Brepols, 2013, p. 259-260.

⁴² Georg Jostkleigrew, « L'espace entre tradition et innovation. La géographie symbolique du monde et son adaptation par Gossoin de Metz », *Actes des congrès de la Société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur public*, n° 37 (2006), p. 370-371. Et Christiane de Craecker-Dussart, « La cartographie médiévale : importance mise au point », *Le Moyen Âge*, vol. 116, n° 1 (2012), p. 165-166.

⁴³ Jean Richard, « Voyages réels et voyages imaginaires, instruments de la connaissance géographique au Moyen Âge », dans Jean Richard, *Croisés, missionnaires et voyageurs : les perspectives orientales du monde latin médiéval*, Londres, Variorum Reprints, 1983, pp. 211-220. Et Élisabeth Ruchaud, « Le pèlerinage chrétien vers Jérusalem. Une construction de l'image de l'"autre" », dans Rania Abdellatif et Élisabeth Ruchaud, *Acteurs des transferts culturels en Méditerranée médiévale*, Berlin, Oldenburg Verlag, 2012, p. 21-22.

chroniqueur était un militaire d'expérience et estimé, écrivant en prose française afin que son témoignage de la quatrième croisade soit accessible à un plus large public. Également, les auteurs soulignent que Villehardouin exagère souvent l'importance de son rôle durant cette campagne militaire⁴⁴. En ce qui concerne Robert de Clari, les études de Jean Longnon, Stéphanie Plante et Alexandre Micha présentent un soldat moins expérimenté et de rang inférieur, qui s'émerveille dans un monde oriental qu'il découvre alors que l'armée franco-vénitienne dévie vers Constantinople puis prend finalement la ville. Moins sage et informé que son homologue, il décrit de façon plus pittoresque les scènes qui se déroulent sous ses yeux, et fournit des détails personnels ne se retrouvant pas dans la chronique de Villehardouin⁴⁵.

Cette étude vient donc combler une lacune dans l'historiographie de la perception de l'Orient byzantin par l'Occident. Puisque de nombreux auteurs se sont déjà penchés sur la question de la représentation des Grecs, l'objectif de ce mémoire sera plutôt de déterminer comment les Occidentaux perçoivent l'espace byzantin durant la quatrième croisade. Pour ce faire, l'analyse sera divisée en trois volets : tout d'abord, afin de bien se représenter les déplacements des croisés jusqu'en Orient, une carte créée à partir du programme arcGIS sera présentée. Également, dans ce premier chapitre, les enjeux et les coûts entourant le déplacement des troupes de Venise jusqu'au Levant seront étudiés. Par la suite, les représentations seront étudiées sous l'angle du vocabulaire. De nombreux mots

⁴⁴ Jean Dufournet, *Les écrivains de la IV^e croisade, Villehardouin et Clari*, Paris, Société d'Édition d'Enseignement Supérieur, 1973, p. 160, 165 et 169. Et Jean Longnon, *Les compagnons de Villehardouin*, Paris, Droz, 1978, 267 p.

⁴⁵ Jean Longnon, « Sur les croisés de la quatrième croisade », *Journal des Savants*, vol. 2 (1977), P. 122-123., Stéphanie Plante, « Récits de croisade et digression : *La Conquête de Constantinople* de Robert de Clari », Mémoire de maîtrise, Université de Montréal, (littérature) 2015, p. 19-20, et la préface de Robert de Clari. *La conquête de Constantinople. Traduite et éditée par Alexandre Micha*. Paris, Éditions Christian Bourgeois, 1991, p. 15, 18, 20-21.

ou expressions employés par les chroniqueurs seront analysés afin d'en déterminer la connotation, et ainsi savoir comment les croisés considèrent l'espace qui les entoure. Le troisième chapitre, quant à lui, portera sur la perception sensorielle et le processus de création d'images mentales. Cette approche psychophysique amène des concepts qui permettront d'analyser de façon unique les représentations des espaces naturels et bâtis décrits par Villehardouin et Clari.

CHAPITRE I : ESPACES ET ITINÉRAIRES

Ce premier chapitre servira à étudier plus en profondeur les déplacements effectués par les croisés, que ce soit sur terre ou par mer. Tout d'abord, on présentera les cartes interactives bâties à partir des témoignages de Villehardouin et Clari, couvrant le départ de Venise en 1202 jusqu'à la prise de Constantinople en 1204. Ces cartes construites à l'aide du programme arcGIS serviront à mieux se représenter les trajets empruntés par l'armée franco-vénitienne, en plus de comparer les descriptions faites par les auteurs à différentes étapes du voyage. Quant à elle, la seconde partie du chapitre traitera de la planification et du déroulement de voyages d'une telle ampleur. Quittant au départ la France pour l'Égypte, les barons de la croisade doivent trouver une façon de transporter efficacement des milliers d'hommes et leurs montures, tout en s'assurant de diminuer le plus possible les coûts du déplacement. Ainsi, ce premier segment du mémoire s'attardera à la logistique des déplacements des croisés, tout en fournissant une vision plus claire des déplacements que ceux-ci effectuent jusqu'en Orient byzantin.

1.1. La quatrième croisade cartographiée

<https://arcg.is/09WPW8>

Tout le contenu textuel de la partie 1.1 se trouve à même les cartes créées à l'aide du programme arcGIS et accessible à l'URL ci-haut.

Ces cartes présentent les différentes étapes du trajet des croisés vers l'Orient. À chacune de ces étapes, on compare les témoignages de Villehardouin et Clari afin de relever les ressemblances ou les différences dans leur façon d'analyser ce qui les entoure. Les

déplacements relatés par le maréchal de Champagne sont en rouge, alors que ceux présentés par le chevalier picard en bleu.

Les cartes et les paragraphes informatifs sont aussi disponibles sous forme de captures d'écran à la fin du mémoire, dans l'annexe B. Toutefois, la consultation d'image fixe ne permet pas d'examiner précisément ou d'agrandir certains passages de la carte. Ainsi, on recommande fortement de consulter la carte interactive en ligne⁴⁶. La consultation en ligne permet de mieux naviguer entre les différents agrandissements et les puces informatives, et l'affichage possède une bien meilleure résolution. Ce moyen d'accéder aux cartes permet d'exploiter le plein potentiel des SIG, et représente la façon optimale d'utiliser l'outil créé dans le cadre de ce mémoire.

1.2. Voyages et déplacements en Orient byzantin

Les SIG nous ayant permis de mieux nous représenter les déplacements et les itinéraires des croisés, ce deuxième segment du chapitre nous aidera à comprendre comment un tel voyage est rendu possible à l'aube du XIII^e siècle. Comme on le verra, les enjeux du transport en Orient et de l'utilisation du « passage d'outre-mer » sont au cœur de ce nouveau projet de croisade, bien que leur importance ne soit que partiellement reflétée dans les témoignages de Geoffroy de Villehardouin et Robert de Clari.

1.2.1. La logique des déplacements durant la campagne militaire

Tout de suite après la constitution d'une force armée suffisamment grande pour espérer reprendre la Ville sainte, les barons de la croisade réfléchissent à la manière de se rendre en Terre d'outre-mer. Cette question, qui fait l'objet de débats entre les différents

⁴⁶ Hyperlien : <https://storymaps.arcgis.com/stories/8c9e260718de4e049f21ea8e68133a15>

nobles français de 1199 et 1200 lors de divers parlements, amène ceux-ci à considérer les déplacements par voie maritime plutôt que par voie terrestre. Comme l'indique Villehardouin, lui et cinq autres messagers se rendent à Venise à l'hiver 1200 pour organiser le transport des troupes en Babylone (Égypte). Cette clause du contrat est alors gardée secrète, afin d'éviter que la masse des soldats remettent en question le projet de croisade⁴⁷. Pour des raisons géopolitiques, notamment l'échec de la croisade des rois et les relations tendues entre le pape Innocent III et la famille Hohenstaufen alliée à Pise et Gênes, on décide de faire affaire avec les Vénitiens⁴⁸. Cependant, une fois le traité signé, on envoie tout de même d'autres messagers à Pise et Gênes afin d'y solliciter de l'aide supplémentaire⁴⁹.

Durant les croisades précédentes, on priorise chevaucher et marcher jusqu'en Terre sainte, en passant par la Hongrie et l'Empire byzantin, plutôt que d'utiliser des navires pour se rendre au Levant. Les mentalités de l'époque, qui oppose les doutes quant à la navigation et l'importance centrale des palefreniers pour faire la guerre et se déplacer, amène les croisés à franchir de longues distances et toutes sortes d'obstacles entre l'Europe et la Terre d'outre-mer. Il faut dire que le transport d'une armée par bateau à cette époque pose de véritables défis en raison du coût exorbitant de l'entretien d'une flotte⁵⁰. De plus, les contemporains craignent généralement la mer pour toutes sortes de raisons : tout d'abord, on redoute la puissance des tempêtes méditerranéennes, et l'imprévisibilité des voyages en

⁴⁷ Certains pèlerins auraient pu réprimander la décision d'attaquer l'Égypte plutôt que de se rendre directement à Jérusalem. Donald E. Queller et Thomas F. Madden, *The Fourth Crusade*, p. 16.

⁴⁸ Michael Angold, « *The fourth crusade* », Harlow, Pearson Longman, 2001, p. 80-81.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 81. Contrairement à Villehardouin, Clari croit à défaut que des messagers sont envoyés aux trois villes italiennes en même temps afin de trouver passage vers la Terre d'outre-mer.

⁵⁰ Michel Mollat, « Problèmes maritimes de l'histoire des croisades », *Cahier de Civilisations Médiévales*, vol. 10, n° 10 (1967), p. 346.

haute-mer. Par la suite, l'existence de créatures fantastiques venant des profondeurs pour couler les navires et noyer les hommes terrifie les potentiels marins d'Occident. Puis, la piraterie avait déjà causé la mort de nombreux navigateurs, et effrayent les croisés qui préfèrent de loin combattre sur terre⁵¹. Pour ces raisons, les navires sont réservés aux missions de ravitaillement et de transports exceptionnels de faibles effectifs en direction de l'Orient latin⁵².

Toutefois, la voie terrestre possède son lot d'inconvénients. Les croisés, qui doivent franchir des milliers de kilomètres de distance pour se rendre en Terre sainte, s'exposent à toutes sortes d'intempéries : une fatigue éreintante, un inconfort constant, l'hostilité du climat et du relief, et aux menaces d'ennemis potentiels en cours de route⁵³. L'itinéraire qui relie l'Europe occidentale à Constantinople et qui passe à travers les Balkans a été maintes fois emprunté par divers chroniqueurs durant les siècles précédents. En 1054, l'Évêque de Cambrai, Lietbert, entreprend un pèlerinage à pied qui le mène au travers des Balkans. Son témoignage de ce voyage décrit le pays comme étant particulièrement hostile : divers peuples, en passant par les Huns et les Scythes, habitent ces contrées sauvages. Dépourvus de religion ou de culture, ils attaquent régulièrement les voyageurs afin de voler leurs avoirs et d'amener leurs femmes en esclavage⁵⁴. Un peu plus tard, les historiens des croisades, notamment Albert d'Aix, Raymond d'Aiguilers, Foucher de Chartres et Guillaume de Tyr, décrivent de façon semblable cet énorme territoire qu'ils ont

⁵¹ Christiane Villain-Gandossi, « La perception des dangers de la mer au Moyen Âge à travers les textes littéraires et iconographiques », dans Mickaël Augeron et Mathias Tranchant, dir., *La violence et la mer dans l'espace atlantique*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2004, paragraphe 1, 3, 5 et 14.

⁵² Michel Mollat, « Problèmes maritimes de l'histoire des croisades », p. 346.

⁵³ *Ibid.*, p. 350.

⁵⁴ Nenad Fejic, « Les Balkans aux yeux des voyageurs occidentaux », dans *Voyages et voyageurs au Moyen Âge*, Actes du 26^e congrès de la SHMESP (Société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur), Paris, Publication de la Sorbonne, 1996, p. 282-283.

également dû traverser. En plus des populations barbares menaçant tout déplacement dans la région, les hautes montagnes, les grands fleuves et les vastes pâturages infertiles rendent ce voyage encore plus pénible et dangereux⁵⁵.

Bien qu'il n'y soit pas allé lui-même, Robert de Clari dépeint un portrait des Balkans qui nous rappelle la vision de ses prédécesseurs. Concernant la Valachie (partie de l'empire bulgare), il la décrit comme étant « un pays naturellement fortifié, tout entouré de montagnes et on ne peut y entrer ou en sortir que par un défilé⁵⁶. » Puis, en ce qui a trait à la Comanie (Coumanie), il pose un jugement sévère sur sa population, qu'il détaille comme étant « un peuple sauvage qui ne laboure ni ne sème ; ils n'ont ni chaumières ni maisons, mais des tentes de feutre, habitations où ils se cachent. Ils vivent de lait, de fromage et de viande⁵⁷. » Ainsi, on retrouve dans son témoignage une vision particulièrement négative d'une région qu'il ne visitera jamais, puisque les barons ont opté de passer par la mer.

Cependant, en 1191, plutôt que de cheminer jusqu'à Jérusalem, les rois de France et d'Angleterre préfèrent tenter la traversée par bateau : les troupes de Philippe Auguste sont transportées par des navires génois jusqu'en Terre sainte, tandis que Richard Cœur de Lion utilisent des nefes anglaises, des busses marseillaises et des galées génoises afin de mener à bien son projet de croisade⁵⁸. Cette manière de voyager, beaucoup plus rapide, assure un transport sécuritaire tout en évitant que les soldats et les montures ne se fatiguent

⁵⁵ Nenad Fejic, « Les Balkans aux yeux des voyageurs occidentaux », p. 283-285.

⁵⁶ « une molt fort tere qui toute est enlose d'unnes montaingnes, si que on n'i puet entrer ne isir fors par un destroit. » Robert de Clari, *La conquête de Constantinople*, traduite et éditée par Alexandre Micha, Paris, Éditions Christian Bourgeois, 1991, para. 64.

⁵⁷ « une gent sauvage qui ne erent ne ne semment, ne n'ont borde ne maison, ains ont unes tentes de feutre, uns habitacles ou il se muchent, et se vivent de lait et de fromage et de char. » Robert de Clari, *La conquête de Constantinople*, para. 65.

⁵⁸ Michel Balard et Christophe Picard, *La Méditerranée au Moyen Âge*, Paris, Hachette, 2014, p. 58.

ou s'ennuient en cours de route⁵⁹. En 1191, des navires venus d'Occident font souvent la route entre l'Italie et l'Orient latin : depuis le tournant du XII^e siècle, Venise, Pise et Gênes envoient près de deux flottes chargées de croisés et de produits de subsistance par année aux États latins⁶⁰. De cette manière, on s'assure que les colonies restent toujours connectées à l'arrière-pays, en plus de sécuriser les frontières maritimes face aux pirates sarrasins⁶¹.

Ainsi, le choix du transport maritime dans le contexte de la quatrième croisade s'inscrit dans une évolution des mentalités concernant la navigation déjà entamée à la fin du XII^e siècle. L'utilisation du « passage d'outre-mer » permet aux croisés de se rendre directement en Égypte afin d'espérer prendre Le Caire, le cœur de la civilisation ayyoubide, avant de tenter de reconquérir Jérusalem⁶². Puis, cette route accélère le processus de déplacement jusqu'au Levant, tout en évitant de traverser des régions hostiles aux troupes se déplaçant sur terre.

Cette flotte, qui devait permettre aux croisés de se rendre en Égypte mais qui termine sa course à Constantinople en 1203, est construite à Venise entre l'hiver 1201 et Pâques 1202. Bien qu'on ne possède pas de registres officiels venant confirmer le nombre de vaisseaux qui quittent le port en 1202, les témoins oculaires évaluent la taille de la flotte à un peu plus de 200 navires⁶³. Étant donné que les chroniqueurs à l'étude ne transmettent pas de chiffres concernant le nombre d'embarcations présentes dans le port, il faut consulter les lettres rédigées par Hugues de St-Pol, l'*histoire* de Nicétas Choniates, et la *Devastatio Constantinopolitana* pour bâtir une estimation. Cependant, Villehardouin et

⁵⁹ Donald E. Queller et Thomas F. Madden, *The Fourth Crusade: the conquest of Constantinople*, p. 6.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 6.

⁶¹ Michel Mollat, « Problèmes maritimes de l'histoire des croisades », p. 347.

⁶² *Ibid.*, p. 358.

⁶³ Donald E. Queller et Thomas F. Madden, *The Fourth Crusade: the conquest of Constantinople*, p. 68.

Clari détaillent l'allure très noble des bateaux qui se mettent en route vers l'Est. Selon le maréchal, « jamais plus belle flotte ne partit de nul port⁶⁴. » Pareillement, Clari témoigne que la flotte présente dans le port de Venise était « la plus puissante flotte qui fût jamais vue⁶⁵. »

Concernant le coût de la flotte, Villehardouin nous indique que pour le transport de 4 500 chevaux, 4 500 chevaliers, 9 000 écuyers et 20 000 sergents à pied, les croisés doivent déboursier la somme de 85 000 marcs⁶⁶. Également, il stipule que Venise s'engage à fournir 50 galées à leur frais, en plus de provisions pour neuf mois⁶⁷. Cependant, comme on l'a vu, les Français n'arrivent pas à couvrir les frais promis, et se voient dans l'obligation de négocier avec les Vénitiens afin de rendre ce voyage possible.

Plusieurs historiens, notamment Georges Duby et John V. A. Fine, croient que les Vénitiens demandent volontairement des prix exorbitants aux Français⁶⁸. Cependant, en analysant et comparant les coûts unitaires stipulés dans le contrat de Venise, il semble que les frais demandés aux requérants sont alors justes et équitables. Comme l'indique Villehardouin, les Français déboursent quatre marcs par chevaux et deux marcs par hommes, et louent la flotte pour une durée d'un an⁶⁹. En 1184, un contrat prévoyant le

⁶⁴ « Ne onques plus beles estores ne parti de nul port. » Geoffroy de Villehardouin, *La conquête de Constantinople*, para. 76.

⁶⁵ « le plus rike navie que onques fust veue. » Robert de Clari, *La conquête de Constantinople*, para. 7.

⁶⁶ Geoffroy de Villehardouin, *La conquête de Constantinople*, éditée et traduite par Edmond Faral, Paris, Les Belles Lettres (Les classiques de l'histoire de France au Moyen Âge, 18-19), tome 1 et 2, 1961 (1938-1939), para. 21.

⁶⁷ Le témoignage de Villehardouin en lien avec l'approvisionnement diverge de la clause du contrat de Venise, qui garantissait des vivres pour un an et non neuf mois. Plusieurs hypothèses ont été émises afin d'expliquer cette différence, la plus plausible étant que Villehardouin ne prend pas en compte les mois qu'ils passent à Venise en attendant de trouver une solution pour couvrir la dette encourue. Donald E. Queller et Thomas F. Madden, *The Fourth Crusade: the conquest of Constantinople*, p. 11 et 216.

⁶⁸ Donald E. Queller et Thomas F. Madden, *The Fourth Crusade: the conquest of Constantinople*, p. 217.

⁶⁹ Geoffroy de Villehardouin, *La conquête de Constantinople*, para. 21.

transport d'un groupe de croisés en Orient, garantie le passe de 13 chevaliers, 26 chevaux et autant d'écuyers pour la somme de 8,5 marcs par groupe d'un chevalier, de deux chevaux et de deux écuyers. Ce contrat promet également des provisions pour neuf mois, mais contrairement au traité de Venise, ce groupe loue la flotte pour uniquement neuf mois. Considérant la variation du prix des monnaies, la location des navires et la forte inflation de l'époque, on en arrive à une somme étant équivalente pour le transport d'hommes en direction de la Terre d'outre-mer⁷⁰. Ce même constat peut être tiré de la comparaison entre la quatrième croisade et l'embarquement des croisés dirigés par Philippe Auguste à Gênes en 1190. L'armée doit à cette époque déboursier 9 marcs par groupes de chevaliers, écuyers et chevaux, qui sont ramenés à 13,5 marcs si on prend en considération les vivres, la différence de monnaies et l'inflation⁷¹. Comparé aux 14 marcs par groupes déboursés par les pèlerins en 1202, il est possible d'en conclure que la somme convenue entre Français et Vénitiens est tout à fait normale pour l'époque⁷².

Les navires

De ceux qui composent la flotte, on en retient principalement trois types : les huissiers, les galies (galées), et les nefs. Pour débiter, les huissiers servent au transport des chevaux, et sont présents en plus grande proportion dans la flotte. Ce modèle, inventé par les Byzantins quelques années auparavant, est primordial au déroulement de cette campagne militaire. En effet, les anciens modèles de navire ne sont pas adaptés au transport des montures : les palefrois refusent de marcher sur le pont étroit menant au vaisseau, et

⁷⁰ Éric Hupin, *La Quatrième Croisade : analyse du traité de Venise*, mémoire de maîtrise, Montréal, Université de Montréal, 2010, p. 86-87.

⁷¹ *Ibid.*, p. 87.

⁷² Michel Balard, *Croisades et Orient latin XIe – XIVe siècle*, Paris, Armand Colin, 2001, p. 193.

sont laissés en liberté dans la calle des navires. Cependant, l’huissier permettait aux chevaux d’entrer et de sortir par une porte plus large située sur un flanc de la coque, ce qui rend les bêtes beaucoup moins nerveuses. Également, ils sont attachés et soulevés à l’aide d’harnais à l’intérieur de la calle, afin de minimiser l’effet du mouvement du navire percuté par les vagues⁷³. Ce modèle rend le passage par la mer beaucoup plus intéressant aux yeux des Francs, car en raison de l’importance qu’accordent ceux-ci à leurs chevaux, ils auraient certainement hésité à partir en croisade par bateaux sans la présence de leur destrier.

En ce qui a trait aux galées, elles sont les principaux vaisseaux de combats du Moyen Âge. Étroites et longues, elles sont propulsées par une grande voile latine triangulaire pour la navigation. Cependant, lors de combats, plusieurs rangées de rameurs situées directement sur le pont font grandement accélérer ce bateau, lui conférant ainsi un net avantage sur les autres modèles. Le pont est généralement recouvert d’une taudie, qui protège l’équipage contre les intempéries, qui est retirée lors de combats. Ce navire, qui fait en moyenne 40 mètres de long et 5 mètres de large, est idéal pour aborder ou pour éperonner d’autres embarcations. Toutefois, il est parfois utilisé pour transporter des denrées plus précieuses, comme la soie ou des épices. Comptant les rameurs, les officiers et les matelots, les galées peuvent transporter en moyenne près de 150 personnes⁷⁴.

Finalement, les nefes servent surtout au transport des provisions, des hommes et de l’équipement. Ces grandes, larges et hautes embarcations, atteignant 60 mètres de long et 12 mètres de larges, sont surmontées de deux ou trois mats déployant de grandes voiles les permettant d’avancer. Deux châteaux, situés à l’avant et à l’arrière du bateau, donnent à ce

⁷³ Michel Mollat, « Problèmes maritimes de l’histoire des croisades », p. 352-353.

⁷⁴ Michel Balard et Christophe Picard, *La Méditerranée au Moyen Âge*, p. 120.

vaisseau la forme d'un croissant. En raison de sa taille, il est possible d'installer des engins de siège au sommet des châteaux, comme des perrières ou des mangonneaux, afin de prendre d'assaut une forteresse par la mer. Également, en raison de leur hauteur, on peut installer des échelles sur les mats dans l'objectif d'escalader de hautes murailles. C'est d'ailleurs cette technique qu'utilisent les croisés devant Constantinople en 1203 et 1204. Selon les témoignages, certaines nefs de la flotte ont la faculté de transporter plus de 1000 hommes à leur bord⁷⁵.

Malgré la grande capacité de chargement que garantissait l'utilisation de navires divers, les barons de la croisade savent d'emblée que la flotte doit faire plusieurs arrêts entre le point de départ et Babylone ou Constantinople. Les problèmes d'approvisionnement obligent alors les navires vénitiens à accoster dans divers ports des mers Adriatique, Égée et Marmara avant d'arriver à Byzance. Ces différents arrêts compliquent toutefois l'organisation du voyage. Tout d'abord, les barons doivent s'assurer de choisir des villes portuaires avec des installations suffisamment importantes pour pouvoir accueillir une bonne partie de la flotte latine. Ensuite, ces manœuvres ralentissent l'avancée des croisés vers leur objectif final. Puis, les opérations de ravitaillement peuvent mettre en péril les vaisseaux qui devaient faire ces différentes escales. C'est d'ailleurs ce qui arrive à Richard Cœur de Lion en 1192, où lors d'une mission de ravitaillement à Ascalon, il perd de nombreuses nefs en raison d'une tempête dans la région⁷⁶.

Bien que ces étapes soient vitales au bon déroulement du « passage d'outre-mer », Villehardouin et Clari ne semblent pas leur accorder une importance particulière. En effet,

⁷⁵ Donald E. Queller et Thomas F. Madden, *The Fourth Crusade: the conquest of Constantinople*, p. 69.

⁷⁶ Michel Mollat, « Problèmes maritimes de l'histoire des croisades », p. 353-354.

ceux-ci mentionnent des arrêts différents entre Venise et Constantinople, sans décrire le déroulement des opérations de ravitaillement. Par exemple, dans le cas du vassal, il mentionne rapidement le passage par Pole (Pula) avant d'arriver à Jadres (Zadar)⁷⁷. En ce qui a trait au maréchal de Champagne, il omet d'évoquer cet arrêt, pour plutôt nous rapporter le passage de l'ost à Durrazo (Durrës) avant d'arriver à Corfou⁷⁸. On peut donc conclure que ces missions de ravitaillements, n'étant pas du ressort des soldats, n'intéressent pas particulièrement nos chroniqueurs. Se souciant peu des dessous de la navigation, ils préfèrent plutôt décrire les étapes militaires importantes qui mènent à la conquête de Constantinople.

Les risques et les complications qu'amenait le tonnage obligatoire viennent de pair avec la méthode de navigation la plus répandue à l'époque. La pratique de la navigation à vue, qui veut que les navires suivent de très près les côtes afin de se repérer, dominant encore largement au moment où se déroule la quatrième croisade. Les progrès techniques récents, comme l'arrivée de la boussole transmise par la Chine au courant du XII^e siècle, ne se sont pas encore totalement implantés en Occident. Ainsi, la flotte latine risque des naufrages lorsqu'elle traversait des zones tumultueuses, ou lors de tempêtes, généralement puissantes dans la Méditerranée. Parmi ces zones risquées, on retient notamment le Cap de Malée (Sud du Péloponnèse) et la Bouche d'Avie (Entrée des Dardanelles), où les croisés affrontent des courants contraires en provenance de différents corps d'eau⁷⁹.

⁷⁷ Robert de Clari, *La conquête de Constantinople*, para. 13.

⁷⁸ Geoffroy de Villehardouin, *La conquête de Constantinople*, para. 111.

⁷⁹ Michel Com'Nougue, *Les nouvelles méthodes de navigation durant le Moyen Âge*, Thèse de doctorat, Paris, École doctorale Abbé Grégoire, 2013, p. 76-77.

Comme il vient d'être mentionné, bien que la navigation au début du XIII^e siècle comporte son lot d'inconvénients, elle reste toutefois avantageuse pour les croisés. Les bénéfices d'utiliser le « passage d'outre-mer » viennent supplanter les risques de la traversée par bateau, tout en évitant les déplacements jusqu'en Terre sainte à pied. Malheureusement, comme on l'a vu, l'impossibilité pour les croisés de couvrir les coûts de la flotte vénitienne en 1202 vient drastiquement changer la direction que devait prendre ce pèlerinage.

1.2.2. Les références aux distances, aux obstacles et aux itinéraires

Bien que l'enjeu des déplacements soit central à la quatrième croisade, les chroniqueurs à l'étude ne décrivent que très peu la manière dont ils voyagent, quelles routes ils empruntent ou comment le transport se déroule. Concernant le périple sur mer, comme on l'a vu, il est possible de reconstituer l'itinéraire des pèlerins à partir des arrêts qui sont mentionnés durant le trajet⁸⁰. Également, à partir des références au temps, on peut bâtir une chronologie englobant les grandes étapes de la croisade, comme l'arrivée des Occidentaux devant Jadrans ou à Constantinople. Alors que la reconstitution précise de ces voyages soit tout simplement impossible, on retrouve parfois certaines traces de l'effet de ces déplacements sur les auteurs. Quittant Corfou le 24 mai 1203, Villehardouin souligne que « la journée était belle et claire, et le vent doux et léger⁸¹. » Malheureusement, faute de sources, on ignore comment ce voyage sur mer se déroule, ou si la flotte rencontre des obstacles sur la route de Constantinople.

⁸⁰ Au besoin, revoir la partie 1.1 pour mieux se représenter les déplacements.

⁸¹ « li jors fu bels et clers, et li venz dolz et soés. Et il laissent aller les voilles al vent. » Geoffroy de Villehardouin, *La conquête de Constantinople*, para. 119.

Suite à la conquête de Constantinople et à la création de l'Empire latin, les Occidentaux se voient dans l'obligation de défendre le territoire nouvellement acquis. S'étendant loin au nord et au sud du Bras Saint-Georges, les Latins doivent optimiser leurs déplacements afin de couvrir rapidement cette vaste étendue terrestre. Pour se faire, ils empruntent en Thrace orientale les deux routes principales leur permettant de se déplacer entre les différentes villes de l'empire : la *Via Militaris* et la *Via Egnatia*. C'est également ces voies qu'utilisent les pèlerins des croisades précédentes, qui quittaient l'Europe en direction de Jérusalem en passant par Constantinople pour traverser le détroit⁸².

La *via militaris* relie l'Europe central à la capitale byzantine au travers des Balkans. Cette route, qui débute à Belgrade, descendait en direction du sud-est en passant par Andrinople (Edirne), Arcadiople (Lüleburgaz) et le Churlot (Çorlu), pour s'arrêter au nord de la Marmara, tout près de Rodesoc (Tekirdag). D'autres plus petites voies, comme celle reliant le Dimot (Kastro Didymotichou) à Pamphile (Uzunköprü) et Chariople (Hayrabolu), sont toutes connectées à la *via militaris*. Ce passage est largement emprunté durant toute l'époque byzantine, et est vital afin d'assurer le cheminement de vivres et d'hommes en provenance d'Europe jusqu'à l'Empire latin⁸³. De plus, Johannice⁸⁴ et ses troupes utilisent cette route à maintes reprises pour faire des incursions en territoire latin et y capturer des places-fortes.

Quant à la *via Egnatia*, elle s'étendait d'ouest en est, de Dyrrachium (Durrës) jusqu'à Constantinople. Cette route reliait Byzance aux villes importantes du nord de la

⁸² Nenad Fejic, « *Les Balkans aux yeux des voyageurs occidentaux* », p. 281.

⁸³ Andreas Kuelzer, « The byzantine road system in eastern Thrace: some remarks », dans Charalambos Bakirtzis, *Byzantine Thrace Evidence and Remains*, Amsterdam, A. M. Hakkert, 2011, p. 181-183.

⁸⁴ Il s'agit de Kaloyan, Tsar des Bulgares de 1197 à 1207.

Marmara, comme Rodestoc ou Salembrie (Silivri), transitait par Philippes (Plovdiv) et par Salonique (Thessalonique), pour se terminer sur la rive orientale de la mer Adriatique⁸⁵. Cette route couvre l'entièreté du nord de la Marmara, et fournit un accès facile à de nombreuses villes importantes de l'empire. Également, il s'agit à l'époque de la principale route reliant l'empire de Baudouin I au royaume de Thessalonique dirigé par Boniface de Montferrat.

Malheureusement pour nous, Villehardouin et Clari ne font pas mention de routes lorsqu'ils décrivent des déplacements entre deux villes de Romanie. Également, les chroniqueurs français ne détaillent que très peu le déroulement des trajets et les obstacles rencontrés durant leurs voyages. À cheval ou à pied, ces mouvements ont généralement pour but de conquérir des villes grecques ou combattre le Tsar des Bulgares qui menace constamment les frontières de l'empire. Bien qu'il soit évident que ceux-ci empruntent ces voies principales dans leurs voyages, on se retrouve dans l'obligation d'utiliser d'autres sources afin de reconstituer l'itinéraire des Latins. Également, à partir des noms de lieux, on peut se faire une idée générale des routes grecques qu'ils empruntent⁸⁶.

Il ne faut toutefois pas penser que les chroniqueurs n'accordent aucune importance aux déplacements. En effet, ceux-ci mentionnent à de nombreuses reprises les transports qu'ils utilisent afin de se mouvoir sur terre et mer. Tout d'abord, il y a 143 mentions de bateaux qui se retrouvent dans le témoignage de Villehardouin et Clari, concentrés surtout autour du voyage par la mer et des prises de Constantinople sur l'eau. Puis, on retrouve

⁸⁵ Andreas Kuelzer, « The byzantine road system in eastern Thrace: some remarks », p. 190-193.

⁸⁶ Alors qu'on connaît bien les routes principales de Romanie, on en sait très peu sur les routes secondaires qui reliaient les plus petites villes de l'empire. Celles-ci sont tout simplement absentes des sources. Andreas Kuelzer, « The byzantine road system in eastern Thrace: some remarks », p. 180.

120 mentions de chevaux à travers les chroniques, qui servent généralement à décrire comment les Latins se déplacent d'une ville à une autre. À l'occasion, on accorde à ces déplacements un indice de distance ou de temps, nous permettant de mieux nous représenter la durée d'un trajet⁸⁷.

Néanmoins, l'intérêt que porte les chroniqueurs aux déplacements n'est pas le même qu'ils accordent aux descriptions de l'espace et aux grandes étapes militaires de la conquête de Constantinople. En effet, Villehardouin et Clari ne font que mentionner les voyages qui ont lieu, sans toutefois décrire comment les trajets se déroulent, quelles routes ils empruntent ou quelles techniques sont mises de l'avant afin d'optimiser ces changements d'espaces. Selon eux, ces détails ne viennent tout simplement pas enrichir l'histoire qu'ils tentent de raconter. Ceci explique donc pourquoi ils préfèrent se concentrer sur les descriptions de leur entourage, à partir desquels on tentera de dégager une représentation de l'espace.

⁸⁷ Les références aux distances seront étudiées plus en détail dans le chapitre 2.

CHAPITRE II : LES MOTS DE L'ESPACE

Durant leur voyage et une fois arrivés en Orient byzantin, les chroniqueurs commentent constamment ce qui les entoure : en cheminant sur les routes et les cours d'eau, ils font très souvent état des paysages et des villes grecques. Afin de rendre intelligible leur appréciation de l'espace byzantin, Villehardouin et Clari emploient une vaste gamme de mots qui sont utilisés à maintes reprises dans les textes. Ces termes, tous de natures différentes, peuvent être classés et regroupés dans différentes catégories afin d'en permettre l'analyse. Ce deuxième chapitre, axé sur l'étude du vocabulaire des croisés, viendra donc faciliter la compréhension des témoignages à l'étude. Également, cet examen des termes employés ouvre une fenêtre sur la représentation que les croisés se faisaient de l'espace byzantin. En effet, chaque élément de leur lexique possède une sémantique importante, qu'elle soit positive ou négative, nous permettant de tirer des conclusions sur la façon dont ils percevaient leur entourage.

2.1. La richesse et la beauté de l'Orient byzantin

C'est en faisant l'usage d'un lexique fortement connoté que les chroniqueurs nous transmettent leur perception de l'espace grec. Cette première catégorie de mots, qui s'applique autant aux paysages qu'aux structures, est employée de façon significative par Villehardouin et Clari durant leur voyage.

2.1.1. Beauté et bonté au Moyen Âge

Il est nécessaire en début de chapitre de définir les termes que nous étudierons en profondeur dans les prochaines pages. Alors que les mots que nous analyserons existent toujours aujourd'hui, ceux-ci possédaient des significations différentes que celles comprises à notre époque. Ainsi, afin d'éviter de tomber dans l'anachronisme ou de suivre

de fausses pistes, on utilisera à maintes reprises le Dictionnaire du Moyen Français (DMF) qui servira d'outil de base en matière de lexicographie et sémantique médiévale⁸⁸.

En ce qui a trait à la beauté, à laquelle les deux témoins se réfèrent régulièrement dans leurs textes, elle correspond aujourd'hui à une appréciation subjective d'une chose ou d'une personne. Comme l'a souligné Kant à la fin du XVIII^e siècle, le *beau* n'est en aucun cas une caractéristique innée, mais bien un jugement que l'on applique à un sujet⁸⁹. Cependant, avant que des contemporains ne réétudient la nature du *beau*, la façon d'appréhender la beauté était totalement différente. Accordée par Dieu, celle-ci était considérée comme étant une qualité transcendante et objective d'un être ou d'une chose. Parmi les penseurs médiévaux ayant réfléchi sur la nature de l'esthétisme, Albert le Grand au XIII^e siècle la définit comme étant « *Ratio pulchri in universali consistit in resplendentia formae super partes materiae proportionatas vel super diversas vires vel actiones*⁹⁰. » Ainsi, comme l'explique le théologien, la beauté était une qualité propre pouvant être retrouvée partout⁹¹.

Selon le DMF, la définition de *beauté* renvoie à ce qui est beau. En ce sens, le *beau* est quelque chose « Qui procure un agrément d'ordre esthétique, qui plaît par ses qualités esthétiques⁹². » Également, le beau peut signifier « Qui répond à ce qui est attendu, qui est

⁸⁸ DMF : *Dictionnaire du Moyen Français*, version 2015 (DMF 2015). ATILF — CNRS & Université de Lorraine. Site internet : <http://www.atilf.fr/dmf>.

⁸⁹ Philippe Logié, « Fonctions du Beau et du Laid dans les romans antiques », dans Danielle Buschinger et al., *Le beau et le laid au Moyen Âge*, Aix-en-Provence, Presses Universitaires de Provence, 2000, p. 353.

⁹⁰ « La nature du beau réside universellement dans la vive lumière que la forme répand sur les composantes bien proportionnées de la matière, ou sur les diverses potentialités, ou sur les diverses opérations matérielle. » Umberto Eco, *Art et beauté dans l'esthétique médiévale*, Paris, Bernard Grasset, 1997, p. 50.

⁹¹ Cependant, déjà chez Thomas d'Aquin, on commençait à accorder une dimension subjective basée sur l'appréciation à la beauté. Voir Umberto Eco, *Art et beauté dans l'esthétique médiévale*, p. 144-145.

⁹² « Beau », DMF [en ligne], consulté le 23 avril 2019.

pleinement ce qu'il doit être, qui est satisfaisant, réussi, approprié⁹³. » C'est donc sur ces définitions du terme que se basera l'analyse.

Quant à la bonté, qui renvoie au bon, elle correspond à quelque chose « Qui réalise pleinement les propriétés liées à sa nature, qui est pleinement ce que le substantif qualifié dit qu'il est⁹⁴. » Également, la bonté peut correspondre à une chose « Qui se présente sous un jour favorable, qui emporte avec soi des avantages, qui est satisfaisant⁹⁵. »

Bien qu'aujourd'hui ces mots soient utilisés dans des contextes différents, il aurait été impensable de séparer ces deux termes à l'époque médiévale. En effet, les mentalités de l'époque considéraient que la beauté et la bonté dépassaient le simple cadre esthétique, pour également référer à un sens éthique. La droiture, l'équilibre et la proportion étaient des qualités pouvant aussi bien se retrouver dans un contexte esthétique et moral, ce qui caractérisait l'esprit des contemporains⁹⁶. De cette façon, l'association du beau et du bon venait s'opposer à l'union du mal et du laid sous la forme d'une « dualité pratique⁹⁷. » Selon ce dualisme, malgré la présence d'un monde conciliant des fléaux tels que les épidémies et toutes les grâces accordées par Dieu, les écrivains et penseurs médiévaux préféreraient davantage décrire la beauté du monde que sa laideur. Cette pratique des auteurs du Moyen Âge a donc participé à la création d'une réalité médiévale plus esthétique qu'elle

⁹³ « Beau », DMF [en ligne], consulté le 23 avril 2019.

⁹⁴ « Bon », DMF [en ligne], consulté le 23 avril 2019.

⁹⁵ *Ibid.*, consulté le 23 avril 2019.

⁹⁶ Edgar De Bruyne, *Études d'esthétique médiévale*, tome 1, Paris, Albin Michel, 1998 (1946), p. 250.

⁹⁷ Umberto Eco, *Art et beauté dans l'esthétique médiévale*, Paris, Bernard Grasset, 1997, p. 219.

ne l'était vraiment⁹⁸. Somme toute, il est indispensable de considérer le *beau* et le *bon* comme intrinsèquement liés durant l'analyse⁹⁹.

Selon la situation, les termes esthétiques employés par les chroniqueurs dans les sources viennent qualifier autant les éléments bâtis que les éléments naturels. Concernant le temps qu'il faisait durant le voyage, l'exemple du départ de Corfou cité au chapitre précédent, où Villehardouin dépeint un ciel clair et un vent doux et favorable à la navigation, s'inscrit dans cet intérêt marqué qu'avaient les chroniqueurs à décrire ce qui se passait autour d'eux¹⁰⁰. Un peu plus tard, soit à l'arrivée des croisés à Avie (Abydos) en 1203, le maréchal de Champagne commente une fois de plus la clémence du climat : « Et dans ces huit jours arrivèrent tous les vaisseaux et les barons ; et Dieu leur donna bon temps¹⁰¹. » Comme le remarque Jeanine Raidelet Galdeano dans son chapitre sur la beauté et la laideur dans les chansons de geste, ce type d'auteurs avait l'habitude de décrire la température comme étant idéale dans leurs textes. L'arrivée du printemps et de la belle saison suivant la Pentecôte annonçait également la reprise des guerres qui avaient été laissées de côté l'année précédente¹⁰². En ce qui concerne la quatrième croisade, le départ initial de Venise pour l'Égypte avait été fixé à Pâques 1202, soit le début du printemps¹⁰³. Puis, en 1203, les croisés quittent Jadres pour Corfou le lendemain de Pâques, et Corfou

⁹⁸ Umberto Eco, *Art et beauté dans l'esthétique médiévale*, p. 219-221. Comme le mentionne Eco, cet antagonisme et l'association du bon au beau et du mal au laid pouvaient se retrouver à la fois dans une conception manichéenne du monde et dans un monde où le mal serait apparu de façon accidentel.

⁹⁹ Philippe Logié, « Fonctions du Beau et du Laid dans les romans antiques », para. 2. Le mal et le laid étant absent des sources à l'étude, on se concentrera donc uniquement sur la beauté et la bonté.

¹⁰⁰ Geoffroy de Villehardouin, *La conquête de Constantinople*, para. 119.

¹⁰¹ « Et dedenz ces .VIII. jorz furent venu tuit li vaissel et li barons ; et Dieus lor dona bon tens. » *Ibid.*, para. 126.

¹⁰² Jeanine Raidelet Galdeano, « Beauté apparente et laideur inconsciente : Reflet d'errances de l'âme dans quelques chansons de geste », dans Danielle Buschinger et al., *Le beau et le laid au Moyen Âge*, Aix-en-Provence, Presses Universitaires de Provence, 2000, para. 4-5.

¹⁰³ Geoffroy de Villehardouin, *La conquête de Constantinople*, para. 108.

en direction de Constantinople la veille de la Pentecôte¹⁰⁴. Ainsi, on peut affirmer que le style de nos chroniqueurs s'inscrit dans une pratique d'écriture militaire largement répandue à l'époque.

Concernant l'utilisation de la beauté et de la bonté pour décrire les éléments naturels, ils sont minoritaires dans les emplois que font Villehardouin et Clari. En effet, dans le cas du seigneur picard, il ne fait jamais l'usage de ces mots pour qualifier l'apparence d'une plaine, d'une montagne ou d'un paysage particulier. Puis, dans celui du maréchal, c'est uniquement à huit reprises qu'il emploie ce vocabulaire pour partager sa vision d'un paysage. Parmi ces références à la beauté, l'arrivée de l'empereur Henri I de Flandre à Nicomie (Izmit) en 1207 est particulièrement révélatrice. Arrivant à proximité de la cité située au sud du Bras Saint-Georges, « l'empereur s'établit de l'autre côté de Nicomie en une très belle prairie, sur un fleuve, en face de la montagne, et il fit tendre ses tentes et ses pavillons [...] »¹⁰⁵. Cette description tout de même détaillée du paysage, en plus de la mention de la beauté de la plaine parvient à rendre imaginable à ses lecteurs l'apparence de ce qui se trouvait sous ses yeux à ce moment.

Un autre exemple présentant cette fois-ci la rencontre entre Henri I et le marquis Boniface de Montferrat sur les plaines près de Quipesale (Ipsala) est également révélateur. Le maréchal, qui assiste à cette réunion se déroulant un peu avant la mort du marquis, décrit la scène ainsi : « Ainsi s'en alla l'empereur de ce côté ; et il laissa Conon de Béthune à Andrinople pour garder la terre avec cent chevaliers. Et ils arrivèrent là où le jour avait été

¹⁰⁴ Geoffroy de Villehardouin, *La conquête de Constantinople*, para. 119.

¹⁰⁵ « l'empereres se loja d'autre part Nichomie en une mult bele praerie, sor un flum, par devers la montaigne, et fist tendre ses très et ses paveillons, [...] » Geoffroy de Villehardouin, *La conquête de Constantinople*, para. 486.

pris, en une très belle prairie, près de la cité de la Capesale¹⁰⁶. » Bien que cette fois-ci, la description du paysage soit moins exhaustive, l'allure magnifique de celui-ci attire l'attention du chroniqueur et marque sa mémoire, ce qui l'amène à transmettre cette information au lecteur. Puis, en ce qui a trait à la bonté, Villehardouin s'y réfère lorsque l'ost arrive à l'île de Nigre (Eubée) : « L'armée courut ainsi jusqu'à Nigre. Nigre est une très bonne île et une très bonne cité, qu'on appelle Nigrepont¹⁰⁷. » Comme on peut le voir, tout comme pour la température, les chroniqueurs médiévaux avaient l'habitude de présenter des lieux d'une grande beauté¹⁰⁸.

Pourtant, les deux chroniqueurs utilisent beaucoup plus souvent les qualificatifs de beauté et bonté en ce qui a trait aux descriptions des éléments construits. C'est à 20 reprises que le maréchal utilise ces mots pour apprécier le bâti, alors que le seigneur picard y fait référence sept fois. Dans le cas de Villehardouin, lorsque la flotte latine s'arrête devant le palais de Chalcédoine (Kadiköy) en juin 1203, il ne peut s'empêcher de souligner que « Ce palais était un des plus beaux et des plus délicieux que jamais yeux aient pu regarder, avec toutes les délices faites pour l'homme qu'il doit y avoir en maison de prince¹⁰⁹. » Chez Clari, c'est l'allure sublime des grandes statues de femmes en bronze situées devant le Change¹¹⁰ de Constantinople qui retiennent son attention : « Une autre merveille était

¹⁰⁶ « Ensi s'en ala l'empereres vers cele part, et laissa Coenon de Betune por garder la terre a Andrenople a tot .c. chevaliers. Et vindrent la ou li jorz fu pris, un mult bele praerie, près de la cité de la Capesale. » Geoffroy de Villehardouin, *La conquête de Constantinople*, para. 486.

¹⁰⁷ « Ensi corut l'ost trosque a Nigre. Nigre si est une mult bone ysle et une mult bone citez que on appelle Nigrepont. » Geoffroy de Villehardouin, *La conquête de Constantinople*, para. 123.

¹⁰⁸ Jeanine Raidelet Galdeano, « Beauté apparente et laideur inconsciente : Reflet d'errances de l'âme dans quelques chansons de geste », para. 10.

¹⁰⁹ « Cil palais fu uns des plus biax et des plus delitables que onques oel peüssent esgarder, de toz les deliz que il convient a cors d'ome que en maison de prince doit avoir. » Geoffroy de Villehardouin, *La conquête de Constantinople*, para. 134.

¹¹⁰ L'édifice des changeurs était situé sur la Mésè, près du forum de Constantin.

encore ailleurs dans la cité : deux statues de femmes coulées en cuivre, les mieux faites, les plus naturelles, les plus belles au monde [...] ¹¹¹. »

Ces riches mentions de l'espace byzantin, associant le bâti à la beauté et à la bonté, se retrouvent à de nombreuses reprises dans les textes des chroniqueurs. Ainsi, en observant les occurrences de ces termes, on peut en déduire que nos auteurs remarquaient plus aisément ces caractéristiques à travers l'observation d'éléments construits que d'éléments naturels. Puis, en ce qui a trait au style d'écriture, cette façon d'aborder l'esthétique allait, encore une fois, de pair avec la pratique répandue à l'époque. En passant par les romans, les poèmes et les chansons de geste, les auteurs décrivaient rapidement l'environnement dans lequel se déroulait l'action, mais prenaient soin de mettre en évidence la beauté du bâti. Comme le mentionnent Nicolas Reveyron et avant lui Alain Labbé, les appréciations architecturales dans les textes de l'époque coïncident avec l'intérêt marqué accordé à l'espace par les divers auteurs ¹¹². Lorsque la beauté d'un lieu marquait particulièrement un écrivain, celui-ci s'assurait par la suite de relayer son impression aux lecteurs.

2.1.2. Richesse et émerveillement chez les chroniqueurs

Directement liés à l'idée de bonté et de beauté, ces deux termes correspondent également à une façon de qualifier quelque chose d'esthétiquement satisfaisant. Plus encore, ce vocabulaire précis renvoie directement à un idéal de beauté, observable à travers de nombreux romans et témoignages médiévaux ¹¹³. D'une part, l'abondance de couleurs, rendue possible par la présence de pierres et de métaux précieux, en plus de la lumière

¹¹¹ « Il avoit deus ymages jetés de coivre en forme de femme, si bien faites et si natureument et si beles que trop ; [...]. » Robert de Clari, *La conquête de Constantinople*, para. 91.

¹¹² Nicolas Reveyron, « Réflexions sur la place des savoir-faire dans la perception de beau architectural », *Siècles*, n° 22 (2005), p. 31–32.

¹¹³ Philippe Logié, « Fonctions du Beau et du Laid dans les romans antiques », para. 23.

abondante dans l'architecture étaient hautement respectés et appréciés durant tout le Moyen Âge¹¹⁴. D'autre part, l'harmonie des proportions, la qualité de la finition et la finesse des matériaux utilisés renvoyaient à une vision particulière de la beauté appliquée au bâti¹¹⁵.

Cette vision centrale de la richesse se retrouvait également chez certains hommes d'Église. En effet, on voit au XIIe siècle une dualité entre la vision cistercienne de la vie monastique, prônant la simplicité et la survie à partir du strict nécessaire, et une approche embrassant l'opulence et le faste¹¹⁶. Bien que s'adressant en grande partie au mode de vie et au quotidien des religieux, cette philosophie en vient à s'appliquer également à l'art et à l'architecture des églises et des monastères. De nombreux clercs, comme Suger, abbé de Saint-Denis au XIIe siècle, développent un intérêt marqué pour le faste décorant la maison de Dieu, jusqu'à voir derrière cette opulence une façon de lui rendre gloire¹¹⁷.

Or, l'utilisation de ce vocabulaire vient témoigner d'un intérêt particulier pour la splendeur de la part des chroniqueurs. Ayant mentionné à plusieurs reprises la beauté d'un paysage ou d'un bâtiment, Villehardouin et Clari ressentent à l'occasion la nécessité de mentionner la richesse d'un lieu plutôt que de spécifier qu'il soit simplement bon. Ce goût marqué pour la luxuriance devient évident lorsqu'on se penche sur le nombre de mentions de richesse dans les textes : pour le maréchal, c'est à 28 reprises qu'il renvoie au faste dans son texte, et pour Clari, il décrit à 35 reprises l'opulence des lieux. Dans un cas comme dans l'autre, lorsqu'on compare quantitativement l'utilisation de ce terme aux mentions du

¹¹⁴ Umberto Eco, *Art et beauté dans l'esthétique médiévale*, p. 78.

¹¹⁵ Nicolas Reveyron, « Perception de beau architectural », p. 32.

¹¹⁶ Saint-Bernard de Clairvaux était l'un des hommes défendant mordicus cette vision de la vie. Selon lui, l'art dans les monastères qui en tout temps était simple et dépouillée, devait refléter le mode de vie des moines. Edgar De Bruyne, *Études d'esthétique médiévale*, tome 1, p. 509.

¹¹⁷ Umberto Eco, *Art et beauté dans l'esthétique médiévale*, p. 30.

beau et du *bon*, il devient évident que l'importance accordée à la richesse par les deux hommes était considérable¹¹⁸.

Au niveau de la définition de richesse, elle correspond à un « État de ce qui est luxueux, somptueux, magnifique¹¹⁹. » Quant au *riche*, il peut signifier qu'une chose ou une personne « possède de nombreux biens¹²⁰ », ou alors qu'elle « a de la valeur, est précieuse, somptueuse, fastueuse¹²¹. » Bien que ces définitions ne semblent pas englober les éléments naturels mentionnés dans les textes, il serait important de mentionner qu'on utilisait à l'occasion ces mots pour parler d'abondance. C'est d'ailleurs ce que fait Villehardouin lorsqu'il nous décrit les alentours du palais de Chalcédoine en 1203 : « La contrée était belle et riche et abondante en toutes ressources ; et des meules des blés moissonnés qui étaient parmi les champs chacun prit autant qu'il en voulut prendre¹²². » Cependant, il n'y a que deux mentions de ce genre dans l'entièreté des deux chroniques.

Les 63 occurrences restantes sont toutes destinées à décrire un élément du bâti, qu'il s'agisse d'architecture byzantine ou de l'allure de la flotte vénitienne. Suite à la première prise de Constantinople en 1203, Villehardouin mentionne « que beaucoup de ceux de l'armée allèrent pour voir Constantinople, et les riches palais, et les hautes églises dont il y avait tant, et les grandes richesses, telles qu'il n'y eut jamais autant en une ville¹²³. » Une

¹¹⁸ Alors que l'utilisation de termes en ce genre semble témoigner de l'impression des auteurs vis-à-vis leur entourage, ces expressions sont parfois ancrées dans des pratiques littéraires largement répandues en Occident à cette époque. Le style et la littérature seront développés plus en profondeur à la partie 3.3.

¹¹⁹ « Richesse », DMF [en ligne], consulté le 5 mai 2019.

¹²⁰ « Riche », DMF [en ligne], consulté le 5 mai 2019.

¹²¹ *Ibid.*, consulté le 5 mai 2019.

¹²² « La contree fu bele et riche et planteüroise de toz bien ; et les moies des blez qui estoient messoné par mi les camps, tant que chascuns en volt prendre si en prist, cum cil qui grant mestier en avoient. » Geoffroy de Villehardouin, *La conquête de Constantinople*, para. 135.

¹²³ « Or poez savoir que mult de cels de l'ost alerent a veoir Costantinople, et les riches palais, et les yglises altes dont il avoit tant, et les granz richescs ne convint mie a parler que autant en avoit il a ice jor en la ville cum el remanant dou monde. » Geoffroy de Villehardouin, *La conquête de Constantinople*, para. 192.

vision semblable de la capitale se retrouve également chez son homologue amiénois : « [...] ; et qui vous conterait le centième de la richesse, de la beauté, de la magnificence qui étaient celles des abbayes, des églises, des palais de la ville passerait pour un menteur et vous ne le croiriez pas¹²⁴. » Tous deux, voulant partager leur impression de Constantinople aux lecteurs, réfèrent sans cesse aux richesses présentes dans la ville. Que ce faste soit sous forme de trésor ou qu'il fasse partie intégrante de la cité, il est clair que les chroniqueurs sont totalement captivés par l'or et la splendeur byzantine¹²⁵.

Par la suite, Villehardouin et Clari utilisent parfois un autre qualificatif pour décrire la splendeur qui se trouve sous leurs yeux. Couvrant à la fois l'idée de beauté, de bonté et de richesse, le merveilleux fait partie intégrante du lexique employé par les auteurs afin de discuter de l'Orient byzantin. Cependant, contrairement aux mots étudiés précédemment, *merveille* ne sert pas à détailler l'aspect d'un bâtiment ou d'un paysage. En effet, il est plutôt utilisé dans le but de rendre compte d'une impression ou d'une appréciation, et non pour caractériser directement quelque chose ou quelqu'un. Plus encore, *merveilleux* sert d'expression à de nombreuses reprises, pour que les auteurs puissent manifester leur étonnement face à un élément de leurs récits¹²⁶. Selon le DMF, *merveille* correspond à une « chose qui suscite l'étonnement, l'admiration¹²⁷ » de quelqu'un, renvoyant directement l'émotion suscitée par un objet ou une personne¹²⁸. Quant à l'émerveillement, il renvoie

¹²⁴ « [...] ; car nus ons terriens, qui tant eust mes en la chité, ne le vous porroit nombrer ne aconter, que qui vus en conteroit le chentisme part de le riqueche, ne de le biauté, ne de le nobleche qui estoit es abeïes et es moustiers et es palais et en le vile, sanleroit il que che che fust menchoingne, en ne cresriés vous mie. » Robert de Clari, *La conquête de Constantinople*, para. 92.

¹²⁵ Régine Colliot, « Fascination de l'or à Byzance d'après le chroniqueur Robert de Clari », dans Jean Arrouye et al. *L'or au Moyen Âge : Monnaie, métal, objets, symbolique*, Aix-en-Provence, Presses Universitaires de Provence, 1983, para. 6 et 12.

¹²⁶ Francis Dubost, dir., *La merveille médiévale*, Paris, Honoré Champion, 2016, p. 9.

¹²⁷ « Merveille », DMF [en ligne], consulté le 28 mai 2019.

¹²⁸ Il est important ici de distinguer l'utilisation du nom commun *merveille* de l'adjectif *merveilleux*, qui à cette époque n'était que très peu utilisé.

sensiblement à la même définition, en un sens dont une personne qui s'émerveille est « remplie d'admiration et d'étonnement¹²⁹. » Très répandu en littérature, les auteurs médiévaux accordent souvent à ce mot une dimension fantastique, renvoyant à un phénomène dépassant l'imaginaire, au-delà de la réalité¹³⁰. Bien qu'il s'agisse ici de chroniqueurs et non d'auteurs de fiction, il est clair que Villehardouin et Clari accordent parfois à *merveille* une signification se rapprochant du surnaturel. Toutefois plus près de leurs récits, ceux-ci utilisent plutôt l'expression afin de réagir à un élément, et non dans le but de qualifier celui-ci de fictif ou d'irréel¹³¹.

En observant de près l'utilisation de ce terme par nos chroniqueurs, on se rend compte qu'ils emploient le terme *merveille* pour décrire des contextes différents. Dans le cas du maréchal de Champagne, il a recours à ce mot à sept reprises afin de qualifier davantage une situation se déroulant sous ses yeux plutôt qu'une composante de l'espace. Tentant de prendre Constantinople une seconde fois en avril 1204, les croisés arment les navires à nouveau, et installent des échelles sur les mâts des bateaux afin de grimper aux tours de la ville, « qui étaient si hautes que c'était pur merveille¹³². » Aussi, Villehardouin utilisait parfois ce mot négativement afin de décrire une situation dangereuse ou malheureuse¹³³. En effet, installés à l'abbaye Saint-Étienne en mai 1203 avant de s'attaquer à Byzance, les croisés ont une excellente vue sur la ville qui s'étend à trois lieues de leur

¹²⁹ « Émerveiller », DMF [en ligne], consulté le 28 mai 2019.

¹³⁰ Francis Dubost, « La pensée de l'impensable dans la fiction médiévale », dans Dominique Boutet et Laurence Harf-Lancner, dir., *Écriture et modes de pensée au Moyen Âge (VIIIe-XVe siècles)*, Paris, Presses de l'École Normale Supérieure, 1993, p. 63-68.

¹³¹ Pour plus d'informations à ce sujet, voir Jacques Le Goff, *L'imaginaire médiéval*, Paris, Gallimard, 1991 (1985), 325 p.

¹³² « [...] et toz engins qui ont mestier a vile prendre, et les eschieles des antaines des nés, qui estoient si haltes que n'ere se merveille non. » Geoffroy de Villehardouin, *La conquête de Constantinople*, para. 232.

¹³³ Cette utilisation coïncide avec l'une des définitions fournies par le DMF au sujet du merveilleux.

position. À ce sujet, l’auteur commente : « Et sachez qu’il n’y eut homme si hardi à la chair ne frémit, et ce ne fut pas merveille ; car jamais si grande affaire ne fut entreprise par si peu de gens depuis que le monde fut créé¹³⁴. » Dans les deux cas, le mot *merveille* est utilisé par Villehardouin afin de rendre compte de son étonnement, qu’il soit positif ou négatif. De plus, c’est par l’entremise de cette expression qu’il fait comprendre à ses lecteurs que les situations décrites dépassaient presque la réalité de par leur grandeur.

Même chose pour Clari, qui réfère amplement au merveilleux pour faire état d’une structure ou d’une œuvre d’art se trouvant devant lui. Sur ses onze utilisations de ce mot, huit sont destinées à décrire un élément de l’espace qui l’impressionne, alors que seulement trois détaillent un contexte particulier¹³⁵. Ainsi, se trouvant devant la Porte Dorée de Constantinople, Clari commente que « Sur elle il y avait deux éléphants coulés en cuivre, si grands que c’était une pure merveille¹³⁶. » En se basant sur la signification de *merveille*, on peut donc en conclure que Clari admirait fortement l’architecture byzantine, presque trop splendide pour être vraie. L’utilisation d’un mot possédant une sémantique aussi importante, surtout lorsqu’il rend compte directement de l’appréciation des chroniqueurs, permettra de plus facilement saisir la représentation de l’espace des chroniqueurs dans le dernier chapitre.

¹³⁴ « Et sachiez que il n’i ot si hardi cui la car ne fremist ; et ce ne fu mie mervoille, que onques si grant affaires ne fu empris de tant de gent puis que li monz fu estorez. » Geoffroy de Villehardouin, *La conquête de Constantinople*, para. 128.

¹³⁵ Parmi ces mentions, on retrouve, entre autre, la réaction des Constantinopolitains alors qu’ils voyaient arriver la flotte vénitienne sur la Marmara. Ainsi, il s’imagine ce que devait être l’impression des Byzantins à la vue de l’énorme flotte latine se rapprochant de la ville.

¹³⁶ « Seur chele porte avoit deux olifans jetés de coivre, qui si estoient grant que ch’estoit une fine merveille. » Robert de Clari, *La conquête de Constantinople*, para. 89.

2.2. L'effet des cités sur les chroniqueurs

En contexte de guerre sainte en pays étranger, les militaires à l'étude portent à l'occasion un regard de stratège sur les hautes villes de l'Empire byzantin. Plus que de simples voyageurs à la découverte du monde oriental, ces hommes se doivent d'analyser les cités qu'ils devront tantôt assaillir, tantôt défendre contre des envahisseurs. Ainsi, ils transmettent à l'occasion des informations concernant le nombre approximatif de troupes défendant une ville ou alors la position intéressante d'une place forte.

2.2.1. « Garnir » les villes

Même avant la prise finale de Constantinople le 12 avril 1204, les croisés commencent déjà, sur leur route vers l'Orient byzantin, à capturer des cités pour le compte du varlet Alexis. Après la fondation de l'empire latin, la conquête des cités byzantines devient alors nécessaire : de nombreuses expéditions sont organisées afin de prendre possession des places fortes refusant d'ouvrir leurs portes aux Latins¹³⁷. Une fois en contrôle d'un nouveau château ou d'une nouvelle ville, l'empereur doit laisser une partie de ses hommes en quittant les lieux afin de s'assurer que les précédents occupants ne le trahiront pas tout de suite après son départ.

Au travers de leurs témoignages, Villehardouin et Clari mentionnent souvent que l'empereur « garnit de sa gent » les cités qui viennent d'être conquises. Ces références renvoient directement à cette nécessité pour Baudouin I puis Henri I de s'assurer que les châteaux byzantins leur appartiennent toujours. En effet, les chroniqueurs nous indiquent par ces remarques que les Latins tentent de « protéger, munir (un lieu) de ce qui est

¹³⁷ Cécile Morrisson, « Chapitre premier. La quatrième croisade et la nouvelle organisation politique (1204-1258) », dans Angeliki Laiou et al., *Le monde byzantin III*, Paris, Presses Universitaires de France, 2011, p. 5.

nécessaire (en hommes et en équipement) pour sa défense¹³⁸. » C'est de cette façon que les Occidentaux arrivent à réellement occuper les villes, c'est-à-dire à « s'établir dans un lieu et en prendre possession¹³⁹. » Ainsi, il s'agit à la fois de prendre contrôle d'une place forte, mais également de s'assurer qu'on laisse suffisamment d'hommes derrière possédant les ressources nécessaires afin de repousser une potentielle contre-attaque.

En raison de son départ hâtif en 1205 et de sa mince implication dans les combats menés par les forces latines du tout nouvel empire, Clari n'utilise que très rarement le terme « garnir » dans son texte. Ajouté au fait qu'il n'arrive pas à saisir les grandes stratégies employées par les barons de la croisade, le chevalier renseigne très peu sur la façon dont les dirigeants s'assurent de garder une mainmise sur les cités conquises. Ses quatre mentions de *garnir* traitent exclusivement de Constantinople et servent dans l'ensemble à qualifier les défenses de la ville ou à décrire l'occupation d'une tour de guet. Par exemple, lors de l'offensive latine de 1203 visant à s'emparer de la Corne d'Or, Clari remarque que la tour de Galata, qui protège l'entrée du port, « était fortifiée, très facile à défendre avec une garnison d'hommes aptes à la défense¹⁴⁰. »

Puisque Villehardouin est présent aux nombreux parlements des chefs de la croisade et que son récit s'étend jusqu'à la mort de Boniface en 1207, il est naturel que celui-ci réfère plus souvent à l'occupation des villes d'Orient. Cependant, contrairement à son homologue, il utilise l'expression *garnir* ou ses dérivés à 25 reprises pour qualifier les nombreuses cités et châteaux que les croisés conquièrent en mentionnant Constantinople

¹³⁸ « Garnir », DMF [en ligne], consulté le 13 septembre 2019.

¹³⁹ « Occupation », DMF [en ligne], consulté le 19 septembre 2019.

¹⁴⁰ « Ichele tours estoit molt fors et molt bien desfensavle et molt bien warnie de gent desfensavle. » Robert de Clari, *La conquête de Constantinople*, para. 43.

qu'une seule fois¹⁴¹. Discutant l'endroit où l'ost devrait passer l'hiver entre 1202 et 1203, Villehardouin qualifie la ville de Jadres (Zadar) comme étant « très riche et très bien pourvue de toutes ressources¹⁴². » De cette manière, il fait référence aux nombreux vivres disponibles dans cette ville récemment conquise, et non à un nombre important d'hommes occupant la cité. C'est en grande partie lors de la conquête des terres survenant après le couronnement de Baudouin I que le maréchal emploie « garnir » afin de renvoyer à une occupation humaine d'un château. Suite à la déconfiture devant les murs d'Andrinople (Edirne) en 1205, les Latins battent en retraite au sud vers la cité de Salembrie (Silivri). Arrivant sur place, Henri de Flandre, le frère de l'empereur récemment capturé, prend possession de la ville en y mettant « une garnison de ses gens¹⁴³. »

La conquête des places fortes byzantines est nécessaire pour les Occidentaux si ceux-ci désirent véritablement posséder les terres et soumettre les populations grecques. Les nombreux châteaux éparpillés sur le territoire agissent comme un réseau de défense castral contre les envahisseurs. Non seulement dissuasif, ce système de protection retarde également l'avancée ennemie sur le territoire, ce qui donnait plus de temps aux autres cités pour préparer leurs défenses¹⁴⁴. Plus encore, la possession de nombreux forts facilite les déplacements des armées alliées, car ceux-ci offrent en tout temps un endroit sûr pour se reposer et refaire le plein de vivres. Cependant, cette répartition des châteaux généralement

¹⁴¹ Suite à la conquête de 1204, l'auteur prend probablement en considération que ses lecteurs savent déjà que la capitale byzantine est sous contrôle latin. Également, lors du partage des terres, l'heure est à la conquête des places fortes orientales et non à la défense de Constantinople. C'est probablement pour ces raisons que Villehardouin n'utilise pas le terme *garnir* pour qualifier la Ville.

¹⁴² « [...] ; et ceste ville si est mult riche et mult bien garnie de toz biens : [...] » Geoffroy de Villehardouin, *La conquête de Constantinople*, para. 86.

¹⁴³ « Et quant il vindrent à Salembrie, une cité qui ere a .II. jornees de Costantinople, qui ere l'empereor Baudoin de Costantinople, Henris ses frere la garni de sa gent. » Geoffroy de Villehardouin, *La conquête de Constantinople*, para. 387.

¹⁴⁴ Philippe Contamine, *La guerre au Moyen Âge*, Paris, Presses Universitaires de France, 1980, p. 366.

isolés les uns des autres pouvait profiter à l'ennemi si celui-ci réussissait à s'emparer des forteresses¹⁴⁵.

Ce système permet aussi de protéger les populations habitant dans des villages dépourvus de murailles¹⁴⁶. À une époque où les guerres d'usure sont la norme, villageois et paysans deviennent rapidement la proie des expéditions ennemies : les vivres manquent rapidement sous les murs, et il est nécessaire pour les envahisseurs de parcourir les hameaux à la recherche de ressources alimentaires, d'outils ou de butins¹⁴⁷.

Bref, pour des questions de logistiques militaires, les Occidentaux devaient s'assurer de laisser après leur passage dans une ville une partie de leurs troupes afin de garder celle-ci sous leur contrôle.

2.2.2. Fortifications et positions des cités

La stratégie militaire à l'époque de la quatrième croisade est dominée par deux grands principes généraux. Le premier, l'affrontement en rangée, représente le point culminant de la guerre. C'est le moment où un conflit devait se régler de façon décisive sur le champ de bataille. En vue d'un combat, les seigneurs rallient leurs troupes et organisent leurs hommes en batailles, à qui l'on attribue une position bien précise dans la coordination des nombreux contingents. Le jour de l'affrontement, chevaliers et fantassins s'équipent puis se préparent à l'assaut, en attendant l'ordre de leur seigneur¹⁴⁸.

¹⁴⁵ L'exemple de la bataille d'Andrinople est particulièrement saillant. Après avoir perdu la ville aux mains de Johanisse, les croisés sont dans l'impossibilité de la reprendre dû à ses défenses hautement efficaces. Les délais causés permettent au Tsar des Bulgares de venir protéger sa ville et de battre les Latins sur le champ de bataille. Geoffroy de Villehardouin, *La conquête de Constantinople*, para. 336 et 357.

¹⁴⁶ Valérie Toureille, dir., *Guerre et société, 1270-1480*, Neuilly-sur-Seine, Atlande, 2013, p. 230.

¹⁴⁷ *Ibid.*, p. 169.

¹⁴⁸ Philippe Contamine, *La guerre au Moyen Âge*, p. 379.

Certains dirigeants préfèrent toutefois éviter à tout prix un assaut frontal entre deux armées. Aveuglés par la gloire que procure un tel combat ou par le butin détenu par les seigneurs adverses, de nombreux soldats rompent parfois les rangs et s'élancent vers l'ennemi. À ce moment, très souvent, ce geste pousse le restant des troupes à les suivre dans leur foulée, malgré les interdictions des seigneurs¹⁴⁹. Cette composante à l'occasion chaotique des combats en rangée est d'ailleurs décrite par nos deux chroniqueurs à différents moments dans leurs récits. Chez Clari, c'est face aux troupes grecques d'Alexis III qu'il remarque que certaines armées françaises refusent de suivre les commandements de Baudouin de Flandre¹⁵⁰. Dans le cas de Villehardouin, c'est en 1205 lors de la bataille d'Andrinople qu'il mentionne, à deux reprises, que de nombreux détachements brisent les rangs afin de poursuivre longuement les troupes de Johannice. Le maréchal dénonce ardemment ce comportement, qu'il croit responsable de la défaite subit au terme de l'affrontement contre les Bulgares¹⁵¹.

Le deuxième grand principe, soit celui qui rejoint de plus près notre angle d'étude, est ce qu'on a caractérisé comme étant le « réflexe obsidional¹⁵². » Ce comportement se définit comme étant une réaction automatique à une attaque ennemie, qui amène un groupe à se réfugier dans les places fortes du pays en état de repousser l'offensive¹⁵³. Également alimentée par la crainte des combats en rangées, cette vision très défensive de la guerre explique en partie pourquoi les conflits ont tendance à s'embourber : l'impossibilité de

¹⁴⁹ Philippe Contamine, *La guerre au Moyen Âge*, p. 379-380 et 387.

¹⁵⁰ Robert de Clari, *La conquête de Constantinople*, para. 48-49.

¹⁵¹ Geoffroy de Villehardouin, *La conquête de Constantinople*, para. 355 et 358.

¹⁵² Claude Gaier, *Art et organisation militaire dans la principauté de Liège et dans le comté de Looz au Moyen Âge*, Bruxelles, Palais des Académies, 1968, p. 204. Cette expression, qui voit le jour dans cet ouvrage, est repris puis utilisé par de nombreux historiens le succédant.

¹⁵³ Philippe Contamine, *La guerre au Moyen Âge*, p. 365.

faire tomber un fort dans un court délai transforme rapidement la campagne en une guerre d'usure. Cette pratique très courante reste prédominante jusqu'à la fin du Moyen Âge, où l'utilisation de canons lors de sièges vient remettre en question l'efficacité de ce système.

À l'approche d'un envahisseur, les défenseurs commencent rapidement à solidifier les murailles et les portes des villes, qui sont souvent les endroits les plus fragiles des enceintes¹⁵⁴. Également, alors qu'en 1204 il n'existe pas encore de moyen de percer efficacement d'épais murs de pierres, la façon la plus sûre de repousser l'ennemi est de construire les parois et les tours de garde en hauteur¹⁵⁵. De cette manière, il est plus difficile pour les assiégeants d'atteindre les créneaux avec leurs échelles, leurs nefs ou leurs chats¹⁵⁶. L'exemple de la conquête de Constantinople d'avril 1204 se prête bien à l'analyse, car les tours nouvellement fortifiées et grimpées durant l'hiver sont hors de portées de la grande majorité des nefs vénitiennes¹⁵⁷.

Du côté des assaillants, c'est à partir du XII^e siècle que l'on voit une utilisation généralisée des engins de siège comme les perrières et les mangonneaux. Utilisées afin de bombarder les défenses ou l'intérieur de la ville, ces machines de guerre couvrent également l'avancée des soldats vers les remparts. De cette manière, les hommes à pied

¹⁵⁴ Valérie Toureille, dir., *Guerre et société, 1270-1480*, p. 172.

¹⁵⁵ *Ibid.*, p. 173.

¹⁵⁶ Machine de guerre constituée par une galerie de bois couverte de merrains, de fer et de peaux, que l'on fait avancer sur des roues jusqu'au pied des murailles et qui permet aux assaillants qui y sont abrités, de faire agir le mouton dont elle est équipée, de combler les fossés. « Chat », DMF [en ligne], consulté le 4 octobre 2019.

¹⁵⁷ C'est Robert de Clari qui mentionne, qu'à l'hiver 1203-1204, les Grecs fortifient leurs tours faisant face à la mer et au port en bâtissant des structures de bois fixées à-même ces tours. De cette manière, celles-ci étaient encore plus hautes et inatteignables que lors de la première conquête. Robert de Clari, *La conquête de Constantinople*, para. 50.

peuvent s'approcher du fort et tenter de dresser des échelles aux murs ou de creuser des réseaux de mines sous l'enceinte afin d'affaiblir celle-ci¹⁵⁸.

L'importance stratégique dans l'analyse des défenses des cités et des châteaux explique en partie pourquoi les chroniqueurs ont tendance à faire mention de ces éléments à de si nombreuses reprises dans leurs textes¹⁵⁹. Afin de faire comprendre aux lecteurs qu'une ville est bien protégée, ceux-ci la qualifient normalement de *forte* dans leurs textes. C'est à 38 reprises que Villehardouin emploie ce terme pour décrire une multitude de places fortes byzantines, tandis que Clari l'utilise à 5 reprises. Évidemment, les deux hommes utilisent ce qualificatif pour parler de Constantinople : chez le maréchal, il considère la capitale byzantine comme étant « la plus forte ville qui fût en tout le monde, qui était une grande ville et la mieux fortifiée¹⁶⁰. » Puis, du côté du chevalier picard, il remarque qu'après avoir repris les hostilités avec les Grecs en 1203, ceux-ci bonifient leurs défenses et rendent « les murs et les tours furent plus forts et plus défendables que devant¹⁶¹. » Bien que la force des murailles ennemies soit un aspect important pour les deux chevaliers, il appert qu'en raison de son rang moins élevé, de son voyage plus court et de son style plus anecdotique, le vassal de Pierre d'Amiens ne peut fournir autant d'informations que son homologue.

¹⁵⁸ Alain Salamagne, *Les villes fortes au Moyen Âge*. Quintin, Éditions Jean-Paul Gisserot, 2002, p. 70.

¹⁵⁹ Mis à part cette raison, il y a également la volonté pour les auteurs de partager leur voyage à leur famille et aux nobles présents à la cour de Champagne ou d'Amiens. Surtout avec l'avènement des croisades, on remarque un engouement élevé pour cette littérature médiévale, surtout chez la haute noblesse d'Europe. Philippe Contamine, *La guerre au Moyen Âge*, p. 356-357.

¹⁶⁰ « en la plu fort ville qui fust en tot le monde, qui grant ville fust, et la mielz fermee. » Geoffroy de Villehardouin, *La conquête de Constantinople*, para. 251.

¹⁶¹ « et il si fisent molt bien, si que li mur et les tours furent plus fors et plus desfensauvles que devant. » Robert de Clari, *La conquête de Constantinople*, para. 63.

Appliquée aux éléments bâtis à titre d'adjectif, la *force* signifie qu'une enceinte « est solide, résistante », ou alors qu'une muraille est « dense, difficile à pénétrer¹⁶². » À cette époque, certains auteurs utilisent ce terme comme un nom commun, désignant parfois un château comme étant un *fort*¹⁶³. Cependant, cette définition du mot sera délaissée, car aucun des deux chroniqueurs à l'étude ne l'emploie ainsi. Également, il est facile de créer un lien entre les dénominations *fort* et *fortifié*, puisque ceux-ci portent un bagage sémantique très similaire et la même racine étymologique. En effet, fortifier signifie « rendre plus fort une chose concrète ou abstraite », ou alors « construire des ouvrages de fortification pour assurer la défense d'une ville, d'une place, d'une position¹⁶⁴. » Dans les textes, les chroniqueurs font normalement la différence entre les deux expressions, où la *force* est utilisée comme adjectif, et *fortifier* comme l'action de rendre quelque chose plus fort.

Finalement, bien que la force des défenses des cités soit une donnée importante dans le domaine militaire médiéval, il est aussi nécessaire d'aborder la position de celles-ci. En fonction d'où les villes sont érigées, elles peuvent procurer divers avantages tactiques à ceux qui y habitent. Par exemple, certaines barrières naturelles peuvent rendre l'accès à une ville difficile pour l'envahisseur, ou conférer aux défenseurs un accès sécuritaire au port de la citadelle¹⁶⁵. C'est d'ailleurs le cas de Constantinople, dont

¹⁶² « Fort », DMF [en ligne], consulté le 10 octobre 2019.

¹⁶³ *Ibid.*, consulté le 10 octobre 2019.

¹⁶⁴ « Fortifier », DMF [en ligne], consulté le 10 octobre 2019.

¹⁶⁵ Le choix stratégique derrière la position d'une cité pouvait changer la donne lors de sièges importants. Pensons par exemple à d'autres villes d'Orient défendues par les Francs comme Acre ou Tyr, qui restent sous contrôle latin durant longtemps en grande partie à cause d'où celles-ci étaient situées. À ce sujet, voir John Pryor, "A Medieval Siege of Troy: The Fight to the Death at Acre, 1189–1191 or The Tears of Salah al-Din", dans Bernard Bachrach, dir., *The medieval way of war: studies in medieval military history in honor of Bernard S. Bachrach*, Londres, Routledge, 2015, p. 99–100.

l'emplacement sur un détroit lui donne un accès facile à l'eau, et la mer de Marmara protège naturellement sa frontière sud¹⁶⁶.

Villehardouin commente à l'occasion la position de cités qu'il juge très avantageuse. En fait, c'est à 11 reprises qu'il informe le lecteur qu'un château est situé à un endroit particulier, utilisant ainsi l'expression *sied*. Bien que ce terme soit généralement utilisé pour décrire une personne assise, on l'utilise aussi pour qualifier un lieu ou un bâtiment. Employé ainsi, le terme signifie qu'un établissement est « situé quelque part¹⁶⁷. » Encore une fois, Clari se fait muet au niveau de la position des cités, n'utilisant tout simplement pas cette expression dans son texte.

Ce qui semble intéresser Villehardouin, c'est la facilité avec laquelle une cité peut avoir un accès rapide à un corps d'eau. En effet, toutes les mentions de *sied* traitent d'une place forte située sur une étendue quelconque, qu'il s'agisse d'un lac, d'un fleuve ou d'une mer. Située directement au nord de la Marmara, le maréchal fait souvent mention de la ville de Rodesoc (Tekirdag), qui « était sise sur mer [...], qui bien était riche et forte et grande, et fort bien garnie de Vénitiens¹⁶⁸. » Très importante, cette cité permet entre autres aux Latins de se ressaisir et de se regrouper suite à la défaite d'Andrinople en 1205. Plus tard, lorsque l'auteur décompte les cités qui ont été reprises aux mains de Théodore Lascaris, empereur de Nicée, il ne manque pas de mentionner si celles-ci reposent sur un cours d'eau.

¹⁶⁶ Anna Avramea, "Land and Sea Communications, Fourth-Fifth Centuries", dans Angeliki Laiou, dir., *The Economic History of Byzantium, From the Seventh through the Fifteenth Century*, Washington, Dumbarton Oaks Studies, 2002, p. 57.

¹⁶⁷ « Sied », DMF [en ligne], consulté le 10 octobre 2019.

¹⁶⁸ « D'iqui après a .XII. lieues seoit la cité de Rodesoc sor mer, qui mult ere riche et forz et granz, et garnie de Veniciens mult bien. » Geoffroy de Villehardouin, *La conquête de Constantinople*, para. 415.

Parmi ces places fortes, Villehardouin écrit au sujet de « Pulinach (Abullonia) qui était sis sur un lac d'eau douce, un des plus forts châteaux et des meilleurs qu'on eût à quérir¹⁶⁹. »

Il n'est pas étonnant que le croisé accorde une si grande importance à l'eau dans son récit. Depuis son départ de Venise, l'armée franco-vénitienne dépend d'un accès à l'eau afin de faire usage de la flotte spécialement construite pour mener la quatrième croisade. Tout au long du voyage, elle leur est nécessaire afin de se déplacer d'un endroit à l'autre, pour tenir un siège ou pour combattre directement l'ennemi. Ainsi, la dimension maritime de cette campagne militaire semble avoir influencé le vocabulaire du noble champenois, en plus de sa façon d'observer ce qui se trouvait autour de lui.

2.3. Les marqueurs de l'espace

Ce dernier segment du chapitre vise à présenter puis à définir le vocabulaire technique utilisé par les chroniqueurs dans l'objectif de se repérer dans l'espace. Découvrant la région byzantine pour la première fois, les croisés doivent rapidement fixer des points de repère géographiques, puis s'y référer à l'aide de termes susceptibles de donner un sens logique à leur témoignage. En ce sens, Villehardouin et Clari emploient également un lexique spécialisé reposant sur le savoir de l'époque en termes de mesures afin de présenter les grandeurs, les distances ou les proportions de ce qui se trouve sous leurs yeux. Dans les deux cas, l'utilisation de marqueurs géographiques vient contribuer à la création d'une représentation de l'espace reposant sur la perception des chroniqueurs et leur interprétation de ce qui les entoure.

¹⁶⁹ « et lou pulinach, qui seoit sor un lai d'aigue douce, uns des plus forz chastiaus et des meillors que esteüst querre. » Geoffroy de Villehardouin, *La conquête de Constantinople*, para. 320. Il s'agit du lac d'Ulubat en Turquie, situé tout juste sous la Marmara.

2.3.1. Orientation spatiale dans le monde byzantin

Afin de se repérer géographiquement et de donner un sens à leurs textes, les auteurs emploient deux types de marqueurs spatiaux. Le premier, renvoyant aux éléments naturels, consiste à indiquer où se déroule l'action par rapport à une composante marquante du paysage byzantin. Cette pratique littéraire est amplement répandue à l'époque : qu'il s'agisse de chansons de gestes ou de chroniques, les auteurs des XII^e et XIII^e siècles font régulièrement référence à des composantes naturelles dans le but de situer l'histoire ou de fournir une mesure approximative¹⁷⁰. En l'absence d'un système de référence géographique ou technique, on a recours à l'utilisation de repères marquants, comme des arbres particuliers ou un cours d'eau, dans l'objectif de délimiter une terre ou de donner une direction¹⁷¹. Importants dans chaque communauté, endommager ou déplacer de tels repères constituent une grave offense, puisqu'on dépend de ceux-ci afin de déterminer les limites d'une terre¹⁷². Plus encore, les éléments choisis par les nombreux écrivains possèdent chez eux une symbolique unique qui vient connoter leurs textes¹⁷³. En ce sens, il n'est pas surprenant que Villehardouin et Clari renvoient majoritairement au Bras Saint-Georges afin d'orienter spatialement leurs chroniques. Voie de communication et porte d'entrée vers l'Orient byzantin pour les croisés, le cours d'eau sépare également l'empire en deux, avec au nord ce que les chroniqueurs appellent la Romanie et au sud la Turquie.

¹⁷⁰ Mireille Mousnier, « L'appropriation de l'espace dans les campagnes toulousaines aux XII^e et XIII^e siècles », *Annales du Midi*, vol. 102, n° 189-190 (1990), p. 143.

¹⁷¹ Paul Zumthor, *La mesure du monde : représentation de l'espace au Moyen âge*, Paris, Éditions du Seuil, 2014, p. 87.

¹⁷² Fabrice Mouthon, *Le sourire de Prométhée : L'homme et la nature au Moyen Âge*, Paris, La Découverte, 2017, p. 171.

¹⁷³ Mireille Mousnier, « L'appropriation de l'espace dans les campagnes toulousaines », p. 148.

Pour renvoyer efficacement aux fleuves et aux mers dans leurs textes, les chroniqueurs font l'emploi de termes précis utilisables seulement lors d'occurrences du genre. Le premier, *oultre*, signifie qu'une chose ou une personne est située « Au-delà, plus loin, de l'autre côté de quelque chose¹⁷⁴. » Dans ce cas-ci, 14 des 16 mentions présentes dans les textes servent à qualifier un endroit situé de l'autre côté du Bras Saint-Georges. Par exemple, lorsque Villehardouin mentionne le départ des aristocrates grecs après la fuite d'Alexis V Murzuphle, il indique qu'« une grande part en passa outre le Bras par-devers la Turquie¹⁷⁵. » C'est donc en situant Constantinople par rapport au cours d'eau que le maréchal arrive à informer ses lecteurs que la noblesse byzantine fuit vers le sud, en direction de villes importantes comme Nicée.

D'autres marqueurs d'espace liés à l'eau sont occasionnellement utilisés par les chroniqueurs. Surtout adoptés lors de déplacements sur le Bras Saint-Georges, les termes *contremont* et *contreval* correspondent aujourd'hui à l'amont et l'aval d'un cours d'eau. Dans leurs textes, les chroniqueurs s'en servent dans le but d'indiquer si la flotte se dirige « vers la partie la plus haute d'un cours d'eau¹⁷⁶ » ou vers « la partie inférieure d'un corps d'eau¹⁷⁷. » C'est donc en utilisant cette expression que Clari informe ses lecteurs que le voyage vers Constantinople se fait à « contremont du Bras¹⁷⁸ », ajoutant de ce fait une composante spatiale à son récit.

¹⁷⁴ « Outre », DMF [en ligne], consulté le 11 novembre 2019.

¹⁷⁵ « Et lors se departirent li halt home de Grece, et grant partie en passa oltre le Braz par devers la Turchie [...] ». Geoffroy de Villehardouin, *La conquête de Constantinople*, para. 266.

¹⁷⁶ « Amont », DMF [en ligne], consulté le 11 novembre 2019.

¹⁷⁷ « Aval », DMF [en ligne], consulté le 11 novembre 2019.

¹⁷⁸ « De la si se resmurent, et singlerent tant contremont le bras Saint Jorge que il vinrent a une liwe de Coustantinoble. » Robert de Clari, *La conquête de Constantinople*, para. 40.

Ensuite, les deux croisés renvoient fréquemment à des noms et des emplacements de cités byzantines pour orienter spatialement leurs textes. En quantité plus importante que les repères donnés à partir d'éléments du paysage, ces types de références ont toutefois pour origine le même réflexe d'orientation lié à la nature. En effet, les soldats ne possèdent pas les outils pour diviser et quantifier le monde dans lequel ils se trouvent. Cette lacune technique peut toutefois être étendue à l'ensemble des Occidentaux du Moyen Âge, de culture savante ou profane : à cette époque, il est alors impossible pour les contemporains d'imaginer l'espace de façon tridimensionnelle, comme on aurait tendance à le faire aujourd'hui¹⁷⁹. Plutôt que de tenter de diviser et mesurer un lieu ou une région, les paysans et citadins vivent en relation étroite avec leur milieu. De ce mode de vie singulier découlent une vision subjective du milieu, et une appréciation de l'espace soumise aux émotions de celui ou celle qui vit le monde¹⁸⁰. Cette facette des mentalités médiévales explique donc en partie pourquoi les auteurs à l'étude réfèrent à leur environnement de façon aussi qualitative, sans se soucier de détails qui, de nos jours, font partie intégrante de notre vision de notre environnement.

L'être humain, étant au centre de son propre univers, passe par lui afin de donner une orientation géographique à ce qui se trouve autour dans son entourage¹⁸¹. C'est pour cette raison que les chroniqueurs préfèrent dans l'ensemble renvoyer aux villes plutôt qu'aux paysages : la conquête des cités byzantines étant l'objectif premier des soldats de l'empire latin, il est naturel que Villehardouin et Clari s'y réfèrent le plus souvent. C'est en utilisant une vaste gamme de termes pratiques que les auteurs arrivent à s'orienter grâce

¹⁷⁹ Paul Zumthor, *La mesure du monde : représentation de l'espace au Moyen âge*, p. 34.

¹⁸⁰ *Ibid.*, p. 34-36.

¹⁸¹ Mireille Mousnier, « L'appropriation de l'espace dans les campagnes toulousaines », p. 145.

aux places fortes qu'ils évoquent dans leurs récits. Parmi ceux-ci, l'expression *par-devant*, qui renvoie à *devant*, signifie qu'une personne ou une chose se trouvait « en avant ou en face de quelque chose¹⁸² », faisant écho à la proximité entre deux éléments. Villehardouin emploie cette formule à cet effet à 54 reprises dans son texte, majoritairement pour indiquer la position des campements de l'armée franco-vénitienne devant diverses villes byzantine. C'est ainsi qu'il décrit le début de la contre-offensive d'Henri de Flandre en 1206, où une fois arrivée devant la cité de Visoi (Vize), les troupes « campèrent devant la ville le jour de la veille de la fête de monseigneur saint Jean Baptiste en Juin¹⁸³. » En ce qui a trait à Clari, il fait une utilisation beaucoup plus précise de cette formule : dans son texte, elle sert majoritairement à décrire la courte distance séparant deux éléments de Constantinople. C'est ainsi qu'il situe les deux statues de femmes en bronze « qui se trouvaient devant le change¹⁸⁴. »

Quant aux déplacements sur le territoire byzantin, les auteurs possèdent également des termes susceptibles de les aider à fournir des directions générales. C'est à 19 reprises que Villehardouin ou Clari font l'utilisation du mot *vers*, signifiant, comme aujourd'hui, qu'une chose ou une personne se trouve « dans la direction d'un endroit, d'un lieu ou d'une personne¹⁸⁵. » C'est en ce sens que le Champenois l'écrit pour signaler les mouvements des troupes de Théodore Lascaris en mai 1207, où après une offensive ratée sur Nicomie (Nicomédie), les armées nicéennes « évacuèrent là aussi le pays et se retirèrent en arrière

¹⁸² « Par-devant » et « Devant », DMF [en ligne], consulté le 12 novembre 2019.

¹⁸³ « [...] ; et vindrent a la cité de Visoi, si se logierent devant la ville le jor de la veille de la feste monseignor sain Johan Baptiste en juing. » Geoffroy de Villehardouin, *La conquête de Constantinople*, para. 428.

¹⁸⁴ « Ches deux ymages si seoient devant le cange qui molt soloit estre rikes illuec, [...] ». » Robert de Clari, *La conquête de Constantinople*, para. 91.

¹⁸⁵ « Vers », DMF [en ligne], consulté le 11 novembre 2019.

vers Niké la Grande¹⁸⁶. » Ce terme revient aussi régulièrement dans les écrits du chevalier picard, à des moments où celui-ci tente de fournir la direction approximative d'un lieu¹⁸⁷.

Bien que Villehardouin utilise plus fréquemment les marqueurs d'espace mentionnés précédemment que son homologue, force est de remarquer que les deux auteurs emploient de façon très similaire ces nombreux termes. Malgré leurs positions au sein de l'armée et leur culture différentes, les chroniqueurs fixent sensiblement les mêmes repères et renvoient continuellement à des expressions identiques. Alors que la distinction entre les deux hommes a souvent expliqué les divergences entre les deux témoignages, celle-ci n'aurait que peu d'influence sur la façon dont Villehardouin et Clari essaient de s'orienter dans le monde byzantin. En effet, la procédure d'orientation spatiale démontrée par les chroniqueurs découlerait donc de leurs sens et de leur vision très personnelle du monde qui les entoure, et non d'un savoir réservé à l'élite de l'armée franco-vénitienne.

2.3.2. Dimensions et distances

Comme il a été expliqué précédemment, les contemporains médiévaux n'ont pas le réflexe de diviser et quantifier l'espace dans lequel ils se trouvent. Cependant, ceux-ci possèdent tout de même les outils susceptibles de permettre la mesure ou l'approximation de grandeurs d'éléments naturels, construits et de distances lorsqu'il est nécessaire. Cette pratique repose sur un savoir à la fois mathématique et technique, qui se répand surtout en Occident à partir du XII^e siècle.

¹⁸⁶ « Et quant la gent de Toldre l'Ascre l'oïrent quee il venoit, si revuidierent la terre, si se traistrent arriere vers Niké la Grant. » Geoffroy de Villehardouin, *La conquête de Constantinople*, para. 481.

¹⁸⁷ En observant de plus près les grandes statues de femmes en bronze de Constantinople, l'auteur remarque que l'une d'entre elle « tendoit li uns de ches ymages se main vers Occident. » Robert de Clari, *La conquête de Constantinople*, para. 91.

Au Haut Moyen Âge, on remarque qu'il existe très peu de traités de géométries ou de traités de mesures en circulation. Avant l'arrivée des traductions arabes, ce savoir mathématique repose principalement sur deux corpus de textes : l'*Agrimensorum Romanorum* et une partie des *Éléments* d'Euclide¹⁸⁸. Le premier, qui comporte des écrits de natures très différentes, allie aussi bien un savoir simplement technique à des connaissances scientifiques traitant de divisions et de calculs de surfaces. Ainsi, les textes des agrimenseurs romains expliquent à la fois comment mesurer approximativement la longueur d'une terre et comment calculer son aire¹⁸⁹. Quant aux textes d'Euclide, ils proposent divers problèmes mathématiques, et sont focalisés sur la division géométrique de figures planes¹⁹⁰. Bien que ces recueils offrent une base arithmétique à ceux y ayant recours, ce savoir reste toutefois limité, ce qui induit généralement des erreurs lors de mesures de distances et de surfaces irrégulières¹⁹¹.

C'est à partir de la fin du XI^e siècle, mais surtout au XII^e que le savoir géométrique arabe commence à circuler en Occident. Par l'entremise de traducteurs latins importants comme Gérard de Crémone, les traités de l'Al-Andalus deviennent désormais accessibles aux clercs possédant de tels ouvrages¹⁹². Par le fait même, on a maintenant accès à un plus vaste répertoire de corpus antiques, comme les traités *De la Sphère* et du *Cylindre* par Archimède, *Le Centiloque* de Ptolémée, en plus de versions plus complètes des *Éléments*

¹⁸⁸ Patrick Gautier Dalché et Armelle Querrien, « Mesure du sol et géométrie au Moyen Âge », *Archives d'histoire doctrinale et littérature du Moyen Âge*, vol. 82, n° 1 (2015), p. 100.

¹⁸⁹ *Ibid.*, p. 100-101.

¹⁹⁰ *Ibid.*, p. 102-103.

¹⁹¹ Mireille Mousnier, « Mesurer les terres au Moyen Âge, le cas de la France méridionale », *Histoire et Sociétés Rurales*, vol. 22, n° 2 (2004), p. 30.

¹⁹² Marc Moyon, « La géométrie de la mesure en Pays d'Islam et ses prolongements en Europe latine (IXe-XIIIe siècle) », dans SHMESP. *Mesure et histoire médiévale*. Paris, Publications de la Sorbonne, 2013, p. 276.

d'Euclide. Plus encore, ce savoir est bonifié par les contributions arabes d'auteurs tels qu'Ibn Abdūn al-Jabalī et d'Abū Bakr¹⁹³. La propagation des corpus amène le perfectionnement de la *Pratica Geometricae* latine, simplifiant à la fois la division des figures et des formes géométriques, puis les calculs de surfaces et des mesures des côtés.

Ce savoir géométrique est d'autant plus important à l'époque féodale puisqu'il permet aux seigneurs de mesurer avec plus d'exactitude les dimensions des terres puis de calculer leurs superficies¹⁹⁴. À une époque où le pouvoir est étroitement lié à la possession foncière, un calcul précis de l'aire d'un domaine signifie recevoir le montant exact de la taille, tout en permettant un plus grand contrôle du seigneur sur ses serfs. Cette réalité médiévale suit les croisés jusqu'en Orient byzantin. En effet, l'une des récompenses remises à de nombreux soldats après la prise de Constantinople est la possession d'une terre dans le tout nouvel empire latin. Toutefois, le système de mesure foncier oriental n'est pas le même que celui répandu en Occident : dans le monde byzantin, il existe des manuels fiscaux expliquant comment prendre les dimensions d'un domaine puis calculer sa superficie. Ces guides techniques dénués de sciences décrivent comment se servir d'outils comme le bâton (*orgyie/orgyia*) et la corde (*schoinion*), et fournissent des exemples indiquant comment déduire la taille d'un champ de formes diverses¹⁹⁵. Les chiffres et dimensions étant gardés dans les châteaux forts ou à Constantinople, les nouveaux

¹⁹³ Marc Moyon, « La géométrie de la mesure en Pays d'Islam et ses prolongements en Europe latine (IXe-XIIIe siècle) », p. 279.

¹⁹⁴ Mireille Mousnier, « Mesurer les terres au Moyen Âge », p. 41.

¹⁹⁵ Jacques Lefort, « Mesure fiscale de la terre à Byzance », dans Laurence Moulinier, dir., *La juste mesure : quantifier, évaluer, mesurer entre Orient et Occident : VIIIe – XVIIIe*, Saint-Denis, Presses Universitaires de Vincennes, 2005, p. 24-26.

propriétaires occidentaux n'ont donc pas la charge de mesurer les terres qui leur ont été données¹⁹⁶.

Alors que Villehardouin et Clari n'utilisent pas de façon savante la géométrie pour mesurer un bâtiment, une terre ou une distance, ils font toutefois preuve d'un certain savoir technique lorsqu'ils estiment des dimensions et quantifient l'espace autour d'eux¹⁹⁷. Les chroniqueurs ont alors recours à deux types de référents lorsque ceux-ci fournissent des grandeurs. Le premier système relève d'un savoir élémentaire en unités de mesure, largement répandu dans la société médiévale de l'époque. Ces notions sont autant utilisées par les deux auteurs, et servent aussi bien à qualifier des dimensions que des espaces. C'est à partir de ce savoir que Villehardouin estime souvent la distance approximative entre différentes villes d'importances de l'Orient byzantin. Au moment de la contre-attaque d'Henri de Flandres au printemps 1206, le maréchal situe géographiquement les cités que l'ost conquiert par rapport à la position de la capitale byzantine. Ainsi, il nous informe qu'ils « vinrent à une cité à douze lieues de Constantinople, qui était appelée Nature ; [...] »¹⁹⁸. » En prenant en considération qu'une lieue française équivaut à environ quatre kilomètres, on peut en déduire que Villehardouin situait Nature à près de 48 km de Constantinople¹⁹⁹. Cette estimation est assez juste, car Büyükçekmece est aujourd'hui située à 46,6 km du cœur d'Istanbul²⁰⁰. Clari fait également preuve d'un savoir technique lorsqu'il s'intéresse aux dimensions de pièces architecturales lors de sa description des

¹⁹⁶ Jacques Lefort, « Mesure fiscale de la terre à Byzance », p. 23.

¹⁹⁷ On déplore ici le vide historiographique concernant l'accès à un savoir technique des mesures pour la basse et la moyenne noblesse. De plus, aucun n'article récent ne s'intéresse directement aux valeurs des mesures utilisées par les hautes castes au Moyen Âge Central.

¹⁹⁸ « Lors vindrent à une cité a .XII. liues de Costantinoble qui Nature ert apellee ; [...]. » Il s'agit aujourd'hui de Büyükçekmece. Geoffroy de Villehardouin, *La conquête de Constantinople*, para. 420.

¹⁹⁹ « Lieue », DMF [en ligne], consulté le 16 novembre 2019.

²⁰⁰ Les distances actuelles sont vérifiées sur Google Maps.

merveilles de Constantinople. Après sa visite de Sainte-Sophie, il est renversé par la taille et la beauté de la colonne de Justinien qu'il croit à tort être celle d'Héraclius, et qui selon lui « avait bien cinquante toises de hauteur²⁰¹. » Alors qu'une toise correspond à six pieds, l'auteur estime donc que la colonne s'élève à 91 m d'altitude²⁰². Bien que cette structure fût détruite au XVI^e siècle, le collectionneur Cornelius Gurlitt, qui étudie cette colonne, considère qu'elle fait environ 50 mètres de hauteur²⁰³.

Le second type de mesures s'éloigne d'une culture des connaissances en termes d'unités pour renvoyer à un système de référence axé sur le concret et le vécu. Plutôt qu'utiliser des termes techniques et précis comme des toises ou des lieues, les chroniqueurs préfèrent employer à l'occasion des mots et expressions découlant de l'expérience du quotidien. C'est à l'aide de formules du genre que Clari arrive à précisément décrire la circonférence des trois colonnes honorifiques retrouvées à Constantinople. Plutôt qu'utiliser des unités de mesure comme il le fait en parlant de hauteur, il réfère à des « brasses d'hommes », correspondant à la longueur de deux bras étendus²⁰⁴. Ce référent, ancré dans la culture générale de l'époque, permet donc aux lecteurs de facilement se représenter la largeur des colonnes. Cependant, c'est surtout au niveau des distances que ce système est le plus utilisé dans les sources. En effet, celui-ci est articulé sous forme de *journée*, correspondant à la distance parcourue en un jour de déplacement, que ce soit à pied, à cheval ou en bateau²⁰⁵. Les occurrences dans les textes sont très nombreuses, surtout

²⁰¹ « Après devant chu moustier de Sainte Souphie, avoit une grosse colombe qui bien avoit trois brachies a un homme de groisseur, et si avoit bien chinquante toises de haut ; [...]. » Robert de Clari, *La conquête de Constantinople*, para. 86.

²⁰² « Toise », DMF [en ligne], consulté le 16 novembre 2019.

²⁰³ Cette reconstitution a été présentée dans la carte interactive au chapitre précédent.

²⁰⁴ « Brasse », DMF [en ligne], consulté le 16 novembre 2019.

²⁰⁵ « Journée », DMF [en ligne], consulté le 16 novembre 2019.

chez Villehardouin qui accorde une importance plus grande aux renseignements stratégiques. L'auteur emploie cette formulation à 40 reprises dans le but d'estimer la distance séparant deux villes ou pour souligner l'entendue parcourue par l'ost suite à un déplacement. C'est ainsi qu'il peut affirmer que « douze grandes journées » séparent alors Constantinople de Salonique (Thessalonique), un langage que ses lecteurs occidentaux sont aisément capables de comprendre²⁰⁶.

Toutefois, il ne faut pas penser que les chroniques à l'étude regorgent de mesures et de distances précises. Villehardouin et Clari se contentent généralement d'utiliser des qualificatifs de grandeurs, ou fournissent des détails imprécis concernant les distances parcourues. Ce n'est qu'à partir du milieu du XIII^e siècle que les récits de voyages et autres témoignages du genre contiennent de plus en plus de détails quant aux itinéraires, aux dimensions et aux distances²⁰⁷. Les deux textes sur la conquête de Constantinople s'inscrivent donc dans un mouvement littéraire accordant lentement plus d'importance à la précision des grandeurs et à la quantification des espaces.

Ainsi, l'analyse du lexique employé par les chroniqueurs révèle que celui-ci arbore différentes connotations selon le contexte d'utilisation. Dans l'ensemble, Villehardouin et Clari ont recours à des mots susceptibles de rendre compte de leurs appréciations générales de l'espace byzantin, de leur vision militaire des cités orientales, et pouvant les aider à mieux se repérer dans un monde inconnu. Alors que bon nombre de ces termes possèdent

²⁰⁶ « [...] ; et si avoit d'un cité à l'autre bien .XII. jornees granz. » Geoffroy de Villehardouin, *La conquête de Constantinople*, para. 302.

²⁰⁷ Thomas Szabó, « Routes de pèlerinages, routes commerciales et itinéraires en Italie centrale », *Acte des congrès de la SHMES*, n° 26 (1996), p. 142.

une connotation neutre, des qualificatifs tels que beau, riche et fort s'inscrivent plutôt dans un lexique traduisant de façon positive l'attitude des pèlerins envers l'espace byzantin.

CHAPITRE III : PERCEPTION ET REPRÉSENTATION DE L'ESPACE

Peu populaires et pauvres en descriptions avant l'arrivée du XI^e siècle, les récits de voyage sont une façon unique d'avoir accès à la vision d'une personne parcourant de longues distances ou visitant des endroits inconnus. Il existe plusieurs motifs qui poussent les auteurs à produire de tels textes : certains veulent partager leur expérience d'un pèlerinage, d'autres désirent instruire des marchands sur les routes à emprunter, ou certains souhaitent produire une œuvre historique ou autobiographique²⁰⁸.

Quelle qu'en soit la raison, ces témoignages viennent contribuer au savoir géographique de l'époque, et actualisent une connaissance de l'espace héritée des textes antiques²⁰⁹. Concrètement, ces écrits permettent de mettre en lumière de nouvelles toponymies et dominations politiques, en plus de renseigner sur des espaces rarement visités à l'Antiquité²¹⁰. L'augmentation de la production de ce type d'écrits s'inscrit dans une tendance où l'on remarque une curiosité grandissante pour le monde et la propension à décrire plus amplement ce qui est perçu durant le voyage²¹¹.

²⁰⁸ Jean Richard, « Voyages réels et voyages imaginaires, instruments de la connaissance géographique au Moyen Âge », dans Jean Richard, *Croisés, missionnaires et voyageurs : les perspectives orientales du monde latin médiéval*, Londres, Variorum Reprints, 1983, p. 211-212.

²⁰⁹ Christiane Deluz, « Première partie, Une image du monde. La géographie dans l'Occident médiéval (V^e-XV^e siècle) », dans Patrick Gautier Dalché, dir., *La Terre. Connaissance, représentations, mesure au Moyen Âge*, Turnhout, Brepols, 2013, p. 155-156.

²¹⁰ Christine Gadrat-Ouerfelli, « Chapitre 4, Le voyage », dans Patrick Gautier Dalché, dir., *La Terre. Connaissance, représentations, mesure au Moyen Âge*, Turnhout, Brepols, 2013, p. 505-506.

²¹¹ Christiane Deluz, « Première partie, Une image du monde. La géographie dans l'Occident médiéval (V^e-XV^e siècle) », p. 156-157. En ce qui a trait aux espaces et aux populations musulmanes, il faut attendre le XIII^e siècle avant de remarquer dans les textes un intérêt plus grand pour la description physique. À ce sujet, voir Élisabeth Ruchaud, « Le pèlerinage chrétien vers Jérusalem. Une construction de l'image de l'"autre" », dans Rania Abdellatif et Élisabeth Ruchaud, *Acteurs des transferts culturels en Méditerranée médiévale*, Berlin, Oldenburg Verlag, 2012, p. 21-22.

À partir de ces textes d'une nature exceptionnelle, il est possible de mettre en évidence une représentation spatiale construite inconsciemment par les auteurs. Dans ce dernier chapitre, on examinera les formes et les connotations des visions de l'espace de Villehardouin et Clari à travers l'étude du phénomène de la perception, des références aux paysages, et des mentions d'éléments bâtis et construits.

3.1. La perception et l'interprétation des données sensorielles

Cette première partie du chapitre tentera de mettre en lumière la compréhension de la perception sensorielle. Tantôt neurobiologique, tantôt psychophysiologique, l'étude de ce phénomène permet de mieux comprendre comment l'être humain perçoit quotidiennement son entourage. Plus encore, on cherchera à comprendre comment le cerveau interprète les informations fournies par les sens. Appliqué à l'étude de la quatrième croisade, cet angle d'approche servira d'outil afin d'étudier les rapports des chroniqueurs avec l'espace, leur façon d'apprécier leur entourage puis de se souvenir des événements dans le but de mettre ceux-ci par écrit²¹².

3.1.1. Les différentes approches concernant la perception sensorielle

L'appareil sensoriel, responsable des choses que l'on peut ressentir, est un système complexe permettant la transformation de stimuli externes en informations sensorielles qui sont par la suite interprétées par le cerveau. Bien qu'il soit assez complet, ce réseau comporte toutefois certaines limites qu'il est nécessaire de présenter d'entrée de jeu.

²¹² À ce sujet, voir Tiziana Suarez-Nami et Martin Rhode, dir., *Représentations et conceptions de l'espace dans la culture médiévale*, Berlin, De Gruyter, 2011, 388 p., Joël Proust, dir., *Perception et intermodalité*, Paris, Presses Universitaires de France, 1997, 316 p. et Alain Collot, « Points de vue sur la perception des paysages », *L'Espace géographique*, vol. 15, n° 3 (1986), pp. 211-217.

Tout d'abord, la perception s'interpose entre ce que l'on ressent et le monde extérieur, comme le ferait un filtre entre un émetteur, dans ce cas-ci les stimuli, et un récepteur, l'humain²¹³. D'emblée, les sens déforment la réalité dès la prise d'information, et les données qui sont transmises au cerveau sont en quelque sorte corrompues par notre expérience du moment. Parmi ces déformations, le « biais égocentrique » vient changer notre vision d'une réalité pour rendre notre interprétation beaucoup plus personnelle²¹⁴. Par exemple, l'expérience d'un même phénomène par deux individus, comme un saut en parachute, sera vécue de façons différentes par les deux sauteurs²¹⁵. Dans le même sens, si deux personnes regardent un objet, mais de points de vue différents, ce qu'ils verront dépendra de leur positionnement²¹⁶. Ce que certains experts appellent le « voile de la perception » empêche donc l'humain de considérer et d'imaginer l'espace de façon objective tout en se fiant à ses sens²¹⁷. Plus encore, selon la théorie du phénoménisme développée entre autres par Jonathan Bennett durant les années 1970, la réalité peut être considérée comme une construction logique faite à partir des apparences, les menant ainsi à refuser tout argumentaire dérivant d'une expérience empirique²¹⁸.

Une autre faiblesse du système sensoriel provient des limites imposées par les organes responsables de la perception. En effet, les prises d'informations sont souvent discriminantes et laissent de côté de données susceptibles de modifier l'image que l'on se

²¹³ Roger Brunet, « Espace, perception et comportement », *L'Espace Géographique*, vol. 3, n° 3 (1974), p. 191.

²¹⁴ Ziva Kunda, *Social cognition: making sense of people*, Cambridge, MIT Press, 1999, p. 93.

²¹⁵ *Ibid.*, p. 93.

²¹⁶ Alain Collot, « Points de vue sur la perception des paysages », *L'Espace géographique*, vol. 15, n° 3 (1986), p. 212.

²¹⁷ Joël Proust, « L'espace, les sens et l'objectivité », dans Joël Proust, dir., *Perception et intermodalité*, Paris, Presses Universitaires de France, 1997, p. 132.

²¹⁸ *Ibid.*, p. 130.

fait d'une réalité. Par exemple, les limites du champ de vision et la concentration rétinienne viennent modifier ce que l'on voit lorsqu'on regarde à l'horizon : les limites physiques de notre corps viennent biaiser l'information envoyée au cerveau, tout en évitant à l'esprit d'être submergée par une masse de données trop importantes pour être analysées²¹⁹. Les renseignements laissés de côté, de façon volontaire ou involontaire, peuvent toutefois être reconstitués plus tard par le cerveau dans un processus de reconstruction des données lacunaires. Par exemple, une personne observant une pierre partiellement cachée derrière un arbre s'imagine et complète aisément la partie du rocher qu'elle n'a pu observer²²⁰. Cette dernière déformation de la réalité, liée en partie à l'expérience de celui qui examine la pierre, sera expliquée plus en détail dans la prochaine partie du chapitre.

En ce qui concerne la perception sensorielle, il existe deux écoles de pensées tentant d'expliquer le phénomène. Toutes deux reposent sur des années de recherches et d'expériences, et expliquent la relation entre les sens et les stimuli, puis comment l'information est envoyée au cerveau. La première, appelée la réception passive, existe depuis plusieurs milliers d'années. Aristote, dans son *Traité de l'âme*, suppose que les sens agissent comme des réceptifs passifs à des stimuli externes. Selon lui, les expériences vécues par les sens viennent se greffer à l'esprit, comme le ferait de la cire chaude sur une lettre²²¹.

Bien que revisitée à plusieurs reprises, son approche jette les bases de la compréhension du phénomène de perception pour les prochains millénaires. En effet, cette

²¹⁹ Alain Collot, « Points de vue sur la perception des paysages », p. 214.

²²⁰ *Ibid.*, p. 214.

²²¹ J. A. Smith, « On the soul », dans Jonathan Barnes, dir., *The Complete Works of Aristotle. The revised Oxford Translation*. Volume 1, Princeton, Princeton University Press, 1995 (1984), p. 657-659 et 674-675.

théorie a encore cours aujourd'hui et considère les sens comme des récepteurs passifs. Selon celle-ci, les sens agissent comme un système linéaire de l'information, où les stimuli sont considérés comme des données. À partir de l'entrée des données sensorielles, l'information est envoyée au cerveau pour être perçue et interprétée, puis une action est prévue conséquemment²²². Ainsi, dans le cadre de la perception passive, c'est le stimulus qui détermine le rôle des *inputs* sensoriels. C'est le phénomène extérieur qui contrôle ce qui sera ressenti, comme le contact avec une glace détermine la sensation de fraîcheur l'accompagnant. Le corps ne fait que réagir aux stimuli du monde extérieur, d'où son rôle « passif » dans la perception²²³. La sensation est déterminée par le message sensoriel.

Opposée à cette théorie, l'approche active accorde au corps humain un rôle prédominant dans la perception d'un stimulus. Développée entre autres par Franz Brentano et Henri-Louis Bergson au XIX^e siècle, cette théorie repose sur l'idée que l'esprit ne travaille pas qu'à partir de représentations issues de la perception, mais dépend aussi du processus de présentation, nettement plus proche du réel. C'est l'action derrière la création d'images internes qui pousse les chercheurs à étudier cet aspect de la perception. Ainsi, Bergson avance l'idée selon laquelle le cerveau n'aurait pas la faculté de transformer quelque chose de réel et perçu en une image d'une autre nature. Le fonctionnement derrière la création de représentations amène donc à considérer le corps comme étant déterminant dans la perception et l'analyse de données sensorielles²²⁴.

²²² Malika Auvray, « Immersion et perception spatiale. L'exemple des dispositifs de substitution sensorielle », Thèse de doctorat, École des hautes études en sciences sociales, (psychologie sensorielle) 2004, p. 40.

²²³ David Philipona et Kevin J. O'Regan, « La perception de l'espace, identification d'une faculté sensorimotrice? », dans Catherine Thinus-Leblanc, dir., *Agir dans l'espace*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2005, p. 152.

²²⁴ Malika Auvray, « Immersion et perception spatiale. L'exemple des dispositifs de substitution sensorielle », p. 41-42.

Contrairement à l'approche passive, le système nerveux agit différemment selon le type de stimulus détecté. Lorsqu'en contact avec un phénomène externe, le corps met en marche une loi sensorimotrice²²⁵ entre les organes accomplissant la perception et le cerveau. Plutôt que de provoquer une simple réaction, l'information sensorielle est par la suite véhiculée différemment dans le système nerveux, ce qui influence la façon dont les données sont interprétées²²⁶. Reprenant l'exemple de la glace mentionnée précédemment, le froid ne proviendrait pas directement du toucher avec l'eau solide, mais des différents circuits neuronaux choisis par le corps pour acheminer l'information²²⁷. Ici, ce n'est pas le message qui détermine la sensation, mais bien le messenger.

Passives ou actives, les données sensorielles sont ensuite acheminées vers le cerveau pour être analysées. Étape cruciale et complexe, il est à savoir que différentes parties du cortex cérébral interprètent différents types de données sensorielles. Pour limiter les explications, ne seront présentées que les zones du cerveau où sont traduites les informations relatives à la perception de l'espace.

Dans l'ensemble, toutes les données sensorielles convergent vers le cortex pariétal postérieur à travers le thalamus. Les informations spatiales sont ensuite réparties à différents endroits dans le cerveau : c'est dans le colliculus supérieur, qui contrôle le mouvement de la tête et des yeux, que l'espace est transformé en coordonnées rétinitopiques²²⁸. Des neurones retrouvés dans l'hippocampe²²⁹ codent l'information

²²⁵ Qui fait appel à la sensation pour stimuler l'acte moteur.

²²⁶ David Philipona et Kevin J. O'Regan, « La perception de l'espace, identification d'une faculté sensorimotrice? », p. 152.

²²⁷ *Ibid.*, p. 153. Prendre note qu'il ne s'agit pas de prendre position sur quelle théorie explique mieux la perception sensorielle, mais plutôt d'explorer les différentes approches pouvant influencer l'interprétation des données sensorielles.

²²⁸ Organisation spatiale des réponses neuronales à des stimuli visuels.

²²⁹ Rôle central dans le processus de mémoire et de la navigation spatiale.

sensorielle de façon allocentrée²³⁰, puis le putamen²³¹ contrôle les données liées aux mouvements des membres²³². Ainsi, l'espace est traité à partir de diverses composantes du cerveau fonctionnant à partir de référents complètement différents. Pourtant, les données sensorielles sont traitées puis organisées de sorte qu'elles soient intelligibles par celui qui perçoit son environnement.

3.1.2. Relations entre l'expérience et l'analyse de données sensorielles

Déjà au Moyen Âge, on tente de comprendre l'impact des connaissances et de l'expérience sur la façon dont l'être humain perçoit son espace. Des hommes de sciences, comme Ibn Al-Haytham (Alhazen) au X^e siècle et Roger Bacon au XIII^e siècle développent une approche de la perception qui sera appelée la théorie perspectiviste. Selon celle-ci, l'humain dépendrait d'expériences répétées avec une même sensation et de comparaison à partir d'images mentales afin de donner du sens à ce qu'il perçoit. Selon eux, un enfant naissant n'aurait pas la possibilité d'organiser les données sensorielles en raison de leur nature chaotique et de son manque d'expérience. Cette théorie propose donc une approche taxonomique, où les perceptions sont organisées en catégories d'images mentales consultables lorsque les sens captent un stimulus²³³.

Bien qu'aujourd'hui dépassée, on retrouve toujours les fondements de la théorie perspectiviste dans la façon d'approcher l'interprétation des données sensorielles. Comme l'ont mentionné auparavant Bacon et Alhazen, il existe un lien fort entre ce qu'une

²³⁰ Centré sur soi-même.

²³¹ Responsable de la régulation des mouvements et de l'influence de différents types d'apprentissage.

²³² Alain Berthoz, « Fondements cognitifs de la perception de l'espace », *Premier congrès international sur les ambiances*, 2008, p. 123.

²³³ Mark A. Smith, « Spatial Representation in Medieval Visual Theory », dans Tiziana Suarez-Nami et Martin Rhode, dir., *Représentations et conceptions de l'espace dans la culture médiévale*, Berlin, De Gruyter, 2011, p. 45 et 49.

personne perçoit et sa mentalité. Plus encore, l'évolution d'un individu dans un certain milieu l'amène à observer puis apprécier un espace de façon différente lorsqu'on compare celle-ci avec la vision d'un autre sujet. Prenons par exemple deux observateurs, l'un ayant une formation en botanique et l'autre en microbiologie, qui se tiennent devant un jardin communautaire. La formation et le passé des individus amèneront les deux personnes à considérer de façons différentes un espace qui, objectivement, est pourtant le même²³⁴.

Au moment d'être interprétées par le cerveau, les données sensorielles sont déformées par un filtre propre à chaque humain, qui dépend de notre passé et de nos croyances²³⁵. Le flux d'informations est organisé sous forme de messages par l'esprit, afin que les données soient déchiffrables. Cette structuration des renseignements sensoriels, reposant sur un processus à la fois psychologique et physiologique, permet ensuite l'interprétation des données en fonction des connaissances acquises. Alors qu'il analyse les messages sensoriels, le cerveau utilise à la fois les apprentissages socioculturels enregistrés chez un individu et l'expérience de sensations semblables afin de mettre en perspective les nouvelles informations²³⁶.

Mis à part la mentalité et les connaissances d'un individu, d'autres phénomènes ont la faculté de modifier notre façon de percevoir un stimulus. En ce sens, certaines situations ou positions amènent naturellement une personne à retenir certains détails plutôt que d'autres lorsqu'il perçoit un stimulus. Par exemple, une personne pressée ou occupée aura tendance à moins retenir de détails sur son environnement qu'un individu prenant le temps

²³⁴ Renée Rochefort, « La perception des paysages », *L'Espace géographique*, vol. 3, n° 3 (1974), p. 206-208.

²³⁵ Roger Brunet, « Espace, perception et comportement », p. 191-192.

²³⁶ Alain Collot, « Points de vue sur la perception des paysages », *L'Espace géographique*, vol. 15, n° 3 (1986), p. 213-214.

d'apprécier ce qui l'entoure²³⁷. Ces déformations de la réalité par les sens, appelés des biais de la perception, expliquent également comment une idée préconçue d'un événement ou d'une chose contamine la façon dont on interprète le flux d'informations. D'un côté, lorsqu'une situation va de pair avec les croyances d'un individu, celui-ci a tendance à accepter plus rapidement ou même à exagérer ce qu'il perçoit. Toutefois, le contraire est également vrai : lorsqu'un stimulus va à l'encontre des attentes, une personne retient généralement mieux les aspects remettant en question sa mentalité²³⁸.

Les biais de la perception ont également des répercussions sur la façon dont on sollicite la mémoire pour retenir l'information puis comment on s'y réfère. Des événements particulièrement marquants ou graves, comme la mort d'un proche, ont tendance à rester gravés dans notre mémoire avec plus de précisions qu'une simple journée au travail. Également, comme dans le cas de la perception, la mémoire enregistre mieux les détails allant dans le sens des idées préconçues, comme elle retient plus précisément ce qui va à l'encontre de nos stéréotypes. Puis finalement, les buts d'une prise de connaissance influent sur le type et la qualité de l'information qui seront retenus. Par exemple, on ne retiendra pas les mêmes renseignements après la lecture d'un livre si on lit celui-ci uniquement pour le plaisir ou afin d'en faire une analyse de fond. Ainsi, dépendamment de ce que l'on cherche à accomplir, nos souvenirs d'un événement ne seront pas les mêmes²³⁹. En bout de ligne, il est presque impossible de percevoir et d'analyser un stimulus de façon objective, sans lui appliquer une dimension émotionnelle²⁴⁰.

²³⁷ Ziva Kunda, *Social cognition: making sense of people*, Cambridge, MIT Press, 1999, p. 90.

²³⁸ *Ibid.*, p. 91 et 165.

²³⁹ *Ibid.*, p. 162-171.

²⁴⁰ *Ibid.*, p. 92, 105-106 et 174.

3.1.3. Perceptions et appréciations de l'espace byzantin

Ce dernier segment cherchera à expliquer l'influence des idées préconçues des chroniqueurs sur leur façon d'apprécier puis de mémoriser le monde byzantin. Pour ce faire, il faut tout d'abord s'intéresser aux mentalités occidentales face à l'Orient puis, plus spécifiquement, à l'Empire byzantin et aux Grecs.

Tout au long de la période médiévale, l'Occident maintient un intérêt très particulier pour le Levant. Tout d'abord, cette région est la source de toutes les richesses du monde : tous produits exotiques ou luxueux transitent d'est en ouest, que ce soit les épices, les monnaies d'or pur et la soierie²⁴¹. Également, de nombreux récits et légendes parlent de phénomènes et créatures étranges et fantastiques existant dans cette contrée encore mal connue ou inexplorée. Bien que l'Orient suscite un engouement certain dans l'esprit des Occidentaux, celui-ci vient de pair avec le dédain face à une religion que l'on considère comme anti-chrétienne et hérétique, et un territoire qu'on s' imagine malsain et pestilent²⁴². Comme le mentionne Giraud le Cambrien, juriste et historien gallois aux XII^e et XIII^e siècles, nombreux Occidentaux considèrent que l'Est possède un climat nocif et aride permettant l'apparition de bêtes sauvages et venimeuses²⁴³.

Quant à la vision du monde byzantin, celle-ci est ambivalente. Bien qu'il existe une certaine familiarité avec cette société puisque les deux cultures sont chrétiennes, l'exotisme et le faste du mode de vie byzantin empêchent les Occidentaux de se reconnaître réellement en celui-ci. Les récits, chroniques et chansons de geste à propos de Constantinople

²⁴¹ Jacques Le Goff, *La civilisation de l'Occident médiéval*, Montréal, Flammarion, 2008 (1964), p. 118.

²⁴² Marc Carrier, *L'Autre chrétien à l'époque des croisades : Les Byzantins vus par les chroniqueurs du monde latin (1096-1261)*, [s.l.], Éditions universitaires européennes, 2012, p. 37.

²⁴³ Laurence J Glacken, *Histoire de la pensée géographique, volume 2*, Paris, CTHS, 2000, p. 205.

décrivent la ville comme étant l'incarnation de la richesse de l'Orient. On le voit dans l'*Historia Hierosolymitana* de Foucher de Chartres, qui participe à la première croisade : « Quelle noble et belle cité est Constantinople! Combien on y voit de monastères et de palais construits avec un art admirable²⁴⁴! » Ce qui frappe l'imaginaire latin, ce sont les témoignages vantant la grandeur des constructions byzantines, l'abondance de richesses et la quantité innombrable de reliques contenues dans la cité²⁴⁵.

Opposée à cette idée fastueuse de Byzance se dresse l'impossibilité pour les Occidentaux de comprendre et de s'entendre avec les Grecs. Les croisades obligent ces deux sociétés longtemps distantes à collaborer afin de combattre les Sarrasins. Pour autant, les Occidentaux ont l'impression qu'ils ne peuvent pas compter sur leurs frères chrétiens. La vision occidentale montre un Empire byzantin qui conclut des ententes avec les populations musulmanes, et qui préfère prioriser ses propres besoins plutôt qu'adhérer aux demandes financières et militaires des souverains latins²⁴⁶. Pour ces raisons, il se développe dans l'imaginaire latin une image très négative du Grec. De cette représentation découle un certain nombre d'attributs péjoratifs attribués aux Byzantins, que l'on considère comme perfides et efféminés²⁴⁷. Ainsi, il faut prendre en considération que Geoffroy de Villehardouin et Robert de Clari, qui sont issus du monde occidental, possèdent ces idées préconçues de l'Orient et des Orientaux.

²⁴⁴ Jacques Le Goff, *La civilisation de l'Occident médiéval*, p. 118.

²⁴⁵ Marc Carrier, *L'Autre chrétien à l'époque des croisades : Les Byzantins vus par les chroniqueurs du monde latin (1096-1261)*, p. 38.

²⁴⁶ Jonathan Harris, *Byzantium and the Crusades*, Londres, Hambledon and London, 2003, p. 184.

²⁴⁷ Marc Carrier, *L'Autre chrétien à l'époque des croisades : Les Byzantins vus par les chroniqueurs du monde latin (1096-1261)*, p. 427.

Il est clair que ces mentalités très spécifique influence leur façon de percevoir le monde byzantin, de retenir le flux d'informations sensorielles puis de rendre leur expérience par écrit. Tout d'abord, l'intérêt que portent les chroniqueurs latins dans leurs écrits pour la richesse, les villes fastes et les reliques de l'Orient découle directement des biais implantés dans leurs esprits. Possédant l'idée préconçue d'un Empire byzantin luxueux et puissant, ce sont ces détails qui semblent avoir un plus grand impact sur les croisés, et qui par la suite se retrouvent de façon plus importante dans leurs écrits. Plus encore, ce biais pousse Robert de Clari à tenter une description de la ville de Constantinople, afin de confirmer les idées véhiculées en Occident²⁴⁸.

En ce qui a trait aux représentations des Grecs, elle s'inscrit également dans un réflexe d'interprétation des données biaisées par les mentalités. Croyant d'emblée les Byzantins maniérés, lâches, trompeurs et vaniteux, Villehardouin et Clari portent une attention particulière au comportement des chrétiens d'Orient durant leur voyage²⁴⁹. En raison de cette attitude, les chroniqueurs remarquent et retiennent plus aisément les comportements jugés douteux des Grecs, comme le changement d'attitude envers les Latins par Alexis IV en 1203, ce qui amène ceux-ci à en faire plus amples mentions dans leurs récits²⁵⁰.

Toutefois, le caractère prédominant des textes, l'aspect ayant le plus marqué l'esprit des chroniqueurs par son importance, est la trame événementielle amenant à la prise de Constantinople puis à la formation de l'Empire latin. Jurant de décrire le plus fidèlement

²⁴⁸ L'intérêt porté aux villes byzantines et les façons de se représenter celles-ci seront étudiées plus tard.

²⁴⁹ Jacques Le Goff, *La civilisation de l'Occident médiéval*, p. 116.

²⁵⁰ Marc Carrier, *L'Autre chrétien à l'époque des croisades : Les Byzantins vus par les chroniqueurs du monde latin (1096-1261)*, p. 454-456.

possible les grandes étapes de la quatrième croisade, Villehardouin et Clari retiennent avec attention le déroulement de cette campagne militaire d'exception. Pour un « haut homme » de la croisade, cette prise d'informations se traduit par une description détaillée des rencontres entre barons, l'indication des déplacements des troupes latines et une énumération des villes conquises aux mains des Grecs et Bulgares. Pour un chevalier appartenant à la masse des croisés, cela consiste à décrire avec détails le déroulement des grandes batailles dans lesquelles il prend part et en exprimant son appréciation de l'Orient byzantin et de Constantinople. Ainsi, les motifs de la prise de connaissance et de l'objectif à accomplir avec les renseignements obtenus poussent les deux hommes à retenir puis partager principalement des informations à caractère militaire²⁵¹.

3.2. La représentation des paysages de l'Orient byzantin

Pendant leur voyage, Villehardouin et Clari sont souvent exposés à des panoramas et paysages pittoresques différents de ceux qu'ils sont habitués de voir en Occident. Comment les chroniqueurs réagissent-ils à la vue de ces espaces naturels? Quels éléments préfèrent-ils relater dans leurs écrits? C'est à travers une étude des rapports entre les hommes et la nature puis des termes employés dans les chroniques qu'il sera possible de déterminer comment les croisés perçoivent et se représentent les paysages orientaux.

3.2.1. La relation de l'homme avec la nature et les paysages

Découlant de l'histoire culturelle, l'histoire du paysage apparaît à la fin des années 1970. Porte d'entrée vers des études à caractère géographique, c'est dans les années 1980 que cette approche gagne en popularité. Très versatile, le paysage permet

²⁵¹ Gérard Sivery, « La description du paysage rural par les scribes et les paysans du Hainaut à la fin du Moyen Âge », *SHMESP*, n° 10 (1979), p. 61.

l'étude de nombreux phénomènes reliant l'homme à son milieu, comme la vision des restes de l'archéologie physique, la proximité de l'humain à la nature et la dimension émotionnelle derrière les descriptions de l'environnement. C'est par l'entremise de géographes comme Denis Cosgrove, James Blaut et Peter Jackson que le concept se développe, ce qui permet à l'histoire géographique de s'affirmer à la fin du XX^e siècle²⁵².

Ainsi, derrière l'étude du paysage médiéval se dissimule la relation qu'avaient les contemporains avec la nature qui les entourait. Tout d'abord, il faut savoir que ceux-ci possèdent une conception très large de ce qu'est la nature. Elle est l'ensemble de tout ce qui existe en dehors de l'action humaine, et se répand en ce qui peut être appelé des « espaces naturels », englobant la faune et la flore. Plus encore, la nature se retrouve également dans les phénomènes de grandes ampleurs, comme le climat ou les catastrophes naturelles asséchant les terres cultivables²⁵³.

Les mentalités et la représentation de la nature à l'époque médiévale sont à la fois complexes et ambivalentes. Tout d'abord, la nature est fondamentalement belle : œuvre de Dieu, l'homme se doit de lui rendre hommage et de la respecter²⁵⁴. Toutefois, comme il a été annoncé dans les saintes Écritures, celle-ci appartient à l'homme, et il est de son droit de l'utiliser et de s'en emparer comme bon lui semble²⁵⁵. C'est ainsi que se développe une notion voulant que l'humain ait le potentiel de rendre la nature plus belle et de louer Dieu

²⁵² Denis Cosgrove et Peter Jackson, « New Directions in Cultural Geography », *The Royal Geography Society*, vol. 19, n° 2 (1987), p. 95-97.

²⁵³ Robert Delort, « L'homme et la nature au Moyen Âge. Paléoenvironnement des sociétés européennes », *Actes des congrès de la Société d'Archéologie Médiévale*, n° 5 (1996), p. 8 et 10.

²⁵⁴ Fabrice Mouthon, *Le sourire de Prométhée : L'homme et la nature au Moyen Âge*, Paris, La Découverte, 2017, p. 26-27.

²⁵⁵ Robert Delort, « L'homme et la nature au Moyen Âge. Paléoenvironnement des sociétés européennes », p. 8.

par l'entremise du défrichement et de l'aménagement des espaces sauvages²⁵⁶. Cette facette de la relation avec la nature se remarque à l'occasion dans les sources où, par exemple, Villehardouin remercie Dieu d'accorder à l'ost une température clémente lors de leur séjour à Avie (Abydos)²⁵⁷.

L'action sur l'environnement répond également à une peur qu'entretiennent les contemporains pour une nature sauvage se dressant face à la prospérité des villages et des terres agricoles. C'est surtout aux XI^e et XII^e siècles que l'on arrive à repousser plus efficacement les limites des forêts et à contrôler les étendues naturelles²⁵⁸. Cette domination de la nature se traduit par exemple par l'assèchement de marais ou l'entretien de clairières, et vise à assurer que l'homme garde une mainmise sur des phénomènes nuisant à sa prospérité²⁵⁹.

Malgré cette opposition théorique entre l'homme et son milieu, il existe une harmonie unissant les contemporains médiévaux à la nature. Plutôt que d'évoluer dans un monde les entourant, ceux-ci vivent directement en étroite relation avec un monde où la nature est partout²⁶⁰. L'homme est alors étroitement lié à son environnement, ce qui vient modifier sa façon de percevoir et de considérer tout ce qui l'entoure²⁶¹. Cette relation avec

²⁵⁶ Fabrice Mouthon, *Le sourire de Prométhée : L'homme et la nature au Moyen Âge*, p. 27.

²⁵⁷ « Et dedenz ces ,VIII. jorz furent venu tuit li vaissel et li baron ; et Dieus lor dona bon tens. » Geoffroy de Villehardouin, *La conquête de Constantinople*, para. 126.

²⁵⁸ Vito Fumagalli, *Paysages de la peur, L'homme et la nature au Moyen Âge*, Bruxelles, Université de Bruxelles, 2009, p. 124.

²⁵⁹ Laurence J Glacken, *Histoire de la pensée géographique, volume 2*, p. 223.

²⁶⁰ Robert Delort, « L'homme et la nature au Moyen Âge. Paléoenvironnement des sociétés européennes », p. 10.

²⁶¹ Paul Zumthor, *La mesure du monde : représentation de l'espace au Moyen âge*, p. 88.

l'environnement vient ainsi modifier sa mentalité et amène les personnes à développer des biais de perception teintant de façon subjective l'interprétation de données sensorielles²⁶².

Cette relation d'une nature exceptionnelle devrait se refléter dans la façon dont les contemporains abordent le paysage. Or, à l'époque de la quatrième croisade, le terme *paysage* est totalement absent du vocabulaire latin et français. Celui-ci apparaît pour la première fois vers le XV^e siècle sous la forme de *paesaggio* puis *paijsage*²⁶³. Toutefois, l'absence de mots désignant le paysage ne signifie pas que les contemporains n'entretiennent pas une relation avec lui et n'en font pas mention dans les sources. Chaque jour, citoyens et paysans observent et perçoivent le monde dans lequel ils appartiennent : toute de suite, l'interprétation de leur entourage se fait à partir de leur positionnement et de leurs mentalités. Les divers éléments topographiques sont situés par rapport à l'observateur, et le paysage est systématiquement divisé pour être mieux analysé par le récepteur²⁶⁴. Par exemple, une personne se tenant au milieu d'une pièce sépare celle-ci en deux parties, gauche et droite, et repose sur cette opposition afin de donner un sens à ce qu'elle voit²⁶⁵. Le paysage n'est pas un objet neutre et pur en face duquel se tient un observateur; plutôt, l'observateur fait partie intégrante de celui-ci, et apprécie son entourage en fonction de qui il est et d'où il se tient²⁶⁶.

²⁶² Alain Collot, « Points de vue sur la perception des paysages », p. 213.

²⁶³ Robert Delort, « L'homme et la nature au Moyen Âge. Paléoenvironnement des sociétés européennes », p. 9.

²⁶⁴ Alain Collot, « Points de vue sur la perception des paysages », p. 215.

²⁶⁵ Les chroniqueurs divisent à de nombreuses reprises ce qu'ils voient par rapport à leur position dans l'action. De son emplacement au sein des troupes de Pierre d'Amiens lors de l'affrontement contre Alexis III, Robert de Clari divise le champ de bataille en secteurs et situe les différentes batailles françaises.

²⁶⁶ Alain Collot, « Points de vue sur la perception des paysages », p. 212.

Le paysage peut être défini en partie par l'étendue de pays qu'une personne découvre lorsqu'elle jette autour d'elle un regard circulaire²⁶⁷. Toutefois, d'autres sens, comme l'odorat et l'ouïe, entrent parfois en jeu et viennent modifier l'image que l'on se fait de notre entourage²⁶⁸. On peut se souvenir de l'allure d'un magnifique jardin, mais les subtils effluves que libèrent les fleurs risquent également d'être gravés dans notre mémoire. Les nombreux stimuli captés par les sens sont alors interprétés en fonction de notre expérience et de notre mentalité. Ce processus biaisé fait en sorte que l'on projette une dimension émotionnelle, subjective et sentimentale sur ce que l'on perçoit²⁶⁹. Il est alors impossible de parler d'un paysage représentant la même chose pour différentes personnes, en raison de la nature divergente et unique des individus²⁷⁰. Il est une construction symbolique²⁷¹.

Étant donné qu'il n'existe pas de termes désignant le paysage au Moyen Âge, les contemporains y font référence dans leurs écrits en mentionnant des éléments composant celui-ci. Ces occurrences se manifestent alors sous la forme d'énumérations de composantes topographiques ou de courtes descriptions construites à partir d'images découlant de la perception²⁷². Les textes de l'époque font donc mention d'éléments du paysage, comme des cours d'eau ou des collines, mais sans en traiter directement. Cette façon d'aborder la nature dans les textes découle du fait qu'à cette époque, on n'arrive pas

²⁶⁷ Bernard Chevalier, « Le paysage urbain à la fin du Moyen Âge : imaginations et réalités », SHMESP, n° 11 (1980), p. 7.

²⁶⁸ À l'occasion, Villehardouin renvoie à la température ambiante avant d'entreprendre une nouvelle étape du voyage. Dans ces passages, son impression du climat incorpore des stimuli en provenance d'autres sens que la vue. Voir Geoffroy de Villehardouin, *La conquête de Constantinople*, para. 156.

²⁶⁹ Robert Delort, « L'homme et la nature au Moyen Âge. Paléoenvironnement des sociétés européennes », p. 9.

²⁷⁰ Renée Rochefort, « La perception des paysages », p. 208.

²⁷¹ Alain Collot, « Points de vue sur la perception des paysages », p. 211.

²⁷² André Rousseau, « Espace, référence, représentation. Réflexions sur quelques conceptualisations de l'espace », *Faits de langue*, vol. 1 (1993), p. 152.

à voir le paysage comme étant quelque chose de complet et englobant tous les éléments naturels²⁷³. De façon générale, les descriptions des paysages ruraux et urbains sont rares et sporadiques. Parmi les exemples les plus éloquents des sources, Villehardouin dépeint l'allure de la vallée entourant la cité de Nicomie (Nicomédie, Izmit) : « Et l'empereur s'établit de l'autre côté de Nicomie en une belle prairie, sur un fleuve, en face de la montagne [...] »²⁷⁴. Ce passage présente un bon nombre d'éléments naturels mais de façon assez générale. Pour cette raison, on ne peut qu'en partie reconstituer ce à quoi ressemblait le monde d'autrefois à partir de témoignages de ce genre.²⁷⁵

Néanmoins, la mention de ces éléments naturels joue un rôle précis pour ceux qui décident d'en faire l'utilisation. Si un auteur décide de faire allusion à une montagne ou à une forêt quelconque, c'est qu'il cherche à démontrer ou illustrer un point qu'il juge important²⁷⁶. Souvent, les descriptions de la nature servent à démontrer la beauté de Dieu à travers sa création²⁷⁷. Toutefois, on remarque également des emplois beaucoup plus utilitaires des éléments du paysage : si on indique la grandeur d'une terre, c'est pour souligner la puissance d'un seigneur²⁷⁸. Également, comme il a été mentionné au deuxième chapitre, certaines composantes du paysage servent de repères géographiques ou définissent des limites bien précises dans l'espace²⁷⁹. L'utilisation très concrète et pratique

²⁷³ Gérard Sivery, « La description du paysage rural par les scribes et les paysans du Hainaut à la fin du Moyen Âge », p. 63.

²⁷⁴ « Et l'empereres se loja d'autre part Nichomie en une mult bele prairie, sor un flum, par devers la montaigne [...] » Geoffroy de Villehardouin, *La conquête de Constantinople*, para. 468.

²⁷⁵ Gérard Sivery, « La description du paysage rural par les scribes et les paysans du Hainaut à la fin du Moyen Âge », p. 61 et 63.

²⁷⁶ *Ibid.*, p. 64.

²⁷⁷ Paul Zumthor, *La mesure du monde : représentation de l'espace au Moyen âge*, p. 88.

²⁷⁸ Gérard Sivery, « La description du paysage rural par les scribes et les paysans du Hainaut à la fin du Moyen Âge », p. 64.

²⁷⁹ Fabrice Mouthon, *Le sourire de Prométhée : L'homme et la nature au Moyen Âge*, p. 171.

que les contemporains médiévaux font du paysage explique en partie pourquoi il n'existe pas de descriptions exhaustives et détaillées de la nature qui les entoure²⁸⁰.

Plus encore, les hommes et femmes du Moyen Âge n'arrivent pas à percevoir esthétiquement les paysages et ce qui les entoure²⁸¹. Cette faculté est tout simplement absente de leurs mentalités : contrairement à aujourd'hui, où il est normal d'admirer la nature pour sa beauté, les contemporains sont dans l'impossibilité d'apprécier leur environnement uniquement pour sa magnificence. À cette époque, l'humain est encore trop proche de la nature, et il est dans l'impossibilité de prendre un pas de recul afin d'analyser puis d'apprécier le monde uniquement pour sa beauté²⁸². Les mentions de qualités esthétiques servent toujours un but précis, et ne suivent pas les stéréotypes et lignes directrices en matière de paysage comme elles apparaîtront à l'époque moderne²⁸³.

On remarque qu'à partir du XIII^e siècle, les peintures et images fournissent lentement plus d'éléments du paysage, comme la présence de collines ou de jardins²⁸⁴. Toutefois, il faut attendre la fin du Moyen Âge avant de voir dans les représentations visuelles de véritables détails de paysages²⁸⁵. En ce qui a trait aux descriptions du paysage dans les textes, la qualité et la quantité des mentions évoluent lentement : à partir du XVI^e siècle, les descriptions des éléments naturels se précisent et renferment des renseignements géographiques, mais servent toujours un objectif bien défini et laissent de côté la facette

²⁸⁰ Cette façon de procéder et de percevoir le paysage se remarque dans l'entièreté des deux chroniques. Dans l'ensemble, les mentions d'éléments naturels sont peu nombreuses et dépourvues de détails.

²⁸¹ Fabrice Mouthon, *Le sourire de Prométhée : L'homme et la nature au Moyen Âge*, p. 54.

²⁸² Paul Zumthor, *La mesure du monde : représentation de l'espace au Moyen âge*, p. 88.

²⁸³ *Ibid.*, p. 87.

²⁸⁴ *Ibid.*, p. 89.

²⁸⁵ Fabrice Mouthon, *Le sourire de Prométhée : L'homme et la nature au Moyen Âge*, p. 54.

esthétique²⁸⁶. Il faut attendre le XVIII^e siècle et l'arrivée du courant romantique avant de voir un réel intérêt chez l'humain pour son environnement et son potentiel esthétique²⁸⁷.

Ainsi, bien que les contemporains médiévaux perçoivent et analysent le paysage de façon subjective, ceux-ci ne possèdent pas les mentalités ni les outils leur permettant de décrire longuement leur entourage ou d'apprécier esthétiquement la nature. Comme on le verra, cette approche du paysage transparait dans les textes de Villehardouin et Clari, qui font peu mention d'éléments naturels et ne décrivent que brièvement la nature autour d'eux.

3.2.2. La mention d'éléments du paysage et leurs significations

Malgré le faible intérêt que les habitants portent à l'égard de la nature, ceux-ci n'ont d'autres choix que d'y faire référence lorsqu'une situation particulière le demande. Sur les 1750 mentions de l'espace retenues dans les sources, c'est à 557 reprises que Villehardouin ou Clari désignent ou qualifient un élément naturel. On retient principalement deux grandes catégories construites à partir de ces occurrences : les mentions hydrographiques et territoriales²⁸⁸.

L'importance des cours d'eau, nécessaire au bon déroulement de la quatrième croisade, a déjà été démontrée à de nombreuses reprises dans ce mémoire. Tout d'abord, les mers et les fleuves permettent aux barons de la croisade de déplacer efficacement les hommes avec leurs équipements et leurs chevaux jusqu'à Constantinople²⁸⁹. Également, les Latins se servent du positionnement des éléments hydrauliques, comme le Bras Saint-

²⁸⁶ Gérard Sivery, « La description du paysage rural par les scribes et les paysans du Hainaut à la fin du Moyen Âge », p. 64.

²⁸⁷ *Ibid.*, p. 62.

²⁸⁸ Il existe plusieurs autres mentions de types d'éléments du paysage dans les chroniques, comme des forêts, des rivages ou des montagnes. Toutefois, ces renvois sont présents en quantité beaucoup moins importantes que les descriptions des eaux et de la terre et sont dans l'ensemble moins descriptifs.

²⁸⁹ Michel Mollat, « Problèmes maritimes de l'histoire des croisades », p. 358.

Georges, afin de se repérer sur un territoire qu'ils ne connaissent pas encore²⁹⁰. Dans les chroniques à l'étude, les mentions de l'élément liquide occupent environ 23 % du total des occurrences d'éléments naturels.

Étudiant les mentions d'éléments du paysage dans les textes médiévaux, Paul Zumthor remarque que les auteurs de l'époque accordent une importance considérable à l'eau. C'est en comparant quantitativement les occurrences, méthode également employée dans ce mémoire, que celui-ci découvre que 60 % des mentions à la nature renvoient d'une façon ou d'une autre à l'eau²⁹¹. De façon générale, les contemporains considèrent les cours d'eau avec curiosité et peur. La grande majorité d'entre eux ne comprennent pas les phénomènes marins, et redoutent des attaques de pirates ou les dangers de la mer, comme des tempêtes ou des créatures se cachant dans les abysses²⁹².

Toutefois, on ne retrouve pas ce genre de références dans les chroniques de Villehardouin et Clari. Dans l'ensemble, les auteurs renvoient avec un but précis aux cours d'eau : ils le font afin de faire progresser le récit et d'éclaircir les grandes étapes de la campagne militaire. Certes, certains passages des textes sont plus descriptifs et éloquents, et font même mention de qualité esthétique. Par exemple, Villehardouin décrit brièvement l'allure de la flotte vénitienne lorsque celle-ci se regroupe près d'Avie (Abydos). Celui-ci écrit : « et vous eussiez pu voir le Bras Saint-Georges tout fleuri, en remontant, de nef, de galées et d'huissiers, et c'était très grande merveille de regarder cette belle chose²⁹³. »

²⁹⁰ Paul Zumthor, *La mesure du monde : représentation de l'espace au Moyen âge*, p. 87.

²⁹¹ *Ibid.*, p. 88.

²⁹² Christiane Villain-Gandossi, « La perception des dangers de la mer au Moyen Âge à travers les textes littéraires et iconographiques », para. 1-5 et 14.

²⁹³ « si peüssiez veoir flori le braz Sain Jorge contremont de nés et de galies et de uissiers, et mult grant mervoille ere la bialtez a regarder. » Geoffroy de Villehardouin, *La conquête de Constantinople*, para. 127.

Toutefois, il n'est pas question d'apprécier le spectacle uniquement pour ses qualités esthétiques. Ce que l'auteur tient à prouver, c'est la puissance de la flotte latine et la noblesse de leur quête, tout en présentant l'avancement du voyage vers le monde byzantin. La perception et le processus mémoriel de l'auteur sont teintés par les objectifs du récit et par sa vision pragmatique des fleuves et rivières, qui servent tout au long de son séjour en Orient byzantin.

La seconde catégorie regroupe aussi bien les mentions au territoire qu'à la terre et au pays²⁹⁴. La vision très particulière du territoire en Occident vient conditionner les chroniqueurs à retenir certains détails lorsque ceux-ci perçoivent l'espace byzantin puis se le remémorent pour en faire mention dans les textes. Cette relation unique avec la terre est en constante évolution depuis la chute de l'Empire romain. Au Haut Moyen Âge, la définition très spécifique du *territorium*, soit l'espace délimitant la ville et l'espace l'entourant, s'estompe pour laisser place à une vision axée sur la non-territorialité²⁹⁵. Le pouvoir, qui repose durant l'Antiquité sur un système « quadrillé » et organisé de la terre, est délaissé au profit d'une vision beaucoup plus « radioconcentrique » et libre du territoire, valorisant les liens spirituels et hiérarchiques entre personnes²⁹⁶.

Toutefois, cette mentalité concernant la terre se voit profondément transformée avec l'avènement du système féodal. La relation entre l'homme et le territoire devient beaucoup plus permanente, juridique et possessive de biens²⁹⁷. Les pouvoirs se

²⁹⁴ L'utilisation du terme pays dans les sources vient témoigner d'un certain attachement émotionnel avec l'endroit où se déroule le récit. Paul Zumthor, *La mesure du monde : représentation de l'espace au Moyen âge*, p. 80.

²⁹⁵ Michel Lauwers, « Représentation et gestion de l'espace dans l'Occident médiéval », dans Jean-Philippe Genêt, dir., *Rome et l'État moderne européen*, Rome, École française de Rome, 2007, p. 115 et 146.

²⁹⁶ *Ibid.*, p. 115-117.

²⁹⁷ Paul Zumthor, *La mesure du monde : représentation de l'espace au Moyen âge*, p. 70.

territorialisent et se concentrent autour de points bien définis, comme des églises ou des châteaux appartenant à des seigneurs. Les limites du pouvoir juridique sont de mieux en mieux circonscrites à partir de limites fixées au territoire d'un individu ou d'une entité. C'est par l'entremise de ces lieux de pouvoirs, qui attirent et concentrent les populations dispersées sur le territoire, que la noblesse parvient à asseoir une institution juridique mieux définie²⁹⁸.

Même si les seigneurs sont les véritables propriétaires terriens, il persiste une relation personnelle entre celui qui laboure les champs et son lopin de terre. Les paysans, qui dépendent du rendement de leur terre pour survivre, passent également toute leur vie au même endroit à cultiver les mêmes plantes ou céréales tous les ans. L'homme s'approprie le territoire par son travail constant, et c'est sur la terre que sont inscrits ses droits, ses devoirs et ses espaces sociaux²⁹⁹. Ainsi, aux yeux de Villehardouin et Clari, la terre représente à la fois une source de revenus, une façon d'accéder puis d'exercer un pouvoir sur une population, et une relation unique avec la nature.

En raison de l'importance que tient la possession foncière en Occident, il n'est pas étonnant que les chroniqueurs y réfèrent autant dans leurs sources. En effet, c'est à 220 reprises que ceux-ci renvoient directement à la terre, ce qui représente 40 % des occurrences d'éléments naturels. D'entre les deux auteurs, c'est Villehardouin qui en fait mention le plus souvent : appartenant à la moyenne noblesse et poursuivant son récit jusqu'à 1207, il est naturel que ce soit lui qui perçoive de façon plus importante l'espace territorial. En ce sens, sa mentalité de propriétaire terrien vient se manifester dans sa façon

²⁹⁸ Michel Lauwers, « Représentation et gestion de l'espace dans l'Occident médiéval », p. 162-164.

²⁹⁹ Paul Zumthor, *La mesure du monde : représentation de l'espace au Moyen âge*, p. 77-78.

d'interpréter sa perception du territoire puis de renvoyer à celui-ci. Alors que l'auteur présente des arguments en faveur de la prise de Constantinople, il rappelle que l'Empire byzantin n'appartient pas à Alexis III puisque celui-ci se l'est approprié par l'entremise d'un coup d'État : « [les croisés] ne sont pas entrés en son royaume ni en sa terre, car il le tient à tort et à péché, contre Dieu et contre la justice : [...] »³⁰⁰.

L'enjeu de la possession des terres importe également à Clari. Dans sa description des peuplades en provenance de la Coumanie, il s'en sert pour dénoncer leur comportement barbare : « Tels étaient les Comans que Joannis le Valaque avait à son service et il venait chaque année piller la terre de l'empereur jusque même à Constantinople et l'empereur n'avait pas le pouvoir de s'en défendre »³⁰¹. Chez les deux auteurs, on remarque qu'ils renvoient à la terre uniquement pour indiquer qui en est le propriétaire. Affectés par leurs biais de perception découlant de leurs mentalités, ils ne sont pas intéressés à décrire l'aspect physique du territoire, mais à souligner quel seigneur exerce un pouvoir sur la terre.

Souvent approchés de façons différentes, il arrive que les éléments hydrauliques et terrestres soient réunis dans un même passage. Par exemple, les chroniqueurs font mention à 18 reprises du terme *rivage*, qui sert généralement à indiquer la position de la flotte vénitienne ou le déroulement des combats entre Grecs et Latins³⁰². Cependant, ces éléments du paysage sont à l'occasion utilisés par les auteurs afin de rendre une impression d'un

³⁰⁰ « En son regne ne en sa terre il ne sont mie entré : quar il le tient a tort et a pechié contre Dieu et contre raison [...]. » Geoffroy de Villehardouin, *La conquête de Constantinople*, para. 144.

³⁰¹ « Ichés Commains avoit Jehans li Blakis en s'aiwe et venoit cascun au preer le tere l'empereur dusk' a meesme de Coustantinoble, ne n'avoit li empereres tant de pooir qu'il s'en peust deffendre. » Robert de Clari, *La conquête de Constantinople*, para. 65.

³⁰² Les deux auteurs réfèrent au rivage à plusieurs reprises lorsque la flotte vénitienne quitte Üsküdar en direction de Péra, et que les troupes d'Alexis III, qui tentent tant bien que mal de repousser les envahisseurs, fuient lorsque les Occidentaux foncent sur eux. Robert de Clari, *La conquête de Constantinople*, para. 43 et Geoffroy de Villehardouin, *La conquête de Constantinople*, para. 156-157.

événement ou d'une situation. C'est d'ailleurs le cas de Villehardouin qui, à deux reprises, emploie ces termes pour témoigner du chaos triomphant au moment de batailles : « [...] ; et le tumulte était si grand qu'il semblait que terre et mer croulassent³⁰³. » Se trouvant dans l'impossibilité de décrire fidèlement l'intensité des combats, l'auteur se voit dans l'obligation de renvoyer à une formulation qui vient déformer la réalité.

Dans l'ensemble, les mentions d'éléments des paysages dans les textes servent surtout un but précis dans les chroniques. Bien que Villehardouin et Clari soient aptes à apprécier la beauté ou la richesse d'un paysage, les mentalités de l'époque les empêchent de porter un regard simplement esthétique sur la nature qui les entoure, et les pousse à utiliser la nature afin de démontrer un argumentaire, de se repérer dans l'espace ou de faire progresser le récit. Plus encore, cet aspect de leur identité influence la façon dont ils perçoivent et interprètent la nature, et fait en sorte qu'ils ne portent pas attention aux détails les entourant.

3.3. Les éléments du bâti et la représentation des villes

Comme il a été mentionné auparavant, les deux chroniques à l'étude regorgent de mentions faites de villes, de châteaux et de structures. Pour Villehardouin et Clari, toutes les occasions sont bonnes pour présenter ou décrire une ville que les pèlerins croisent sur leur route. Dans cette section, on examinera comment les auteurs y font référence, et quels mécanismes langagiers ils empruntent pour faire état des cités byzantines. Plus encore, quelle forme prennent les représentations urbaines des chroniqueurs, et quelles connotations se dégagent de celles-ci ? C'est en étudiant les pratiques d'écritures

³⁰³ « [...] ; et li huz ere si granz que il sembloit que terre et mers fondist. » Geoffroy de Villehardouin, *La conquête de Constantinople*, para. 172.

médiévales concernant la description de l'espace et le processus de perception qu'il sera possible de mettre en évidence l'image que se faisaient les chroniqueurs des cités byzantines.

3.3.1. La pratique de la *descriptio civitatis*

C'est avec l'avènement de la féodalité que les sociétés se cristallisent autour de pôles de pouvoirs territoriaux comme des châteaux ou des villes fortifiées. Avec le X^e siècle, les villes et villages se transforment rapidement. On voit croître une multitude de fortifications et de murailles qui garantissent la sécurité des citoyens, et qui illustrent l'autonomie et la puissance des villes³⁰⁴. Toutefois, c'est durant la première moitié du XI^e siècle que l'Occident se couvre très rapidement d'un réseau dense de petits pôles d'attraction locaux³⁰⁵. Jusqu'au XIII^e siècle, les villes jouent le rôle de refuge : les terres agricoles qui entourent la cité sont généralement à l'abri des dangers, et les populations environnantes ont la possibilité de se cacher derrière les murailles en cas d'attaque ennemie³⁰⁶. Ces places fortes permettent la domination militaire du territoire, par exemple par l'organisation d'un réseau de pouvoirs entre les différents centres castraux³⁰⁷. Plus encore, c'est autour des châteaux qu'est figé le pouvoir banal, et que les sociétés sont structurées juridiquement³⁰⁸. L'apparition et le développement de pôles urbains caractérisent les transformations en cours durant le Moyen Âge central³⁰⁹.

³⁰⁴ Vito Fumagalli, *Paysages de la peur, L'homme et la nature au Moyen Âge*, p. 208.

³⁰⁵ Michel Lauwers, « Représentation et gestion de l'espace dans l'Occident médiéval », p. 156.

³⁰⁶ Vito Fumagalli, *Paysages de la peur, L'homme et la nature au Moyen Âge*, p. 209.

³⁰⁷ Michel Lauwers, « Représentation et gestion de l'espace dans l'Occident médiéval », p. 162.

³⁰⁸ *Ibid.*, p. 164.

³⁰⁹ Jacques Le Goff, *La civilisation de l'Occident médiéval*, p. 270.

Également, la multiplication des cités fortifiées modifie profondément l'apparence du paysage occidental. D'une part, l'avancée des villes et villages repousse de plus en plus les espaces naturels qui échappent au contrôle de l'homme³¹⁰. D'autre part, la verticalité des nouvelles structures érigées fait en sorte que les tours et murailles des villes sont observables de loin, et permettent à celles-ci de dominer le paysage plusieurs lieues à la ronde³¹¹. La prépondérance des éléments urbains dans l'espace explique en partie pourquoi Villehardouin et Clari ont tendance à communiquer des informations par rapport aux villes plutôt qu'à la campagne. Lorsque l'armée franco-vénitienne construit un campement devant un château en vue d'un siège, les chroniqueurs préfèrent référer à des éléments bâtis du paysage plutôt qu'à des éléments naturels³¹². Par exemple, lorsque l'armée latine se rend à Andrinople en 1205 afin de prendre la ville, Villehardouin spécifie que les troupes « assiégèrent avec très peu de gens devant deux portes³¹³. »

L'importance des villes dans l'esprit des contemporains est certaine. Celle-ci se manifeste sous la forme de biais de perception dans la vision de ceux qui observent et qui visitent des cités, et modifie la façon dont les récepteurs perçoivent puis interprètent les données sensorielles³¹⁴. Qu'une personne examine un segment d'une ville qui lui est inconnu ou une partie qui lui est familière, le sujet analysera toujours ce qui l'entoure à partir de ses expériences, de sa position et de sa mentalité³¹⁵. Ces biais viennent modifier le processus de création d'images mentales, qui dépend de qui nous sommes et des

³¹⁰ Vito Fumagalli, *Paysages de la peur, L'homme et la nature au Moyen Âge*, p. 215.

³¹¹ Michel Lauwers, « Représentation et gestion de l'espace dans l'Occident médiéval », p. 156.

³¹² Comme on l'a vu plus haut (3.2.1), les auteurs ne s'intéressent que très peu aux éléments naturels.

³¹³ « Il les assirent a mult pou de gent devant deus portes. » Geoffroy de Villehardouin, *La conquête de Constantinople*, para. 350.

³¹⁴ Françoise Chenet-Faugeras, « Du paysage urbain », dans Pascal Sanson, dir., *Le paysage urbain. Représentations, significations, communications*, Paris, l'Harmattan, 2007, p. 213.

³¹⁵ Renée Rochefort, « La perception des paysages », p. 208.

informations qui sont à notre disposition³¹⁶. Par exemple, la proximité à un élément urbain influence la qualité et la quantité de détails qu'il est possible de dégager lors de la perception. D'un côté, l'éloignement permet généralement d'avoir une vue d'ensemble d'un élément bâti, alors que de l'autre, le rapprochement amène l'observateur à avoir une vision plus détaillée d'une même composante³¹⁷. Évidemment, cette déformation de la réalité contamine la capacité mémorielle d'un individu : à partir de sa description de Constantinople, on peut distinguer les bâtiments que Robert de Clari visite complètement de ceux qu'il observe plus rapidement. Alors qu'il fournit une quantité importante de détails au sujet du palais de Blachernes, du Bucoléon et de Sainte-Sophie, il passe plus rapidement sur l'apparence du Change, du monastère du Pantocrator et de l'église Saint-Marie-de-Blachernes³¹⁸.

Il est à savoir que lorsqu'une personne observe un paysage urbain, celle-ci s'attache à trois réalités distinctes lui permettant de définir ce qu'elle regarde. Tout d'abord, « l'échelle », qui définit la forme de ce qu'on perçoit, permet l'ordonnancement et la structuration du paysage urbain³¹⁹. Tous les sens entrent en jeu afin de dégager la taille et le volume 3D des composantes spatiales. C'est à cette première étape que les biais de perception découlant de notre positionnement entrent en jeu³²⁰. La seconde étape correspond à l'interprétation des données sensorielles par rapport à notre mentalité et notre expérience. Nos « schémas logiques » viennent modifier les résultats de la perception, les

³¹⁶ Françoise Chenet-Faugeras, « Du paysage urbain », p. 214.

³¹⁷ *Ibid.*, p. 216.

³¹⁸ Robert de Clari, *La conquête de Constantinople*, para. 82, 83, 85, 91 et 92. Bien qu'il énumère plus rapidement les dernières merveilles de Constantinople à la fin de son récit, Clari prend toujours soin de mentionner la présence des saintes reliques.

³¹⁹ Françoise Chenet-Faugeras, « Du paysage urbain », p. 215.

³²⁰ *Ibid.*, p. 216.

rendant beaucoup plus personnels par la déformation ou le rejet de certaines composantes de l'espace³²¹. Puis finalement, le dernier niveau d'analyse sensorielle vient fixer les éléments qui permettent de se repérer en milieu urbain. Aux caractéristiques intrinsèques de certains éléments bâtis est ajoutée une dimension spatiale qui modifie notre vision personnelle d'un objet³²². Par exemple, lorsqu'on planifie nos déplacements, la vitrine particulière d'une boutique située sur le coin d'une rue peut servir à nous indiquer la route à emprunter³²³.

La signification particulière des villes aux yeux des contemporains et la façon unique d'observer le paysage urbain devraient se refléter à travers les nombreux écrits médiévaux présentant des cités. Or, les descriptions des places fortes suivent presque toujours la même rhétorique et possèdent sensiblement la même forme d'un cas à l'autre. Tout d'abord, trois éléments bâtis sont utilisés par les nombreux auteurs afin de présenter une ville d'importance : la présence d'un pont, de murailles et de reliques³²⁴. Pareillement, les personnes témoignant de l'aspect des villes accordent toujours à celles-ci les mêmes qualités. Il est important que la ville soit belle et bonne, et qu'elle réponde aux besoins de ceux qui habitent derrière sa muraille³²⁵. Également, il est toujours question de la solidité des défenses de la ville et de la verticalité des bâtiments d'importances, qui témoignent de la grandeur et de la puissance d'une cité³²⁶. Constantinople, décrite à de nombreuses reprises par Villehardouin et Clari, s'inscrit aisément dans cette pratique d'écriture.

³²¹ Françoise Chenet-Faugeras, « Du paysage urbain », p. 216.

³²² Françoise Chenet-Faugeras, « Du paysage urbain », p. 216.

³²³ Étant donné que les chroniques de Villehardouin et Clari ne fournissent que peu de détails concernant le quotidien et le déroulement des journées à l'intérieur des cités, on ne retrouve pas d'exemples concrets montrant ces étapes dans les sources.

³²⁴ Paul Zumthor, *La mesure du monde : représentation de l'espace au Moyen âge*, p. 111.

³²⁵ Bernard Chevalier, « Le paysage urbain à la fin du Moyen Âge : imaginations et réalités », p. 11.

³²⁶ Paul Zumthor, *La mesure du monde : représentation de l'espace au Moyen âge*, p. 122.

En fait, l'importance accordée aux qualitatifs généraux de beauté, de grandeur et de force est telle qu'ils prennent toute la place dans les descriptions des cités. Comme pour les paysages naturels, les auteurs n'accordent que peu d'importance aux détails permettant de distinguer une ville d'une autre, et présentent plutôt les caractéristiques qui expliquent qu'une place forte est la meilleure au monde³²⁷. Rédigées dans le style d'une *descriptio civitatis*, les représentations des cités prennent la forme d'énumérations de qualités hyperboliques qui présentent celle-ci sous son meilleur jour.

Bien qu'il existe derrière ces portraits une volonté de montrer ce à quoi ressemblait réellement la ville, ce style vient plutôt convaincre le lecteur sur la nature exceptionnelle de l'établissement³²⁸. Même si le nombre et la précision des termes utilisés dans les descriptions se raffinent au fil des siècles, ceux-ci sont constamment utilisés, de sorte que s'en dégage un idéal type de la ville³²⁹. En raison de cette standardisation, il est très difficile de distinguer une ville d'une autre à partir de l'image générale fournie par les auteurs. De façon générale la ville idéale possède de hautes tours et de fortes murailles, de solides portes, de riches palais et de belles églises et, à l'occasion, un arrière-pays où le blé pousse abondamment³³⁰. Toutes ces caractéristiques montrent la capacité de la cité à dominer la campagne, et permettent aux auteurs de démontrer qu'une place forte est la meilleure sur Terre.

³²⁷ Bernard Chevalier, « Le paysage urbain à la fin du Moyen Âge : imaginations et réalités », p. 14.

³²⁸ Paul Zumthor, *La mesure du monde : représentation de l'espace au Moyen âge*, p. 112.

³²⁹ Jacques Coenen-Huther, « Le type idéal comme instrument de la recherche sociologique », *Revue française de sociologie*, vol. 44, n° 3 (2003), p. 531. Et Pierre Monnet, « Ville réelle et ville idéale à la fin du moyen âge : une géographie au prisme des témoignages autobiographiques allemands », *Annales. Histoire, Sciences sociales*, vol. 56, n° 3 (2001), p. 619-620.

³³⁰ Paul Zumthor, *La mesure du monde : représentation de l'espace au Moyen âge*, p. 112 et 124.

3.3.2. Le paysage urbain et son importance chez les chroniqueurs

L'importance accordée aux éléments du bâti dans les chroniques de Villehardouin et Clari est saillante : quantitativement, c'est près de 60 % des mentions à la géographie qui traite de villes, de structures ou de composantes architecturales. Un grand nombre de ces occurrences sont des généralités : la ville est bonne, belle, grande, etc. Heureusement, à l'occasion, les auteurs qualifient des éléments plus précis qui composent le paysage urbain, comme des tours, des églises ou des murs. Alors qu'une partie l'armée franco-vénitienne fuit vers Rodestoc (Tekirdag) après la perte de Naples (Nauplie) en 1206, le maréchal décrit cette cité comme étant « si forte et si close de bons murs et de bonnes tours [...] »³³¹.

Lorsqu'ils visitent une cité, les pèlerins analysent celle-ci de façon globale suivant le schéma perceptuel décrit plus haut : échelle, schémas logiques et repères³³². Toutefois, les descriptions fournies ne témoignent pas des expériences et des séjours des hommes dans les cités. Les paysages urbains, de natures diversifiées et uniques, revêtent un caractère imprécis et générique sous la plume de Villehardouin et Clari. Plutôt que de décrire de façon personnalisée leur découverte des cités, ou de présenter les originalités des places fortes orientales, les chroniqueurs énumèrent différentes caractéristiques se retrouvant dans toutes les villes qu'ils visitent³³³. On peut prendre pour exemple leur description respective de la ville de Philée (Yeniköy). Les deux auteurs fournissent une brève description de l'allure de la ville que les croisés doivent prendre afin de rassembler des vivres pour permettre le maintien du siège de Constantinople de 1204. Selon le

³³¹ « Quar la citez ere si forz et si close de bons murs et de bones tors [...]. » Geoffroy de Villehardouin, *La conquête de Constantinople*, para. 415

³³² Françoise Chenet-Faugeras, « Du paysage urbain », p. 215-216.

³³³ Paul Zumthor, *La mesure du monde : représentation de l'espace au Moyen âge*, p. 113-114.

maréchal de Champagne, Henri de Flandre chevauche durant près de 24 heures en direction de la mer Noire pour finalement arriver à « une bonne ville qui avait nom la Filée », où « ils séjournèrent ainsi deux jours [...], en très grande abondance de vivres, dont il y avait à profusion³³⁴. » Pour sa part, le chevalier picard se contente de spécifier que la Philée est « une cité très riche et opulente³³⁵. » On voit donc que plutôt que de décrire l'allure physique de cette ville portuaire située sur la mer Noire, les chroniqueurs se contentent de mentionner qu'elle contient de nombreux vivres. Étant le but premier de l'escale, ils adaptent leur description du paysage urbain à la trame événementielle des récits.

Malgré ces ressemblances au niveau des descriptions, les deux récits possèdent leurs spécificités bien précises. Pour débiter, les responsabilités de Geoffroy de Villehardouin au sein de l'armée franco-vénitienne amènent celui-ci à considérer les cités médiévales de sa position de « haut homme » de la croisade³³⁶. Militaire d'expérience jouant les rôles d'ambassadeur, de conciliateur et de stratège durant et après la quatrième croisade, il est naturel que le maréchal porte plus attention aux systèmes de défense des cités orientales³³⁷.

Cette facette de sa personnalité influence tout autant le type d'informations qu'il transmet que sa représentation des villes byzantines. Lorsque l'auteur mentionne une cité pour la première fois, c'est toujours la force de celle-ci, ou alors son potentiel militaire, qui

³³⁴ « [...] si vindrent a une bone ville qui la Filee avoir nom [...]. » « Ensi sejournerent .II. jorz en cele ville a mult grant plenté de viandes, dont il i en avoit a grant plenté. » Geoffroy de Villehardouin, *La conquête de Constantinople*, para. 226.

³³⁵ « Icheles chités estoit molt rike et molt plentive ; [...]. » Robert de Clari, *La conquête de Constantinople*, para. 66.

³³⁶ Marc Carrier, *L'Autre chrétien à l'époque des croisades : Les Byzantins vus par les chroniqueurs du monde latin (1096-1261)*, p. 395-396.

³³⁷ Jean Dufournet, *Les écrivains de la IV^e croisade, Villehardouin et Clari*, Paris, Société d'Édition d'Enseignement Supérieur, 1973, p. 160, 165 et 169.

retient son attention. Les exemples sont très nombreux dans sa chronique : lorsque l'armée franco-vénitienne se rend à Andrinople (Edirne) pour l'assiéger, Villehardouin mentionne que les pèlerins « virent les gonfanons de Johannisse, le roi de Blaquie et de Bougrie, sur les murs et sur les tours ; et la ville était très forte, et très riche, et très pleine de gens³³⁸. »

Bien qu'il accorde toujours une importance considérable au potentiel militaire, l'auteur s'intéresse aussi à la beauté et à la richesse des villes byzantines. En préparation du siège d'Andrinople, Villehardouin précise que les Latins se rendent à « une cité qu'on appelle Nequise (Kuleli), qui était très belle, et très bien fortifiée, et très bien pourvue de toutes ressources³³⁹. » Dans l'ensemble, la rigueur de l'auteur amène celui-ci à décrire toutes les villes qu'il observe durant son séjour. Cependant, son style sec et concis rend ses descriptions du paysage urbain très brèves et générales. Malgré tout, le nombre élevé d'appréciations d'éléments bâtis et la forme que prennent ces représentations témoignent de l'importance qu'accorde le maréchal aux places fortes d'Orient byzantin.

Le témoignage de Robert de Clari possède également une saveur unique. En fait, cette originalité provient de son rang et de sa mentalité. Sa position de simple chevalier au sein de la masse des croisés amène l'auteur à considérer avidement les nombreuses richesses et reliques qu'ils observent tout au long de son voyage³⁴⁰. Également, ignorant

³³⁸ « [...] ; et virent les confanons Jaenisse, le roi de Blaquie et de Bougrie, sor les murs et sor les tors ; et la vile fu mult fort et mult riche et mult plaine de gent. » Geoffroy de Villehardouin, *La conquête de Constantinople*, para. 350.

³³⁹ « L'endemain chevauchierent a une cité que on apelle Nequise, qui ere mult bele et mult ferme et mult bien garnie de toz biens. » Geoffroy de Villehardouin, *La conquête de Constantinople*, para. 344.

³⁴⁰ Stéphanie Plante, « Récits de croisade et digression : *La Conquête de Constantinople* de Robert de Clari », Mémoire de maîtrise, Université de Montréal, (littérature) 2015, p. 53.

les décisions des « hauts hommes » de la croisade, il n'est pas en mesure de fournir des renseignements militaires aussi précis que ceux de Villehardouin³⁴¹.

L'originalité derrière la position et la personnalité de Clari influence la façon dont il interprète l'information sensorielle, puis comment celui-ci l'enregistre pour s'y référer quelques années plus tard lors de la rédaction de sa chronique³⁴². Tout d'abord, de toutes les villes qu'il visite lors de son voyage, les seules qu'il décrit sont la Philée, présentée précédemment, Jadres (Zadar) et Constantinople. Sa description de la capitale byzantine étant beaucoup plus longue et détaillée, comme si l'importance de cette cité avait effacé la place de toutes les autres villes dans son récit³⁴³. Son émerveillement face à Constantinople, et son intention de la présenter comme étant la plus riche ville du monde contaminent la prise d'information du croisé, et expliquent pourquoi Clari ne décrit pas les autres cités byzantines³⁴⁴.

Plus encore, la personnalité du chevalier picard influence également la façon dont il présente Constantinople. Conditionné par les récits vantant les richesses de l'Orient, Clari s'intéresse principalement aux splendeurs et à l'apparat de la capitale byzantine³⁴⁵. Concrètement, cette mentalité affecte la façon dont il perçoit les bâtiments qu'il présente dans son récit, et les mots qu'il utilise afin de les qualifier. Par exemple, c'est à 17 reprises

³⁴¹ Jean Longnon, « Sur les croisés de la quatrième croisade », *Journal des Savants*, vol. 2 (1977), P. 122-123.

³⁴² Alain Collot, « Points de vue sur la perception des paysages », p. 215.

³⁴³ Paul Zumthor, *La mesure du monde : représentation de l'espace au Moyen âge*, p. 114.

³⁴⁴ En fait, l'auteur décrit la cité à deux reprises. En juin 1203 tout juste avant la première prise de Constantinople, Clari présente brièvement l'allure impressionnante de la ville vu de l'extérieur. Puis, après la conquête finale de 1204, il s'engage dans la capitale et la détaille de l'intérieur. Robert de Clari, *La conquête de Constantinople*, para. 40 et 82.

³⁴⁵ Régine Colliot, « Fascination de l'or à Byzance d'après le chroniqueur Robert de Clari », dans Jean Arrouye et al., *L'or au Moyen Âge : Monnaie, métal, objets, symbolique*, Aix-en-Provence, Presses Universitaires de Provence, 1983, para. 8.

que l'auteur réfère à l'or dans sa description de la capitale byzantine. À travers les yeux du chroniqueur, l'or est partout à Constantinople, en passant par les portes de la ville aux palais impériaux et aux églises³⁴⁶. Les exemples sont nombreux : ce que Clari retient de sa visite du palais des Blachernes, ce sont « les très grands et riches trésors, les riches couronnes des empereurs précédents, les riches joyaux d'or, les riches étoffes de soie brochées d'or, les riches vêtements impériaux, les riches pierres précieuses et tant d'autres richesses qu'il est impossible d'énumérer [...] »³⁴⁷. Tout ce faste est concentré dans une seule cité, dont il estime la grandeur de l'enceinte à huit lieues³⁴⁸. Ainsi, ce qui intéresse Clari lorsqu'il décrit une ville, ce n'est pas son potentiel militaire, mais sa splendeur et les richesses qui s'y trouvent³⁴⁹.

Qu'ils s'intéressent à plusieurs places fortes byzantines ou simplement au joyau du Bosphore, il est clair que Villehardouin et Clari présentent Constantinople comme étant la meilleure cité du monde. La signification des représentations des paysages urbains dépend de la mentalité du chroniqueur en faisant état : ce que retient le maréchal de Champagne, c'est d'une part la richesse des cités, mais surtout la grandeur et la puissance des villes

³⁴⁶ Régine Colliot, « Fascination de l'or à Byzance d'après le chroniqueur Robert de Clari », para. 6, 8 et 11.

³⁴⁷ « En chel palais de Blakerne trova on molt grant tresor et molt rike, que on i trova les rikes coronas qui avoient esté as empereurs qui par devant i furent, et les riques joiaus d'or, et les rikes dras de soie a or, et les rikes robes emperiaux, et les riques pierres precieuses, et tant d'autres riqueches que on ne saroit mie nombrer le grant tresor d'or et d'argent que on trova es palais et en molt lieus ailleurs en le chité. » Robert de Clari, *La conquête de Constantinople*, para. 83.

³⁴⁸ Paul Zumthor, *La mesure du monde : représentation de l'espace au Moyen âge*, p. 114. Cette estimation témoigne de l'émerveillement de Clari, mais également d'une volonté de présenter Constantinople comme plus grande que nature.

³⁴⁹ Il ne faut pas croire que l'auteur ne porte pas un regard de militaire sur la ville. Par exemple, durant l'hiver 1203-1204, Clari mentionne que les Grecs renforcent les murailles séparant la cité du campement des Français dans la région de Péra. Robert de Clari, *La conquête de Constantinople*, para. 57.

byzantines. Dans le cas du chevalier picard, c'est toute la luxure et le faste retrouvé dans la capitale byzantine, qui incarnent selon lui sa vision d'un Orient riche et mystérieux³⁵⁰.

Ainsi, les deux auteurs s'intéressent aux mêmes aspects des éléments bâtis, mais à des degrés différents. Ces représentations reposent sur un vocabulaire fortement connoté regroupant des mots comme *richesse*, *émerveillement*, *grandeur* et *fortifié*, ce qui indique que les chroniqueurs ne voient pas d'un mauvais œil les cités byzantines. En fait, l'appréciation des paysages urbains semble plutôt témoigner d'une représentation positive du monde byzantin, qui, dans ce cas précis, était vu comme à la fois riche et puissant.

³⁵⁰ Marc Carrier, *L'Autre chrétien à l'époque des croisades : Les Byzantins vus par les chroniqueurs du monde latin (1096-1261)*, p. 38.

Conclusion

Il sera nécessaire, en guise de conclusion, de revenir sur les grandes questions ayant guidé l'analyse tout au long de la rédaction du mémoire. Comme il a été observé, le texte est divisé en parties s'intéressant à différents aspects de la quatrième croisade. Tout d'abord, dans la première moitié du premier chapitre, un système d'information géographique a été utilisé pour recréer dans le détail l'itinéraire des croisés et pour s'intéresser surtout aux dimensions spatiales et géographiques de l'organisation puis du déroulement d'un pèlerinage armé de cette envergure. Puis, dans la deuxième partie, le raisonnement des dirigeants de la croisade derrière le choix de se rendre en Orient par bateau plutôt qu'à la marche, puis les avantages et les inconvénients de ce mode de déplacement ont été étudiés. Dans le second chapitre, une analyse a été mise de l'avant afin de déterminer la connotation du vocabulaire employé par les chroniqueurs lorsque ceux-ci font état de l'espace qui les entoure. Finalement, dans le dernier chapitre, les représentations de l'espace ont été étudiées en étroite relation avec le processus de création d'images mentales et les rapports entre les chroniqueurs et les espaces naturels et bâtis.

L'utilisation du logiciel arcGIS a permis de mieux comprendre les routes qui sont empruntées par les croisés vers la capitale byzantine. À partir de Venise, les croisés traversent la mer Adriatique puis Ionienne en suivant les côtes et entrent dans la mer Égée, pour s'engouffrer finalement dans le Bras Saint-Georges et remonter celui-ci jusqu'à Constantinople. Ensuite, les cartes démontrent comment les croisés arrivent à s'emparer de la capitale byzantine à deux reprises, et les stratégies qu'ils mettent de l'avant en attaquant les remparts sur terre ou sur mer. Les cartes permettent aussi de voir les attractions observées et le trajet emprunté par Robert de Clari alors qu'il fait une visite guidée de

Constantinople. Les trajets décrits par Geoffroy de Villehardouin et par Robert de Clari sont séparés en deux itinéraires distincts sur la carte. De cette manière, on peut voir de façon plus tangible les divergences de point de vue dans leurs chroniques, comme la mention d'arrêts différents sur la route de Constantinople. Également, on peut rapidement comparer comment les deux hommes voient d'un œil différent un même paysage ou une même ville. Finalement, le format narratif des cartes interactives facilite la compréhension de cette campagne militaire d'exception, tout en permettant de mettre en évidence des informations à caractère géographique et spatial. Ainsi, l'utilisation d'un SIG pour représenter les déplacements effectués lors de la quatrième croisade a permis de comprendre les aspects logistiques avec plus d'acuité ainsi que les défis posés par l'environnement. Cette approche des sources permet de mettre en évidence la relation entre les chroniqueurs et le territoire.

Ensuite, l'étude des modes de transport et des itinéraires sélectionnés par les dirigeants des croisades précédentes explique en grande partie pourquoi les barons français décident de voyager par mer en 1202. Jusqu'à la troisième croisade, on préfère se déplacer de France jusqu'en Terre sainte à pied, en empruntant des routes traversant les Balkans puis l'Asie Mineure. Cependant, la longue durée du voyage et les dangers potentiels rendent cet itinéraire pénible et difficile pour les hommes devant transporter l'équipement et les vivres. Dès la troisième croisade, l'utilisation du « passage d'outre-mer » devient une façon rapide et efficace de se rendre jusqu'au Levant, et permet d'éviter les complications encourues lors d'un déplacement sur terre. Le perfectionnement des navires, comme les huissiers ou les galées, permettent l'acheminement des hommes, des vivres et des chevaux jusqu'à bon port en suivant les côtes et les routes maritimes généralement sans danger.

Alors que ce moyen de transport permet théoriquement aux croisés de se rendre en Égypte, le sort et la trajectoire de la quatrième croisade se transforment radicalement en raison des nombreuses complications entourant le paiement de la flotte vénitienne. Cette sous-section permet de mieux comprendre les enjeux entourant le choix de transport vers l'Orient.

Le deuxième chapitre aborde l'espace par le biais de l'étude des mots. C'est en étudiant la connotation du lexique employé par les chroniqueurs qu'il a été possible de comprendre comment ceux-ci considéraient l'espace. Tout au long du chapitre, le Dictionnaire du Moyen Français a été utilisé afin de mieux comprendre le sens et la nature des mots employés par Villehardouin et Clari dans leurs chroniques. Afin de bien comprendre l'historique derrière les pratiques littéraires et l'utilisation de certains termes, des textes datant de la même époque ont également été consultés à titre comparatif.

C'est tout d'abord les termes venant qualifier l'apparence physique d'une composante de l'espace ou une attitude face à un phénomène spatial qui ont été étudiés. Les premiers mots mis en évidence ont été *beauté* et *bonté* qui, comme on l'a vu, sont interchangeables dans la mesure où ceux-ci partagent des définitions semblables et sont utilisés dans des contextes identiques. Il faut tout d'abord se rappeler que les contemporains considèrent la beauté comme étant une qualité intrinsèque et non, comme proposé par Kant au XVIII^e siècle, une appréciation subjective découlant de nos préférences. Ainsi, lorsque les contemporains utilisent ce terme, c'est qu'ils font directement référence à la qualité esthétique se trouvant à l'intérieur d'un objet. Bien que ces mots soient utilisés à l'occasion pour caractériser des espaces naturels, Villehardouin et Clari réservent généralement ces termes fortement connotés afin de souligner l'apparence d'éléments bâtis.

Rattaché à cet idéal de beauté et de bonté découle l'admiration des hommes de la croisade pour la richesse, et l'émerveillement engendré à la vue de trésors qui semblent dépasser l'entendement. À cette époque, la richesse est partout, et les Occidentaux, qui n'en possèdent qu'une quantité réduite, ne peuvent qu'être abasourdis à la vue du faste et du luxe présents dans la capitale byzantine. Ainsi, il est naturel que les chroniqueurs réservent surtout le qualificatif *riche* aux palais, églises et villes qu'ils observent durant leur pèlerinage³⁵¹. La vue de telles splendeurs laisse à l'occasion Villehardouin et Clari sans mots, et suscite chez un émerveillement se traduisant par la sidération des chroniqueurs face à un phénomène plus vrai que nature, presque surnaturel. Toutefois, contrairement à *riche* qui est utilisé pour indiquer positivement l'esthétisme d'une chose, *merveille* traduit de façon plus générale l'étonnement face à un phénomène de grande ampleur, qu'il soit positif ou négatif aux yeux des croisés. L'utilisation de termes possédant une connotation positive permet de voir que les chroniqueurs apprécient de façon positive certaines composantes de l'espace.

Ayant remarqué l'intérêt particulier que portent les chroniqueurs pour les cités, on s'est ensuite intéressé au lexique permettant à ceux-ci de qualifier les nombreuses villes de l'Orient byzantin. Les qualificatifs retenus pour l'analyse sont teintés d'une forte connotation militaire. Qu'il soit simple soldat ou « haut homme » de la croisade en contexte de guerre sainte, il est évident que la trame événementielle influence le vocabulaire de Villehardouin et Clari. Tout d'abord, on a remarqué que les auteurs accordent une importance considérable à l'occupation d'une ville par une armée. Employant alors le terme *garni*, les

³⁵¹ Il est important de rappeler que les riches descriptions des villes byzantines, surtout Constantinople, amènent les chroniqueurs à justifier la prise de telles cités aux yeux des contemporains.

pèlerins indiquent souvent si, par exemple, l'empereur laisse une garnison de ses gens avant de quitter une place forte. Pratique stratégique, l'occupation d'une multitude de forts permet la constitution de réseaux de défense assurant la protection des frontières face à un envahisseur. Également, les chroniqueurs commentent souvent le potentiel militaire des cités en qualifiant celles-ci de *fortes*. Le siège et le « réflexe obsidional » étant largement répandus à l'époque, Villehardouin et Clari observent d'un œil avisé les défenses des villes byzantines. Comme il a été possible de le constater, le maréchal de Champagne, en raison de sa position au sein de l'armée, accorde une plus grande importance au caractère militaire des cités que son homologue. La mise en lumière du lexique militaire des pèlerins permet de voir que ceux-ci associent souvent les villes d'Orient byzantin à la guerre et à la défense.

L'étude du lexique a finalement permis de comprendre comment les croisés arrivent à se repérer dans un nouveau monde qu'ils ne connaissent pas encore. Tout d'abord, ils accordent à certaines composantes de l'espace la fonction de repères, et s'y réfèrent afin de donner à ce qui les entoure. Comme on l'a vu, les principaux marqueurs fixés sont le Bras Saint-Georges, qui sépare l'empire en deux, et Constantinople, la capitale byzantine. Par la suite, les chroniqueurs emploient des termes à caractère géographique susceptibles de traduire leur pensée par écrit, comme *contremont*, *devant*, ou *en arrière*. À l'occasion, ils utilisent un système de mesure largement répandu à l'époque, comme des lieux, des toises ou des chevauchées, afin de quantifier d'une certaine manière leurs témoignages. Toutefois, ces références sont rares et souvent imprécises, puisqu'à l'époque, on accordait que très peu d'importance à ce genre de renseignements dans les textes.

Suite à l'analyse du vocabulaire employé par les croisés, ce sont les formes que prennent les nombreuses mentions à l'espace dans les chroniques des croisés qui ont été

étudiées. Ces références permettent la mise en lumière de nouvelles toponymies, et contribuent au savoir géographique de l'époque. Plus encore, elles ouvrent une fenêtre sur la façon dont les auteurs se représentent le monde byzantin et ses paysages naturels et urbains.

Tout d'abord, les processus de perception et d'interprétation des données sensorielles ont été sollicités afin de mieux comprendre le raisonnement des chroniqueurs et la façon dont ceux-ci conçoivent leurs images mentales. Mécanisme complexe à la base de toute appréciation de l'espace, les différentes approches expliquant la captation de stimuli ambiante par les sens ont tout d'abord été analysées. Malgré l'existence de différentes théories venant expliquer le phénomène, il faut retenir que la mentalité d'un individu influence grandement la façon dont est traitée l'information sensorielle. Plus encore, le positionnement et l'expérience du récepteur déterminent les détails que l'on peut percevoir et contaminent les données analysées dans le cerveau, en plus d'altérer le processus mémoriel d'un événement. De cette manière, la vision d'un Orient et d'une Constantinople riche, mystérieuse et puissante se répercute sur leur façon de percevoir et d'apprécier ce qui les entoure. Leur biais de perception amène les chroniqueurs, que ce soit volontaire ou involontaire, à retenir ou à rejeter certains détails allant dans le sens ou à l'encontre de leur idée préconçue.

Tout en ayant à l'esprit les théories psychophysiologiques présentées précédemment, on a tenté de dégager une représentation des paysages naturels à partir des chroniques de Villehardouin et Clari. Or, ce qu'on avait soupçonné au deuxième chapitre s'est avéré au terme de l'analyse : les chroniqueurs ne s'intéressent pas réellement aux éléments naturels constituant le paysage byzantin. D'une part, les contemporains vivent en

communion avec la nature, et n'arrivent pas à prendre un pas de recul afin d'apprécier ce qui les entoure. D'autre part, avant l'arrivée du courant romantique au XVIII^e siècle, l'humain ne considère pas la nature uniquement pour ses qualités esthétiques. De ce fait, les minces remarques concernant la nature dans les sources sont très peu descriptives, sont utilitaires et suivent généralement la trame historique du récit. L'approche perceptive permet de comprendre pourquoi les chroniqueurs ne s'intéressent pas aux éléments naturels byzantins.

La représentation neutre des espaces naturels se dégageant de l'œuvre des chroniqueurs laisse la place à une vision beaucoup plus colorée et diversifiée des cités byzantines. Les villes sont partout dans les témoignages de Villehardouin et Clari, et ceux-ci fournissent d'ordinaire une courte description permettant de dégager une intention derrière la plume des auteurs. Toutefois, ces descriptions s'inscrivent dans une pratique d'écriture largement répandue au début du XIII^e siècle : la *descriptio civitatis*, qui amène les nombreuses représentations des villes à revêtir un caractère général, et à s'organiser sous la forme d'accumulation d'hyperboles présentant une cité comme étant la meilleure au monde. En raison de ce motif littéraire, toutes les villes semblent identiques, et il devient difficile de distinguer des détails uniques permettant de les différencier. Malgré tout, les chroniqueurs à l'étude réservent les descriptifs de « meilleure ville au monde » uniquement à Constantinople, et détaillent également cette cité plus que toutes les autres. De plus, il a été déterminé que Clari admire surtout les richesses et les trésors contenus dans les cités d'Orient, alors que Villehardouin porte un regard attentif au potentiel militaire et à la puissance des places fortes byzantines. L'étude des représentations sous la loupe de la

perception permet de voir que les idées préconçues des chroniqueurs jouent un rôle majeur dans la façon dont ceux-ci s'imaginent le monde byzantin.

Ainsi, il est possible de tirer des conclusions quant à l'existence et à la nature des représentations de l'espace construites par Geoffroy de Villehardouin et Robert de Clari en voyage en Orient byzantin. À partir du vocabulaire utilisé et de la façon dont les chroniqueurs perçoivent et apprécient les composantes naturelles et urbaines du paysage, on peut déduire que les auteurs mettent de l'avant un processus de création d'images d'un monde qu'ils découvrent. Plus encore, la connotation du lexique employé par ceux-ci laisse sous-entendre que les pèlerins voient d'un œil neutre l'espace byzantin en général. Toutefois, le regard que portent les chroniqueurs sur les cités d'Orient démontre une appréciation certaine pour le paysage bâti, que ce soit au niveau de son faste ou de son potentiel militaire. Ainsi, lorsqu'on compare la représentation de l'espace au regard négatif posé sur les populations grecques, on remarque une divergence dans la façon de juger et de percevoir le monde byzantin. La vision péjorative du Grec, qu'on s' imagine efféminé et perfide, laisse la place à une appréciation éloquente pour les richesses et la puissance de l'Empire byzantin, mais surtout de sa capitale, qui était « la plus forte ville qui fût en tout le monde, et fût grande ville, et la mieux fortifiée³⁵². »

³⁵² « et en la plu fort ville qui fust en tot le monde, qui grand ville fust, et la mienz fermee. » Geoffroy de Villehardouin, *La conquête de Constantinople*, para. 251.

Bibliographie

I. Sources

Geoffroy de Villehardouin. *La conquête de Constantinople*. Éditée et traduite par Edmond Faral. Tome 1 et 2. Paris, Les belles lettres, 1961 (1938-1939), 229 et 370 p.

Robert de Clari. *La conquête de Constantinople*. Traduite et éditée par Alexandre Micha. Paris, Éditions Christian Bourgeois, 1991, 254 p.

Lien vers les cartes interactives :

<https://storymaps.arcgis.com/stories/8c9e260718de4e049f21ea8e68133a15>

II. Ouvrages généraux

ANGOLD, Michael. « *The fourth crusade* ». Harlow, Pearson Longman, 2001, 304 p.

BALARD, Michel et Christophe PICARD. *La Méditerranée au Moyen Âge*. Paris, Hachette, 2014, 286 p.

BALARD, Michel. *Croisades et Orient latin XIe – XIVe siècle*. Paris, Armand Colin, 2001, 387 p.

BOULOUX, Nathalie. « Chapitre 2, Espace habité ». Dans GAUTIER DALCHÉ, Patrick, dir. *La Terre. Connaissance, représentations, mesure au Moyen Âge*. Turnhout, Brepols, 2013, pp. 259-442.

BRESC, Henri. *La Méditerranée entre pays d'Islam et monde latin (milieu Xe – milieu XIIIe siècle) : textes et documents*. Paris, SEDES, 2001, 205 p.

CONTAMINE, Philippe. *La guerre au Moyen Âge*. Paris, Presses Universitaires de France, 1980, 516 p.

DE BRUYNE. Edgar. *Études d'esthétique médiévale*, tome 1 et 2, Paris, Albin Michel, 1998 (1946), 698 p.

DELUZ, Christiane. « Première partie, Une image du monde. La géographie dans l'Occident médiéval (V^e-XV^e siècle) ». Dans GAUTIER DALCHÉ, Patrick, dir. *La Terre*.

Connaissance, représentations, mesure au Moyen Âge. Turnhout, Brepols, 2013, pp. 17-158.

DUBOST, Francis, dir. *La merveille médiévale*. Paris, Honoré Champion, 2016, 451 p.

DUFOURNET, Jean. *Les écrivains de la IV^e croisade, Villehardouin et Clari*. 2 Tomes. Paris, Société d'Édition d'Enseignement Supérieur, 1973, 462p.

ECO, Umberto. *Art et beauté dans l'esthétique médiévale*. Paris, Bernard Grasset, 1997, 153 p.

FUMAGALLI, Vito. *Paysages de la peur, L'homme et la nature au Moyen Âge*. Bruxelles, Université de Bruxelles, 2009, 400 p.

GADRAT-OUERFELLI, Christine. «Chapitre 4, Le voyage». Dans Patrick Gautier Dalché, dir. *La Terre. Connaissance, représentations, mesure au Moyen Âge*. Turnhout, Brepols, 2013, pp. 505-579.

GLACKEN, Laurence J. *Histoire de la pensée géographique*. Tome 2. Paris, CTHS, 2000, 320 p.

GUICHARD, Pierre et Philippe SÉNAC. *Les relations des pays d'Islam avec le monde latin : milieu Xe - milieu XIIIe*. Paris, SEDES, 2000, 283 p.

HARRIS, Jonathan. *Byzantium and the Crusades*. Londres, Hambledon and London, 2003, 259 p.

JEHEL, Georges et Philippe RACINET. *La ville médiévale, de l'Occident chrétien à l'Orient musulman, V^e-XV^e siècle*. Paris, Masson et Armand Colin, 1996, 495 p.

KUNDA, Ziva. *Social cognition: making sense of people*. Cambridge, MIT Press, 1999, 602 p.

LE GOFF, Jacques. *La civilisation de l'Occident médiéval*. Montréal, Flammarion, 2008 (1964), 366 p.

LE GOFF, Jacques. *L'imaginaire médiéval*. Paris, Gallimard, 1991 (1985), 325 p.

LONGNON, Jean. *Les compagnons de Villehardouin*. Paris, Droz, 1978, 267 p.

MONNET, Pierre. « Ville réelle et ville idéale à la fin du moyen âge : une géographie au prisme des témoignages autobiographiques allemands ». *Annales. Histoire, Sciences sociales*, vol. 56, n° 3 (2001), pp. 591-621.

MORRISSON, Cécile. « Chapitre premier. La quatrième croisade et la nouvelle organisation politique (1204-1258) ». Dans LAIOU, Angeliki et al. *Le monde byzantin III*. Paris, Presses Universitaires de France, 2011, pp. 3-11.

MOUTHON, Fabrice. *Le sourire de Prométhée : L'homme et la nature au Moyen Âge*. Paris, La Découverte, 2017, 317 p.

QUELLER, Donald E. et Thomas F. MADDEN. *The Fourth Crusade: the conquest of Constantinople*. Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2000 (1997), 357 p.

SALAMAGNE, Alain. *Les villes fortes au Moyen Âge*. Quintin, Éditions Jean-Paul Gisserot, 2002, 126 p.

TOUREILLE, Valérie, dir. *Guerre et société, 1270-1480*. Neuilly-sur-Seine, Atlande, 2013, 510 p.

WINKELMANN, Eduard. *Philipp von Schwaben und Otto IV von Braunschweig*, 2 volumes. Leipzig, Duncker & Humblot, 1878, 563 p.

ZUMTHOR, Paul. *La mesure du monde : représentation de l'espace au Moyen âge*. Paris, Éditions du Seuil, 2014, 440 p.

III. Études

ARTIÈRES, Philippe. « L'inscription dans un courant historiographique majeur ». *Sociétés et représentations*, vol. 2, n° 40 (2015), p. 343-349.

AUVRAY, Malika. « Immersion et perception spatiale. L'exemple des dispositifs de substitution sensorielle ». Thèse de doctorat, École des hautes études en sciences sociales, (psychologie sensorielle) 2004, 302 p.

AVRAMEA, Anna. "Land and Sea Communications, Fourth-Fifth Centuries". dans LAIOU, Angeliki, dir. *The Economic History of Byzantium, From the Seventh through the Fifteenth Century*. Washington, Dumbarton Oaks Studies, 2002, p. 55-88.

BAILLY, Antoine S. « La perception des paysages urbains. Essai méthodologique » *L'Espace Géographique*, n° 3 (1974), pp. 211-217.

BERTHOZ, Alain. « Fondements cognitifs de la perception de l'espace ». *Premier congrès international sur les ambiances*, 2008, pp. 121-132.

BODENHAMER, David. « History and GIS: Implications for the Discipline ». Dans KNOWLES, Anne et Amy HILLIER. *Placing history: how maps, spatial data, and GIS are changing historical scholarship*. Redlands, ESRI Press, 2008, pp. 219-234.

BODENHAMER, David, John Corrigan et Trevor HARRIS. *Deep Maps and Spatial Narratives*. Indiana, Indiana University Press, 2015, 254 p.

BOURDIEU, Pierre. « Espace social et genèse des "classes" ». *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, vol. 52-53 (1984), pp. 3-14.

BRILLI, Élise. « L'essor des images et l'éclipse du littéraire. Notes sur l'histoire et sur les pratiques de "l'histoire des représentations" ». *L'Atelier du Centre de recherches historiques*, n° 6 (2010), pages non spécifiées.

BRUNET, Roger. « Espace, perception et comportement ». *L'Espace Géographique*, vol. 3, n° 3 (1974), pp. 189-204.

CARRIER, Marc. *L'Autre chrétien à l'époque des croisades : Les Byzantins vus par les chroniqueurs du monde latin (1096-1261)*. [s.l.], Éditions universitaires européennes, 2012, 500 p.

CARRIER, Marc. « Ordéric Vital sur les rapports entre Latins et Grecs à la veille de la deuxième croisade ». *Memini. Travaux et documents*, n° 11 (2007), pp. 131-150.

CHENET-FAUGERAS, Françoise. « Du paysage urbain ». Dans SANSON, Pascal, dir. *Le paysage urbain. Représentations, significations, communications*. Paris, l'Harmattan, 2007, pp. 35-47.

CHEVALIER, Bernard. « Le paysage urbain à la fin du Moyen Âge : imaginations et réalités ». Acte du Congrès de la *SHMESP*, n° 11 (1980), pp. 7-21.

CHEYNET, Jean-Claude. « Byzance et Orient latin : le legs de Manuel Comnène ». Dans COULON, Damien et al. *Chemins d'outre-mer : études d'histoire sur la Méditerranée médiévale offertes à Michel Balard*. Paris, Éditions de la Sorbonne, 2016, pp. 115-125.

COENEN-HUTHER, Jacques. « Le type idéal comme instrument de la recherche sociologique », *Revue française de sociologie*, vol. 44, n° 3 (2003), pp. 531-547.

COLLIOT, Régine. « Fascination de l'or à Byzance d'après le chroniqueur Robert de Clari ». Dans ARROUYE, Jean et al. *L'or au Moyen Âge : Monnaie, métal, objets, symbolique*. Aix-en-Provence, Presses Universitaires de Provence, 1983, pp. 89-110.

COLLOT, Alain. « Points de vue sur la perception des paysages ». *L'Espace géographique*, vol. 15, n° 3 (1986), pp. 211-217.

COM'NOUGUE, Michel. « Les nouvelles méthodes de navigation durant le Moyen Âge ». Thèse de doctorat, École doctorale Abbé Grégoire, (histoire) 2013, 529 p.

COSGROVE, Denis et Peter JACKSON. « New Directions in Cultural Geography ». *The Royal Geography Society*, vol. 19, n° 2 (1987), pp. 95-101.

CRAECKER-DUSSART, Christiane. « La cartographie médiévale : importance mise au point ». *Le Moyen Âge*, vol. 116, n° 1 (2012), pp. 165-175.

DELORT, Robert. « L'homme et la nature au Moyen Âge. Paléoenvironnement des sociétés européennes ». *Actes des congrès de la Société d'Archéologie Médiévale*, n° 5 (1996), pp. 7-10.

DELUZ, Christiane. « Les voyageurs médiévaux et l'information ». *Le Temps des médias*, n° 8 (2017), pp. 9-20.

Dictionnaire du Moyen Français, version 2015 (DMF 2015). ATILF — CNRS & Université de Lorraine. Site internet : <http://www.atilf.fr/dmf>.

DONALDSON, Christopher, Ian Gregory et Joanna TAYLOR. « Locating the beautiful, picturesque, sublime and majestic: spatially analysing the application of aesthetic terminology in descriptions of the English Lake District ». *Journal of Historical Geography*, n° 56 (2017), pp. 43-60.

DUBOST, Francis. «La pensée de l'impensable dans la fiction médiévale». Dans BOUTET, Dominique et Laurence HARF-LANCNER, dir. *Écriture et modes de pensée au Moyen Âge (VIIIe-XVe siècles)*. Paris, Presses de l'École Normale Supérieure, 1993, pp. 21-48.

FEJIC, Nenad. «Les Balkans aux yeux des voyageurs occidentaux». Dans *Voyages et voyageurs au Moyen Âge*, Actes du 26^e congrès de la SHMESP (Société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur), Paris, Publication de la Sorbonne, 1996, pp. 281-289.

GAIER, Claude. *Art et organisation militaire dans la principauté de Liège et dans le comté de Loos au Moyen Âge*. Bruxelles, Palais des Académies, 1968, 393 p.

GAUTIER-DALCHÉ, Patrick. «Un problème d'histoire culturelle : perception et représentation de l'espace au Moyen Âge». *Médiévales*, n° 18 (1990), pp. 5-15.

GAUTIER DALCHÉ, Patrick et Armelle QUERRIEN. «Mesure du sol et géométrie au Moyen Âge». *Archives d'histoire doctrinale et littérature du Moyen Âge*, vol. 82, n° 1 (2015), pp. 97-139.

HANOTAUX, Gabriel. «Les Vénitiens ont-ils trahi la chrétienté en 1202 ?». *Revue historique*, n° 4 (1877), pp. 74-102.

HUPIN, Éric. «La Quatrième Croisade : analyse du traité de Venise». Mémoire de maîtrise, Université de Montréal, (histoire) 2010, 113 p.

JANIN, Raymond. *Constantinople byzantine*. Paris, Institut Français d'Études Byzantines, 1964 (1954), 542 p.

JOSTKLEIGREWE, Georg. «L'espace entre tradition et innovation. La géographie symbolique du monde et son adaptation par Gossoin de Metz». *Actes des congrès de la Société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur public*, n° 37 (2006), pp. 369-378.

KNOWLES, Anne Kely. «GIS and History». Dans KNOWLES, Anne Kelly et Amy HILLIER. *Placing history: how maps, spatial data, and GIS are changing historical scholarship*. Redlands, ESRI Press, 2008, pp. 1-26.

KUELZER, Andreas. « The byzantine road system in eastern Thrace: some remarks ». Dans BAKIRTZIS, Charalambos. *Byzantine Thrace Evidence and Remains*. Amsterdam, A. M. Hakkert, 2011, pp. 179-202

LAUWERS, Michel. « Représentation et gestion de l'espace dans l'Occident médiéval ». Dans GENÊT, Jean-Philippe, dir. *Rome et l'État moderne européen*. Rome, École française de Rome, 2007, pp. 115-171.

LEFORT, Jacques. « Mesure fiscale de la terre à Byzance ». Dans MOULINIER, Laurence, dir. *La juste mesure : quantifier, évaluer, mesurer entre Orient et Occident : VIIIe – XVIIIe*. Saint-Denis, Presses Universitaires de Vincennes, 2005, pp. 479-488.

LEMERLE, Paul. « Byzance et la croisade ». Dans LEMERLE, Paul. *Le monde de Byzance : Histoire et Institutions*. Londres, Variorum Reprints, 1978, pp. 595-620.

LOGIÉ, Philippe. « Fonctions du Beau et du Laid dans les romans antiques ». Dans BUSCHINGER, Danielle et al. *Le beau et le laid au Moyen Âge*. Aix-en-Provence, Presses Universitaires de Provence, 2000, pp. 353-367.

LONGNON, Jean. « Sur les croisés de la quatrième croisade ». *Journal des Savants*, vol. 2 (1977), pp. 119-127.

MOLLAT, Michel. « Problèmes maritimes de l'histoire des croisades ». *Cahier de Civilisations Médiévales*, vol. 10, n° 10 (1967), pp. 345-359.

MOUSNIER, Mireille. « L'appropriation de l'espace dans les campagnes toulousaines aux XIIe et XIIIe siècles ». *Annales du Midi*, vol. 102, n° 189-190 (1990), pp. 137-148.

MOUSNIER, Mireille. « Mesurer les terres au Moyen Âge, le cas de la France méridionale ». *Histoire et Sociétés Rurales*, vol. 22, n° 2 (2004), pp. 29-63.

MOYON, Marc. « La géométrie de la mesure en Pays d'Islam et ses prolongements en Europe latine (IXe-XIIIe siècle) ». Dans SHMESP. *Mesure et histoire médiévale*. Paris, Publications de la Sorbonne, 2013, pp. 269-280.

NECLEOUS, Savvas. *Heretics, Schismatics, Or Catholics? Latin Attitudes to the Greeks in the Long Twelfth Century*. Toronto, Pontifical Institute of Medieval Studies, 2019, 291 p.

PHILIPONA, David et J. Kevin O'REGAN. « La perception de l'espace, identification d'une faculté sensorimotrice ? ». Dans THINUS-LEBLANC, Catherine, dir. *Agir dans l'espace*. Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2005, pp. 151-165.

PLANTE, Stéphanie. « Récits de croisade et digression : *La Conquête de Constantinople* de Robert de Clari ». Mémoire de maîtrise, Université de Montréal, (littérature) 2015, 147 p.

PROUST, Joël. « L'espace, les sens et l'objectivité ». Dans PROUST, Joël, dir. *Perception et intermodalité*. Paris, Presses Universitaires de France, 1997, pp. 125-158.

PRYOR, John. "A Medieval Siege of Troy: The Fight to the Death at Acre, 1189–1191 or The Tears of Salah al-Din". Dans BACHRACH, Bernard, dir. *The medieval way of war: studies in medieval military history in honor of Bernard S. Bachrach*, Londres, Routledge, 2015, pp. 97-116.

RAIDELET GALDEANO, Jeanine. « Beauté apparente et laideur inconsciente : Reflet d'errances de l'âme dans quelques chansons de geste ». Dans BUSCHINGER, Danielle et al. *Le beau et le laid au Moyen Âge Aix-en-Provence*, Presses Universitaires de Provence, 2000, pp. 437-455.

REVEYRON, Nicolas. « Réflexions sur la place des savoir-faire dans la perception de beau architectural ». *Siècles*, n° 22 (2005), pp. 23-37.

RIANT, Paul. *Innocent III, Philippe de Souabe et Boniface de Montferrat*. Paris, Librairie de Victor Palmé, 1875, 130 p.

RICHARD, Jean. « Balard (Michel). Croisades et Orient latin. XIe-XIVe siècle. ». *Revue belge de philosophie et d'histoire*, vol. 81, n° 2 (2003), pp. 560-561.

RICHARD, Jean. « Voyages réels et voyages imaginaires, instruments de la connaissance géographique au Moyen Âge ». Dans RICHARD, Jean. *Croisés, missionnaires et*

voyageurs : les perspectives orientales du monde latin médiéval. Londres, Variorum Reprints, 1983, pp. 211-220.

ROCHEFORT, Renée. « La perception des paysages ». *L'Espace géographique*, vol. 3, n° 3 (1974), pp. 205-209.

ROUSSEAU, André. « Espace, référence, représentation. Réflexions sur quelques conceptualisations de l'espace ». *Faits de langue*, vol. 1 (1993), pp. 151-162.

RUCHAUD, Élisabeth. « Le pèlerinage chrétien vers Jérusalem. Une construction de l'image de l'"autre" ». Dans ABDELLATIF, Rania et Élisabeth RUCHAUD. *Acteurs des transferts culturels en Méditerranée médiévale*. Berlin, Oldenburg Verlag, 2012, pp. 20-30.

SIVERY, Gérard. « La description du paysage rural par les scribes et les paysans du Hainaut à la fin du Moyen Âge ». *Acte des Congrès de la SHMESP*, n° 10 (1979), pp. 61-68.

SMITH, Mark A. « Spatial Representation in Medieval Visual Theory ». Dans SUAREZ-NAMI, Tiziana et Martin RHODE, dir. *Représentations et conceptions de l'espace dans la culture médiévale*. Berlin, De Gruyter, 2011, pp. 45-66.

SZABÒ, Thomas. « Routes de pèlerinages, routes commerciales et itinéraires en Italie centrale ». *Acte des congrès de la SHMESP*, n° 26 (1996), p. 131-143.

TORRE, Angelo. « Un "tournant spatial" en histoire ? Paysages, regards, ressources ». *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, vol. 63, n° 5 (2008), pp. 1127-1144.

VILLAIN-GANDOSI, Christiane. « La perception des dangers de la mer au Moyen Âge à travers les textes littéraires et iconographiques ». Dans AUGERON, Mickaël et Mathias TRANCHANT, dir. *La violence et la mer dans l'espace atlantique*. Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2004, pp. 439-455.

Annexes

Annexe A : Noms de lieux dans les chroniques de Villehardouin et Clari

Nom dans la source	Nom de l'époque	Nom actuel
Ancone	Ancône	Ancône (Italie)
Andre	Andros	Andros (Grèce)
Andremite	Adramytte	Edremit (Turquie)
Andrinople	Andrinopolis	Edirne (Turquie)
Arcadiople	Arcadiopolis	Lüleburgaz (Turquie)
Arecloie	Héraclée	Ereğli (Turquie)
Arte	Arta	Arta (Grèce)
Ascalon	Ascalon	Ashkelon (Israël)
Avie	Abydos	Disparue (Turquie)
Babylone	Le Caire	Le Caire (Égypte)
Blanche (La)	Blanche (La)	Disparue (Macédoine, près de Philippes)
Blaquerne	Blachernes	Blachernes (Istanbul)
Blisme	Inconnue	Inconnue (Ville près de Plovdiv sur une rivière)
Bouchelion	Bucoléon	Bucoléon (Istanbul)
Brandis	Brandisi	Brandisi (Italie)
Bras Saint-Georges	Propontide	Ensemble des détroits des Dardanelles, de la mer de Marmara et du Bosphore

Burgarofle	Burgarophygon	Babaeski (Turquie)
Calemate	Kalamata	Kalamata (Grèce)
Capesale	Capesale	Ipsala (Turquie)
Caracas	Charax	Hereke (Turquie)
Cariople	Cariopolis	Hayrabolu (Turquie)
Chalcédoine	Chalcédoine	Kadiköy (Istanbul)
Change (Le)	Immeuble des changeurs	Disparu, remplacé par Grand Bazar (Istanbul)
Château de Bohémond	Kosmidion	Disparu, se trouvait devant le palais des Blachernes (Istanbul)
Chivetot	-	Hersek (Turquie)
Christople	Christopolis	Kavala (Turquie)
Churlot	Bergulae	Çorlu (Turquie)
Coine	Konya	Konya (Turquie)
Colonne d'Héraclée	Colonne de Justinien	Disparue, se trouvait devant l'église Sainte-Sophie (Istanbul)
Colonnes prophétiques	Colonnes de Théodose et d'Arcadius	Forum de Théodose et socle de la colonne d'Arcadius (Istanbul)
Comanie	Coumanie	Partie d'Europe centrale et orientale
Corinthe	Corinthe	Corinthe (Grèce)

Corone	Coron	Coron (Grèce)
Cortacople	Chortocopi	Disparu, près du village de Kermeyan (Turquie)
Daïn	Daonium	Marmara Ereğlisi (Turquie)
Dimot (Le)	Castro Didymotichos	Castro Didymotichos (Grèce)
Drame	Dràma	Dràma (Macédoine)
Duras	Durazzo	Durazzo/Durrës (Albanie)
Église des Sept-Apôtres	Église des Sept-Apôtres	Disparue, aujourd'hui mosquée Fatih (Istanbul)
Équise	Cyzique	Cyzique (Turquie)
Escutaire	Scutari	Üsküdar (Istanbul)
Esquilli	Dascylion	Daskyleion (Istanbul)
Estanemac	Stenimaka	Assénovgrad (Bulgarie)
Estanor	Stenon	Disparu, près de la tour de Galata (Istanbul)
Eului	-	Inconnue (Bulgarie)
Ferme (La)	-	Ville au nord de Pomorié, peut-être Varna (Bulgarie)
Fraim (Le)	-	Inconnu, château sur la rive de l'Arda (Bulgarie)
Île Saint-Nicolas	Île du Lido	Île du Lido (Venise)
Jadres	Zara	Zara/Zadar (Croatie)

Jeux de l'empereur	Colisée de Constantinople	Place du Sultan-Ahmet (Istanbul)
Lupaïre (Le)	Leopadium	Ulubat (Turquie)
Manteau d'Or	Porte de Gyrolimnè	Condamnée, dans le quartier des Blachernes (Istanbul)
Messinople	Mosynopolis	Mosynopolis, à l'ouest de Komotini (Grèce)
Modon	Modon	Modon (Grèce)
Moniac	-	Inconnue, ville sur la rille de l'Arda, à trois jours de Plovdiv (Bulgarie)
Morée	Morée	Région à l'ouest du Péloponnèse (Grèce)
Naples	Naples	Nauplie (Grèce)
Nature	Athyra	Büyükçekmece (Turquie)
Nequise	Nikitza	Kuleli (Turquie)
Nicomie	Nicomédie	Izmit (Turquie)
Nigre	Négrepont	Eubée (Grèce)
Nigrepont	Chalcis	Chalcis (Grèce)
Niké	Nicée	Iznik (Turquie)
Nubie	Nubie	Région regroupant le sud de l'Égypte et le nord du Soudan
Palorme	Panormos	Bandirma (Turquie)
Panfile	Pamphile	Uzunköprü (Turquie)

Peutaces	Poutza	Disparu, se trouvait près d'Edirne (Turquie)
Philée (La)	Philea	Yeniköy (Turquie)
Philopat	Philopation	Disparu, se trouvait au nord des murs de Théodose (Istanbul)
Phinadelphie	Philadelphos	Alaşehir (Turquie)
Phinepople	Philippopolis	Plovdiv (Bulgarie)
Pole	Pola	Pula (Croatie)
Porte Dorée	Porte Dorée	Condamnée, aujourd'hui forteresse de Yedikule (Istanbul)
Pulinach	Apollonia	Abullonia (Turquie)
Pumenienor	Poemanenos	Disparu, à l'ouest du lac Aphnitis (Turquie)
Rodestoc	Rodosto	Tekirdag (Turquie)
Rousse (La)	Ruskiöi	Keşan (Turquie)
Saint-Étienne	San Stefano	San Stefano (Turquie)
Salembrie	Sélymbrie	Silivri (Turquie)
Salonique	Thessalonique	Thessaloniki (Grèce)
Serre (La)	Serrès	Serrès (Macédoine)
Statues de femmes en cuivre	-	Disparues, se trouvaient devant le Change (Istanbul)
Sur	Tyr	Tyr (Liban)

Tombeau de Manuel	Monastère du Pantocrator	Monastère du Pantocrator (Istanbul)
Veroï	Beroe	Stara Zagora (Turquie)
Verone	Vérone	Vérone (Italie)
Visoï	Bizoe	Vize (Turquie)

Annexe B : Captures d'écran de la carte interactive



La Quatrième croisade, de Venise à Constantinople

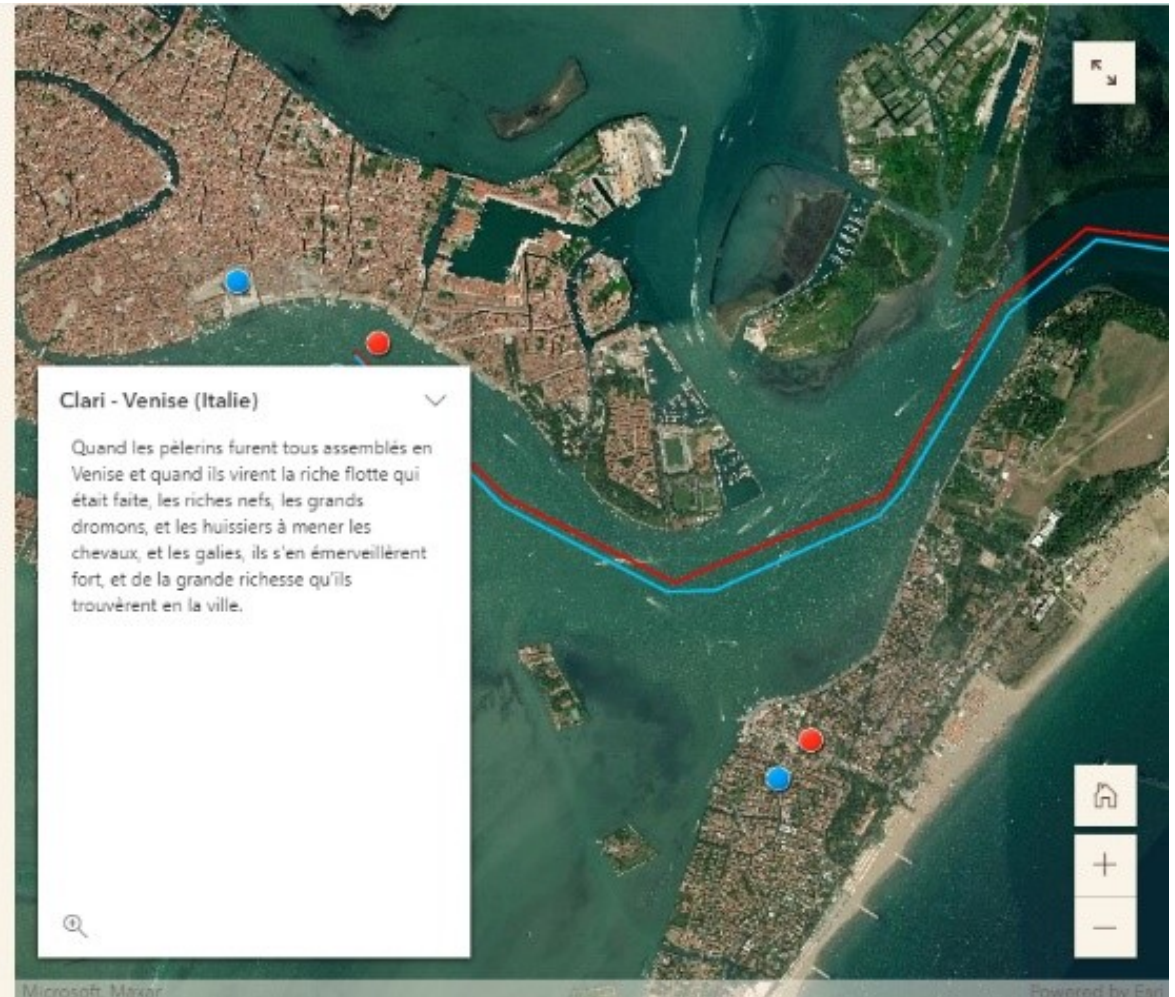
Les cartes créées à l'aide du programme arcGIS sont divisées en différentes étapes du trajet des croisés vers l'Orient. À chacune de ces étapes, on compare les témoignages de Villehardouin et Clari, afin de relever les ressemblances ou les différences dans leur façon d'analyser ce qui les entoure. Les déplacements relatés par le maréchal de Champagne sont en rouge, alors que ceux présentés par le chevalier picard en bleu.

01
/
30



Arrivée à Venise et départ vers l'Orient, Juin - Octobre 1202

Suite aux Pâques de 1202, les croisés commencent à s'assembler à Venise. Les arrivants sont alors logés sur l'Île Saint-Nicolas (Lido) en attendant le départ de l'ost. Villehardouin et Clari sont unanimes au sujet de la flotte vénitienne : celle-ci est tout à fait splendide et robuste. Toutefois, en raison des nombreuses défections et du manque d'argent, on doit repousser le voyage vers l'Orient au début d'octobre 1202.

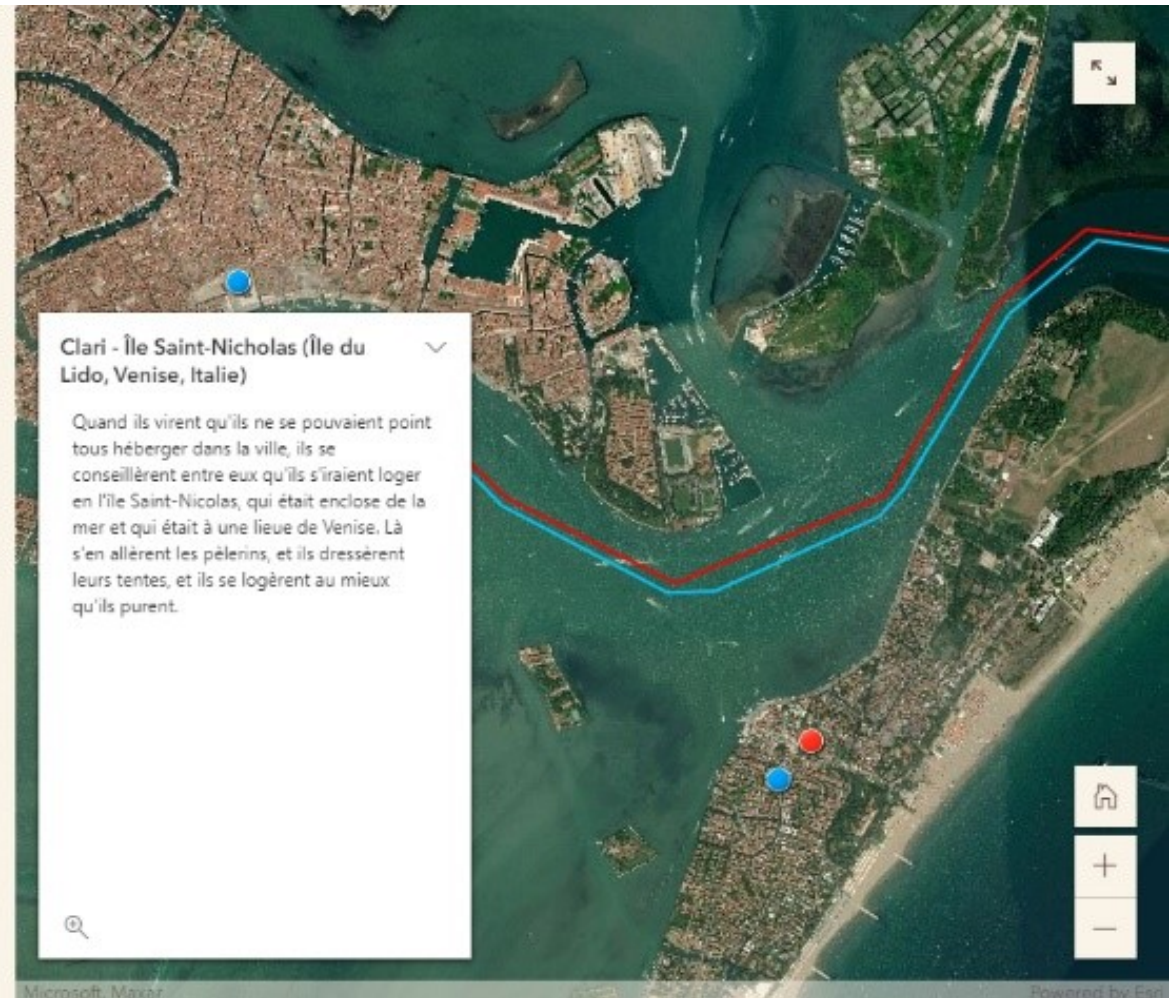


Arrivée à Venise et départ vers l'Orient, Juin - Octobre 1202

Suite aux Pâques de 1202, les croisés commencent à s'assembler à Venise. Les arrivants sont alors logés sur l'Île Saint-Nicolas (Lido) en attendant le départ de l'ost. Villehardouin et Clari sont unanimes au sujet de la flotte vénitienne : celle-ci est tout à fait splendide et robuste. Toutefois, en raison des nombreuses défections et du manque d'argent, on doit repousser le voyage vers l'Orient au début d'octobre 1202.

02
/
30

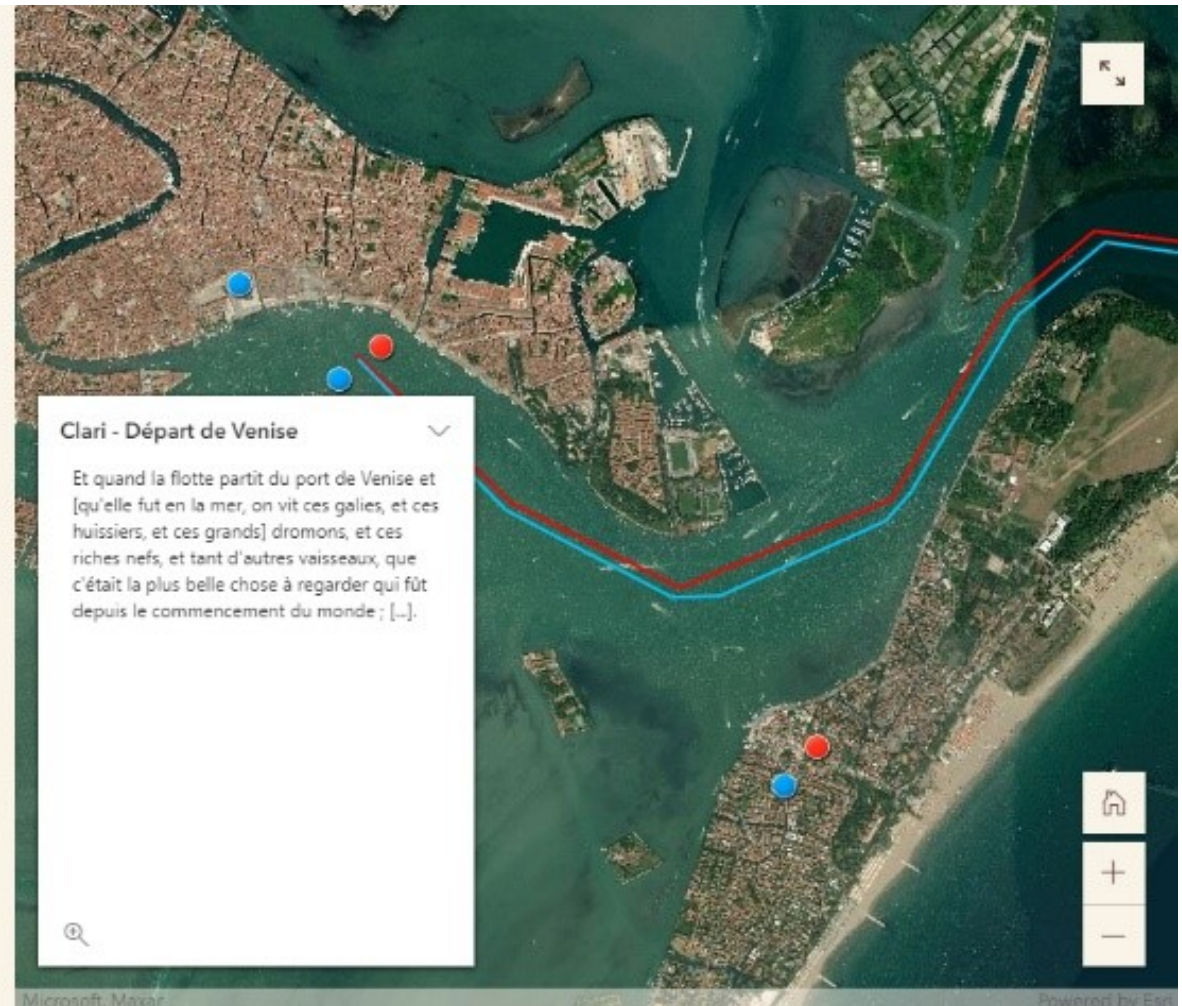
<https://storymaps.arcgis.com/stories/8c9e260718de4e049f21ea8e68133a15>



Arrivée à Venise et départ vers l'Orient, Juin - Octobre 1202

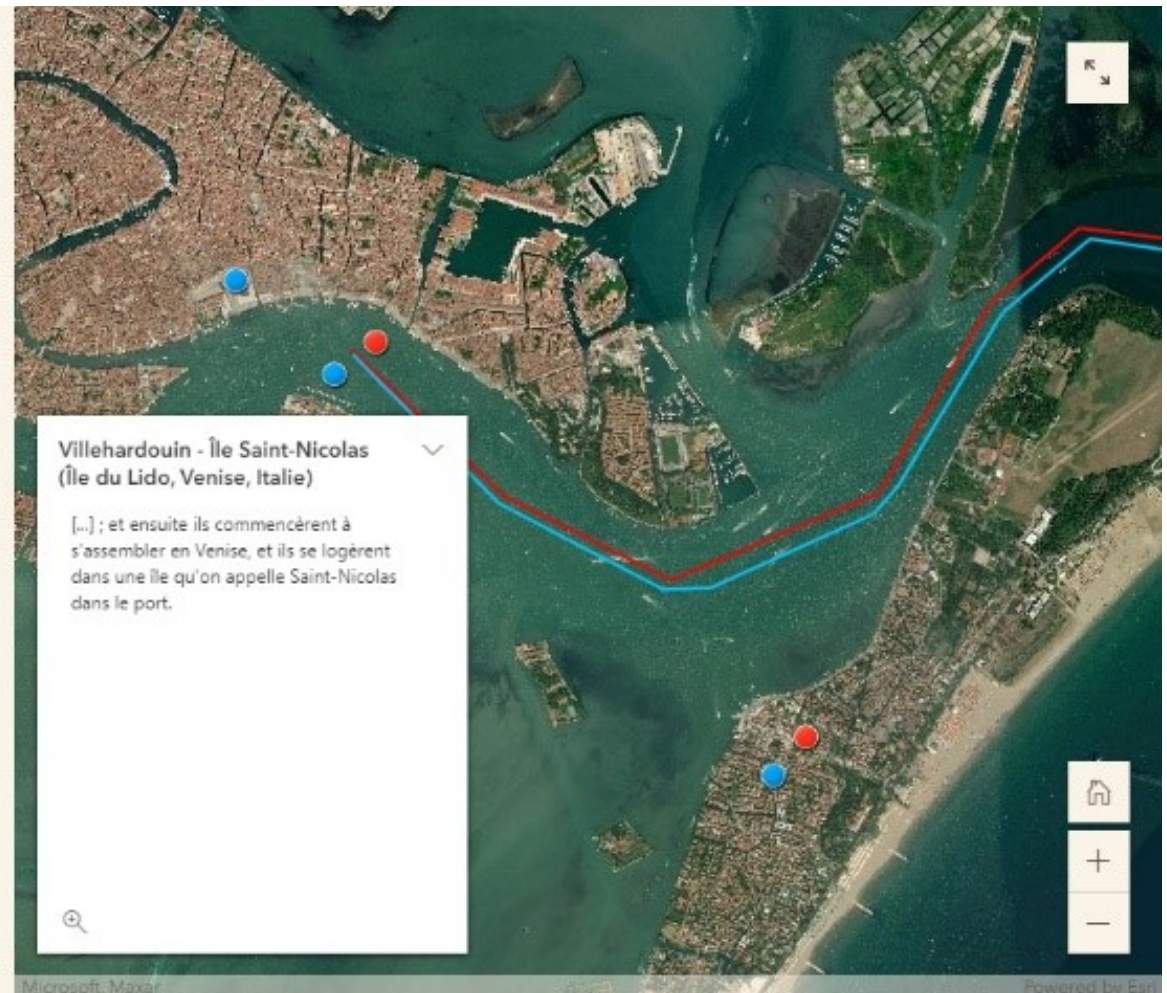
Suite aux Pâques de 1202, les croisés commencent à s'assembler à Venise. Les arrivants sont alors logés sur l'Île Saint-Nicolas (Lido) en attendant le départ de l'ost. Villehardouin et Clari sont unanimes au sujet de la flotte vénitienne : celle-ci est tout à fait splendide et robuste. Toutefois, en raison des nombreuses défections et du manque d'argent, on doit repousser le voyage vers l'Orient au début d'octobre 1202.

02
/
30



Arrivée à Venise et départ vers l'Orient, Juin - Octobre 1202

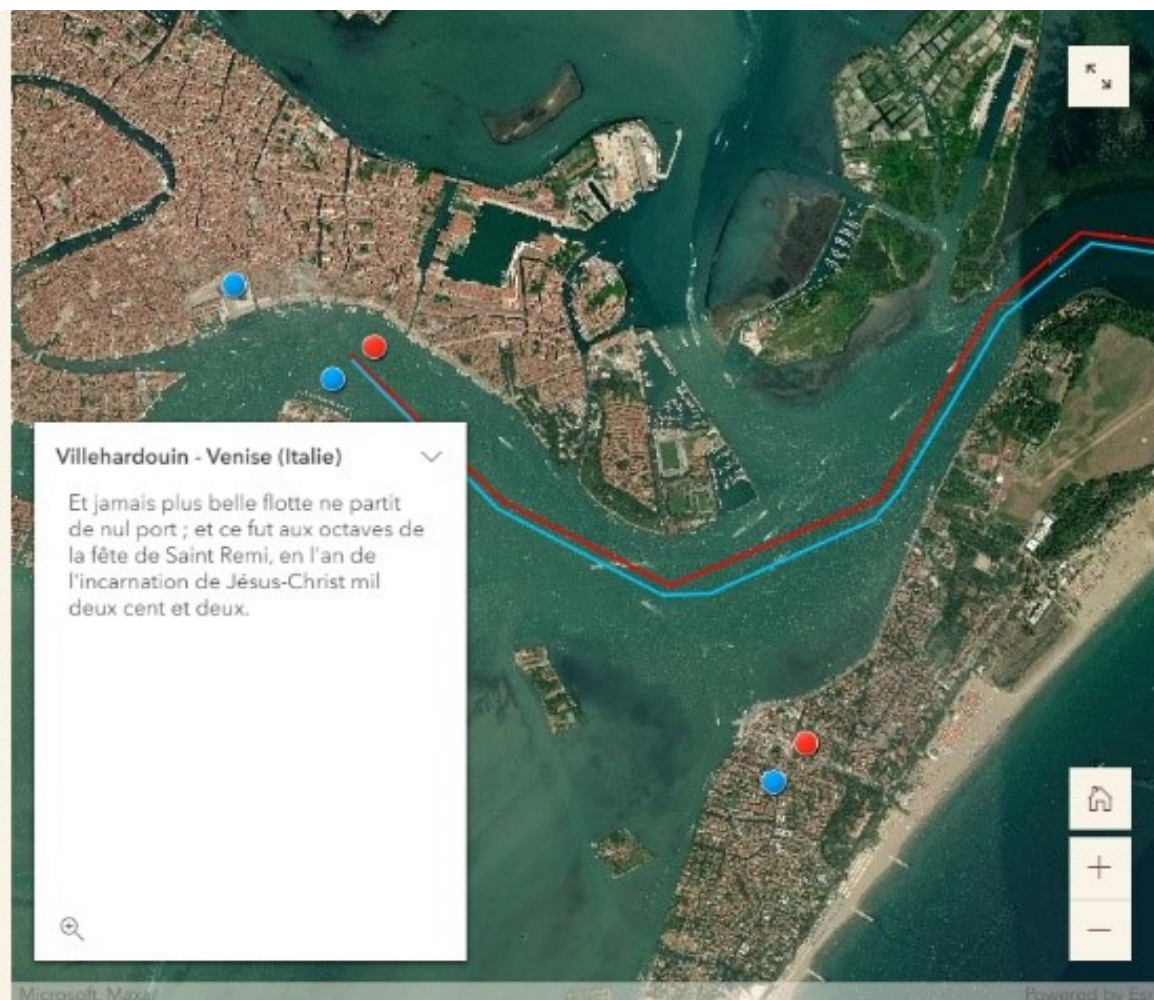
Suite aux Pâques de 1202, les croisés commencent à s'assembler à Venise. Les arrivants sont alors logés sur l'Île Saint-Nicolas (Lido) en attendant le départ de l'ost. Villehardouin et Clari sont unanimes au sujet de la flotte vénitienne : celle-ci est tout à fait splendide et robuste. Toutefois, en raison des nombreuses défections et du manque d'argent, on doit repousser le voyage vers l'Orient au début d'octobre 1202.



Arrivée à Venise et départ vers l'Orient, Juin - Octobre 1202

Suite aux Pâques de 1202, les croisés commencent à s'assembler à Venise. Les arrivants sont alors logés sur l'Île Saint-Nicolas (Lido) en attendant le départ de l'ost. Villehardouin et Clari sont unanimes au sujet de la flotte vénitienne : celle-ci est tout à fait splendide et robuste. Toutefois, en raison des nombreuses défections et du manque d'argent, on doit repousser le voyage vers l'Orient au début d'octobre 1202.

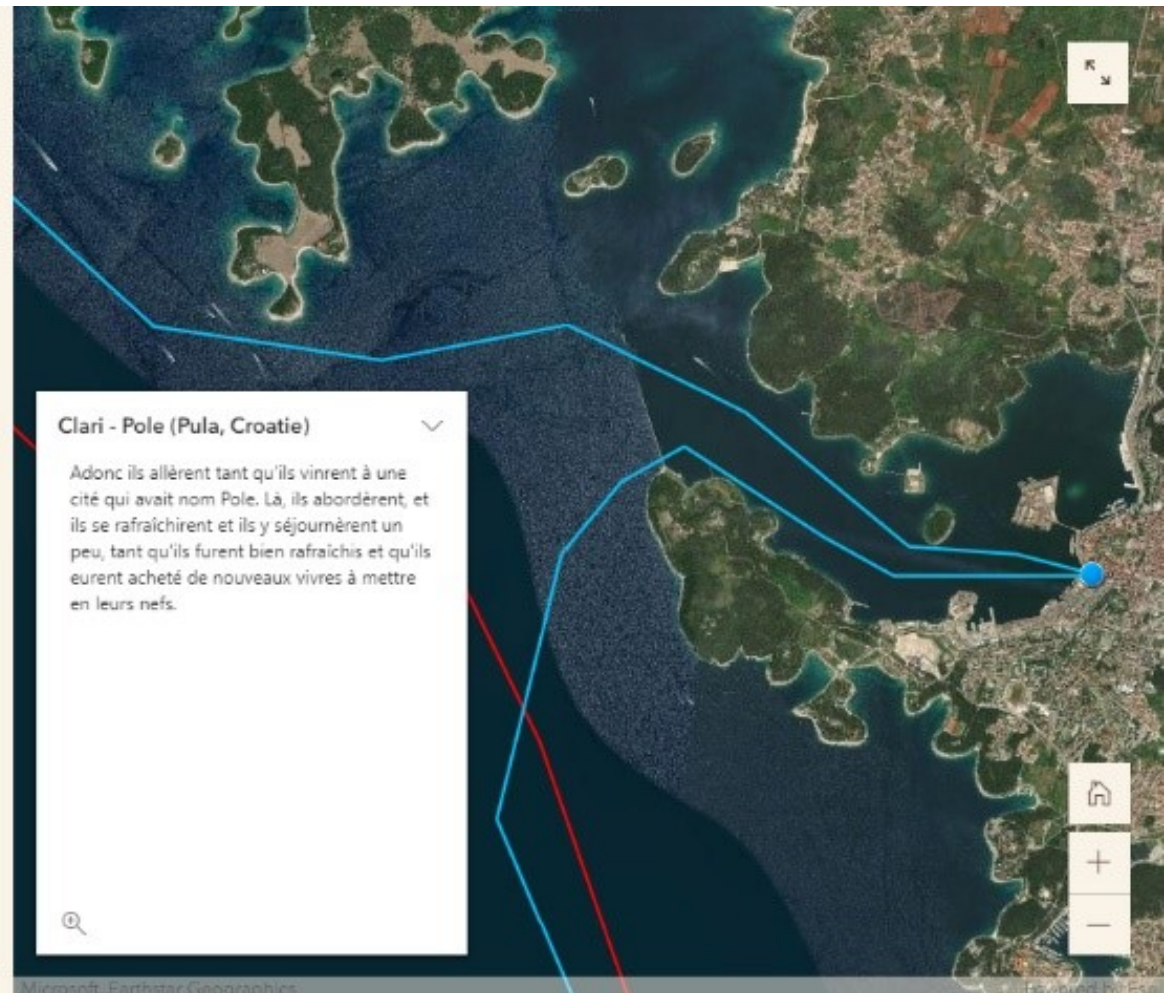
02
/
30



Ravitaillement à Pole (Pula, Croatie)

Ce premier arrêt est uniquement mentionné par Robert de Clari. L'ost s'arrête dans Pole afin de faire du tonnage et de refaire le plein de provisions. L'auteur remarque également l'étonnement des citoyens face à la grandeur et à la splendeur de la flotte vénitienne.

03
/
30

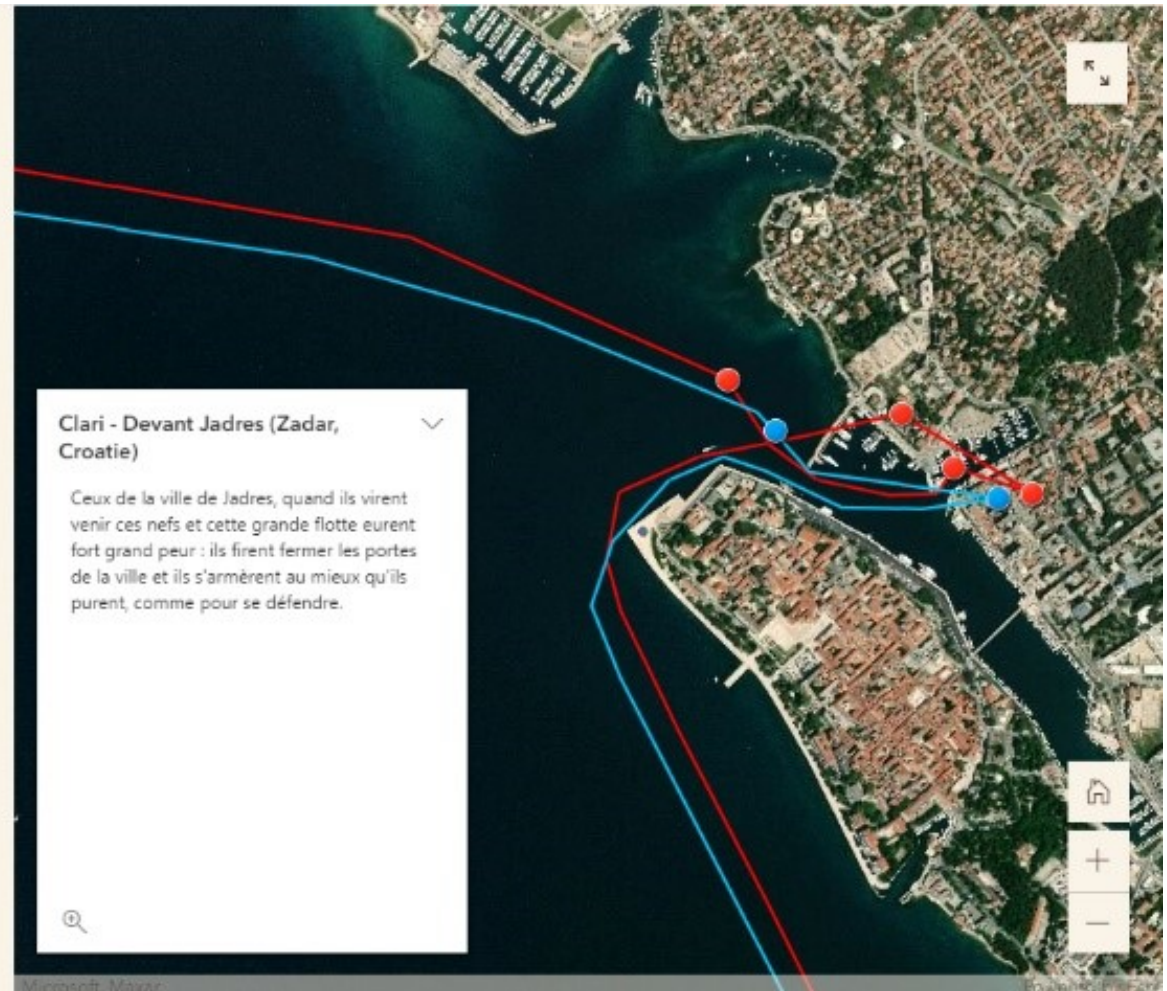


La conquête de Jadres (Zadar, Croatie) puis l'occupation, Novembre 1202 - Avril 1203

Cet épisode important est présent dans les deux témoignages. Suite à un accord conclu avec les Vénitiens dans le but de repousser le paiement de leur dette, les croisés doivent s'emparer de Jadres pour le compte du duc de Venise. Le 11 novembre, l'ost prend d'assaut le port et commence le siège de la ville à l'aide de mangonneaux et de perrières. Celle-ci capitule vers le 24 novembre.

Ne pouvant quitter la cité en raison de la saison trop avancée, les croisés hibernent à Jadres jusqu'au printemps 1203. La ville est alors divisée en deux parties : les Italiens résident dans le segment adjacent au port, et les Français de l'autre côté. Durant ce séjour,

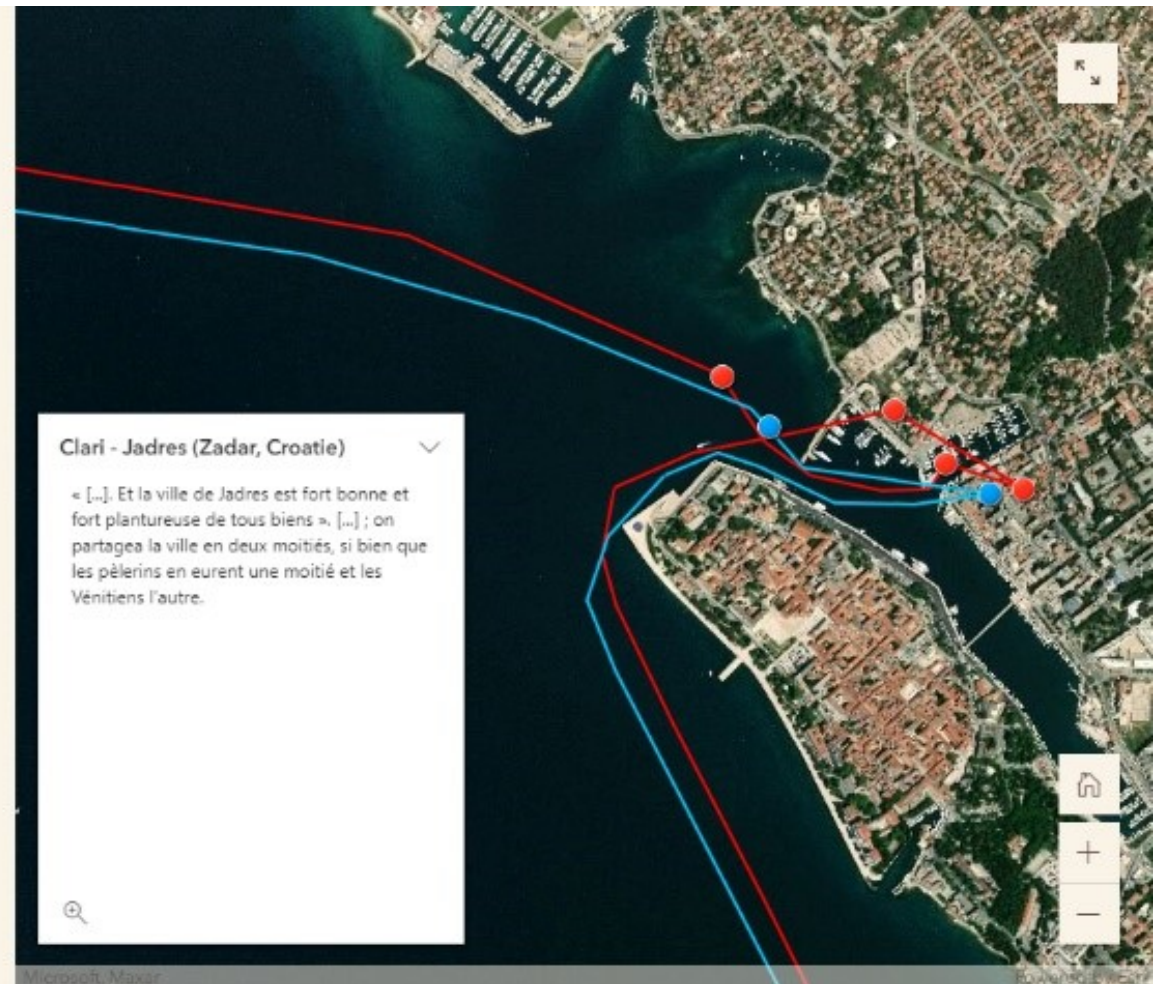
04
/
30



Ne pouvant quitter la cité en raison de la saison trop avancée, les croisés hibernent à Jadres jusqu'au printemps 1203. La ville est alors divisée en deux parties : les Italiens résident dans le segment adjacent au port, et les Français de l'autre côté. Durant ce séjour, les croisés en profitent pour admirer puis relater la grandeur, la beauté et de la luxuriance de Jadres. Toutefois, au départ de la flotte en avril, Villehardouin indique que les tours et les murs de la ville sont détruits par les Vénitiens.

C'est également durant cette période que les croisés acceptent les propositions du prince Alexis, et changent de cap pour se diriger vers Constantinople afin de faire accepter celui-ci comme empereur.

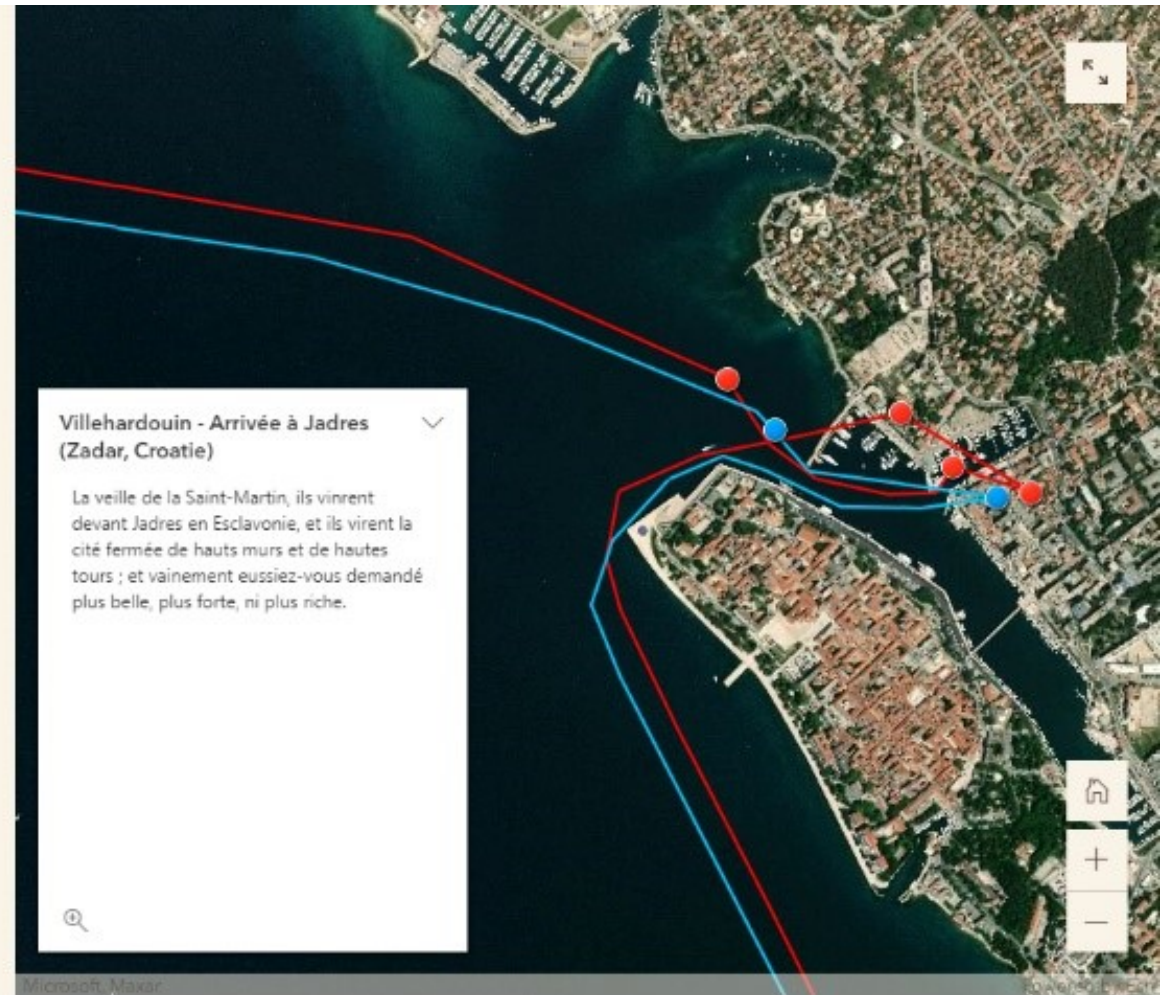
04
/
30



Ne pouvant quitter la cité en raison de la saison trop avancée, les croisés hibernent à Jadres jusqu'au printemps 1203. La ville est alors divisée en deux parties : les Italiens résident dans le segment adjacent au port, et les Français de l'autre côté. Durant ce séjour, les croisés en profitent pour admirer puis relater la grandeur, la beauté et de la luxuriance de Jadres. Toutefois, au départ de la flotte en avril, Villehardouin indique que les tours et les murs de la ville sont détruits par les Vénitiens.

C'est également durant cette période que les croisés acceptent les propositions du prince Alexis, et changent de cap pour se diriger vers Constantinople afin de faire accepter celui-ci comme empereur.

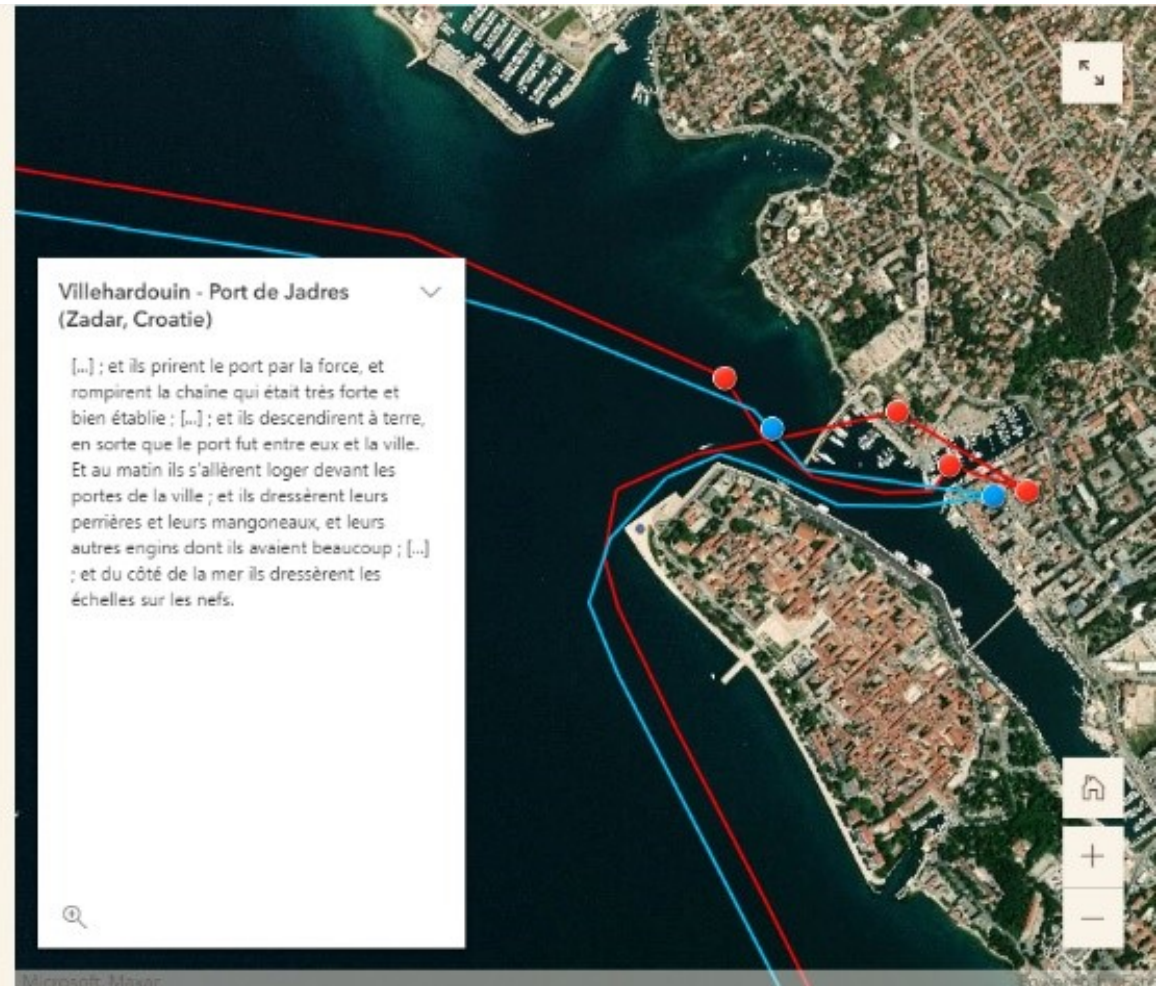
04
/
30



Ne pouvant quitter la cité en raison de la saison trop avancée, les croisés hibernent à Jadres jusqu'au printemps 1203. La ville est alors divisée en deux parties : les Italiens résident dans le segment adjacent au port, et les Français de l'autre côté. Durant ce séjour, les croisés en profitent pour admirer puis relater la grandeur, la beauté et de la luxuriance de Jadres. Toutefois, au départ de la flotte en avril, Villehardouin indique que les tours et les murs de la ville sont détruits par les Vénitiens.

C'est également durant cette période que les croisés acceptent les propositions du prince Alexis, et changent de cap pour se diriger vers Constantinople afin de faire accepter celui-ci comme empereur.

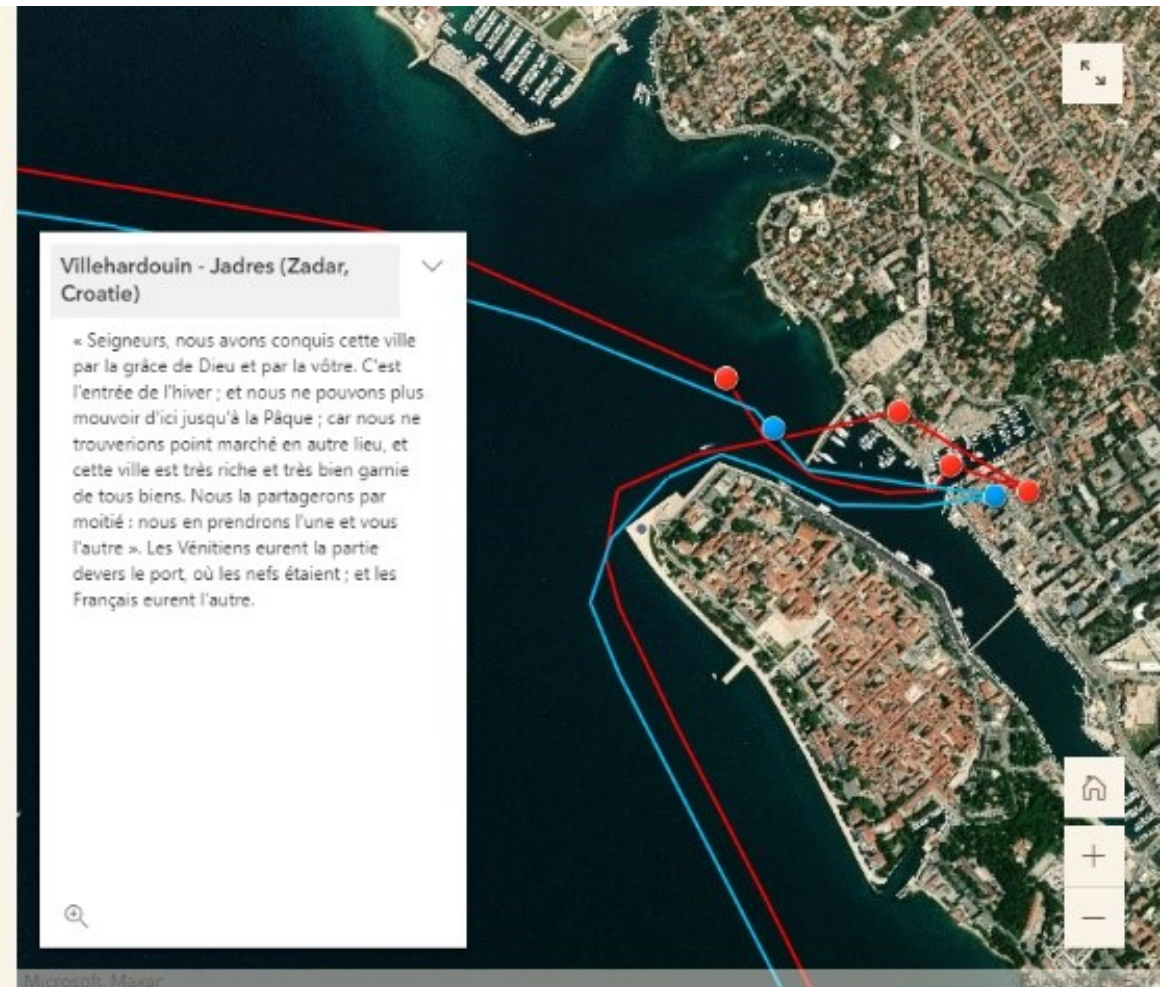
04
/
30



Ne pouvant quitter la cité en raison de la saison trop avancée, les croisés hibernent à Jadres jusqu'au printemps 1203. La ville est alors divisée en deux parties : les Italiens résident dans le segment adjacent au port, et les Français de l'autre côté. Durant ce séjour, les croisés en profitent pour admirer puis relater la grandeur, la beauté et de la luxuriance de Jadres. Toutefois, au départ de la flotte en avril, Villehardouin indique que les tours et les murs de la ville sont détruits par les Vénitiens.

C'est également durant cette période que les croisés acceptent les propositions du prince Alexis, et changent de cap pour se diriger vers Constantinople afin de faire accepter celui-ci comme empereur.

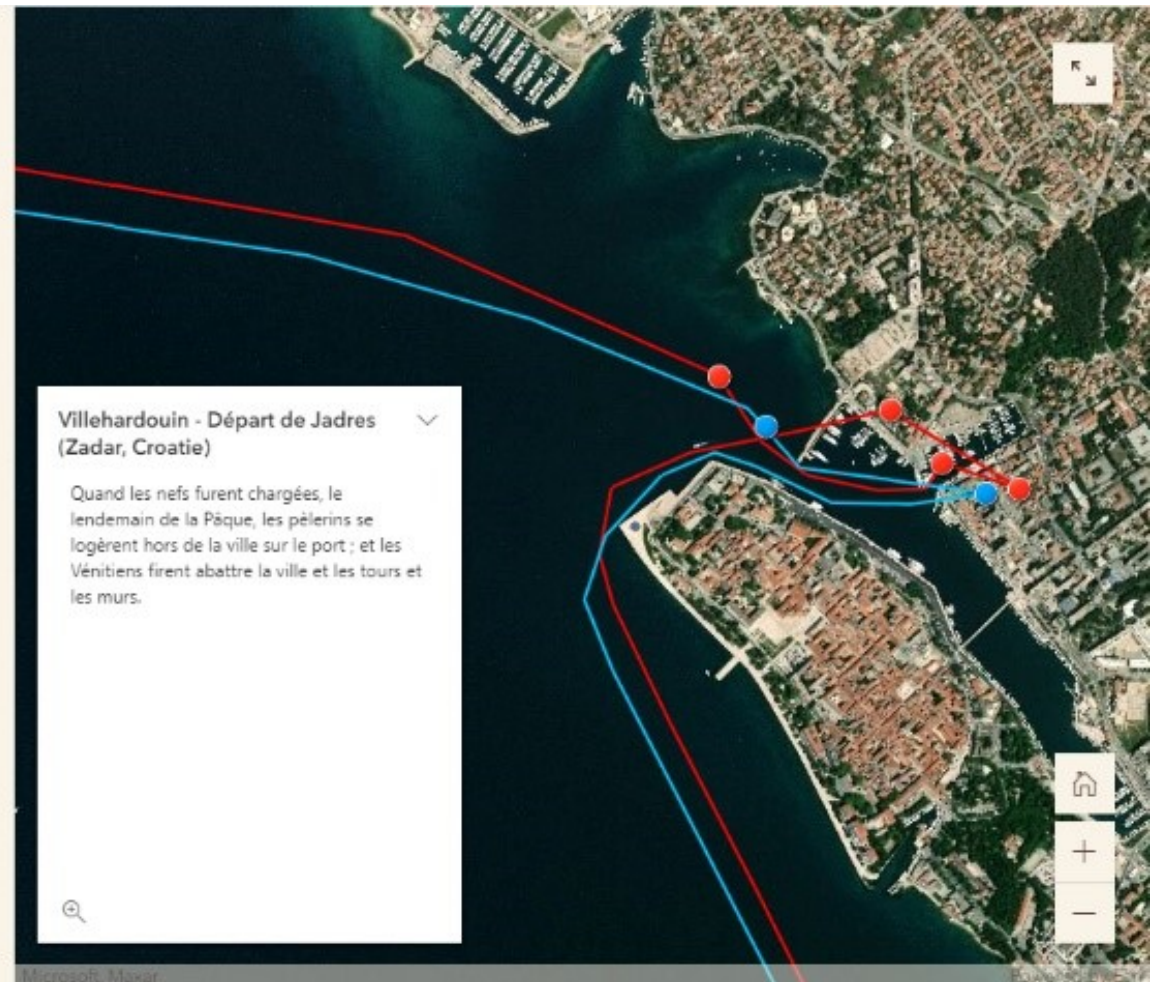
04
/
30



Ne pouvant quitter la cité en raison de la saison trop avancée, les croisés hibernent à Jadres jusqu'au printemps 1203. La ville est alors divisée en deux parties : les Italiens résident dans le segment adjacent au port, et les Français de l'autre côté. Durant ce séjour, les croisés en profitent pour admirer puis relater la grandeur, la beauté et de la luxuriance de Jadres. Toutefois, au départ de la flotte en avril, Villehardouin indique que les tours et les murs de la ville sont détruits par les Vénitiens.

C'est également durant cette période que les croisés acceptent les propositions du prince Alexis, et changent de cap pour se diriger vers Constantinople afin de faire accepter celui-ci comme empereur.

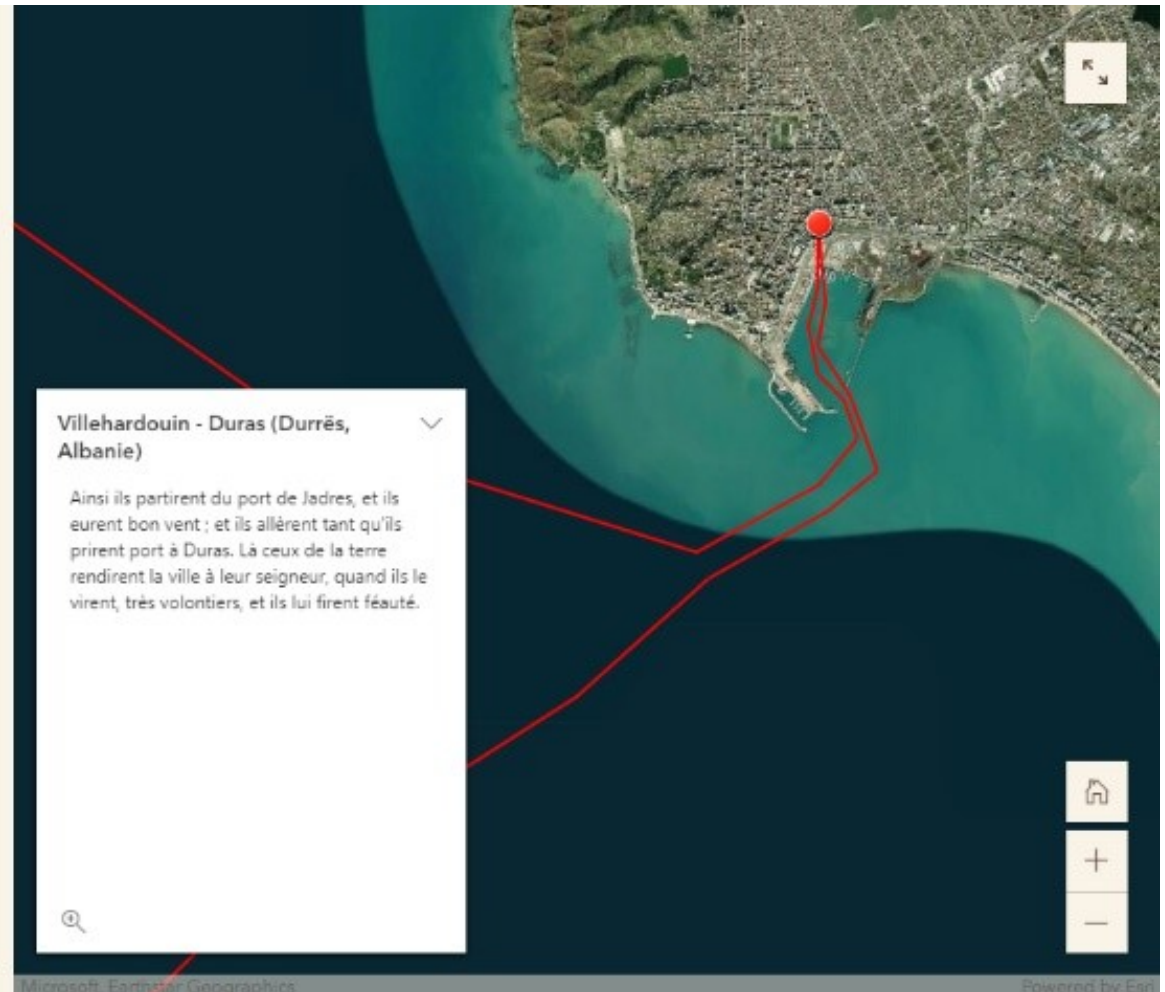
04
/
30



Ravitaillement à Duras (Durrës, Albanie) puis sa soumission

Cet arrêt n'est mentionné que par Villehardouin. De passage, l'ost en profite pour faire du tonnage, mais également soumettre la ville à l'autorité du varlet Alexis. Il s'agit de la première cité qui acceptera pacifiquement le prince comme nouvel empereur byzantin.

05
/
30

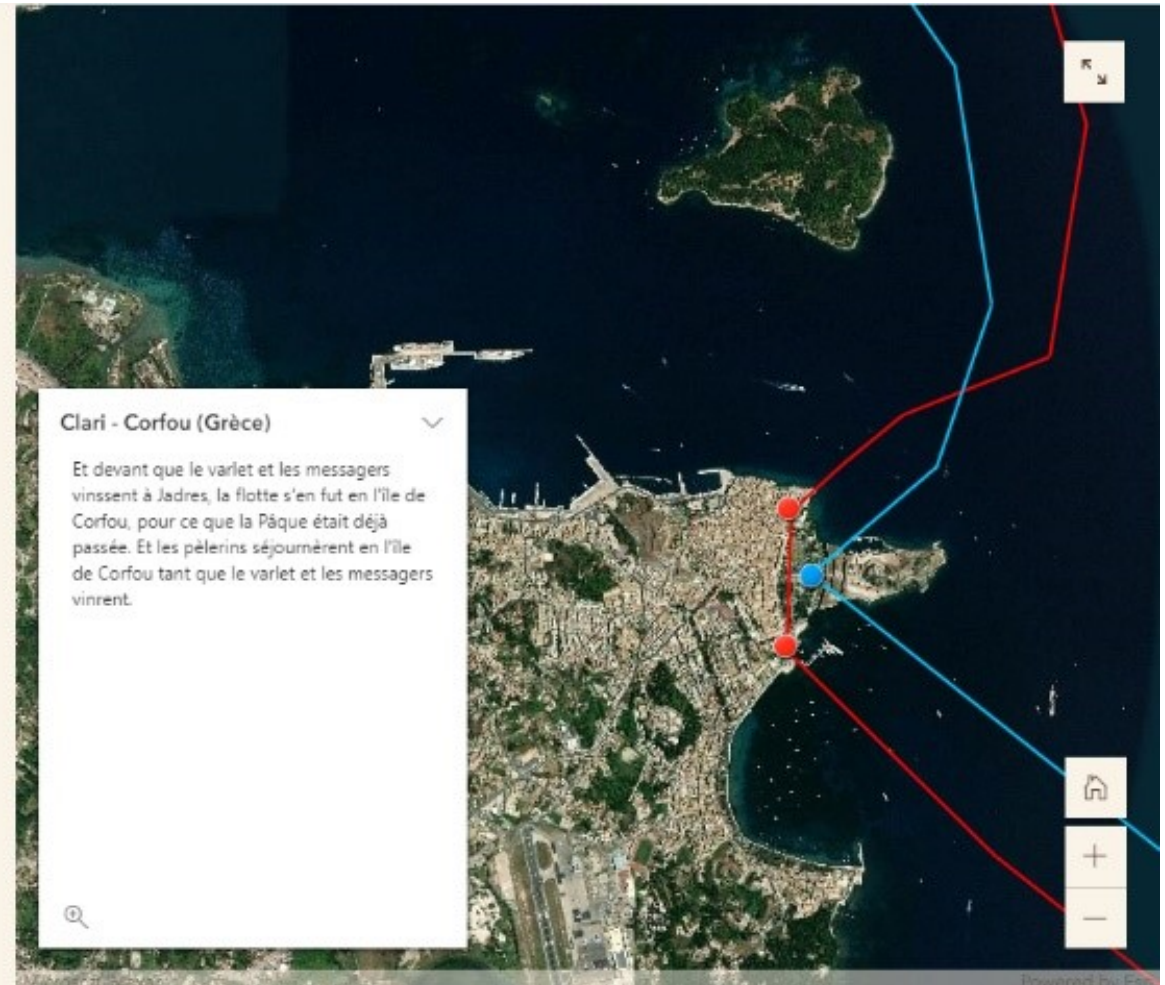


Ravitaillement sur l'île de Corfou (Grèce), Mai 1203

Les deux chroniqueurs mentionnent le passage par la riche et plantureuse île de Corfou. La majorité de la flotte se repose et attend l'arrivée du prince Alexis, qui, à partir de ce moment voyagera avec les barons de la croisade. Également, en raison de ce nouvel itinéraire les éloignant de la Terre-sainte, Villehardouin indique qu'une partie des seigneurs français menace de quitter l'ost pour se rendre directement en Syrie. On réussit finalement à les convaincre de poursuivre le voyage jusqu'à Constantinople.

L'ost se remet en route trois semaines plus tard, le 24 mai.

06
/
30

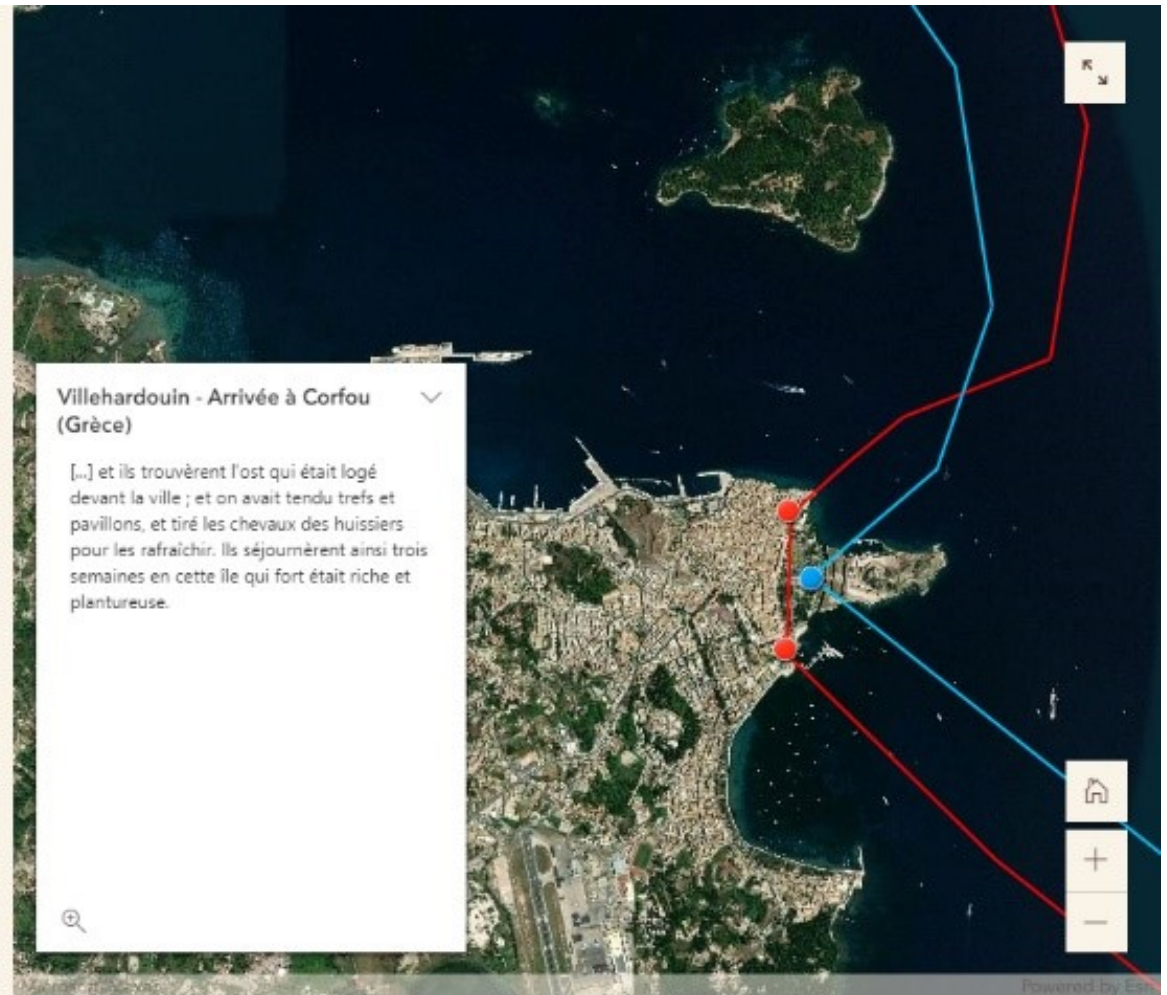


Ravitaillement sur l'île de Corfou (Grèce), Mai 1203

Les deux chroniqueurs mentionnent le passage par la riche et plantureuse île de Corfou. La majorité de la flotte se repose et attend l'arrivée du prince Alexis, qui, à partir de ce moment voyagera avec les barons de la croisade. Également, en raison de ce nouvel itinéraire les éloignant de la Terre-sainte, Villehardouin indique qu'une partie des seigneurs français menace de quitter l'ost pour se rendre directement en Syrie. On réussit finalement à les convaincre de poursuivre le voyage jusqu'à Constantinople.

L'ost se remet en route trois semaines plus tard, le 24 mai.

06
/
30

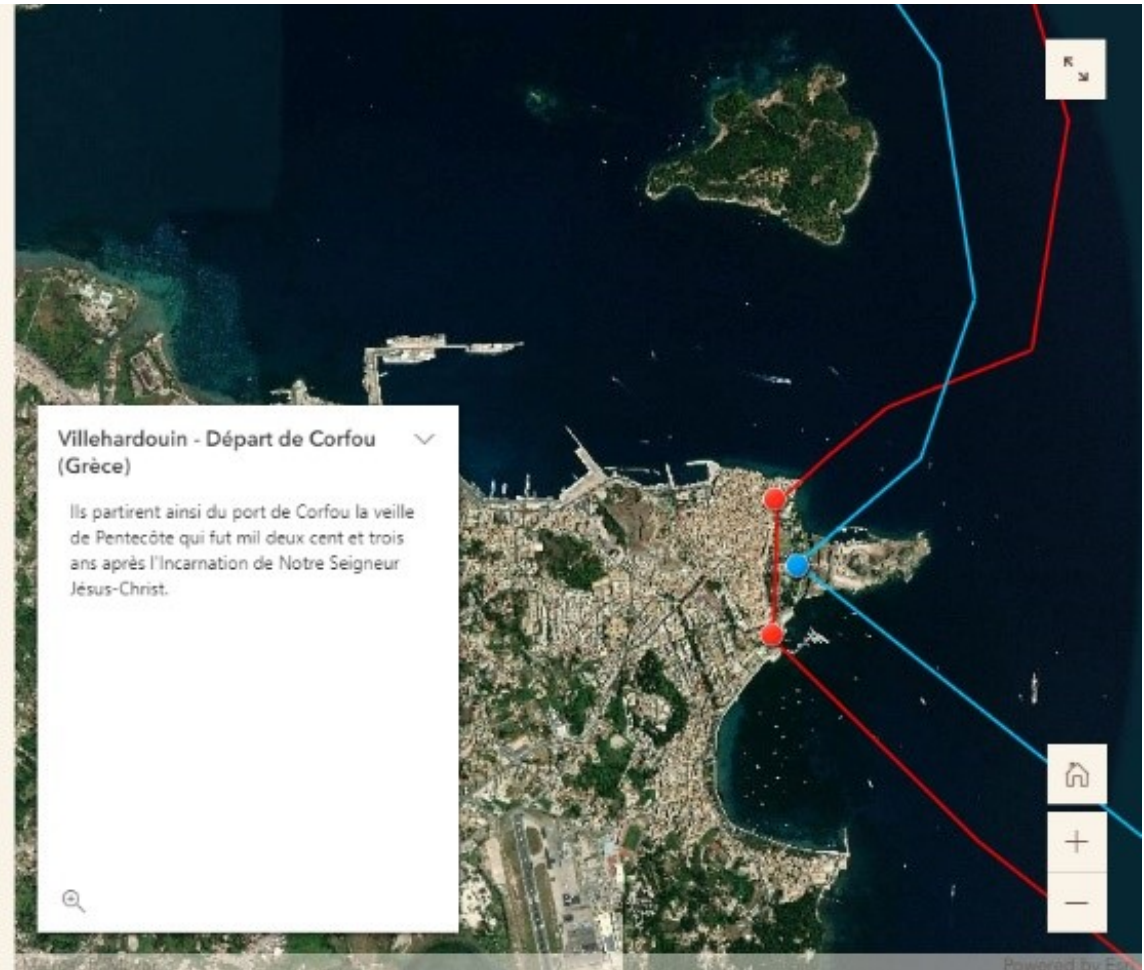


Ravitaillement sur l'île de Corfou (Grèce), Mai 1203

Les deux chroniqueurs mentionnent le passage par la riche et plantureuse île de Corfou. La majorité de la flotte se repose et attend l'arrivée du prince Alexis, qui, à partir de ce moment voyagera avec les barons de la croisade. Également, en raison de ce nouvel itinéraire les éloignant de la Terre-sainte, Villehardouin indique qu'une partie des seigneurs français menace de quitter l'ost pour se rendre directement en Syrie. On réussit finalement à les convaincre de poursuivre le voyage jusqu'à Constantinople.

L'ost se remet en route trois semaines plus tard, le 24 mai.

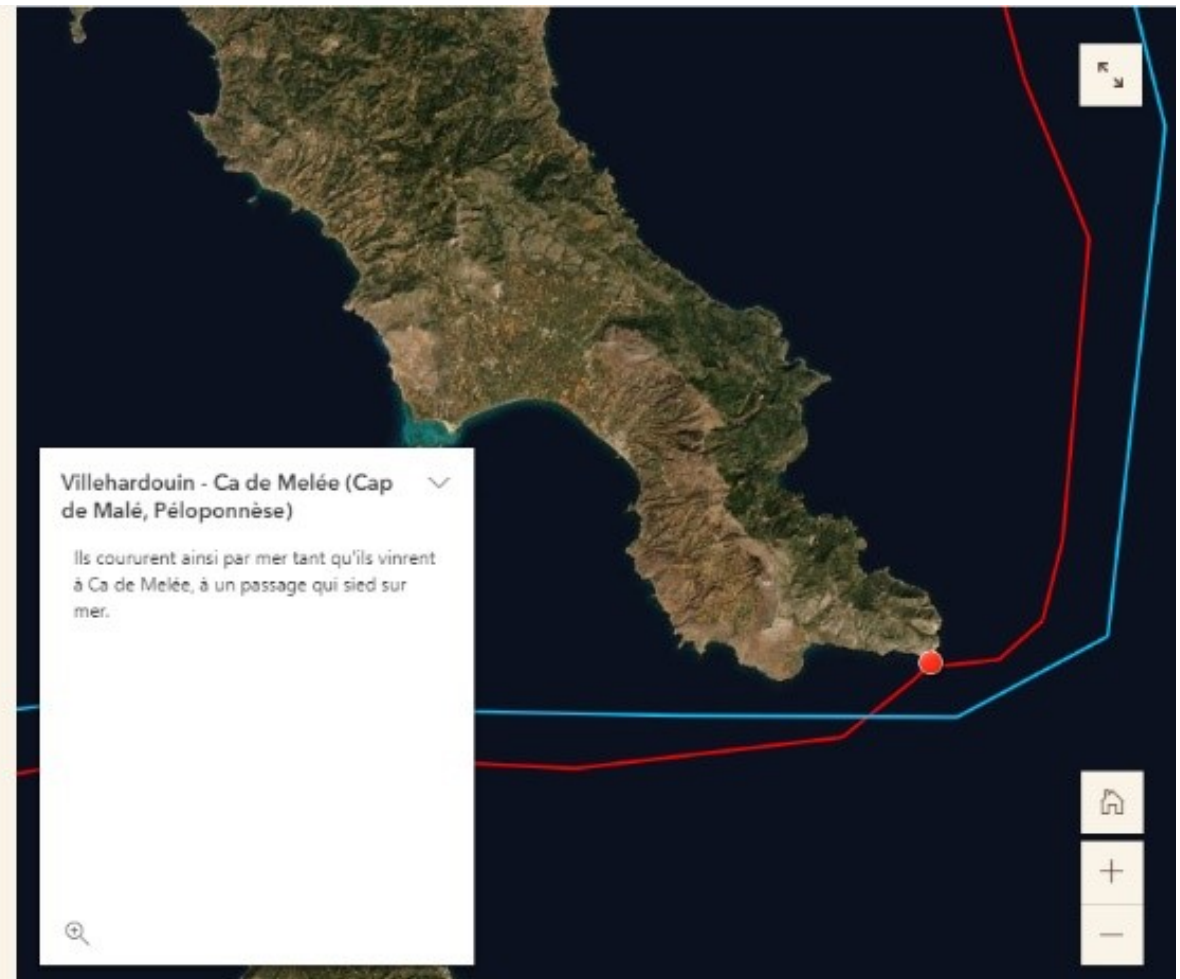
06
/
30



Passage par le Ca de Melée (Cap de Malé, Péloponnèse)

Le cap est séparé par un détroit de l'île de Cerigo, qui se trouve au sud. Villehardouin prend le temps de mentionner cette étape du voyage car l'ost des croisés rencontre sur leur route deux bateaux de pèlerins revenant de la Terre sainte. Clari n'écrit rien à ce sujet.

07
/
30



Arrêt sur l'île de Nigre (Eubée) et à la ville de Nigrepont (Chalcis, Grèce)

Du Cap de Malée, l'ost fait voile vers le nord-est en direction de Constantinople. La flotte passe par le canal d'Oro, corps d'eau entre l'île de Nigre et d'Andre, puis se dirige au nord en suivant le versant oriental de Nigre.

Selon Villehardouin, les croisés en profitent alors pour se ravitailler à la cité de Nigrepont et pour tenir un parlement. Selon cet itinéraire, il faut supposer que les pèlerins se déplacent sur terre afin d'atteindre la ville située de l'autre côté de l'île. Il est peu probable que la flotte remonte l'Euripe en direction de Nigrepont. Suivre le versant occidental de Nigre aurait occasionné un détour important, tout en éloignant les

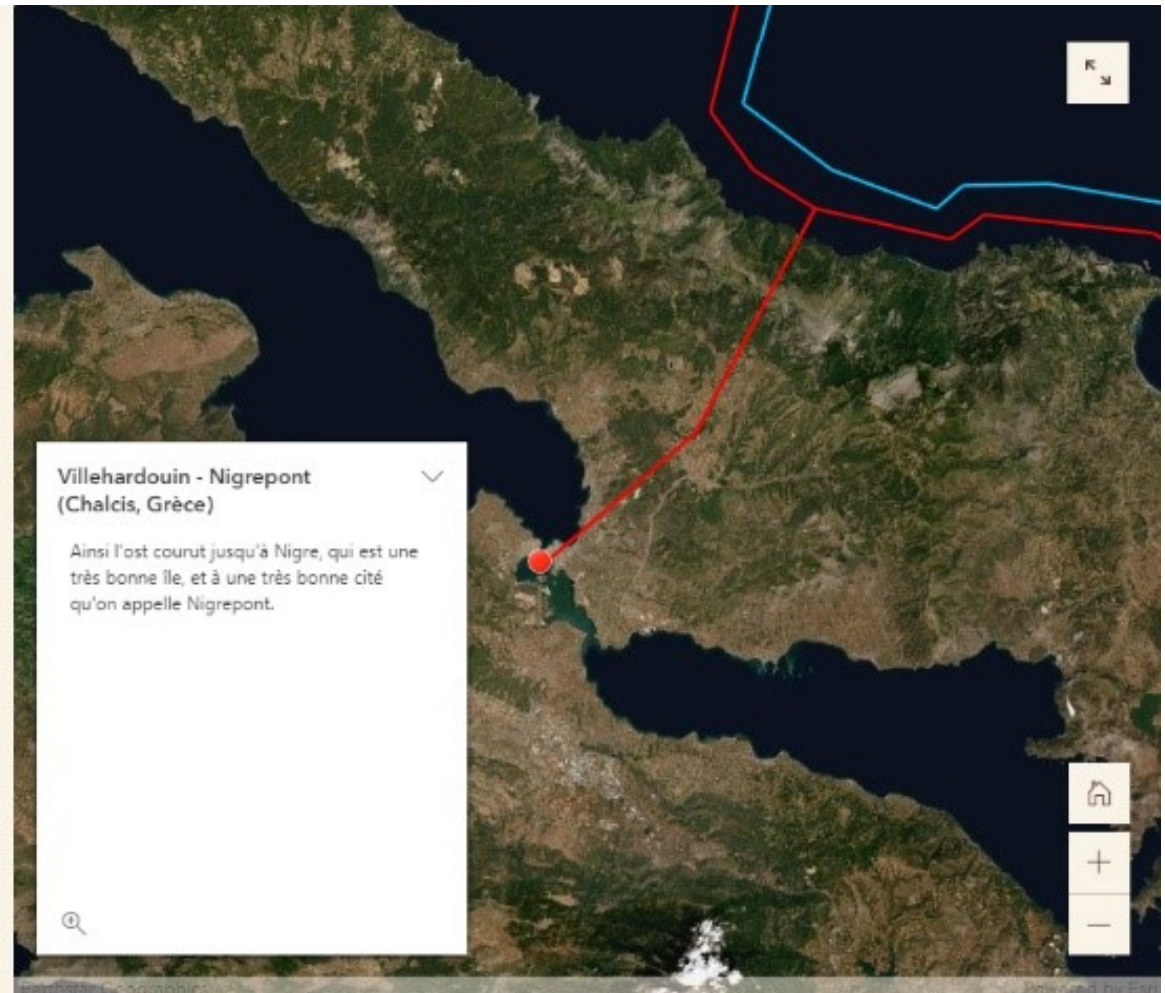
08
/
30



Du Cap de Malée, l'ost fait voile vers le nord-est en direction de Constantinople. La flotte passe par le canal d'Oro, corps d'eau entre l'île de Nigre et d'Andre, puis se dirige au nord en suivant le versant oriental de Nigre.

Selon Villehardouin, les croisés en profitent alors pour se ravitailler à la cité de Nigrepont et pour tenir un parlement. Selon cet itinéraire, il faut supposer que les pèlerins se déplacent sur terre afin d'atteindre la ville située de l'autre côté de l'île. Il est peu probable que la flotte remonte l'Euripe en direction de Nigrepont. Suivre le versant occidental de Nigre aurait occasionné un détour important, tout en éloignant les pèlerins de la route principale menant à Constantinople, qui passait par le canal d'Oro.

08
/
30



Conquête d'Andre (Andros, Grèce)

Alors que la grande majorité de la flotte quitte Nigre en direction de Constantinople, une poignée de vaisseaux dirigés par les hauts barons de la croisade se rendent vers l'île d'Andre afin de soumettre celle-ci à l'autorité du prince Alexis. Rapidement, les occupants d'Andre acceptent le prince comme leur seigneur légitime. Seulement Villehardouin parle de ce détour.

09
/
30



Entrée dans le Bras Saint-Georges et arrêt à Avie (Abydos, Turquie), Juin 1203

Les croisés arrivent au début juin à l'embouchure de ce que les chroniqueurs appellent le Bras Saint-Georges. Regroupant le détroit des Dardanelles et du Bosphore, il était appelé ainsi en raison du monastère Saint-Georges-de-la-Mange, construit à Constantinople sur les bords de la mer de Marmara.

La flotte jette l'ancre à un port appelé Bouche d'Avie, situé sur le cap de Nagara. Attendant l'arrivée de ceux ayant fait un détour par Andrie, les croisés en profitent pour soumettre la ville au varlet et se ravitailler. Alors que Villehardouin parle de la beauté d'Avie et de l'abondance de blés qu'on y capture, Clari rappelle qu'autrefois

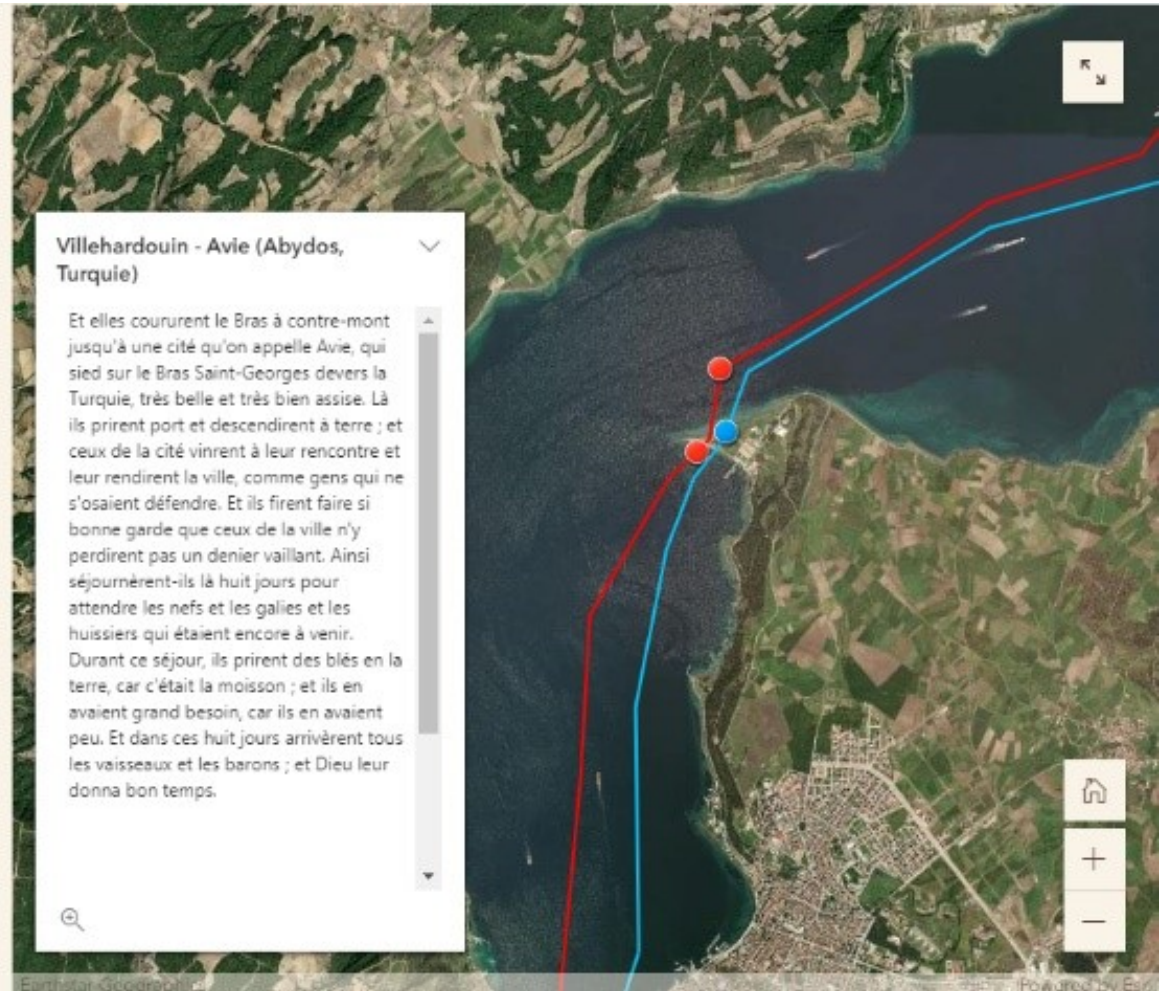
10
/
30



Les croisés arrivent au début juin à l'embouchure de ce que les chroniqueurs appellent le Bras Saint-Georges. Regroupant le détroit des Dardanelles et du Bosphore, il était appelé ainsi en raison du monastère Saint-Georges-de-la-Mange, construit à Constantinople sur les bords de la mer de Marmara.

La flotte jette l'ancre à un port appelé Bouche d'Avie, situé sur le cap de Nagara. Attendant l'arrivée de ceux ayant fait un détour par Andre, les croisés en profitent pour soumettre la ville au varlet et se ravitailler. Alors que Villehardouin parle de la beauté d'Avie et de l'abondance de blés qu'on y capture, Clari rappelle qu'autrefois s'élevait à proximité la légendaire cité de Troie.

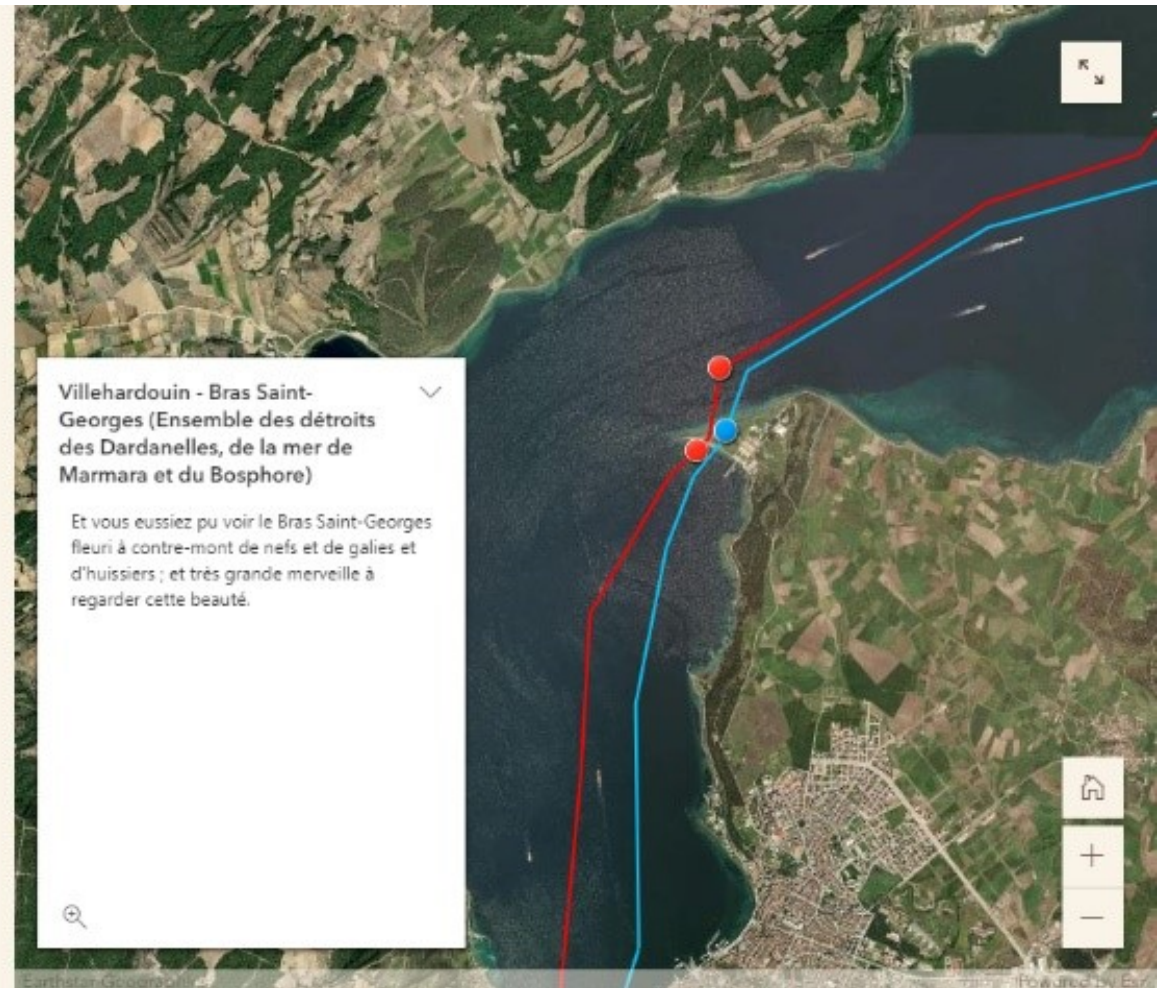
10
/
30



Les croisés arrivent au début juin à l'embouchure de ce que les chroniqueurs appellent le Bras Saint-Georges. Regroupant le détroit des Dardanelles et du Bosphore, il était appelé ainsi en raison du monastère Saint-Georges-de-la-Mange, construit à Constantinople sur les bords de la mer de Marmara.

La flotte jette l'ancre à un port appelé Bouche d'Avie, situé sur le cap de Nagara. Attendant l'arrivée de ceux ayant fait un détour par Andre, les croisés en profitent pour soumettre la ville au varlet et se ravitailler. Alors que Villehardouin parle de la beauté d'Avie et de l'abondance de blés qu'on y capture, Clari rappelle qu'autrefois s'élevait à proximité la légendaire cité de Troie.

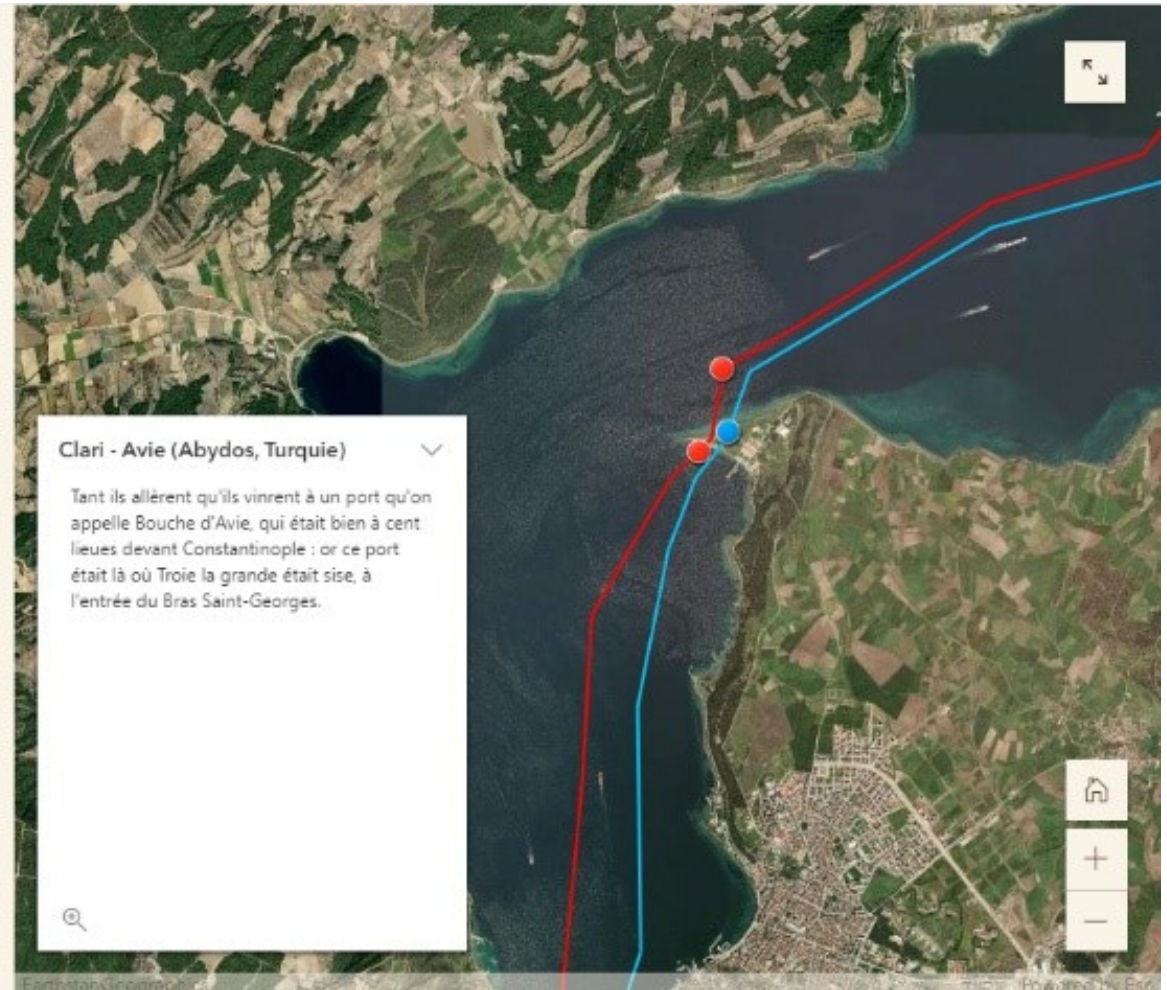
10
/
30



Les croisés arrivent au début juin à l'embouchure de ce que les chroniqueurs appellent le Bras Saint-Georges. Regroupant le détroit des Dardanelles et du Bosphore, il était appelé ainsi en raison du monastère Saint-Georges-de-la-Mange, construit à Constantinople sur les bords de la mer de Marmara.

La flotte jette l'ancre à un port appelé Bouche d'Avie, situé sur le cap de Nagara. Attendant l'arrivée de ceux ayant fait un détour par Andre, les croisés en profitent pour soumettre la ville au varlet et se ravitailler. Alors que Villehardouin parle de la beauté d'Avie et de l'abondance de blés qu'on y capture, Clari rappelle qu'autrefois s'élevait à proximité la légendaire cité de Troie.

10
/
30

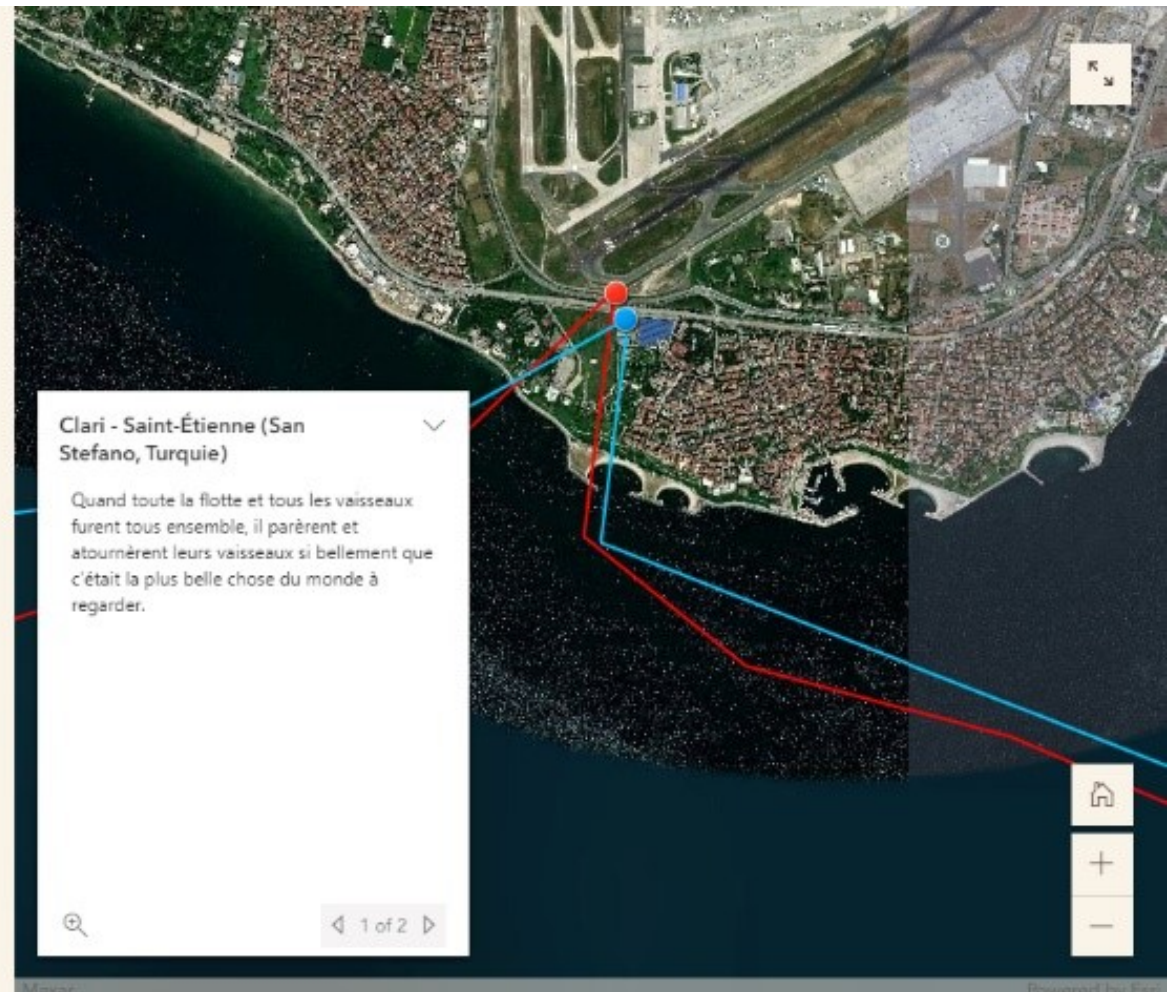


Arrêt au moutier Saint-Étienne (San Stefano, Turquie), 24 Juin 1203

Clari ne donne que peu de détails au sujet de ce dernier arrêt avant d'arriver à Constantinople. Il indique simplement que les croisés se réunissent à une lieue de la ville avant d'y mettre les voiles.

Quant à Villehardouin, il mentionne que les croisés s'arrêtent à ce monastère afin de tenir un parlement au sujet des prochains déplacements de la flotte. Ayant pris port à proximité de Constantinople, l'auteur indique que de nombreux pèlerins s'émerveillent à la vue de l'énorme ville s'étendant à l'horizon.

11
/
30

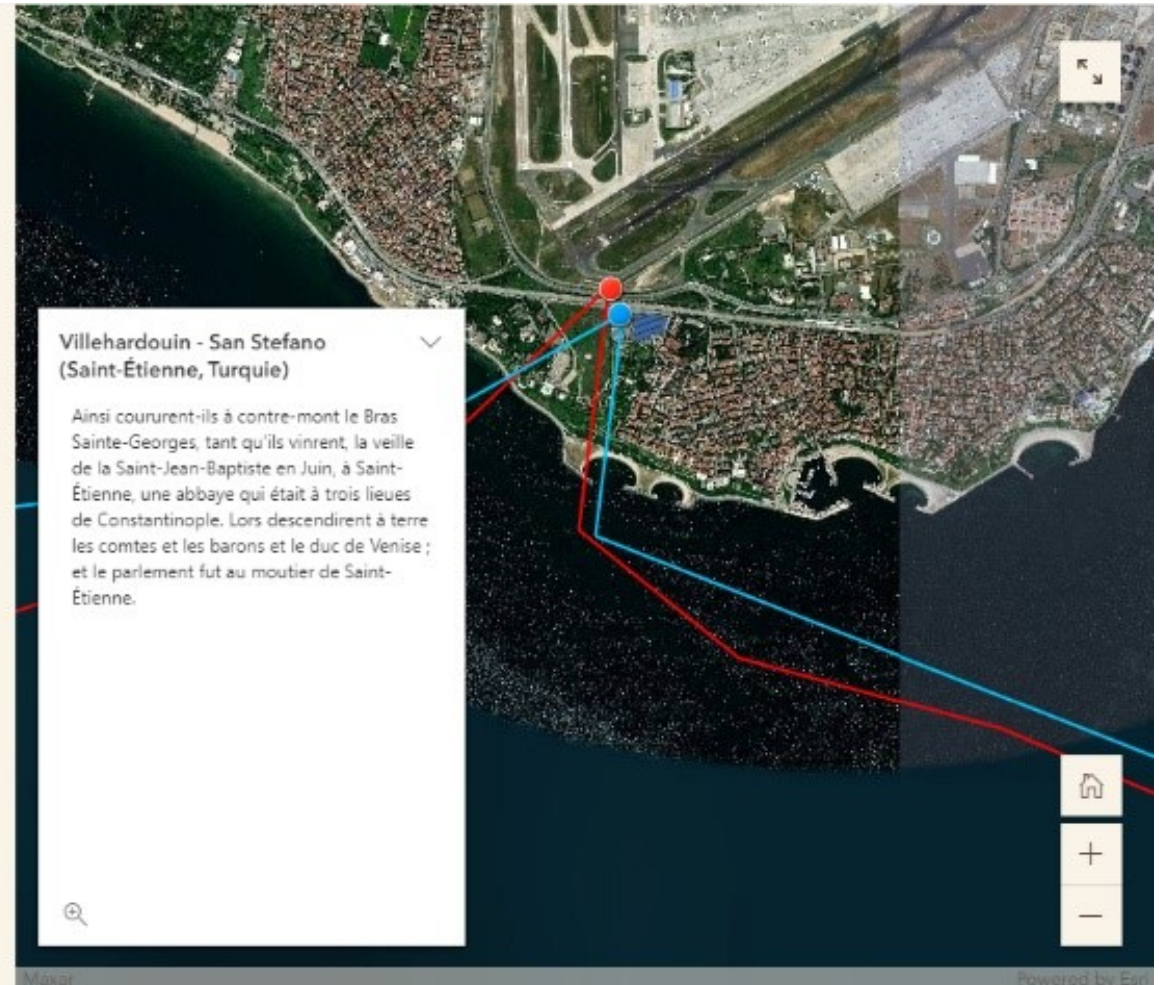


Arrêt au moutier Saint-Étienne (San Stefano, Turquie), 24 Juin 1203

Clari ne donne que peu de détails au sujet de ce dernier arrêt avant d'arriver à Constantinople. Il indique simplement que les croisés se réunissent à une lieue de la ville avant d'y mettre les voiles.

Quant à Villehardouin, il mentionne que les croisés s'arrêtent à ce monastère afin de tenir un parlement au sujet des prochains déplacements de la flotte. Ayant pris port à proximité de Constantinople, l'auteur indique que de nombreux pèlerins s'émerveillent à la vue de l'énorme ville s'étendant à l'horizon.

11
/
30

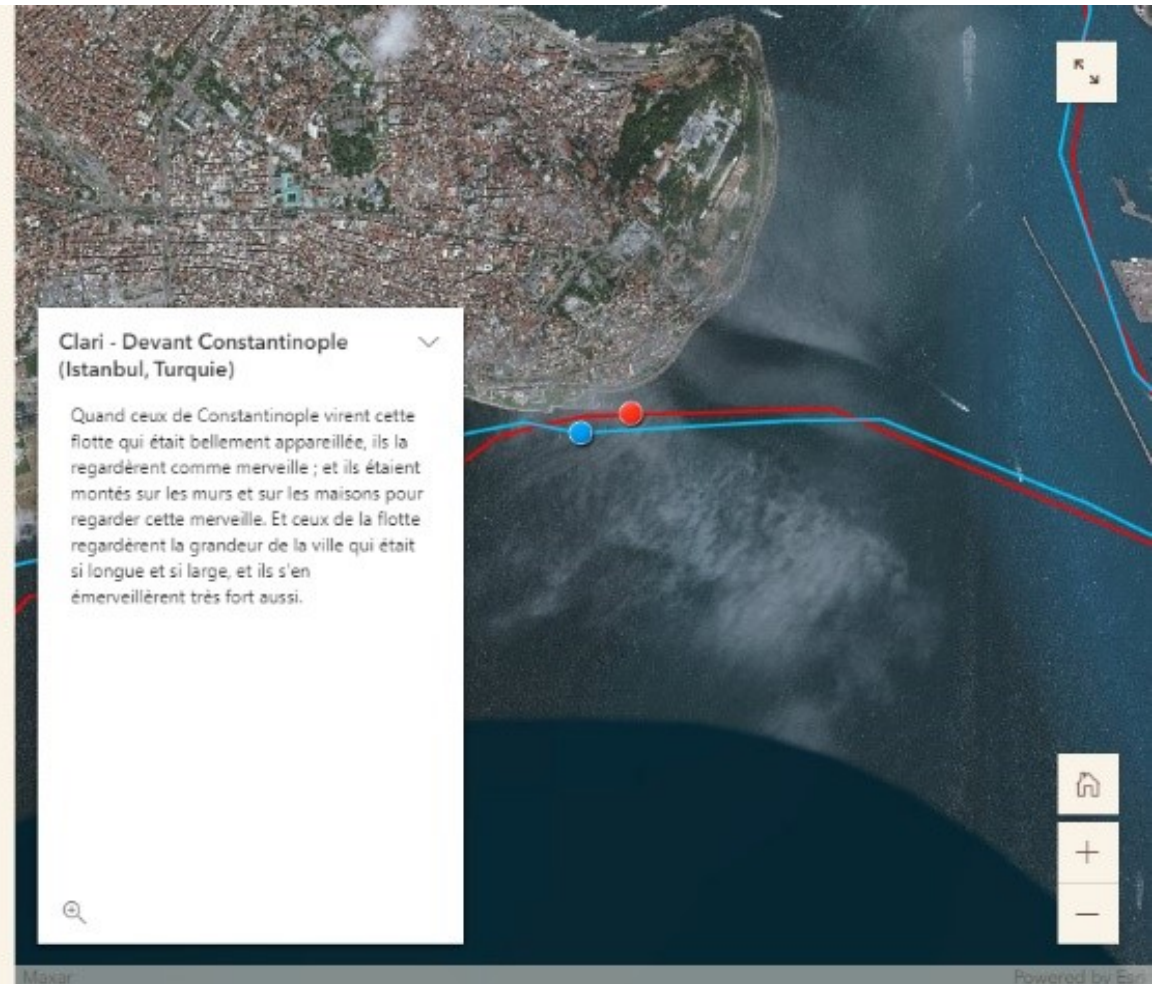


Passage devant Constantinople et arrêt à
Chalcédoine (Kadiköy, Turquie), 25 juin -
26 Juin

Les croisés quittent le monastère Saint-Étienne en direction de Constantinople. Se rendant à Chalcédoine, la flotte passe directement sous les murs de l'imposante ville. Alors que Clari mentionne que les citoyens montent aux murs afin d'admirer la flotte, Villehardouin affirme que les occupants envoient des projectiles sur les navires des pèlerins.

Se dirigeant alors au sud-est, les croisés vont prendre port à Chalcédoine, une villa de campagne appartenant à Alexis III située sur la rive du Bosphore. Le chevalier picard fait uniquement mention de l'accostage, alors que le maréchal détaille la beauté du palais et

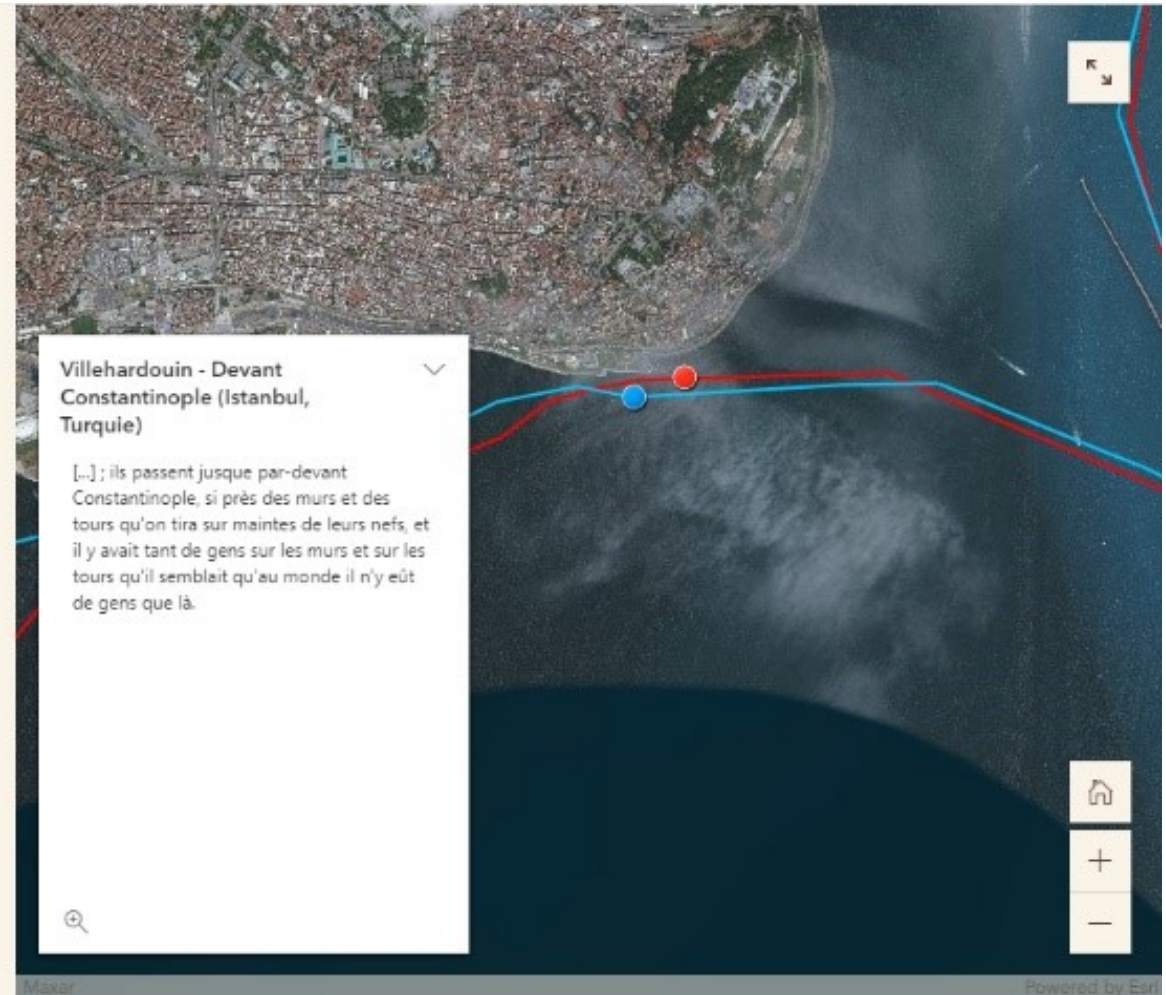
12
/
30



Les croisés quittent le monastère Saint-Étienne en direction de Constantinople. Se rendant à Chalcédoine, la flotte passe directement sous les murs de l'imposante ville. Alors que Clari mentionne que les citoyens montent aux murs afin d'admirer la flotte, Villehardouin affirme que les occupants envoient des projectiles sur les navires des pèlerins.

Se dirigeant alors au sud-est, les croisés vont prendre port à Chalcédoine, une villa de campagne appartenant à Alexis III située sur la rive du Bosphore. Le chevalier picard fait uniquement mention de l'accostage, alors que le maréchal détaille la beauté du palais et la richesse de la contrée.

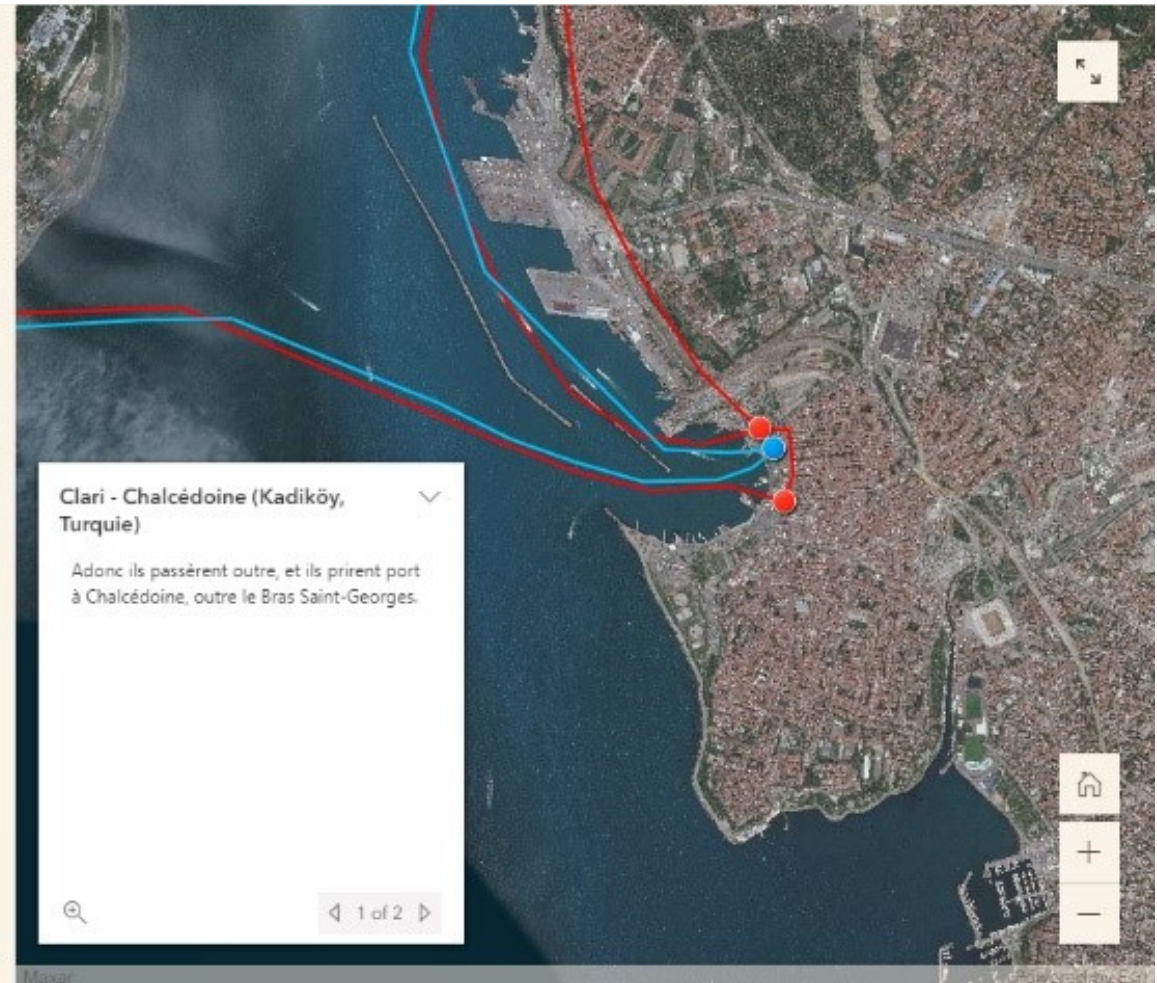
12
/
30



Les croisés quittent le monastère Saint-Étienne en direction de Constantinople. Se rendant à Chalcédoine, la flotte passe directement sous les murs de l'imposante ville. Alors que Clari mentionne que les citoyens montent aux murs afin d'admirer la flotte, Villehardouin affirme que les occupants envoient des projectiles sur les navires des pèlerins.

Se dirigeant alors au sud-est, les croisés vont prendre port à Chalcédoine, une villa de campagne appartenant à Alexis III située sur la rive du Bosphore. Le chevalier picard fait uniquement mention de l'accostage, alors que le maréchal détaille la beauté du palais et la richesse de la contrée.

12
/
30



Les croisés quittent le monastère Saint-Étienne en direction de Constantinople. Se rendant à Chalcédoine, la flotte passe directement sous les murs de l'imposante ville. Alors que Clari mentionne que les citoyens montent aux murs afin d'admirer la flotte, Villehardouin affirme que les occupants envoient des projectiles sur les navires des pèlerins.

Se dirigeant alors au sud-est, les croisés vont prendre port à Chalcédoine, une villa de campagne appartenant à Alexis III située sur la rive du Bosphore. Le chevalier picard fait uniquement mention de l'accostage, alors que le maréchal détaille la beauté du palais et la richesse de la contrée.

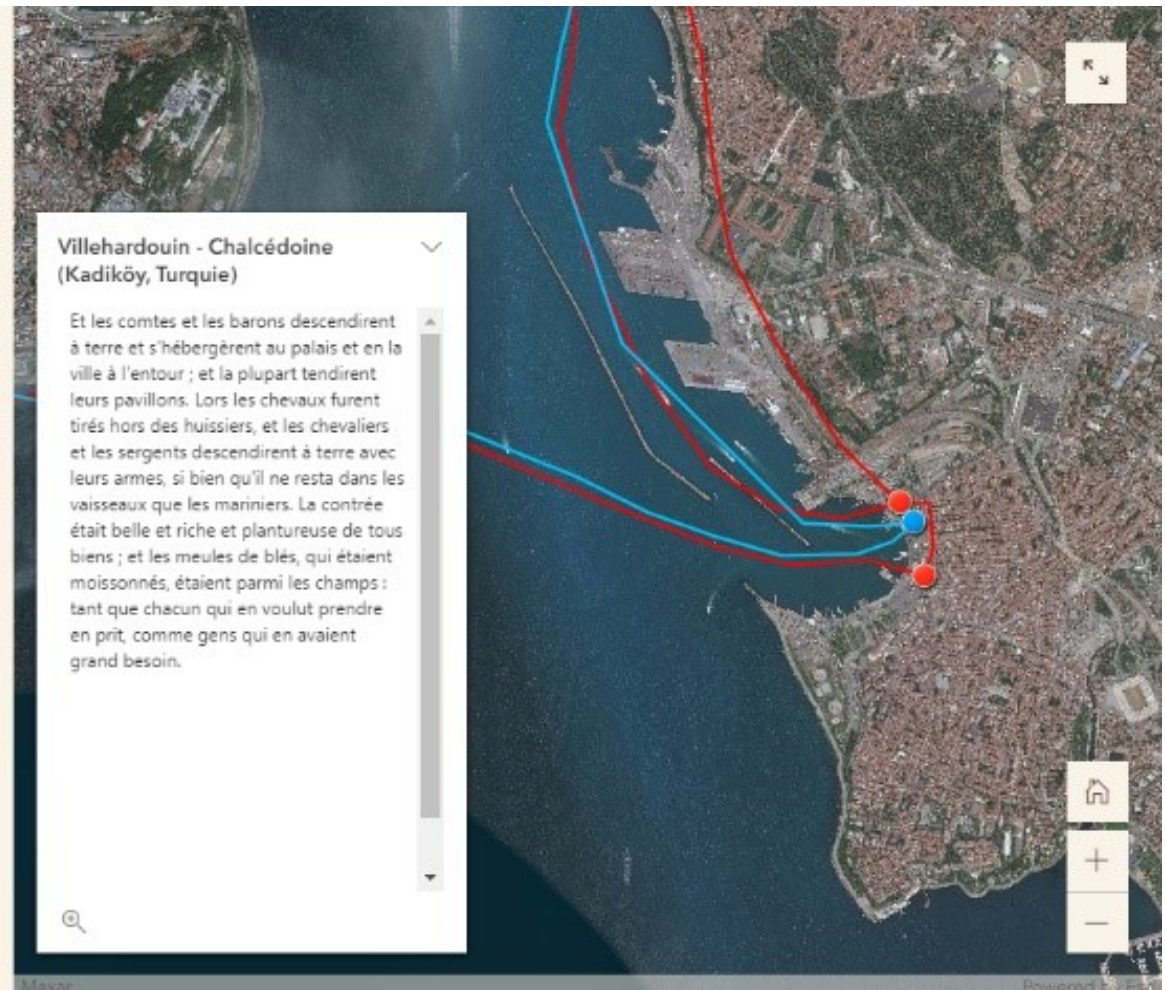
12
/
30



Les croisés quittent le monastère Saint-Étienne en direction de Constantinople. Se rendant à Chalcédoine, la flotte passe directement sous les murs de l'imposante ville. Alors que Clari mentionne que les citoyens montent aux murs afin d'admirer la flotte, Villehardouin affirme que les occupants envoient des projectiles sur les navires des pèlerins.

Se dirigeant alors au sud-est, les croisés vont prendre port à Chalcédoine, une villa de campagne appartenant à Alexis III située sur la rive du Bosphore. Le chevalier picard fait uniquement mention de l'accostage, alors que le maréchal détaille la beauté du palais et la richesse de la contrée.

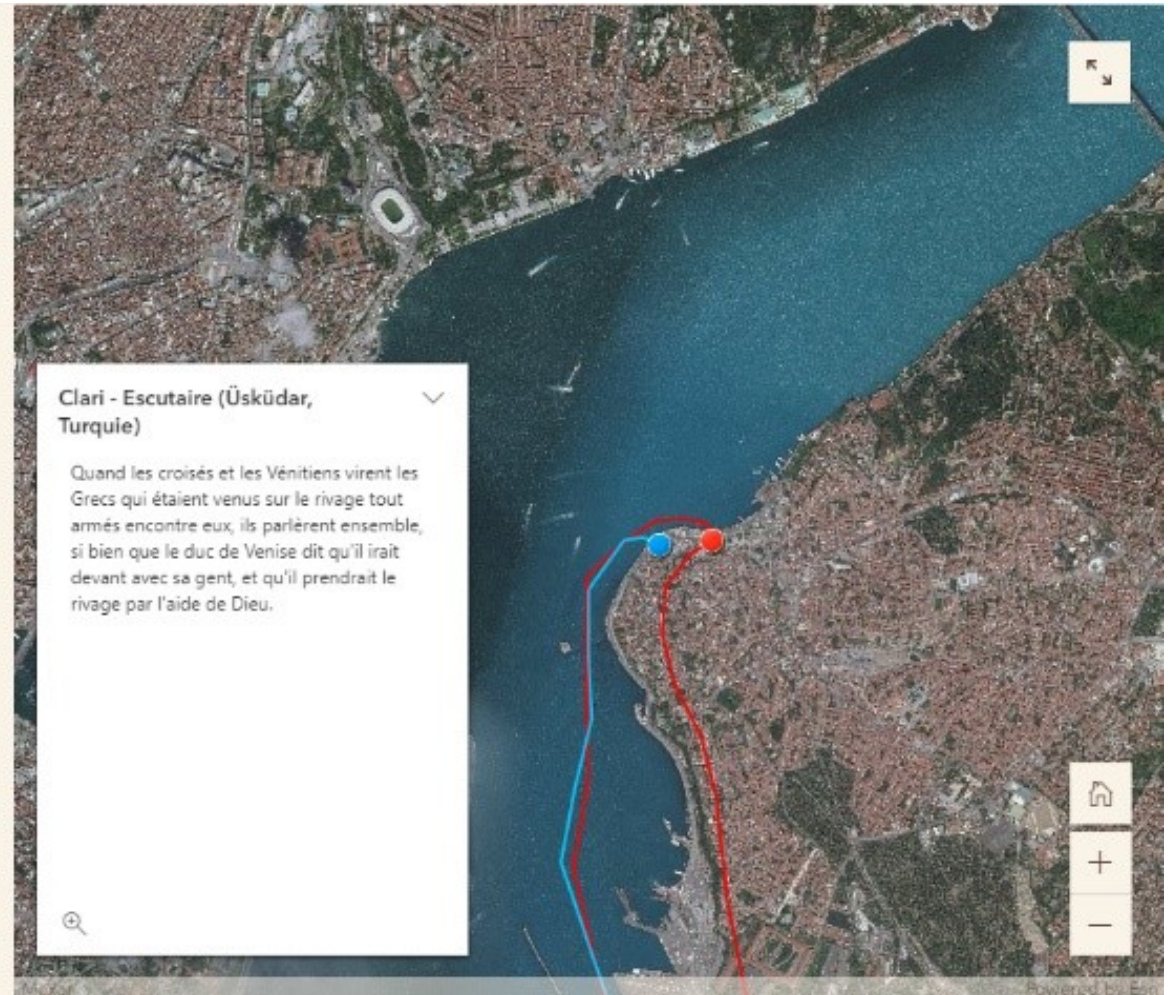
12
/
30



Déplacement vers l'Escutaire (Üsküdar) et affrontements contre le mégaduc, 26 Juin - 4 Juillet

Après avoir passé deux jours à Chalcédoine, les croisés font route vers le nord à une autre résidence impériale appelée l'Escutaire. Ce palais était situé sur la pointe asiatique du Bosphore, tout juste en face de Péra et à environ une lieue de Constantinople. Une partie des Latins s'y rend en navire, alors que l'autre s'y rend à pied ou à cheval. Bien que Villehardouin soit clair à ce sujet, Clari semble mal faire la différence entre Chalcédoine et l'Escutaire.

Séjournant à ce palais jusqu'à nouvel ordre, une troupe de pèlerins parcourant la terre croisent un détachement de l'armée byzantine dirigée par le grand amiral d'Alexis III. Michel Struphno. Les deux armées



Déplacement vers l'Escutaire (Üsküdar) et affrontements contre le mégaduc, 26 Juin - 4 Juillet

Après avoir passé deux jours à Chalcédoine, les croisés font route vers le nord à une autre résidence impériale appelée l'Escutaire. Ce palais était situé sur la pointe asiatique du Bosphore, tout juste en face de Péra et à environ une lieue de Constantinople. Une partie des Latins s'y rend en navire, alors que l'autre s'y rend à pied ou à cheval. Bien que Villehardouin soit clair à ce sujet, Clari semble mal faire la différence entre Chalcédoine et l'Escutaire.

Séjournant à ce palais jusqu'à nouvel ordre, une troupe de pèlerins parcourant la terre croisent un détachement de l'armée byzantine dirigée par le grand amiral d'Alexis

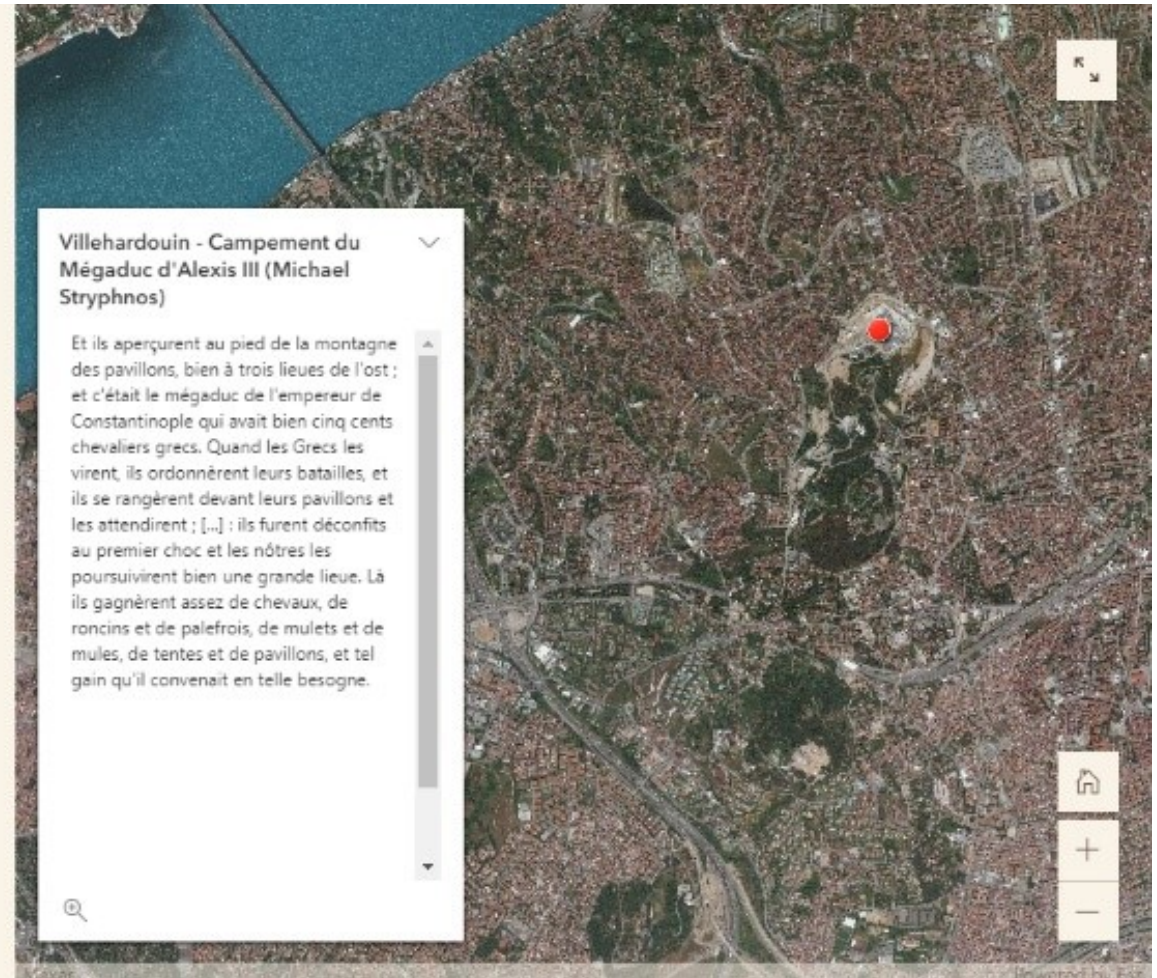
III. Michel Stymphnos. Les deux armées



environ une lieue de Constantinople. Une partie des Latins s'y rend en navire, alors que l'autre s'y rend à pied ou à cheval. Bien que Villehardouin soit clair à ce sujet, Clari semble mal faire la différence entre Chalcédoine et l'Escutaire.

Séjournant à ce palais jusqu'à nouvel ordre, une troupe de pèlerins parcourant la terre croisent un détachement de l'armée byzantine dirigée par le grand amiral d'Alexis III, Michel Stryphnos. Les deux armées s'affrontent aux pieds de la colline de Çamlıca, s'élevant à trois lieues à l'Est de l'Üsküdar. Après leur victoire, les Occidentaux apportent un important butin constitué d'armes et de chevaux à l'Escutaire. Uniquement Villehardouin fait mention de cet affrontement.

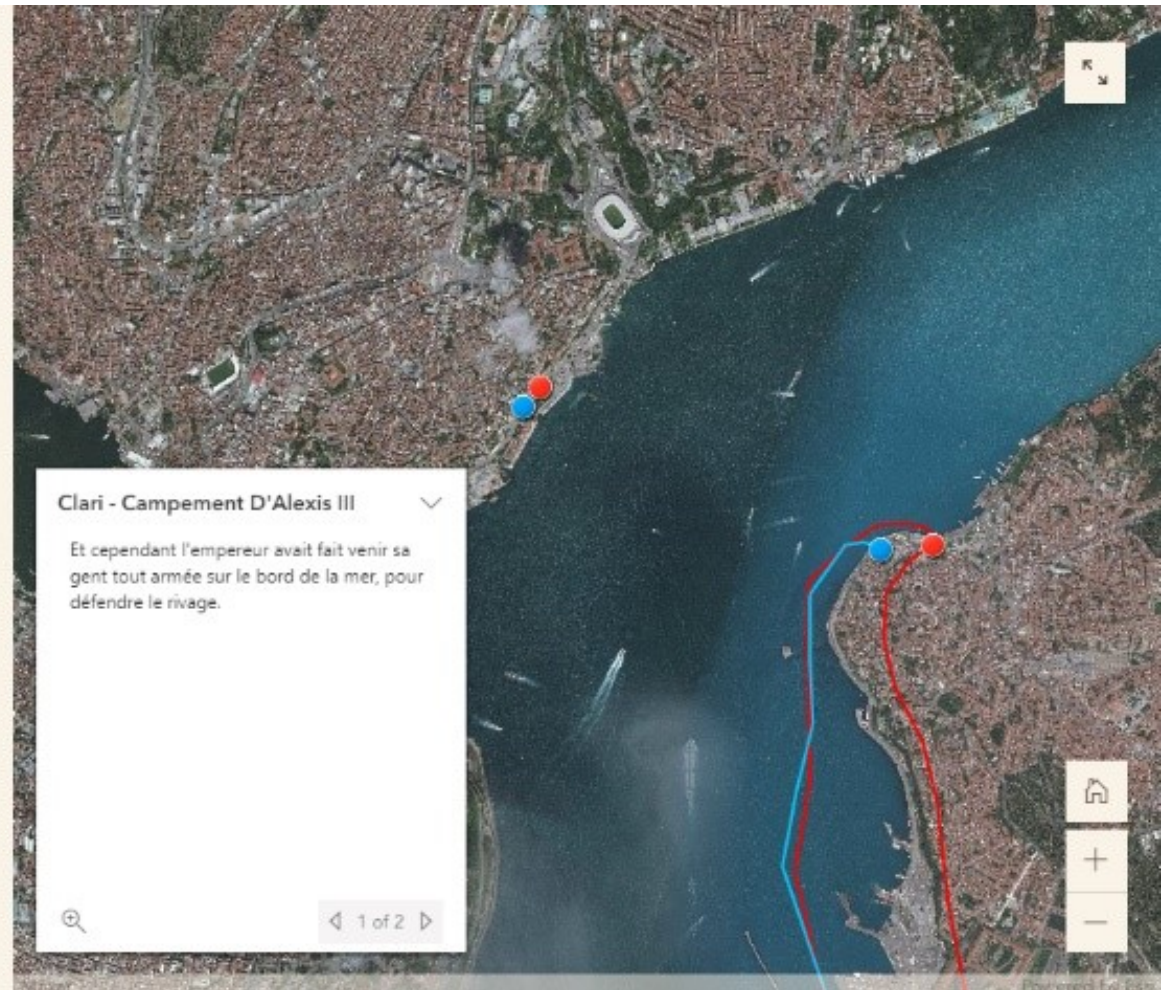
13
/
30



environ une lieue de Constantinople. Une partie des Latins s'y rend en navire, alors que l'autre s'y rend à pied ou à cheval. Bien que Villehardouin soit clair à ce sujet, Clari semble mal faire la différence entre Chalcédoine et l'Escutaire.

Séjournant à ce palais jusqu'à nouvel ordre, une troupe de pèlerins parcourant la terre croisent un détachement de l'armée byzantine dirigée par le grand amiral d'Alexis III, Michel Stryphnos. Les deux armées s'affrontent aux pieds de la colline de Çamlıca, s'élevant à trois lieues à l'Est de l'Üsküdar. Après leur victoire, les Occidentaux apportent un important butin constitué d'armes et de chevaux à l'Escutaire. Uniquement Villehardouin fait mention de cet affrontement.

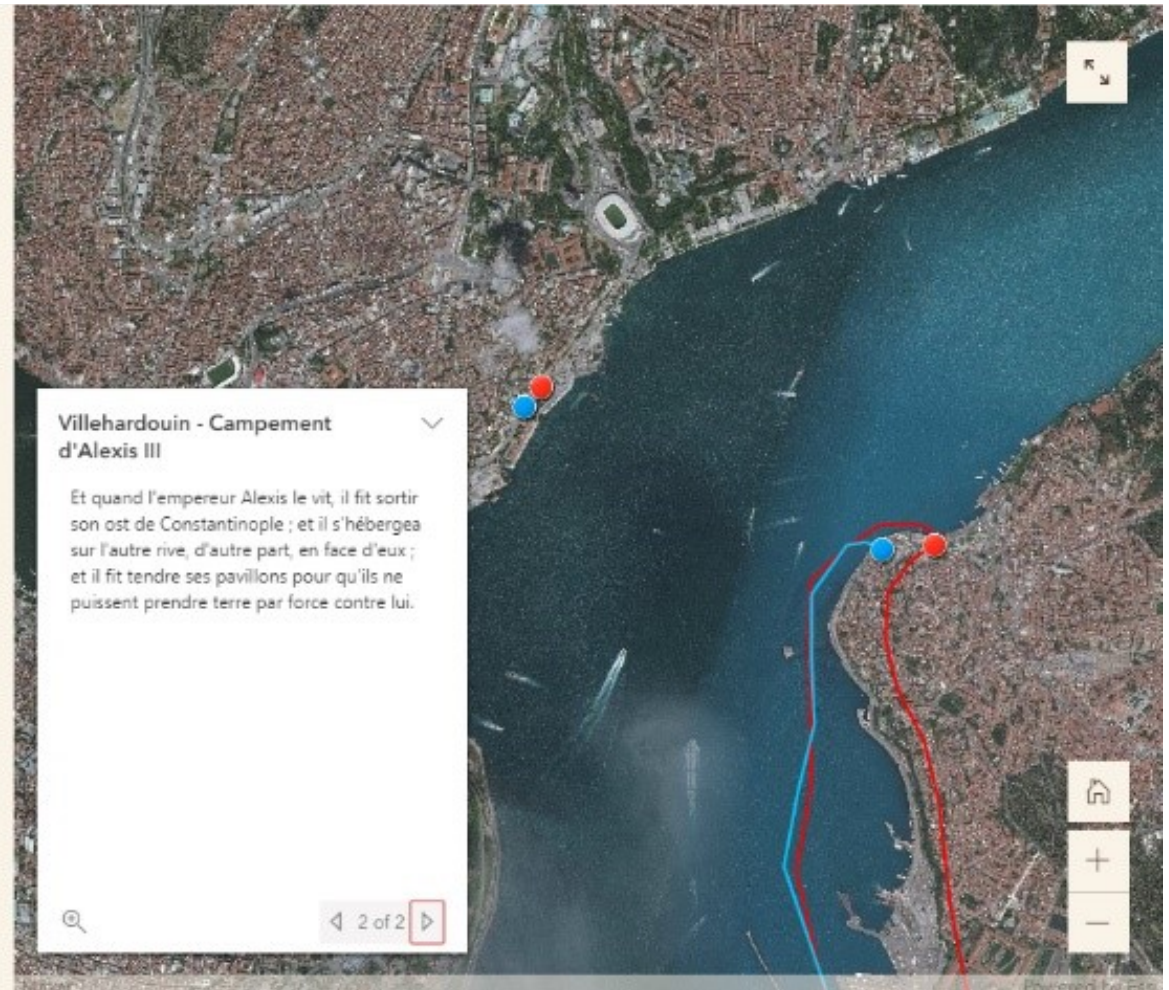
13
/
30



environ une lieue de Constantinople. Une partie des Latins s'y rend en navire, alors que l'autre s'y rend à pied ou à cheval. Bien que Villehardouin soit clair à ce sujet, Clari semble mal faire la différence entre Chalcédoine et l'Escutaire.

Séjournant à ce palais jusqu'à nouvel ordre, une troupe de pèlerins parcourant la terre croisent un détachement de l'armée byzantine dirigée par le grand amiral d'Alexis III, Michel Stryphnos. Les deux armées s'affrontent aux pieds de la colline de Çamlıca, s'élevant à trois lieues à l'Est de l'Üsküdar. Après leur victoire, les Occidentaux apportent un important butin constitué d'armes et de chevaux à l'Escutaire. Uniquement Villehardouin fait mention de cet affrontement.

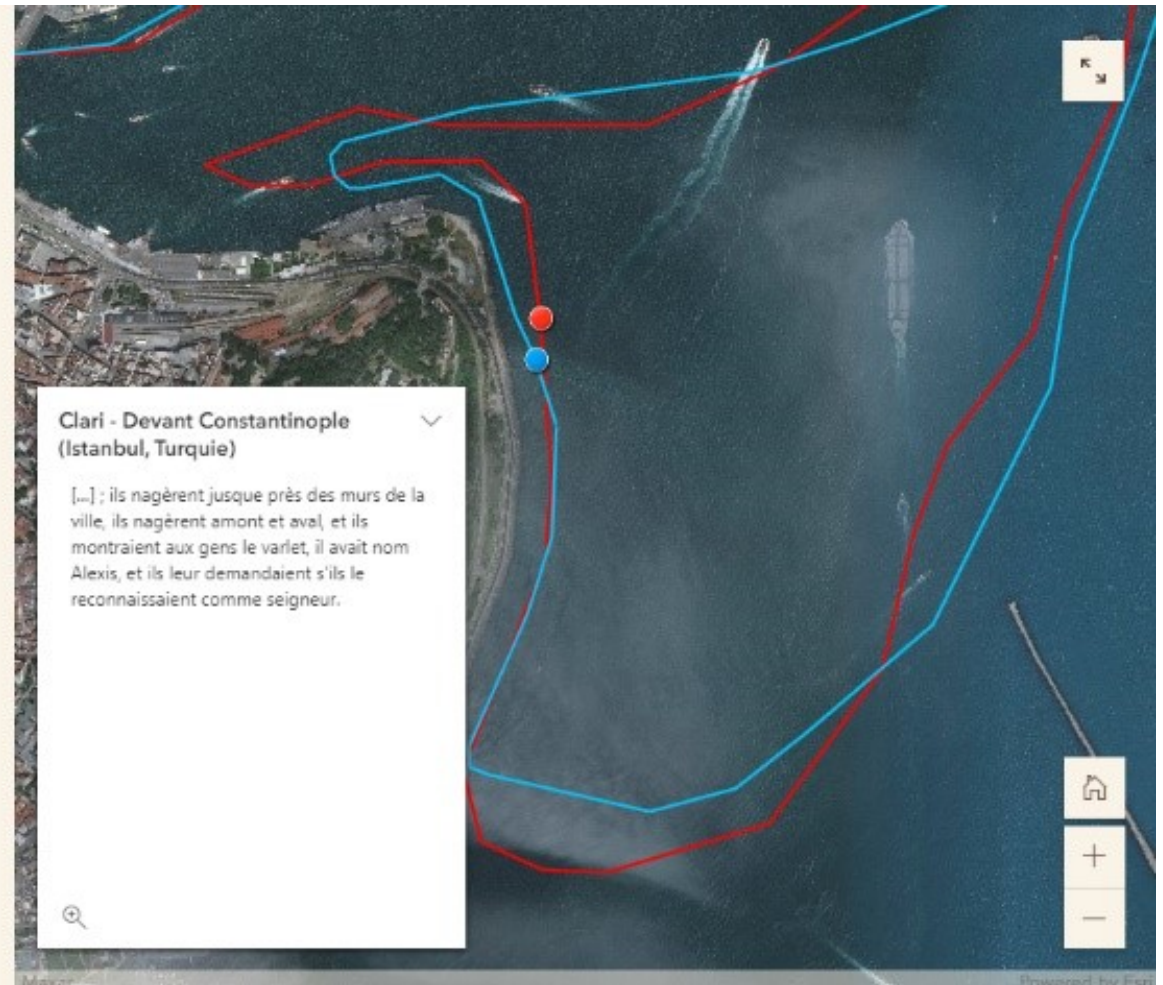
13
/
30



Présentation du varlet Alexis aux gens de Constantinople, puis la prise de la tour de Galata, 4 Juillet - 7 Juillet

Persuadés que les citoyens de Constantinople attendent avec impatience le retour de leur souverain légitime, les hauts barons de la croisade emmènent le varlet Alexis en leurs vaisseaux passer sous les murs de Constantinople. Les dirigeants espéraient ainsi créer un mouvement de sympathie en faveur du prince, ce qui aurait permis de prendre la ville sans combat. À leur grande déception, les Grecs n'acclament pas le jeune Alexis comme leur empereur véritable, et les navires sont forcés de retourner à l'Escutaire.

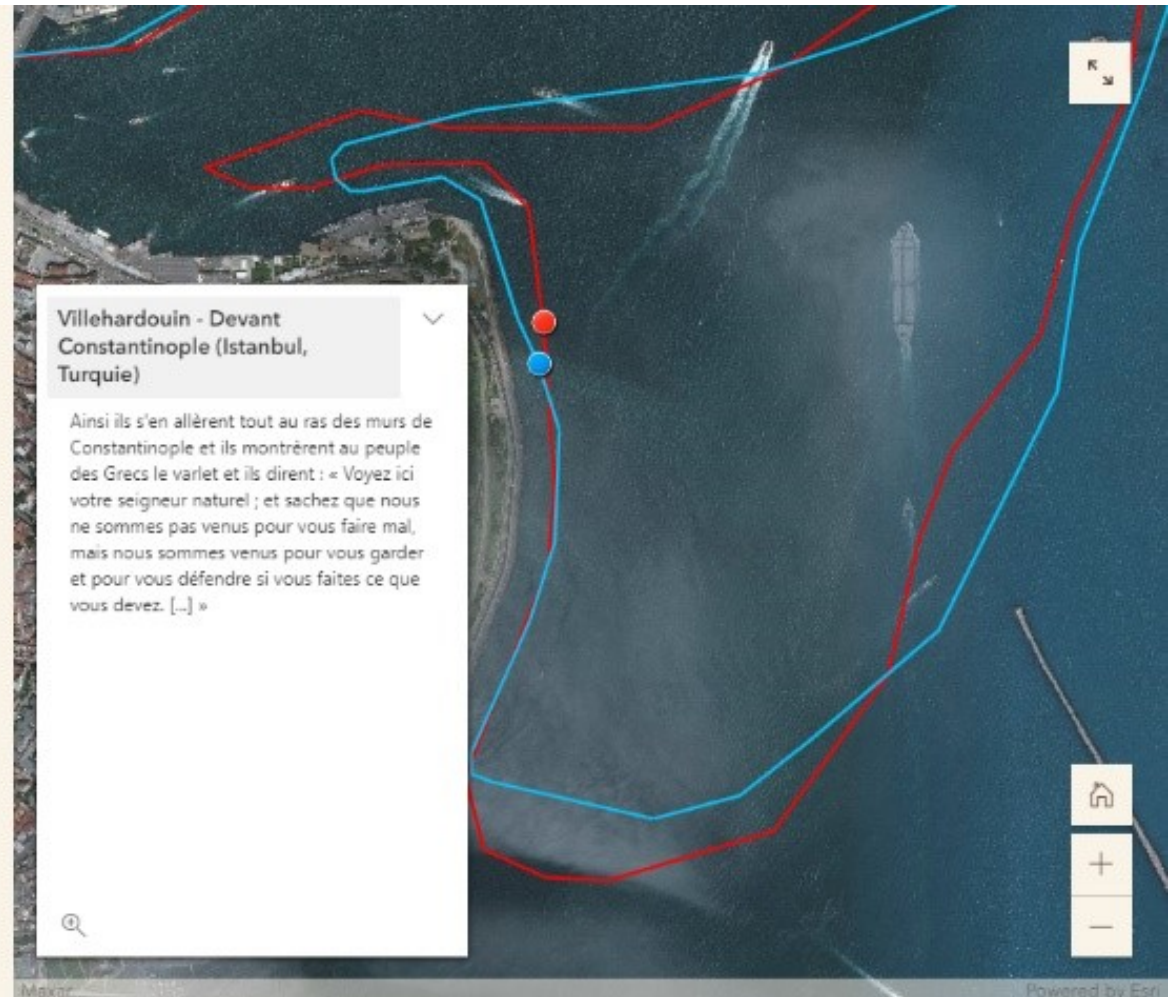
- 14 / 30 Dans l'impossibilité de détrôner Alexis III de façon pacifique, les croisés commencent l'assaut sur Constantinople le 5 juillet 1203.



Présentation du varlet Alexis aux gens de Constantinople, puis la prise de la tour de Galata, 4 Juillet - 7 Juillet

Persuadés que les citoyens de Constantinople attendent avec impatience le retour de leur souverain légitime, les hauts barons de la croisade emmènent le varlet Alexis en leurs vaisseaux passer sous les murs de Constantinople. Les dirigeants espéraient ainsi créer un mouvement de sympathie en faveur du prince, ce qui aurait permis de prendre la ville sans combat. À leur grande déception, les Grecs n'acclament pas le jeune Alexis comme leur empereur véritable, et les navires sont forcés de retourner à l'Escutaire.

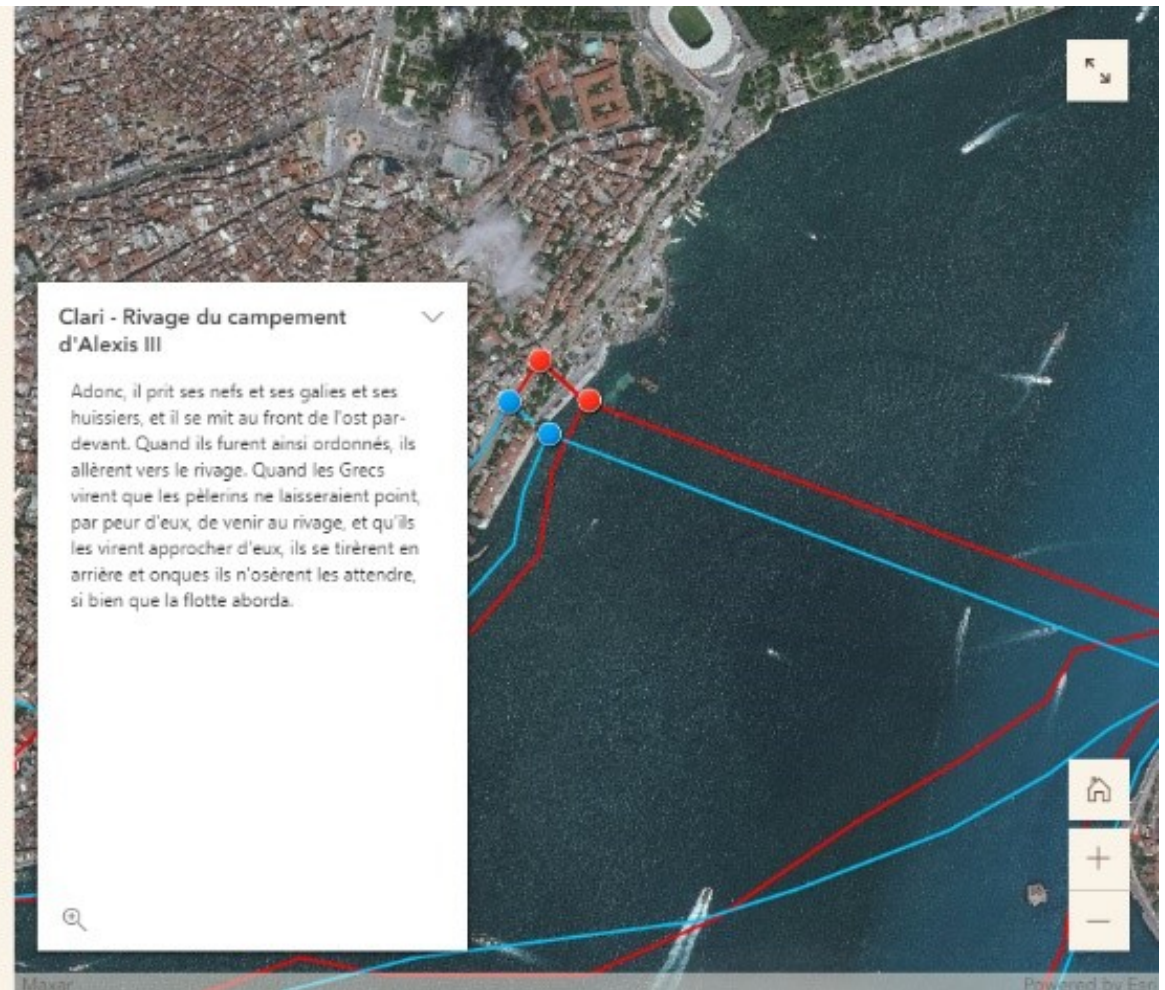
14 / 30 Dans l'impossibilité de détrôner Alexis III de façon pacifique, les croisés commencent l'assaut sur Constantinople le 5 juillet 1203.



navires sont forcés de retourner à l'escutaire.

Dans l'impossibilité de détrôner Alexis III de façon pacifique, les croisés commencent l'assaut sur Constantinople le 5 juillet 1203. La flotte traverse tout d'abord le Bras Saint-Georges pour affronter les troupes de l'empereur protégeant le rivage de la région de Péra et l'entrée de la Corne d'or. Selon les deux auteurs, les troupes byzantines sont rapidement vaincues et celles-ci doivent fuir au nord, jusqu'au pont de Constantinople, pour trouver refuge dans la ville. On décide ensuite de loger l'ost dans l'Estanor, quartier juif de Constantinople, situé tout juste en face de la tour de Galata.

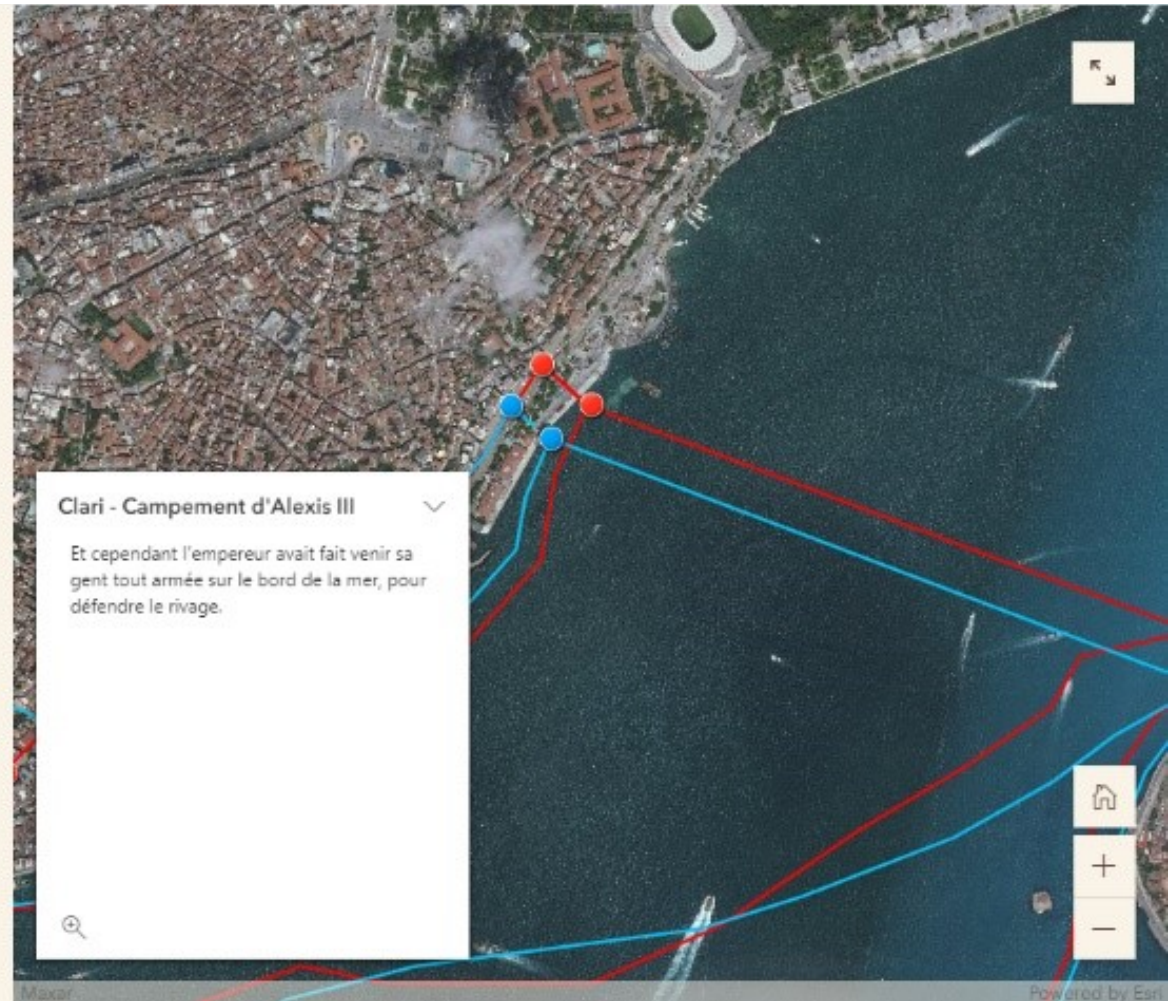
La flotte vénitienne ne peut toujours pas s'engager dans le port de Constantinople : une énorme chaîne en fer fixée entre la ville et la tour de Galata en bloque toujours



navires sont forcés de retourner à l'Escutaire.

Dans l'impossibilité de détrôner Alexis III de façon pacifique, les croisés commencent l'assaut sur Constantinople le 5 juillet 1203. La flotte traverse tout d'abord le Bras Saint-Georges pour affronter les troupes de l'empereur protégeant le rivage de la région de Péra et l'entrée de la Corne d'or. Selon les deux auteurs, les troupes byzantines sont rapidement vaincues et celles-ci doivent fuir au nord, jusqu'au pont de Constantinople, pour trouver refuge dans la ville. On décide ensuite de loger l'ost dans l'Estanor, quartier juif de Constantinople, situé tout juste en face de la tour de Galata.

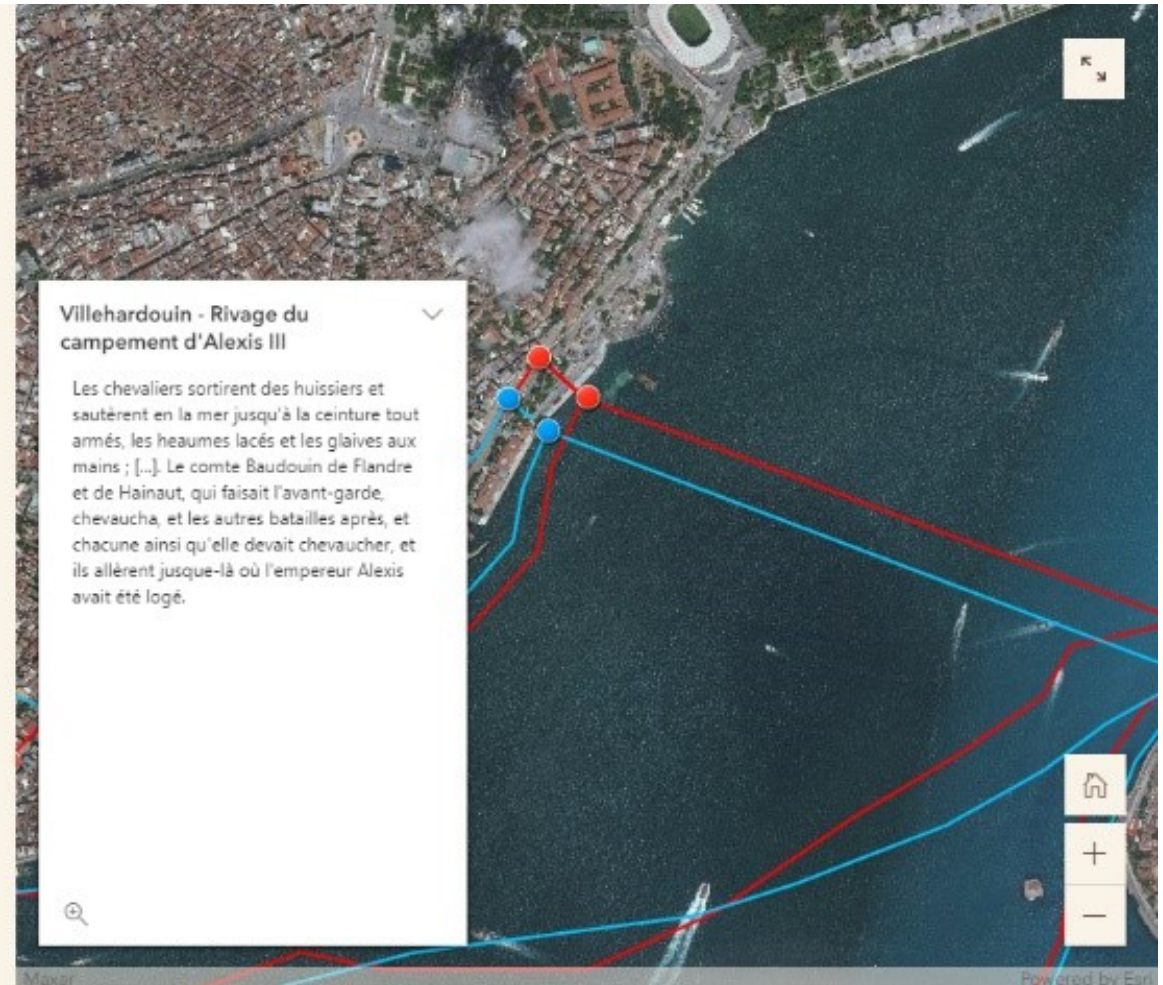
La flotte vénitienne ne peut toujours pas s'engager dans le port de Constantinople : une énorme chaîne en fer fixée entre la ville et la tour de Galata en bloque toujours



navires sont forcés de retourner à l'Escutaire.

Dans l'impossibilité de détrôner Alexis III de façon pacifique, les croisés commencent l'assaut sur Constantinople le 5 juillet 1203. La flotte traverse tout d'abord le Bras Saint-Georges pour affronter les troupes de l'empereur protégeant le rivage de la région de Péra et l'entrée de la Corne d'or. Selon les deux auteurs, les troupes byzantines sont rapidement vaincues et celles-ci doivent fuir au nord, jusqu'au pont de Constantinople, pour trouver refuge dans la ville. On décide ensuite de loger l'ost dans l'Estanor, quartier juif de Constantinople, situé tout juste en face de la tour de Galata.

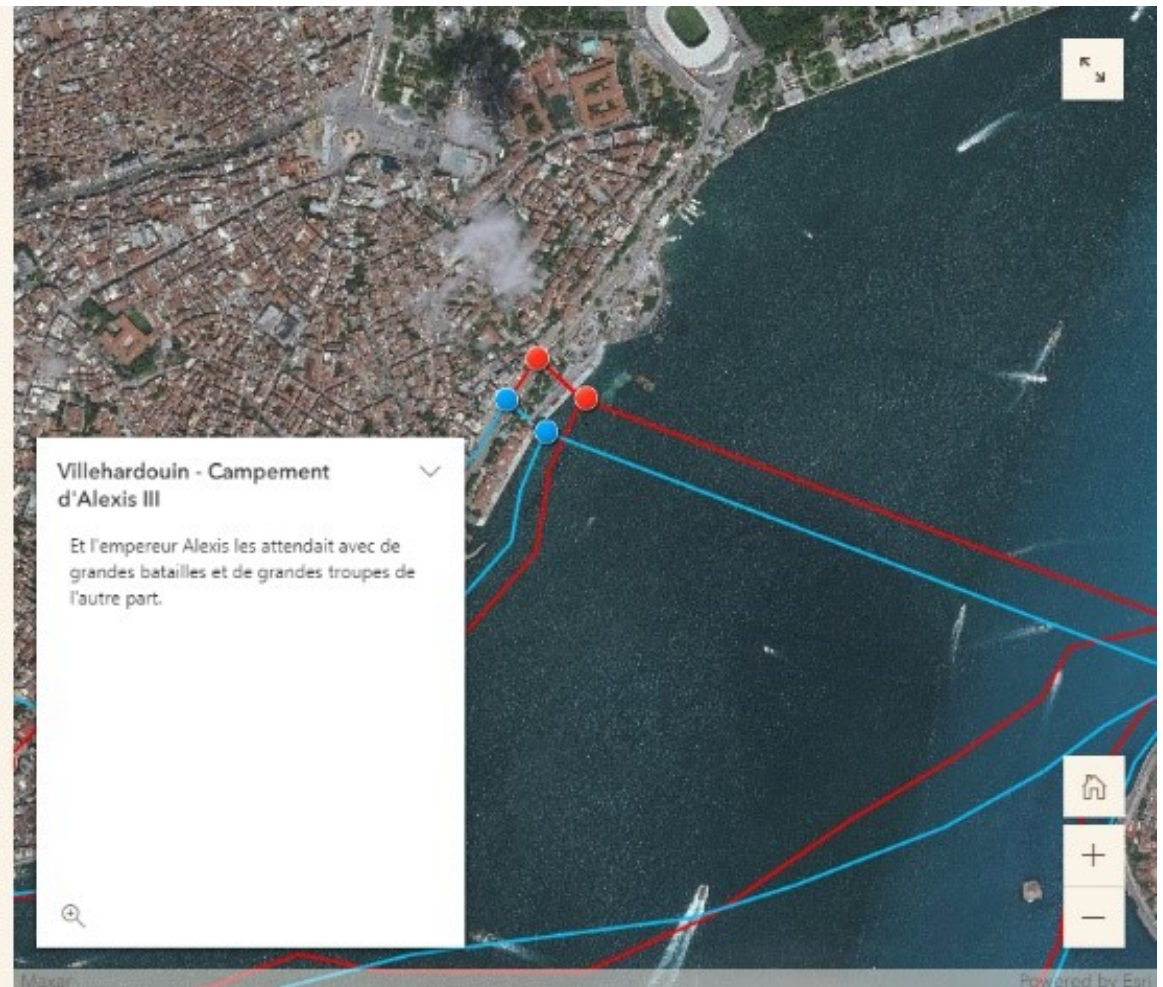
14 / 30 La flotte vénitienne ne peut toujours pas s'engager dans le port de Constantinople : une énorme chaîne en fer fixée entre la ville et la tour de Galata en bloque toujours



navires sont forcés de retourner à l'escutaire.

Dans l'impossibilité de détrôner Alexis III de façon pacifique, les croisés commencent l'assaut sur Constantinople le 5 juillet 1203. La flotte traverse tout d'abord le Bras Saint-Georges pour affronter les troupes de l'empereur protégeant le rivage de la région de Péra et l'entrée de la Corne d'or. Selon les deux auteurs, les troupes byzantines sont rapidement vaincues et celles-ci doivent fuir au nord, jusqu'au pont de Constantinople, pour trouver refuge dans la ville. On décide ensuite de loger l'ost dans l'Estanor, quartier juif de Constantinople, situé tout juste en face de la tour de Galata.

La flotte vénitienne ne peut toujours pas s'engager dans le port de Constantinople : une énorme chaîne en fer fixée entre la ville et la tour de Galata en bloque toujours



La flotte vénitienne ne peut toujours pas s'engager dans le port de Constantinople : une énorme chaîne en fer fixée entre la ville et la tour de Galata en bloque toujours l'accès. Ainsi, le 6 juillet, les croisés prennent d'assaut la tour et s'en emparent.

Villehardouin décrit avec détail l'allure impressionnante de la tour et l'affrontement entre Grecs et Latins. Quant à Clari, il mentionne brièvement que la tour est prise par ordre des hauts barons de la croisade, sans fournir plus de précisions. Il est donc possible d'affirmer que celui-ci ne prend pas part aux combats.

Le lendemain, 7 juillet 1203, les vaisseaux italiens pénètrent dans la Corne d'or.



La flotte vénitienne ne peut toujours pas s'engager dans le port de Constantinople : une énorme chaîne en fer fixée entre la ville et la tour de Galata en bloque toujours l'accès. Ainsi, le 6 juillet, les croisés prennent d'assaut la tour et s'en emparent. Villehardouin décrit avec détail l'allure impressionnante de la tour et l'affrontement entre Grecs et Latins. Quant à Clari, il mentionne brièvement que la tour est prise par ordre des hauts barons de la croisade, sans fournir plus de précisions. Il est donc possible d'affirmer que celui-ci ne prend pas part aux combats.

Le lendemain, 7 juillet 1203, les vaisseaux italiens pénètrent dans la Corne d'or.



La flotte vénitienne ne peut toujours pas s'engager dans le port de Constantinople : une énorme chaîne en fer fixée entre la ville et la tour de Galata en bloque toujours l'accès. Ainsi, le 6 juillet, les croisés prennent d'assaut la tour et s'en emparent.

Villehardouin décrit avec détail l'allure impressionnante de la tour et l'affrontement entre Grecs et Latins. Quant à Clari, il mentionne brièvement que la tour est prise par ordre des hauts barons de la croisade, sans fournir plus de précisions. Il est donc possible d'affirmer que celui-ci ne prend pas part aux combats.

Le lendemain, 7 juillet 1203, les vaisseaux italiens pénètrent dans la Corne d'or.



La flotte vénitienne ne peut toujours pas s'engager dans le port de Constantinople : une énorme chaîne en fer fixée entre la ville et la tour de Galata en bloque toujours l'accès. Ainsi, le 6 juillet, les croisés prennent d'assaut la tour et s'en emparent.

Villehardouin décrit avec détail l'allure impressionnante de la tour et l'affrontement entre Grecs et Latins. Quant à Clari, il mentionne brièvement que la tour est prise par ordre des hauts barons de la croisade, sans fournir plus de précisions. Il est donc possible d'affirmer que celui-ci ne prend pas part aux combats.

Le lendemain, 7 juillet 1203, les vaisseaux italiens pénètrent dans la Corne d'or.



La flotte vénitienne ne peut toujours pas s'engager dans le port de Constantinople : une énorme chaîne en fer fixée entre la ville et la tour de Galata en bloque toujours l'accès. Ainsi, le 6 juillet, les croisés prennent d'assaut la tour et s'en emparent. Villehardouin décrit avec détail l'allure impressionnante de la tour et l'affrontement entre Grecs et Latins. Quant à Clari, il mentionne brièvement que la tour est prise par ordre des hauts barons de la croisade, sans fournir plus de précisions. Il est donc possible d'affirmer que celui-ci ne prend pas part aux combats.

Le lendemain, 7 juillet 1203, les vaisseaux italiens pénètrent dans la Corne d'or.



La première prise de Constantinople, 10 Juillet - 17 Juillet 1203

Après un séjour de quatre jours à l'Estanor et de nombreuses discussions, les croisés décident d'assiéger Constantinople sur deux fronts. Les Français passeraient par la terre, et les Vénitiens par le port en utilisant leurs navires. Ainsi, le 10 juillet, les Français longent le port vers le nord jusqu'au pont de Constantinople récemment détruit par les Byzantins. Une fois ce pont reconstruit, les pèlerins se rendent devant les murailles du quartier des Blachernes et bâtissent un camp fortifié entre le palais de l'empereur et le Château de Bohémond (monastère de Kosmidion).

15
/
30

Les Français assiègent la porte des
Blachernes du 11 au 16 juillet sans succès,



La première prise de Constantinople, 10 Juillet - 17 Juillet 1203

Après un séjour de quatre jours à l'Estanor et de nombreuses discussions, les croisés décident d'assiéger Constantinople sur deux fronts. Les Français passeraient par la terre, et les Vénitiens par le port en utilisant leurs navires. Ainsi, le 10 juillet, les Français longent le port vers le nord jusqu'au pont de Constantinople récemment détruit par les Byzantins. Une fois ce pont reconstruit, les pèlerins se rendent devant les murailles du quartier des Blachernes et bâtissent un camp fortifié entre le palais de l'empereur et le Château de Bohémond (monastère de Kosmidion).

15

/ 30

Les Français assiègent la porte des Blachernes du 11 au 16 juillet sans succès,



La première prise de Constantinople, 10 Juillet - 17 Juillet 1203

Après un séjour de quatre jours à l'Estanor et de nombreuses discussions, les croisés décident d'assiéger Constantinople sur deux fronts. Les Français passeraient par la terre, et les Vénitiens par le port en utilisant leurs navires. Ainsi, le 10 juillet, les Français longent le port vers le nord jusqu'au pont de Constantinople récemment détruit par les Byzantins. Une fois ce pont reconstruit, les pèlerins se rendent devant les murailles du quartier des Blachernes et bâtissent un camp fortifié entre le palais de l'empereur et le Château de Bohémond (monastère de Kosmidion).

15
/
30

Les Français assiègent la porte des



La première prise de Constantinople, 10 Juillet - 17 Juillet 1203

Après un séjour de quatre jours à l'Estanor et de nombreuses discussions, les croisés décident d'assiéger Constantinople sur deux fronts. Les Français passeraient par la terre, et les Vénitiens par le port en utilisant leurs navires. Ainsi, le 10 juillet, les Français longent le port vers le nord jusqu'au pont de Constantinople récemment détruit par les Byzantins. Une fois ce pont reconstruit, les pèlerins se rendent devant les murailles du quartier des Blachernes et bâtissent un camp fortifié entre le palais de l'empereur et le Château de Bohémond (monastère de Kosmidion).

15
/
30

Les Français assiègent la porte des



Les Français assiègent la porte des Blachernes du 11 au 16 juillet sans succès, repoussant durant cette période deux attaques byzantines. Ce n'est que le 17 juillet que les Vénitiens entament l'assaut des murs de la Corne d'or à l'aide d'échelles fixées aux mats des nefs. Nicéas Choniatès affirme que les Italiens s'attaquent principalement à la porte du Pétrion. Villehardouin et Clari ne participent pas aux combats dans le port, mais affirment malgré tout que les Vénitiens parviennent à grimper aux murs et à s'emparer de plusieurs tours de garde. Devant le succès de l'assaut, les défenseurs abandonnent ce segment de la muraille aux Italiens et se retranchent dans la cité.

15
/
30



Les Français assiègent la porte des Blachernes du 11 au 16 juillet sans succès, repoussant durant cette période deux attaques byzantines. Ce n'est que le 17 juillet que les Vénitiens entament l'assaut des murs de la Corne d'or à l'aide d'échelles fixées aux mats des nefs. Nicéas Choniâtès affirme que les Italiens s'attaquent principalement à la porte du Pétrion. Villehardouin et Clari ne participent pas aux combats dans le port, mais affirment malgré tout que les Vénitiens parviennent à grimper aux murs et à s'emparer de plusieurs tours de garde. Devant le succès de l'assaut, les défenseurs abandonnent ce segment de la muraille aux Italiens et se retranchent dans la cité.

15
/
30



Tour de Galata, 2005

À cette tour était accrochée une énorme chaîne en fer qui s'étendait de la région de Péra jusqu'aux murailles de la Corne d'Or.



Angusmcclan, Domaine public :
wikipedia.org/wiki/Fichier:Galata_tower_2005.jpg



Le face-à-face entre les croisés et les troupes d'Alexis III, 17 et 18 juillet 1203

En réponse à l'attaque dans le port, Alexis III sort de la ville accompagné de ses troupes dans le but d'affronter l'armée française se trouvant toujours devant le palais des Blachernes. Les déplacements de l'empereur sont représentés en orangé selon Villehardouin et en vert selon Clari.

Les très nombreuses troupes de l'empereur se regroupent tout juste devant le campement fortifié des croisés. Toutefois, aucune des deux armées n'ose attaquer l'autre : alors que les Grecs sont tout simplement trop nombreux pour l'ost des Latins, les défenses françaises empêchent les Byzantins de fondre sur les envahisseurs efficacement. C'est Clari qui décrit avec le



Le face-à-face entre les croisés et les troupes d'Alexis III, 17 et 18 juillet 1203

En réponse à l'attaque dans le port, Alexis III sort de la ville accompagné de ses troupes dans le but d'affronter l'armée française se trouvant toujours devant le palais des Blachernes. Les déplacements de l'empereur sont représentés en orangé selon Villehardouin et en vert selon Clari.

Les très nombreuses troupes de l'empereur se regroupent tout juste devant le campement fortifié des croisés. Toutefois, aucune des deux armées n'ose attaquer l'autre : alors que les Grecs sont tout simplement trop nombreux pour l'ost des Latins, les défenses françaises empêchent les Byzantins de fondre sur les envahisseurs efficacement. C'est Clari qui décrit avec le

17
/
30

plus de détails le face-à-face. Selon ses dires



Le face-à-face entre les croisés et les troupes d'Alexis III, 17 et 18 juillet 1203

En réponse à l'attaque dans le port, Alexis III sort de la ville accompagné de ses troupes dans le but d'affronter l'armée française se trouvant toujours devant le palais des Blachernes. Les déplacements de l'empereur sont représentés en orangé selon Villehardouin et en vert selon Clari.

Les très nombreuses troupes de l'empereur se regroupent tout juste devant le campement fortifié des croisés. Toutefois, aucune des deux armées n'ose attaquer l'autre : alors que les Grecs sont tout simplement trop nombreux pour l'ost des Latins, les défenses françaises empêchent les Byzantins de fondre sur les envahisseurs efficacement. C'est Clari qui décrit avec le



Le face-à-face entre les croisés et les troupes d'Alexis III, 17 et 18 juillet 1203

En réponse à l'attaque dans le port, Alexis III sort de la ville accompagné de ses troupes dans le but d'affronter l'armée française se trouvant toujours devant le palais des Blachernes. Les déplacements de l'empereur sont représentés en orangé selon Villehardouin et en vert selon Clari.

Les très nombreuses troupes de l'empereur se regroupent tout juste devant le campement fortifié des croisés. Toutefois, aucune des deux armées n'ose attaquer l'autre : alors que les Grecs sont tout simplement trop nombreux pour l'ost des Latins, les défenses françaises empêchent les Byzantins de fondre sur les envahisseurs efficacement. C'est Clari qui décrit avec le



Le face-à-face entre les croisés et les troupes d'Alexis III, 17 et 18 juillet 1203

En réponse à l'attaque dans le port, Alexis III sort de la ville accompagné de ses troupes dans le but d'affronter l'armée française se trouvant toujours devant le palais des Blachernes. Les déplacements de l'empereur sont représentés en orangé selon Villehardouin et en vert selon Clari.

Les très nombreuses troupes de l'empereur se regroupent tout juste devant le campement fortifié des croisés. Toutefois, aucune des deux armées n'ose attaquer l'autre : alors que les Grecs sont tout simplement trop nombreux pour l'ost des Latins, les défenses françaises empêchent les Byzantins de fondre sur les envahisseurs efficacement. C'est Clari qui décrit avec le plus de détails le face-à-face. Selon ses dires



Le face-à-face entre les croisés et les troupes d'Alexis III, 17 et 18 juillet 1203

En réponse à l'attaque dans le port, Alexis III sort de la ville accompagné de ses troupes dans le but d'affronter l'armée française se trouvant toujours devant le palais des Blachernes. Les déplacements de l'empereur sont représentés en orangé selon Villehardouin et en vert selon Clari.

Les très nombreuses troupes de l'empereur se regroupent tout juste devant le campement fortifié des croisés. Toutefois, aucune des deux armées n'ose attaquer l'autre : alors que les Grecs sont tout simplement trop nombreux pour l'ost des

17 / Byzantins de fondre sur les envahisseurs
30 efficacement. C'est Clari qui décrit avec le plus de détails le face-à-face. Selon ses dires



Le face-à-face entre les croisés et les troupes d'Alexis III, 17 et 18 juillet 1203

En réponse à l'attaque dans le port, Alexis III sort de la ville accompagné de ses troupes dans le but d'affronter l'armée française se trouvant toujours devant le palais des Blachernes. Les déplacements de l'empereur sont représentés en orangé selon Villehardouin et en vert selon Clari.

Les très nombreuses troupes de l'empereur se regroupent tout juste devant le campement fortifié des croisés. Toutefois, aucune des deux armées n'ose attaquer l'autre : alors que les Grecs sont tout simplement trop nombreux pour l'ost des Latins, les défenses françaises empêchent les Byzantins de fondre sur les envahisseurs efficacement. C'est Clari qui décrit avec le



Villehardouin et en vert selon Clari.

Les très nombreuses troupes de l'empereur se regroupent tout juste devant le campement fortifié des croisés. Toutefois, aucune des deux armées n'ose attaquer l'autre : alors que les Grecs sont tout simplement trop nombreux pour l'ost des Latins, les défenses françaises empêchent les Byzantins de fondre sur les envahisseurs efficacement. C'est Clari qui décrit avec le plus de détails le face-à-face. Selon ses dires, les dames montées aux fenêtres des hautes maisons regardent la scène avec grand intérêt. Également, il mentionne que les hauts barons de la croisade n'arrivent pas à s'entendre sur un plan d'action pour répondre à l'avancée byzantine.

17
/
30

Après un long moment d'hésitation, les armées d'Alexis III se retirent finalement du



efficacement. C'est Clari qui décrit avec le plus de détails le face-à-face. Selon ses dires, les dames montées aux fenêtres des hautes maisons regardent la scène avec grand intérêt. Également, il mentionne que les hauts barons de la croisade n'arrivent pas à s'entendre sur un plan d'action pour répondre à l'avancée byzantine.

Après un long moment d'hésitation, les armées d'Alexis III se retirent finalement du champ de bataille. Selon Villehardouin, l'empereur fuit vers l'Arphelippos (Philopatrimon), une résidence impériale hors des murs. Selon Clari, l'empereur retourne tout simplement dans Constantinople par où il était sorti. Dans les deux cas, à la tombée de la nuit, l'empereur abandonne la ville pour fuir au nord, et laisse ainsi les croisés s'en emparer pour le compte du varlet.



La seconde conquête de Constantinople - Premier assaut, 9 Avril 1204

C'est en raison du coup d'État organisé par Alexis V Doukas dit Murzuphle et son attitude antilatine que les croisés n'ont d'autre choix que de prendre Constantinople une seconde fois et réclamer ce qui leur est dû. Cette fois-ci, plutôt que d'attaquer la ville sur deux fronts, les pèlerins s'entendent pour assiéger la ville uniquement par la Corne d'or.

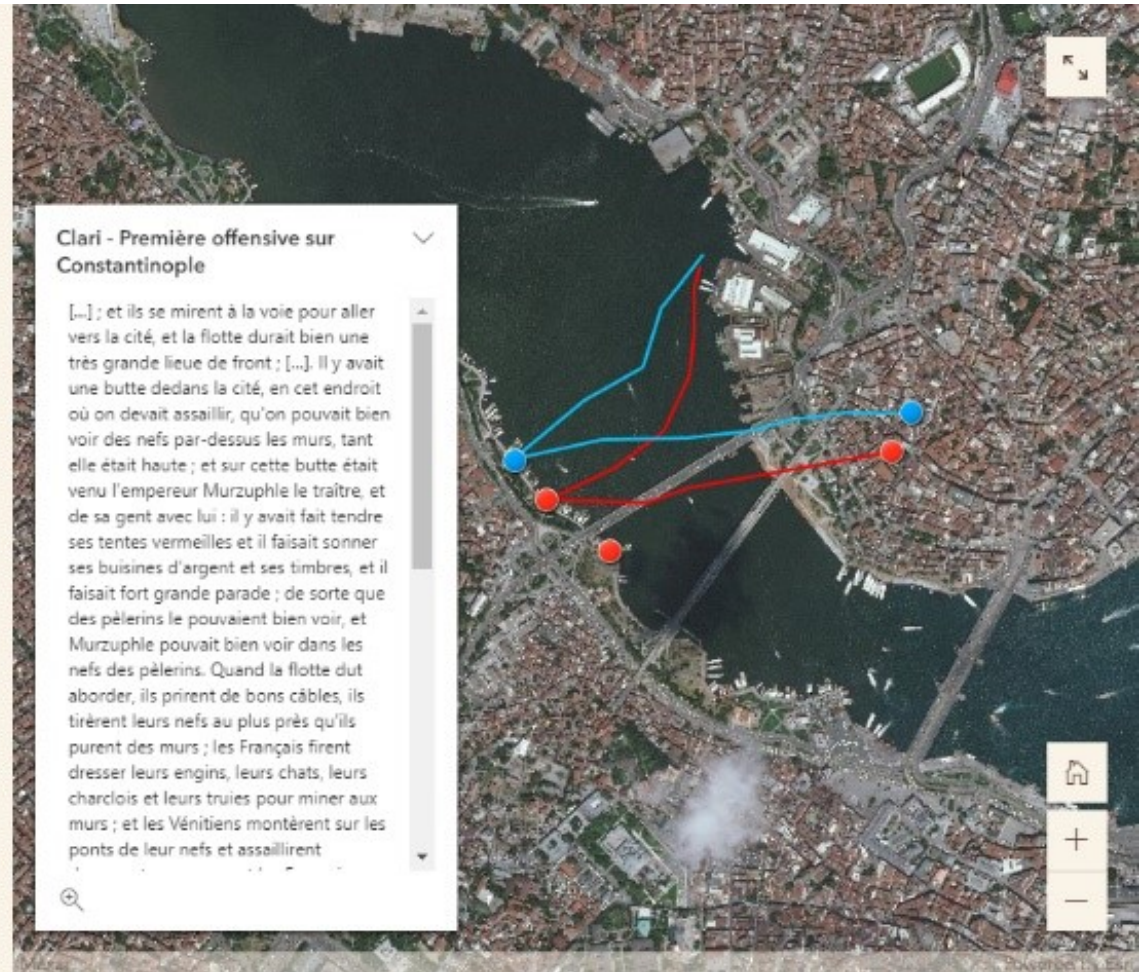
Ainsi, le 9 juillet, les Latins embarquent dans leurs vaisseaux et font voile vers les murailles récemment fortifiées par le nouvel empereur. Les Occidentaux décident d'attaquer une partie du mur faisant face au monastère de Pantepople. Toutefois, les croisés sont repoussés par les Grecs, et les assaillants n'ont d'autres choix que de retourner de



La seconde conquête de Constantinople - Premier assaut, 9 Avril 1204

C'est en raison du coup d'État organisé par Alexis V Doukas dit Murzuphle et son attitude antilatine que les croisés n'ont d'autre choix que de prendre Constantinople une seconde fois et réclamer ce qui leur est dû. Cette fois-ci, plutôt que d'attaquer la ville sur deux fronts, les pèlerins s'entendent pour assiéger la ville uniquement par la Corne d'or.

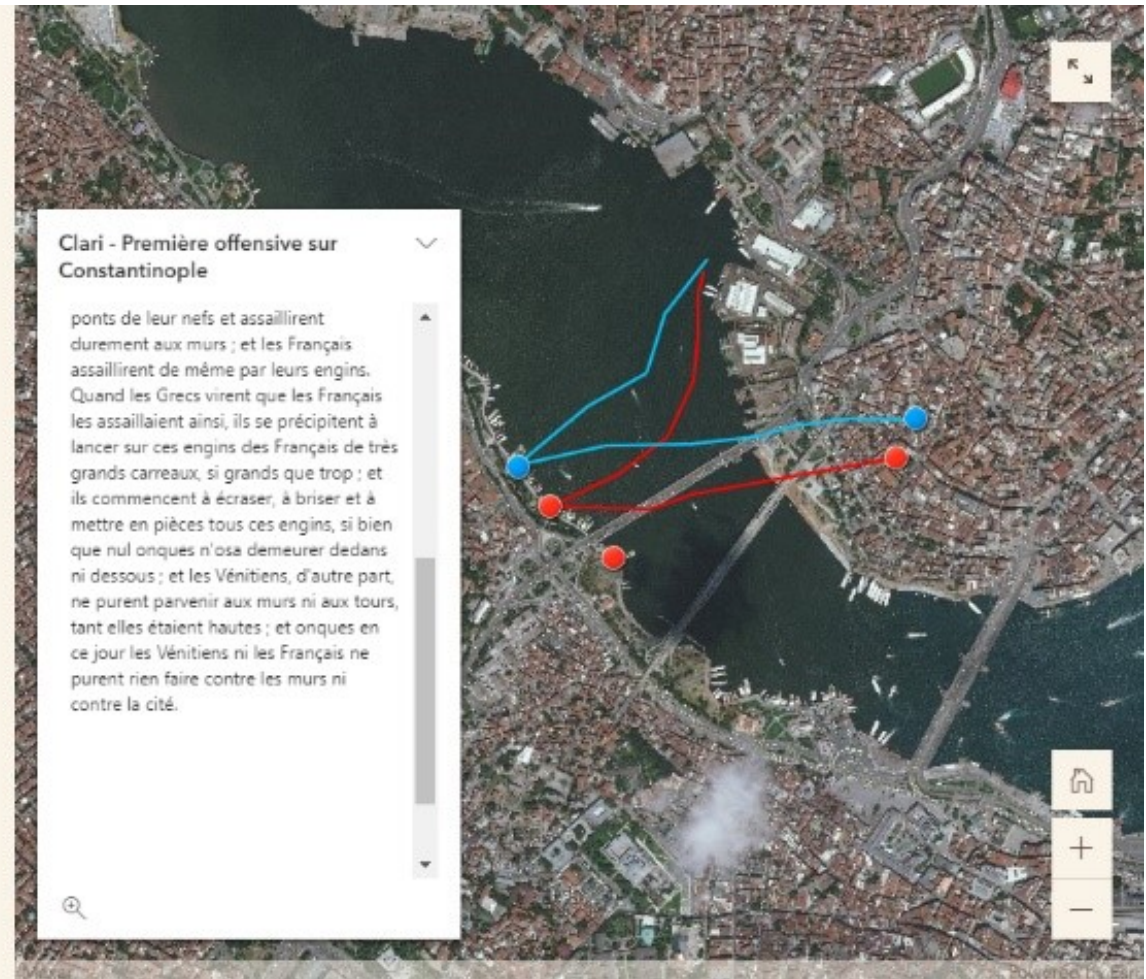
Ainsi, le 9 juillet, les Latins embarquent dans leurs vaisseaux et font voile vers les murailles récemment fortifiées par le nouvel empereur. Les Occidentaux décident d'attaquer une partie du mur faisant face au monastère de Pantepople. Toutefois, les croisés sont repoussés par les Grecs, et les assaillants n'ont d'autres choix que de retourner de



La seconde conquête de Constantinople - Premier assaut, 9 Avril 1204

C'est en raison du coup d'État organisé par Alexis V Doukas dit Murzuphle et son attitude antilatine que les croisés n'ont d'autre choix que de prendre Constantinople une seconde fois et réclamer ce qui leur est dû. Cette fois-ci, plutôt que d'attaquer la ville sur deux fronts, les pèlerins s'entendent pour assiéger la ville uniquement par la Corne d'or.

Ainsi, le 9 juillet, les Latins embarquent dans leurs vaisseaux et font voile vers les murailles récemment fortifiées par le nouvel empereur. Les Occidentaux décident d'attaquer une partie du mur faisant face au monastère de Pantepople. Toutefois, les croisés sont repoussés par les Grecs, et les assaillants n'ont d'autres choix que de retourner de



assiéger la ville uniquement par la Corne d'or.

Ainsi, le 9 juillet, les Latins embarquent dans leurs vaisseaux et font voile vers les murailles récemment fortifiées par le nouvel empereur. Les Occidentaux décident d'attaquer une partie du mur faisant face au monastère de Pantepople. Toutefois, les croisés sont repoussés par les Grecs, et les assaillants n'ont d'autres choix que de retourner de l'autre côté du port. Villehardouin et Clari décrivent de la même manière les combats et les raisons de la défaite : les murs sont trop hauts pour les échelles fixées sur les mâts, et le vent pousse les nefs en sens contraire de la muraille.

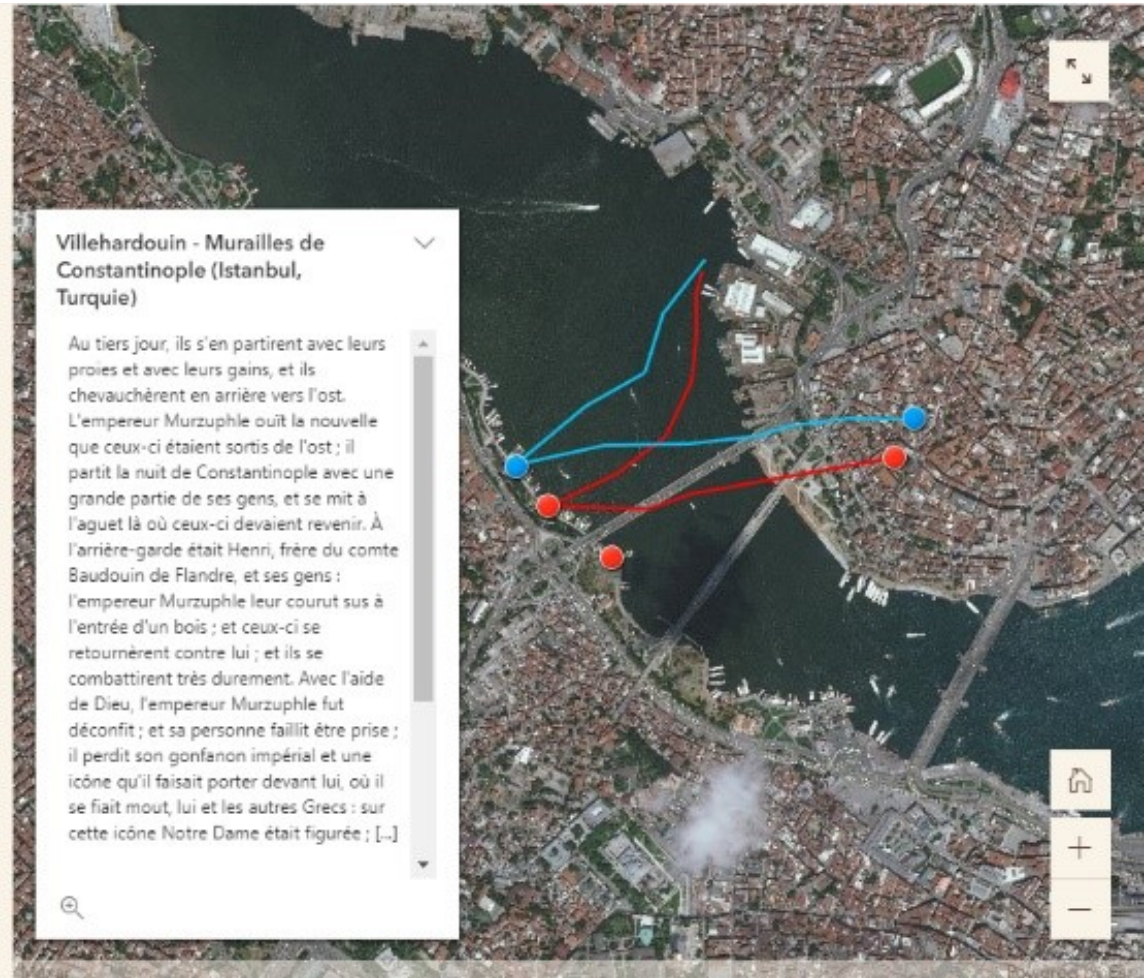
18
/
30



assiéger la ville uniquement par la Corne d'or.

Ainsi, le 9 juillet, les Latins embarquent dans leurs vaisseaux et font voile vers les murailles récemment fortifiées par le nouvel empereur. Les Occidentaux décident d'attaquer une partie du mur faisant face au monastère de Pantepople. Toutefois, les croisés sont repoussés par les Grecs, et les assaillants n'ont d'autres choix que de retourner de l'autre côté du port. Villehardouin et Clari décrivent de la même manière les combats et les raisons de la défaite : les murs sont trop hauts pour les échelles fixées sur les mâts, et le vent pousse les nefs en sens contraire de la muraille.

18
/
30



assiéger la ville uniquement par la Corne d'or.

Ainsi, le 9 juillet, les Latins embarquent dans leurs vaisseaux et font voile vers les murailles récemment fortifiées par le nouvel empereur. Les Occidentaux décident d'attaquer une partie du mur faisant face au monastère de Pantepople. Toutefois, les croisés sont repoussés par les Grecs, et les assaillants n'ont d'autres choix que de retourner de l'autre côté du port. Villehardouin et Clari décrivent de la même manière les combats et les raisons de la défaite : les murs sont trop hauts pour les échelles fixées sur les mâts, et le vent pousse les nefs en sens contraire de la muraille.

18
/
30



assiéger la ville uniquement par la Corne d'or.

Ainsi, le 9 juillet, les Latins embarquent dans leurs vaisseaux et font voile vers les murailles récemment fortifiées par le nouvel empereur. Les Occidentaux décident d'attaquer une partie du mur faisant face au monastère de Pantepople. Toutefois, les croisés sont repoussés par les Grecs, et les assaillants n'ont d'autres choix que de retourner de l'autre côté du port. Villehardouin et Clari décrivent de la même manière les combats et les raisons de la défaite : les murs sont trop hauts pour les échelles fixées sur les mâts, et le vent pousse les nefs en sens contraire de la muraille.

18
/
30



La seconde conquête de Constantinople - Deuxième assaut, 12 Avril - 13 Avril 1204

Trois jours plus tard, le 12 avril, les croisés retournent sous les murs de Constantinople à bord des nefs vénitiennes. Les chroniqueurs indiquent que cette fois-ci, les échelles des navires sont attachées en paire. De cette manière, plus d'hommes peuvent atteindre les tours en même temps afin de combattre les défenseurs.

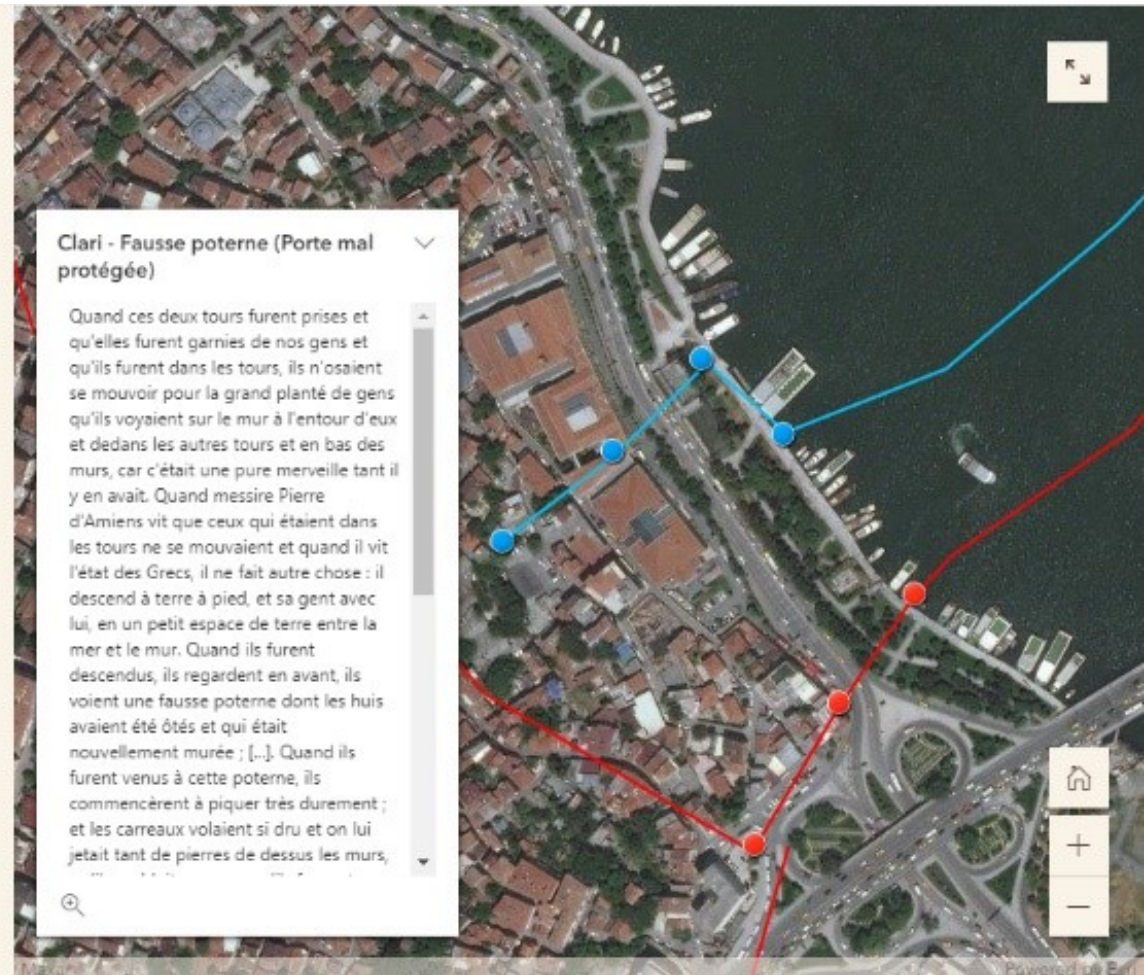
En ce qui a trait à cet épisode, le récit des deux auteurs diffère en certains points. Tout d'abord, Villehardouin et Clari décrivent comment les nefs les plus grosses réussissent finalement à s'accrocher aux tours de la muraille. Cependant, seulement le chevalier picard explique qu'un détachement d'hommes dirigé par Pierre d'Amiens pénètre



La seconde conquête de Constantinople - Deuxième assaut, 12 Avril - 13 Avril 1204

Trois jours plus tard, le 12 avril, les croisés retournent sous les murs de Constantinople à bord des nefs vénitiennes. Les chroniqueurs indiquent que cette fois-ci, les échelles des navires sont attachées en paire. De cette manière, plus d'hommes peuvent atteindre les tours en même temps afin de combattre les défenseurs.

En ce qui a trait à cet épisode, le récit des deux auteurs diffère en certains points. Tout d'abord, Villehardouin et Clari décrivent comment les nefs les plus grosses réussissent finalement à s'accrocher aux tours de la muraille. Cependant, seulement le chevalier picard explique qu'un détachement d'hommes dirigé par Pierre d'Amiens pénètre



La seconde conquête de Constantinople - Deuxième assaut, 12 Avril - 13 Avril 1204

Trois jours plus tard, le 12 avril, les croisés retournent sous les murs de Constantinople à bord des nefs vénitiennes. Les chroniqueurs indiquent que cette fois-ci, les échelles des navires sont attachées en paire. De cette manière, plus d'hommes peuvent atteindre les tours en même temps afin de combattre les défenseurs.

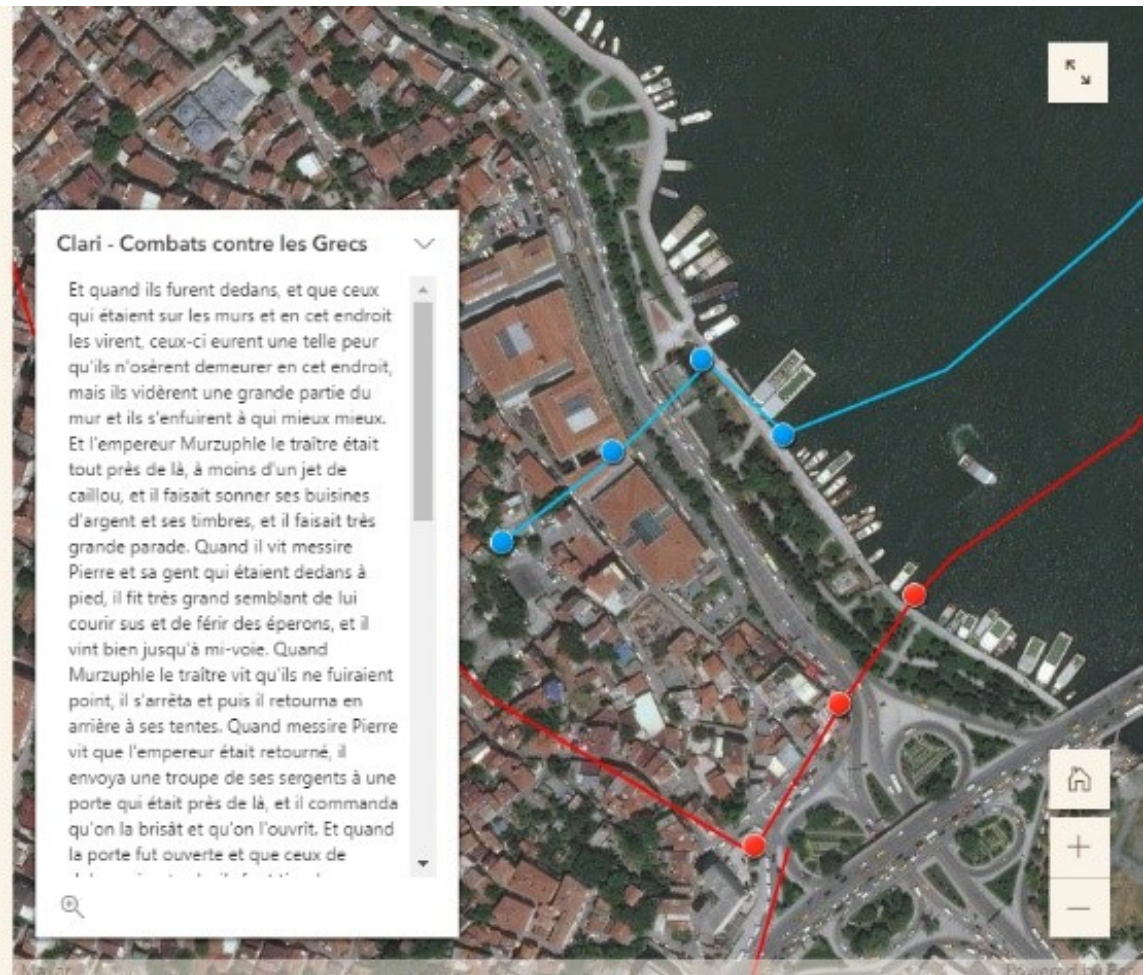
En ce qui a trait à cet épisode, le récit des deux auteurs diffère en certains points. Tout d'abord, Villehardouin et Clari décrivent comment les nefs les plus grosses réussissent finalement à s'accrocher aux tours de la muraille. Cependant, seulement le chevalier
19 /
30 picard explique qu'un détachement d'hommes dirigé par Pierre d'Amiens pénètre



La seconde conquête de Constantinople - Deuxième assaut, 12 Avril - 13 Avril 1204

Trois jours plus tard, le 12 avril, les croisés retournent sous les murs de Constantinople à bord des nef vénitiennes. Les chroniqueurs indiquent que cette fois-ci, les échelles des navires sont attachées en paire. De cette manière, plus d'hommes peuvent atteindre les tours en même temps afin de combattre les défenseurs.

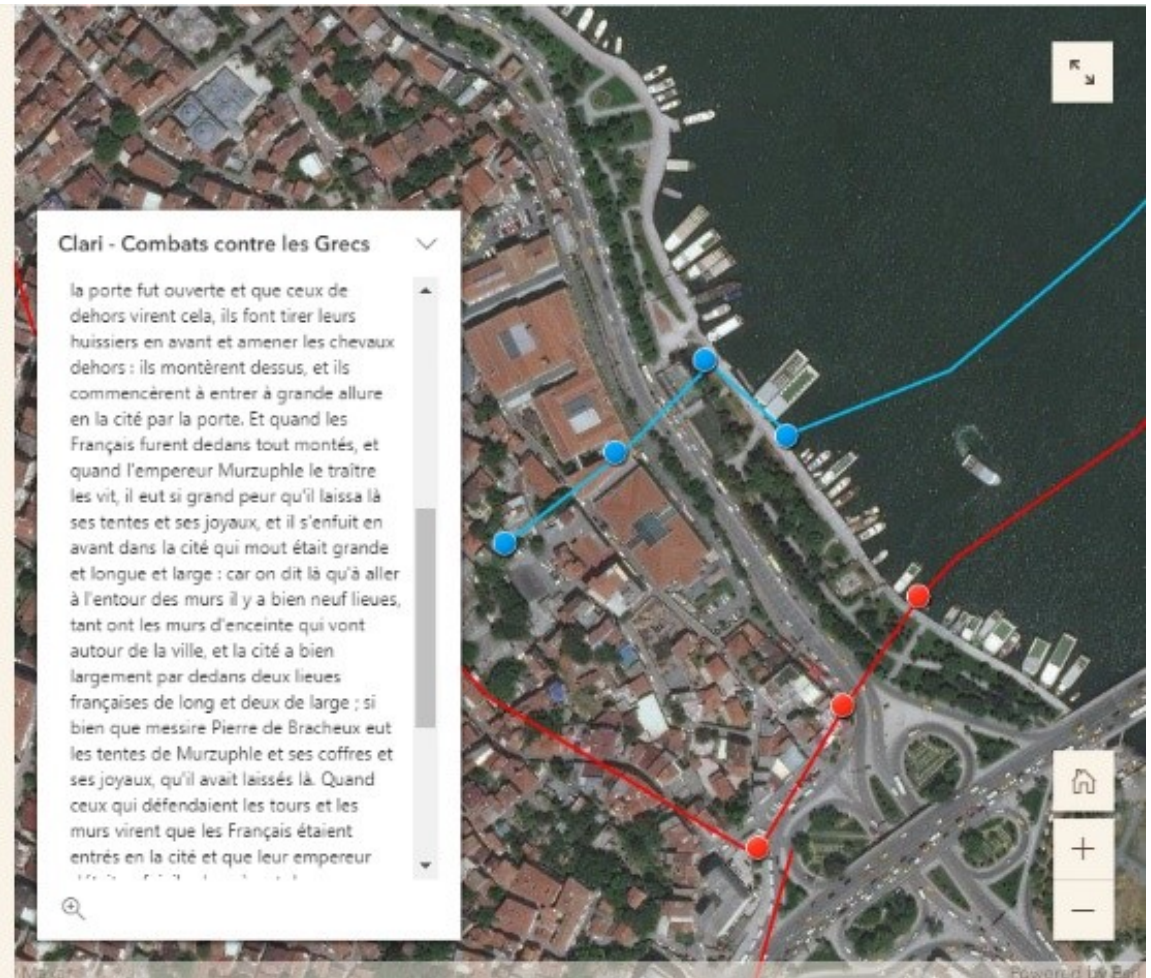
En ce qui a trait à cet épisode, le récit des deux auteurs diffère en certains points. Tout d'abord, Villehardouin et Clari décrivent comment les nef les plus grosses réussissent finalement à s'accrocher aux tours de la muraille. Cependant, seulement le chevalier picard explique qu'un détachement d'hommes dirigé par Pierre d'Amiens pénètre



La seconde conquête de Constantinople - Deuxième assaut, 12 Avril - 13 Avril 1204

Trois jours plus tard, le 12 avril, les croisés retournent sous les murs de Constantinople à bord des nefs vénitiennes. Les chroniqueurs indiquent que cette fois-ci, les échelles des navires sont attachées en paire. De cette manière, plus d'hommes peuvent atteindre les tours en même temps afin de combattre les défenseurs.

En ce qui a trait à cet épisode, le récit des deux auteurs diffère en certains points. Tout d'abord, Villehardouin et Clari décrivent comment les nefs les plus grosses réussissent finalement à s'accrocher aux tours de la muraille. Cependant, seulement le chevalier
19 /
30 picard explique qu'un détachement d'hommes dirigé par Pierre d'Amiens pénètre



La seconde conquête de Constantinople - Deuxième assaut, 12 Avril - 13 Avril 1204

Trois jours plus tard, le 12 avril, les croisés retournent sous les murs de Constantinople à bord des nefs vénitiennes. Les chroniqueurs indiquent que cette fois-ci, les échelles des navires sont attachées en paire. De cette manière, plus d'hommes peuvent atteindre les tours en même temps afin de combattre les défenseurs.

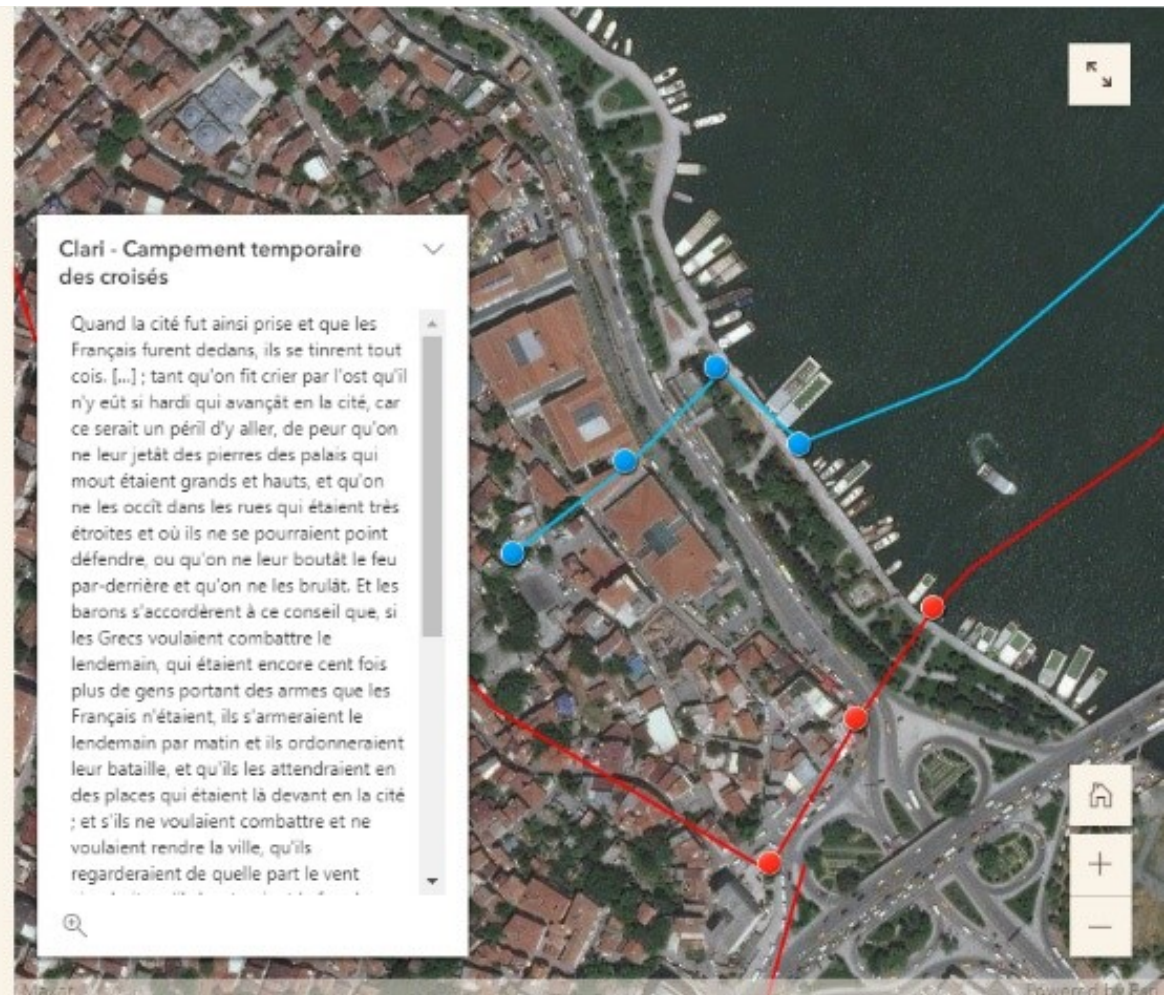
En ce qui a trait à cet épisode, le récit des deux auteurs diffère en certains points. Tout d'abord, Villehardouin et Clari décrivent comment les nefs les plus grosses réussissent finalement à s'accrocher aux tours de la muraille. Cependant, seulement le chevalier picard explique qu'un détachement d'hommes dirigé par Pierre d'Amiens pénètre



La seconde conquête de Constantinople - Deuxième assaut, 12 Avril - 13 Avril 1204

Trois jours plus tard, le 12 avril, les croisés retournent sous les murs de Constantinople à bord des nefs vénitiennes. Les chroniqueurs indiquent que cette fois-ci, les échelles des navires sont attachées en paire. De cette manière, plus d'hommes peuvent atteindre les tours en même temps afin de combattre les défenseurs.

En ce qui a trait à cet épisode, le récit des deux auteurs diffère en certains points. Tout d'abord, Villehardouin et Clari décrivent comment les nefs les plus grosses réussissent finalement à s'accrocher aux tours de la muraille. Cependant, seulement le chevalier
19 /
30 picard explique qu'un détachement d'hommes dirigé par Pierre d'Amiens pénètre



La seconde conquête de Constantinople - Deuxième assaut, 12 Avril - 13 Avril 1204

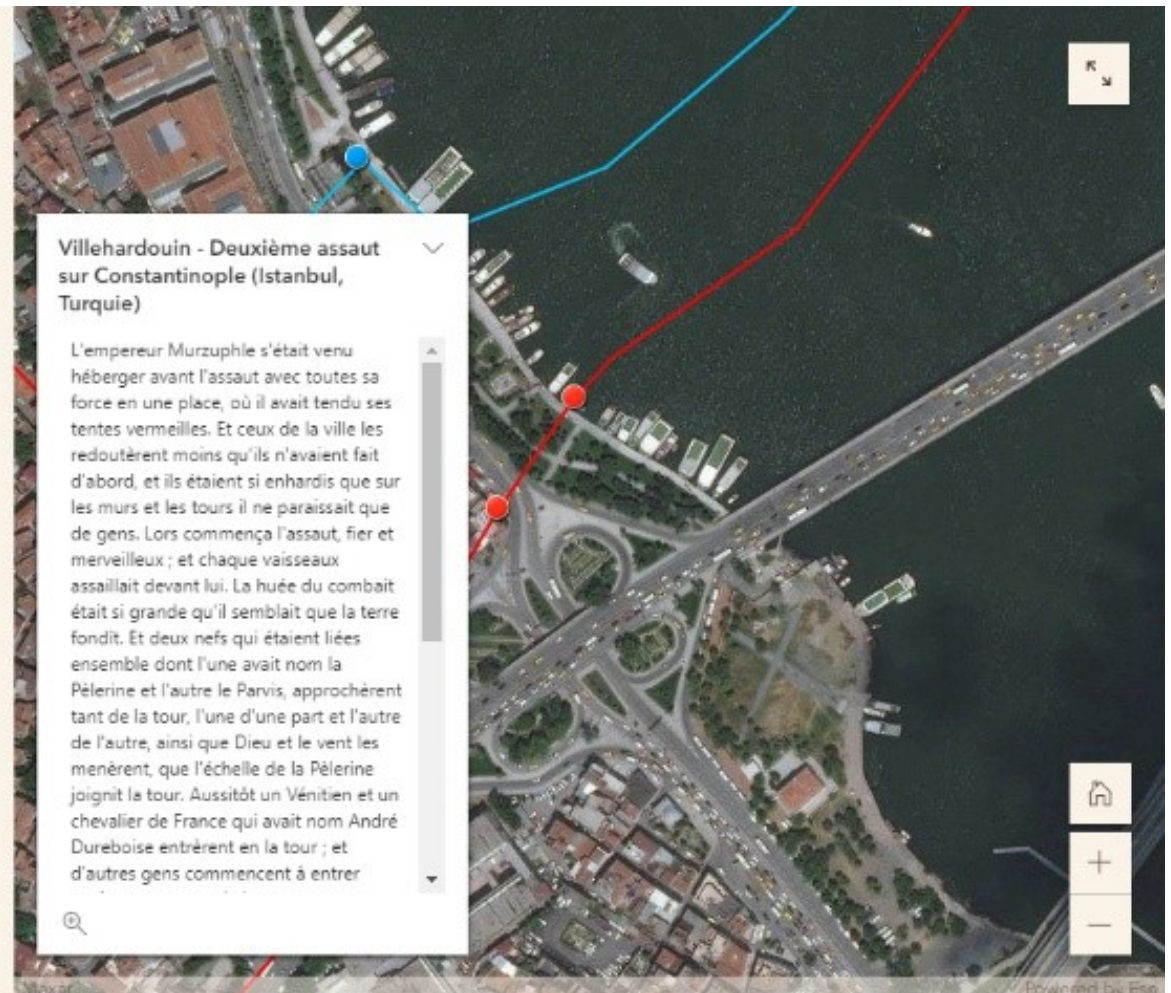
Trois jours plus tard, le 12 avril, les croisés retournent sous les murs de Constantinople à bord des nefs vénitiennes. Les chroniqueurs indiquent que cette fois-ci, les échelles des navires sont attachées en paire. De cette manière, plus d'hommes peuvent atteindre les tours en même temps afin de combattre les défenseurs.

En ce qui a trait à cet épisode, le récit des deux auteurs diffère en certains points. Tout d'abord, Villehardouin et Clari décrivent comment les nefs les plus grosses réussissent finalement à s'accrocher aux tours de la muraille. Cependant, seulement le chevalier picard explique qu'un détachement d'hommes dirigé par Pierre d'Amiens pénètre



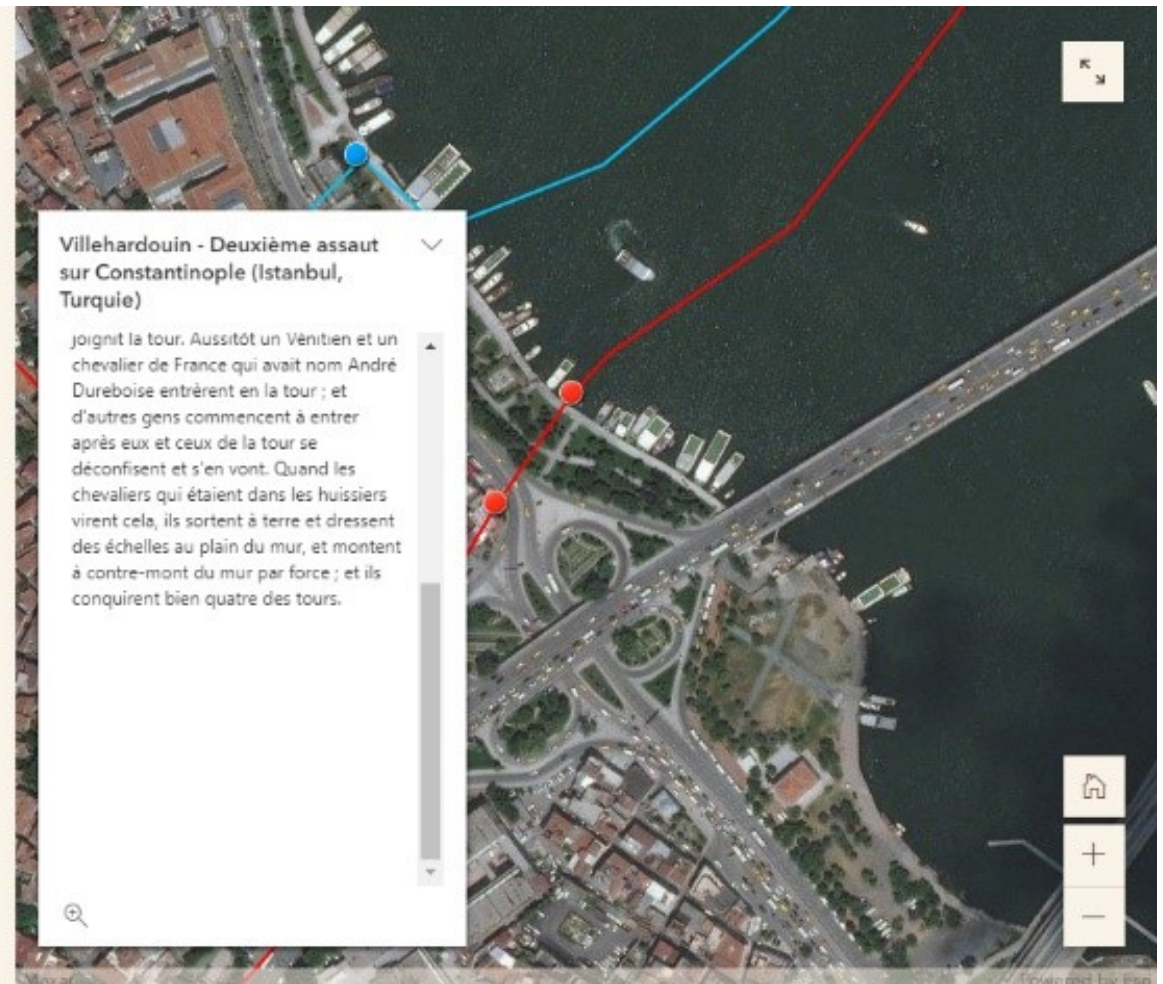
En ce qui a trait à cet épisode, le récit des deux auteurs diffère en certains points. Tout d'abord, Villehardouin et Clari décrivent comment les nefs les plus grosses réussissent finalement à s'accrocher aux tours de la muraille. Cependant, seulement le chevalier picard explique qu'un détachement d'hommes dirigé par Pierre d'Amiens pénètre dans la ville par une porte mal fortifiée, ce qui a pour effet de déstabiliser la défense d'Alexis V Doukas. Alors que les croisés parviennent à franchir la muraille les séparant de la cité, l'empereur préfère retirer ses troupes et fuir dans les rues de Constantinople.

Les deux chroniqueurs présentent alors la même situation : devant l'immensité de la ville et soupçonnant une contre-attaque grecque, les barons décident que l'ost se loge à l'intérieur de la cité, mais à proximité



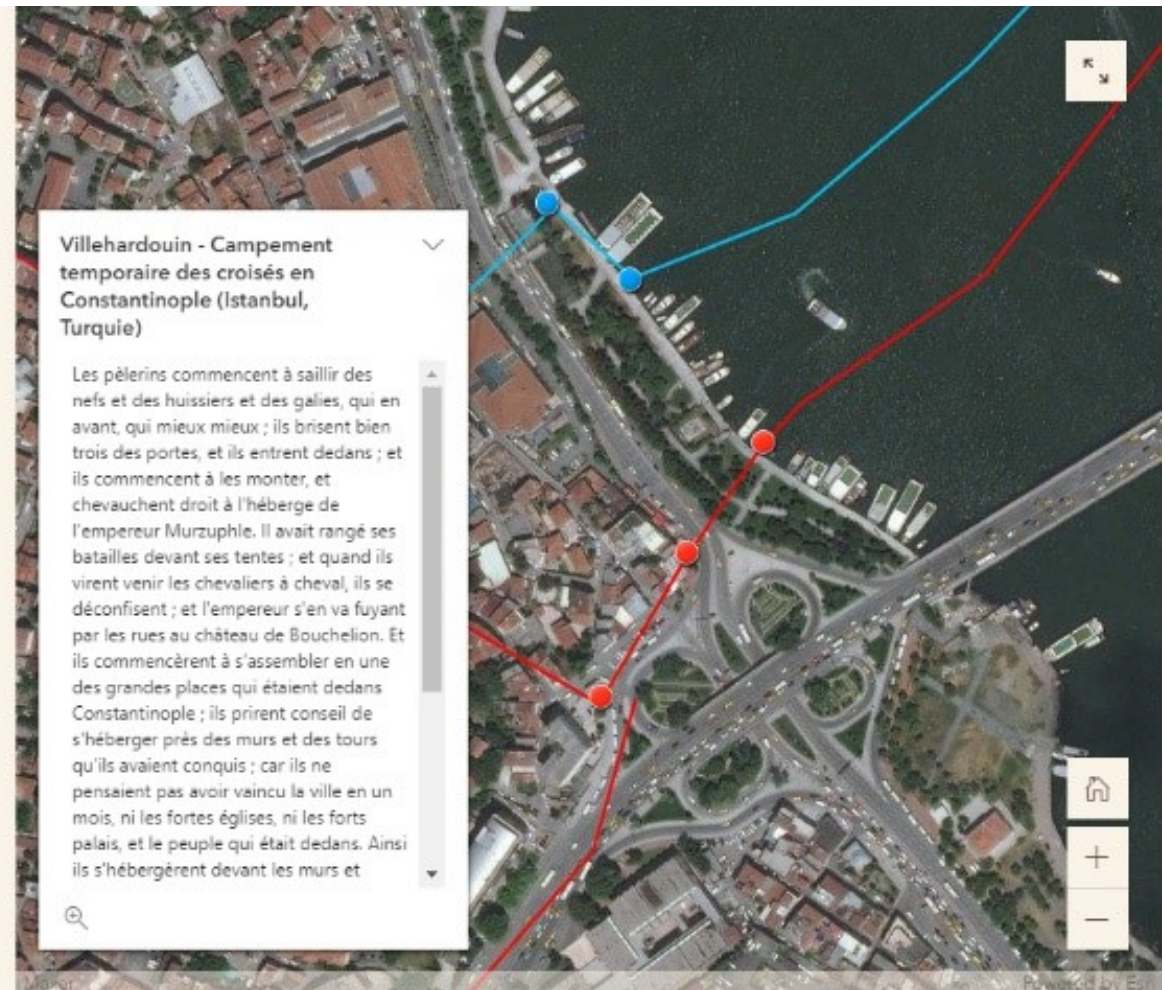
En ce qui a trait à cet épisode, le récit des deux auteurs diffère en certains points. Tout d'abord, Villehardouin et Clari décrivent comment les nefs les plus grosses réussissent finalement à s'accrocher aux tours de la muraille. Cependant, seulement le chevalier picard explique qu'un détachement d'hommes dirigé par Pierre d'Amiens pénètre dans la ville par une porte mal fortifiée, ce qui a pour effet de déstabiliser la défense d'Alexis V Doukas. Alors que les croisés parviennent à franchir la muraille les séparant de la cité, l'empereur préfère retirer ses troupes et fuir dans les rues de Constantinople.

Les deux chroniqueurs présentent alors la même situation : devant l'immensité de la ville et soupçonnant une contre-attaque grecque, les barons décident que l'ost se loge à l'intérieur de la cité, mais à proximité



En ce qui a trait à cet épisode, le récit des deux auteurs diffère en certains points. Tout d'abord, Villehardouin et Clari décrivent comment les nefs les plus grosses réussissent finalement à s'accrocher aux tours de la muraille. Cependant, seulement le chevalier picard explique qu'un détachement d'hommes dirigé par Pierre d'Amiens pénètre dans la ville par une porte mal fortifiée, ce qui a pour effet de déstabiliser la défense d'Alexis V Doukas. Alors que les croisés parviennent à franchir la muraille les séparant de la cité, l'empereur préfère retirer ses troupes et fuir dans les rues de Constantinople.

Les deux chroniqueurs présentent alors la même situation : devant l'immensité de la ville et soupçonnant une contre-attaque grecque, les barons décident que l'ost se logera à l'intérieur de la cité mais à proximité



En ce qui a trait à cet épisode, le récit des deux auteurs diffère en certains points. Tout d'abord, Villehardouin et Clari décrivent comment les nefs les plus grosses réussissent finalement à s'accrocher aux tours de la muraille. Cependant, seulement le chevalier picard explique qu'un détachement d'hommes dirigé par Pierre d'Amiens pénètre dans la ville par une porte mal fortifiée, ce qui a pour effet de déstabiliser la défense d'Alexis V Doukas. Alors que les croisés parviennent à franchir la muraille les séparant de la cité, l'empereur préfère retirer ses troupes et fuir dans les rues de Constantinople.

Les deux chroniqueurs présentent alors la même situation : devant l'immensité de la ville et soupçonnant une contre-attaque grecque, les barons décident que l'ost se logera à l'intérieur de la cité, mais à proximité



En ce qui a trait à cet épisode, le récit des deux auteurs diffère en certains points. Tout d'abord, Villehardouin et Clari décrivent comment les nefs les plus grosses réussissent finalement à s'accrocher aux tours de la muraille. Cependant, seulement le chevalier picard explique qu'un détachement d'hommes dirigé par Pierre d'Amiens pénètre dans la ville par une porte mal fortifiée, ce qui a pour effet de déstabiliser la défense d'Alexis V Doukas. Alors que les croisés parviennent à franchir la muraille les séparant de la cité, l'empereur préfère retirer ses troupes et fuir dans les rues de Constantinople.

Les deux chroniqueurs présentent alors la même situation : devant l'immensité de la ville et soupçonnant une contre-attaque grecque, les barons décident que l'ost se loge à l'intérieur de la cité mais à proximité



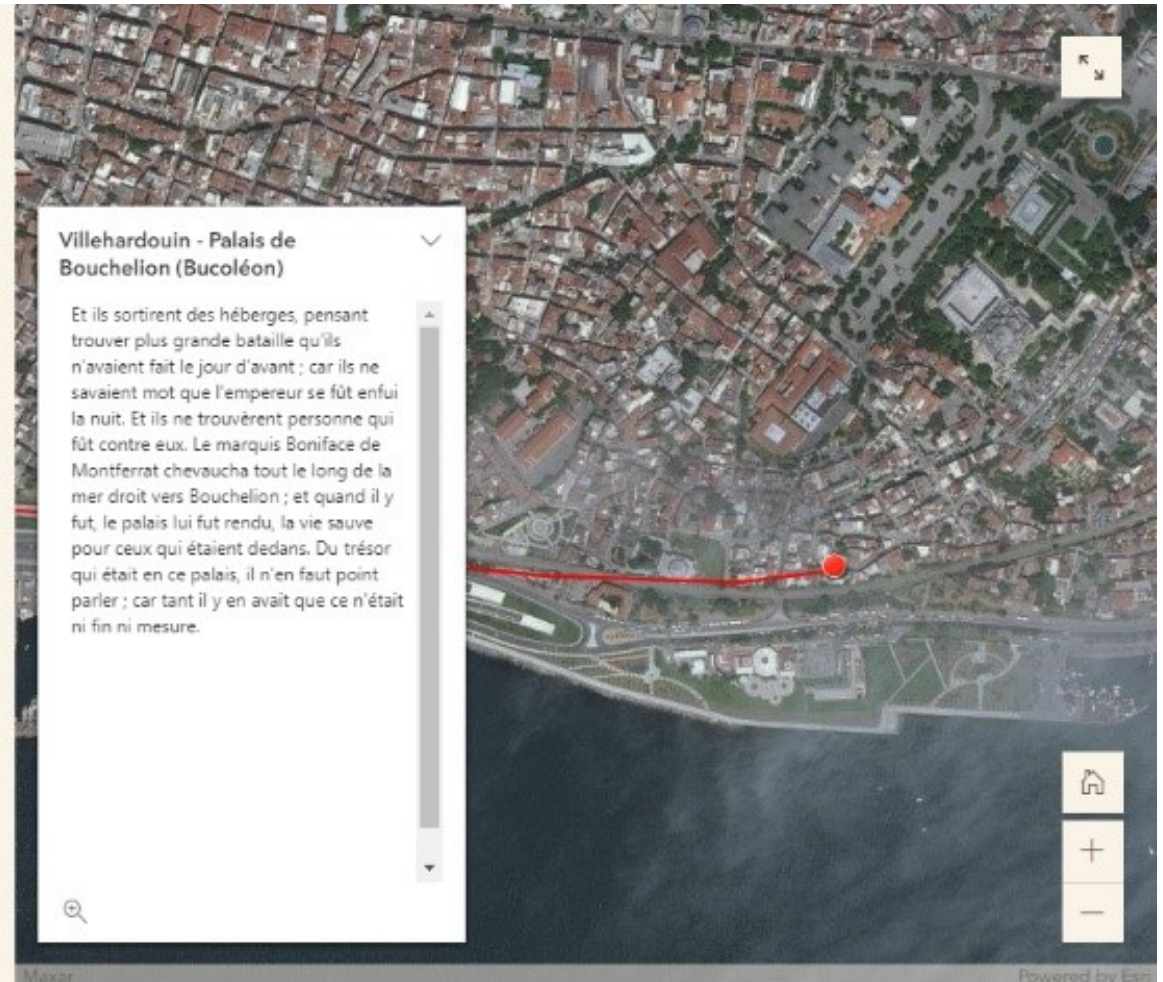
Les deux chroniqueurs présentent alors la même situation : devant l'immensité de la ville et soupçonnant une contre-attaque grecque, les barons décident que l'ost se logera à l'intérieur de la cité, mais à proximité des murs et de la flotte. On interdit aussi aux hommes de s'aventurer dans Constantinople jusqu'au lendemain. Cette nuit-là, les auteurs rapportent qu'un grand incendie est déclenché par des pèlerins redoutant une offensive grecque. Celui-ci ravage une grande partie des quartiers est de la cité.

Incapable de repousser les Latins, Alexis V Doukas fuit Constantinople pendant la nuit. Ainsi, le 13 avril 1204, les autorités et le clergé de Constantinople se soumettent à l'autorité des croisés. Villehardouin décrit alors les premiers mouvements des dirigeants de la croisade : Boniface de Montferrat se rend au sud au palais de Bucoléon pour en



offensive grecque. Celui-ci ravage une grande partie des quartiers est de la cité.

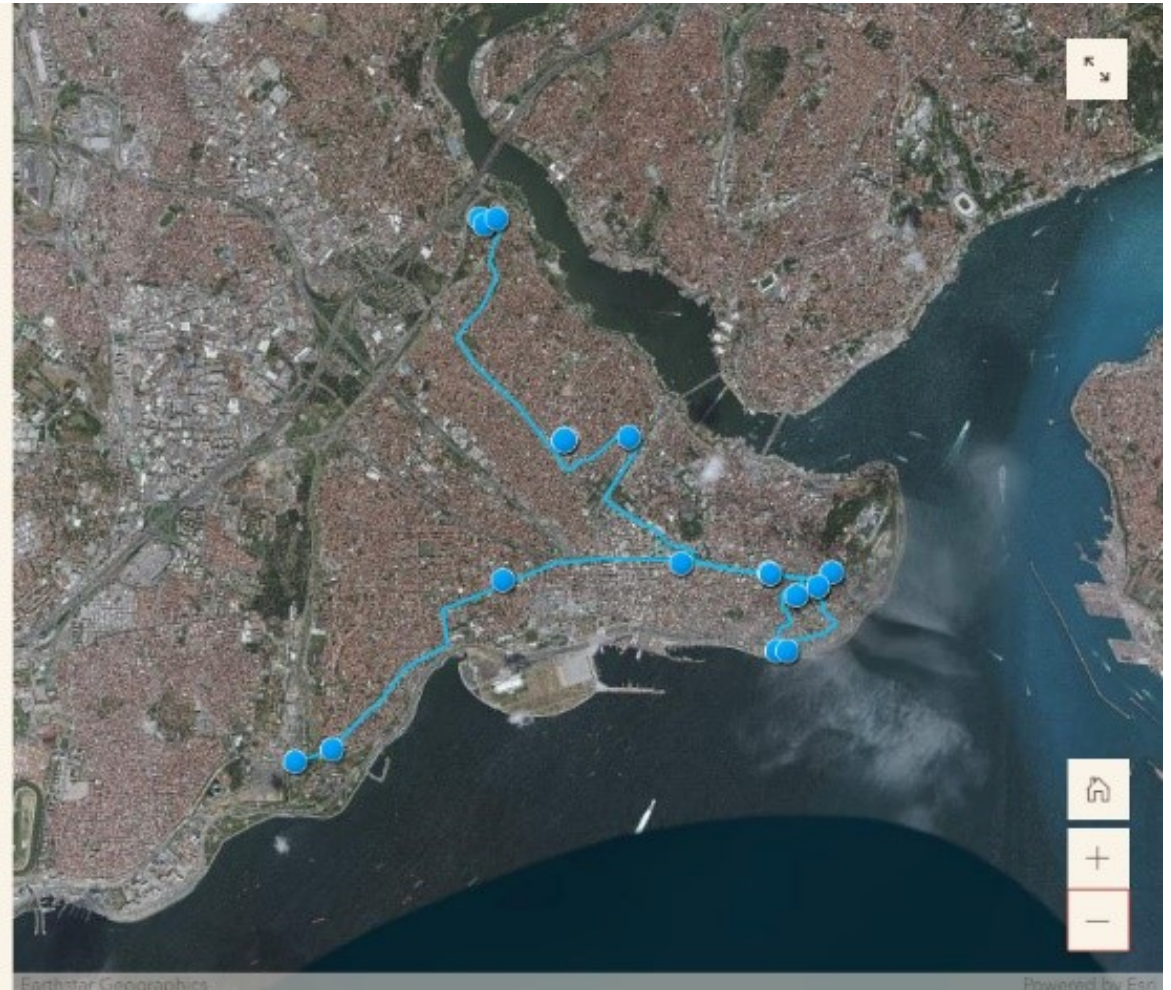
Incapable de repousser les Latins, Alexis V Doukas fuit Constantinople pendant la nuit. Ainsi, le 13 avril 1204, les autorités et le clergé de Constantinople se soumettent à l'autorité des croisés. Villehardouin décrit alors les premiers mouvements des dirigeants de la croisade : Boniface de Montferrat se rend au sud au palais de Bucoléon pour en prendre possession, et Baudouin de Flandres au nord pour occuper les Blachernes.



La découverte de Constantinople par Robert de Clari

Suite à la conquête de Constantinople d'avril 1204 et à la nomination de Baudouin de Flandres à titre d'empereur du nouvel empire latin, Villehardouin affirme que de nombreux pèlerins décident de visiter la cité pour découvrir ses richesses. C'est d'ailleurs le cas de Robert de Clari : accompagné d'un guide lui présentant les attractions principales de la ville, il visite de nombreuses attractions de Constantinople et en apprend un peu plus sur l'histoire de ce qui se trouve sous ses yeux.

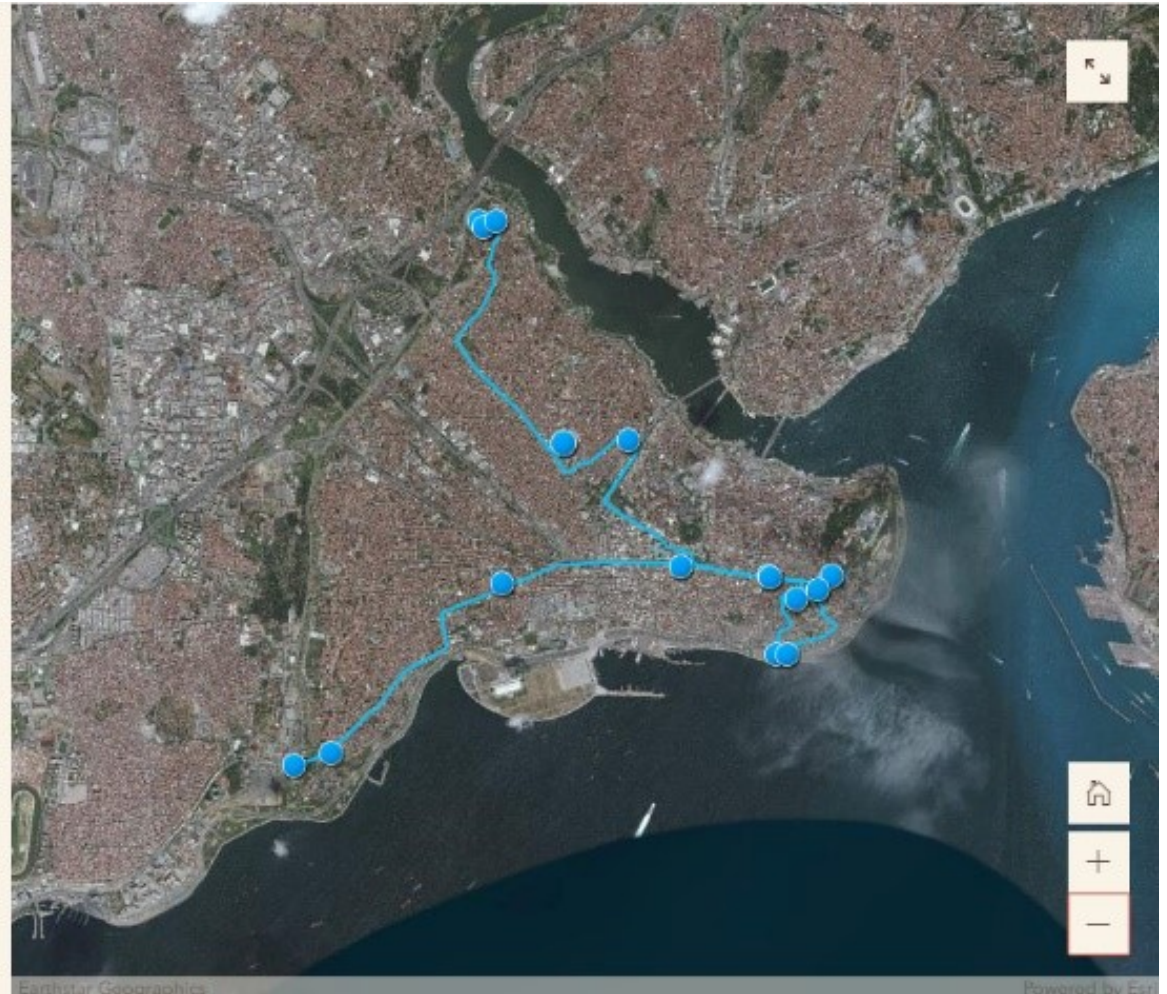
Composant sa chronique à partir de sa mémoire bien après sa visite, il énumère de nombreux éléments architecturaux de Constantinople sans toutefois fournir le trajet



Constantinople sans toutefois fournir le trajet qu'il parcourt dans la cité. En localisant les mentions de lieux sur une carte de la ville, il est possible de recréer une estimation du trajet que son guide lui fait emprunter lors de sa visite.

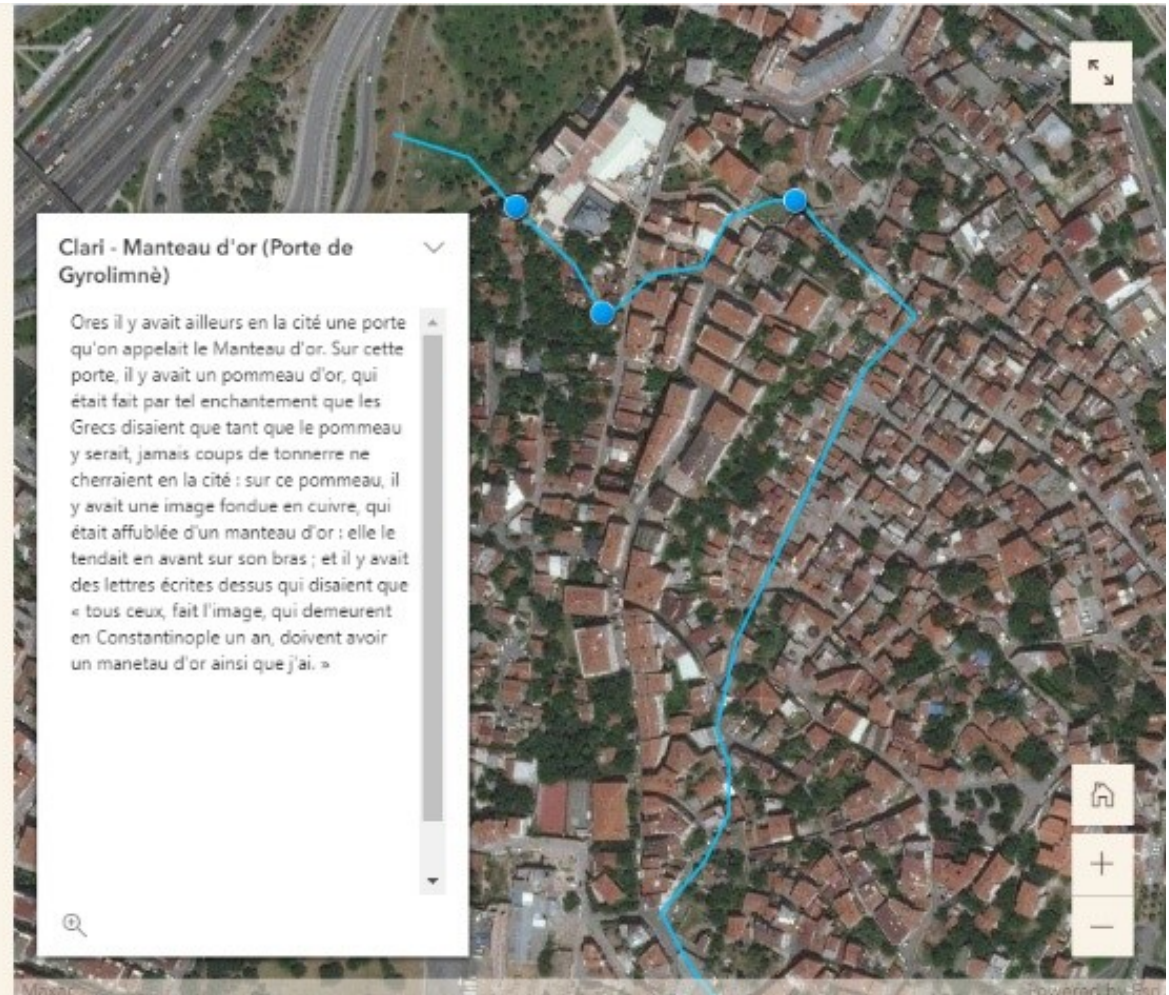
Ce qui retient l'attention du chroniqueur, c'est toute la beauté et la richesse des bâtiments et monuments qu'il visite au cœur de Constantinople. Également, il accorde une importance considérable aux nombreuses reliques se trouvant dans les divers églises et monastères de la ville. Humble visiteur, il avoue souvent être incapable de décrire ce qui se trouve sous ses yeux, ne possédant pas un vocabulaire assez vaste pour qualifier la luxuriance de la capitale byzantine.

20
/
30



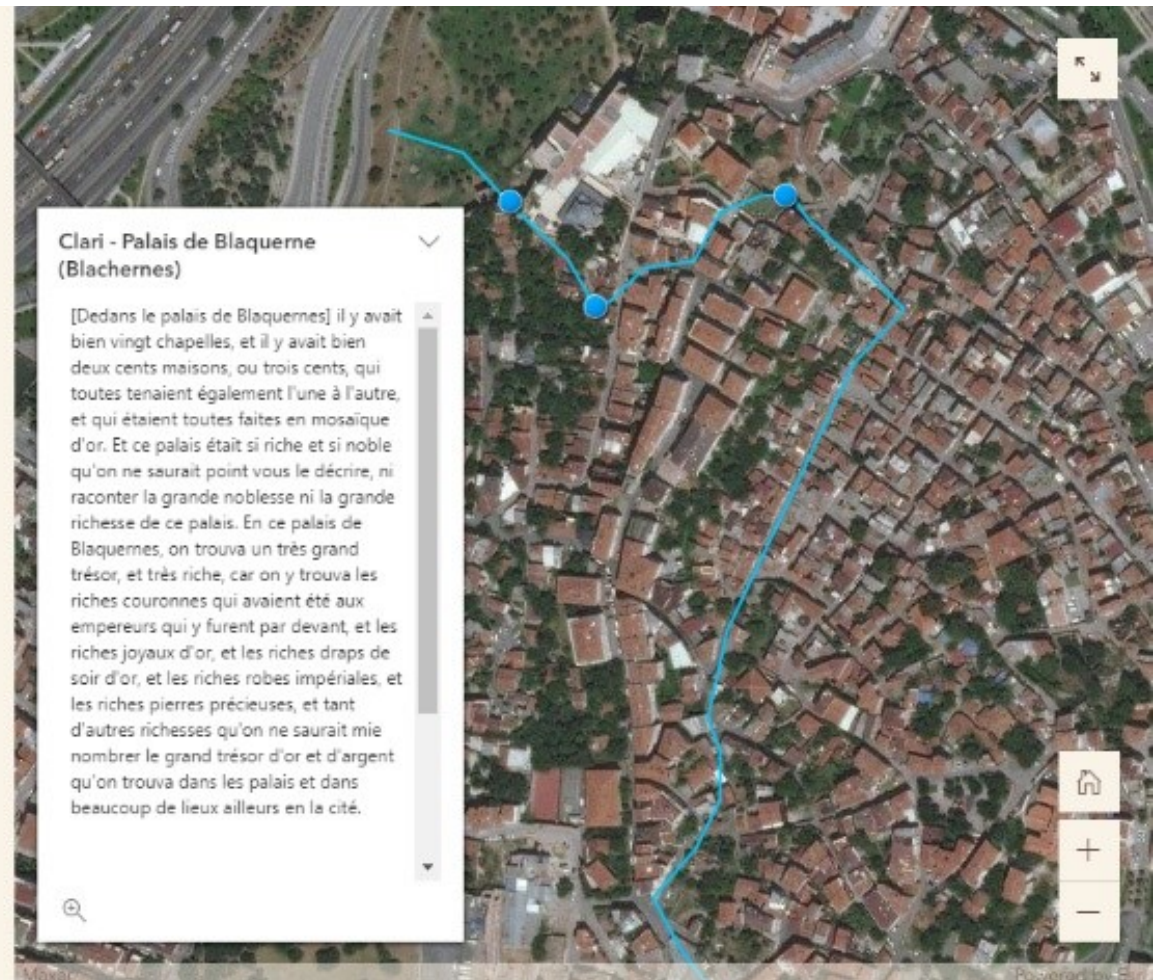
Quartier des Blachernes

Traversant le pont de Constantinople situé au nord de la ville, il est fort probable que le chevalier picard débute sa visite à cette extrémité de la cité, dans le quartier des Blachernes. Il fait alors mention de trois éléments distincts : tout d'abord, il décrit le Manteau d'or (Porte de Gyrolimnè) qu'il emprunte certainement pour entrer dans Constantinople. Ensuite, il se rend au palais impérial des Comnènes, où il dépeint l'apparence somptueuse de ce qui s'y trouve. Finalement, il se rend à l'église Sainte-Marie-de-Blachernes, qui est si belle qu'elle n'a d'égal que le monastère Sainte-Sophie.



Quartier des Blachernes

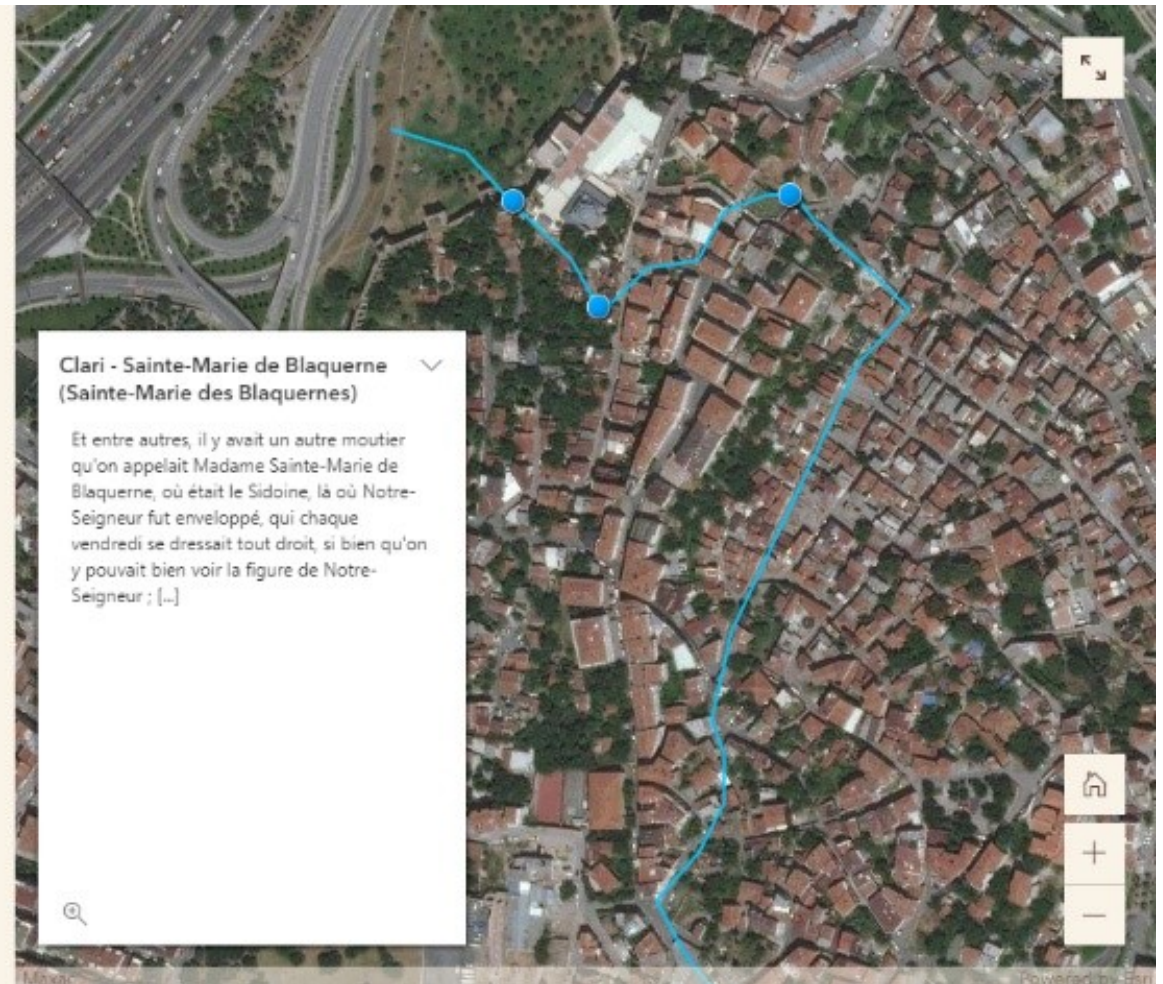
Traversant le pont de Constantinople situé au nord de la ville, il est fort probable que le chevalier picard débute sa visite à cette extrémité de la cité, dans le quartier des Blachernes. Il fait alors mention de trois éléments distincts : tout d'abord, il décrit le Manteau d'or (Porte de Girolimnè) qu'il emprunte certainement pour entrer dans Constantinople. Ensuite, il se rend au palais impérial des Comnènes, où il dépeint l'apparence somptueuse de ce qui s'y trouve. Finalement, il se rend à l'église Sainte-Marie-de-Blachernes, qui est si belle qu'elle n'a d'égal que le moutier Sainte-Sophie.



Quartier des Blachernes

Traversant le pont de Constantinople situé au nord de la ville, il est fort probable que le chevalier picard débute sa visite à cette extrémité de la cité, dans le quartier des Blachernes. Il fait alors mention de trois éléments distincts : tout d'abord, il décrit le Manteau d'or (Porte de Girolimnè) qu'il emprunte certainement pour entrer dans Constantinople. Ensuite, il se rend au palais impérial des Comnènes, où il dépeint l'apparence somptueuse de ce qui s'y trouve. Finalement, il se rend à l'église Sainte-Marie-de-Blachernes, qui est si belle qu'elle n'a d'égal que le moutier Sainte-Sophie.

21
/
30

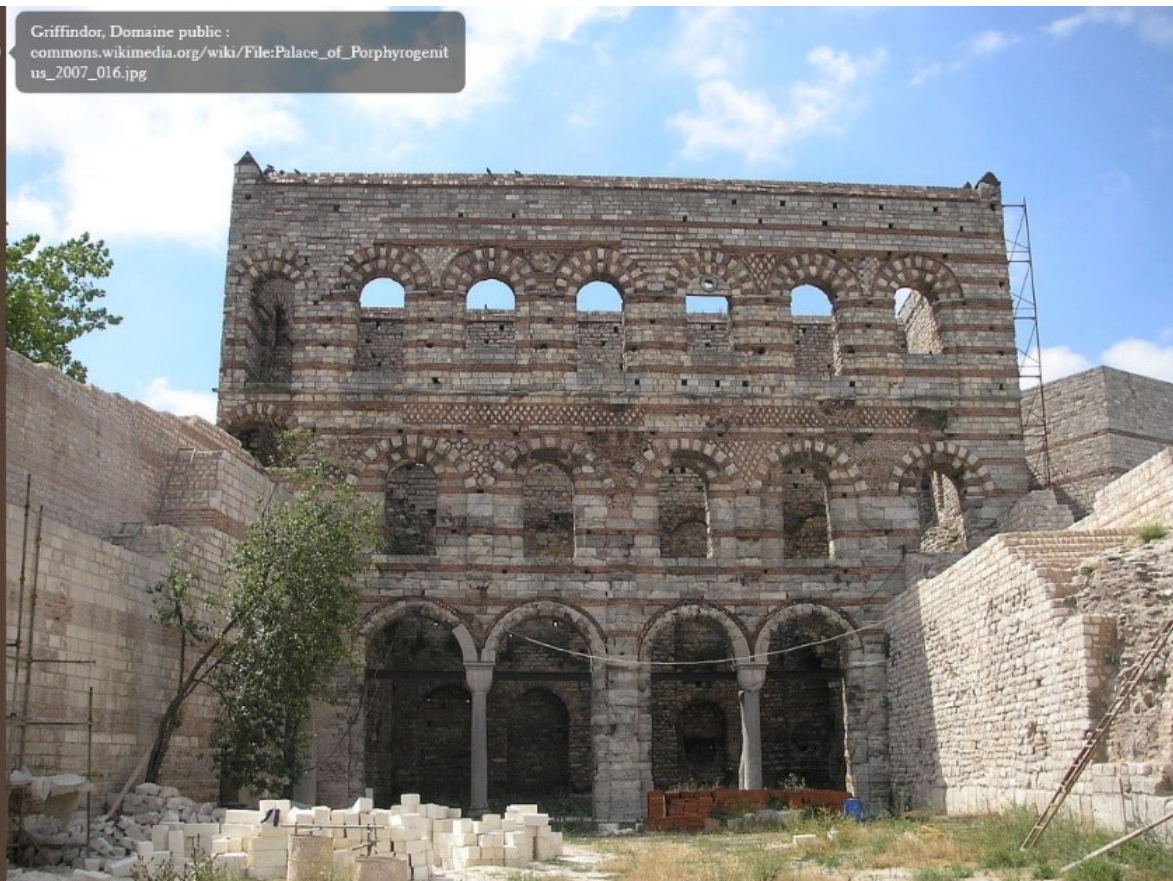


Palais impérial des Blachernes, 2007

Durant le règne des Comnènes, on délaisse le Grand Palais situé au sud pour concentrer les activités au nord de la ville, plus loin des quartiers aristocrates.



Griffindor, Domaine public :
commons.wikimedia.org/wiki/File:Palace_of_Porphyrigenitus_2007_016.jpg



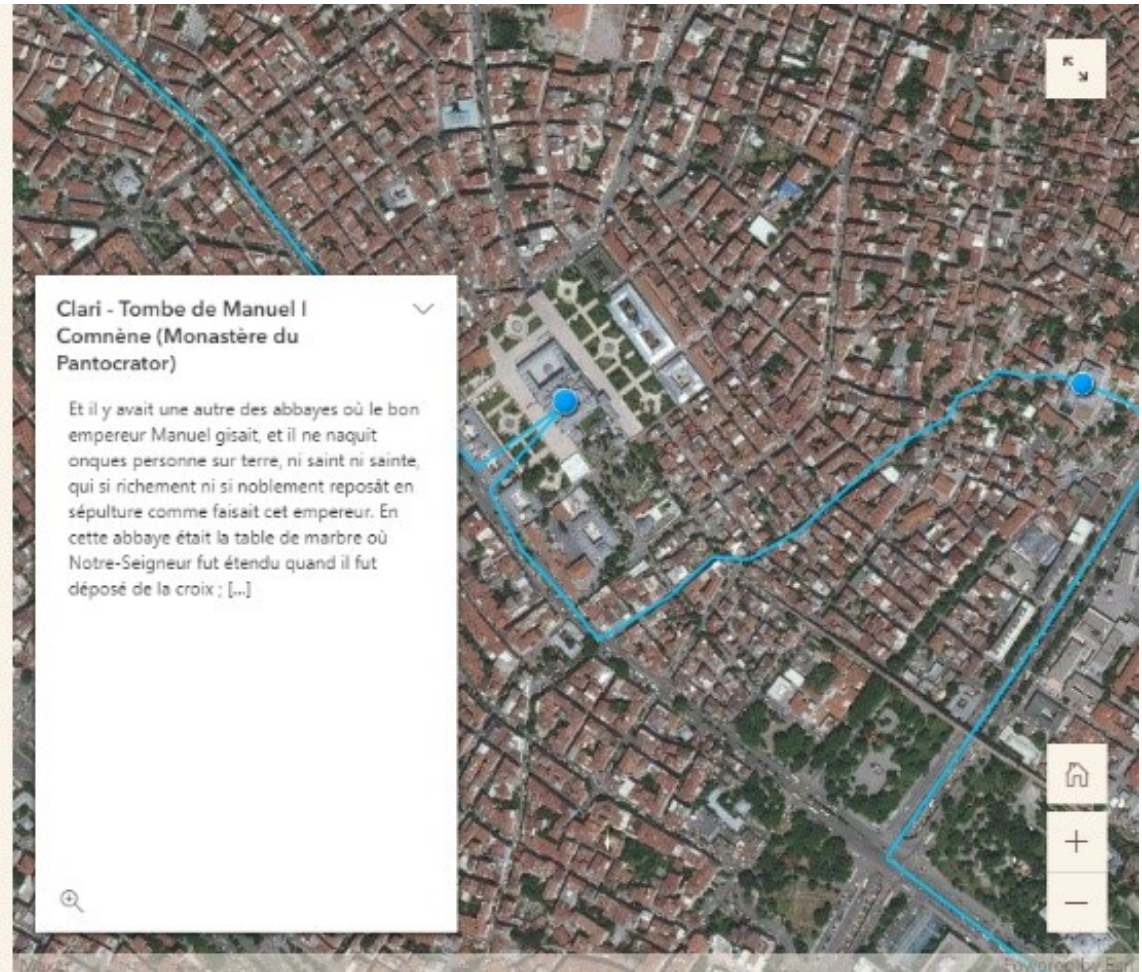
La dixième région de Constantinople

Se rendant au sud-est, Clari passe devant deux moutiers magnifiques qui retiennent son attention. Le premier, l'église des Sept Apôtres, contenait selon son guide les corps de sept des douze apôtres de Jésus. Un peu plus loin, il visite également le monastère du Pantocrator, où était enterré l'empereur Manuel I Comnène. L'auteur découvre également une grande quantité de reliques exposées dans ces lieux de culte.



La dixième région de Constantinople

Se rendant au sud-est, Clari passe devant deux moutiers magnifiques qui retiennent son attention. Le premier, l'église des Sept Apôtres, contenait selon son guide les corps de sept des douze apôtres de Jésus. Un peu plus loin, il visite également le monastère du Pantocrator, où était enterré l'empereur Manuel I Comnène. L'auteur découvre également une grande quantité de reliques exposées dans ces lieux de culte.

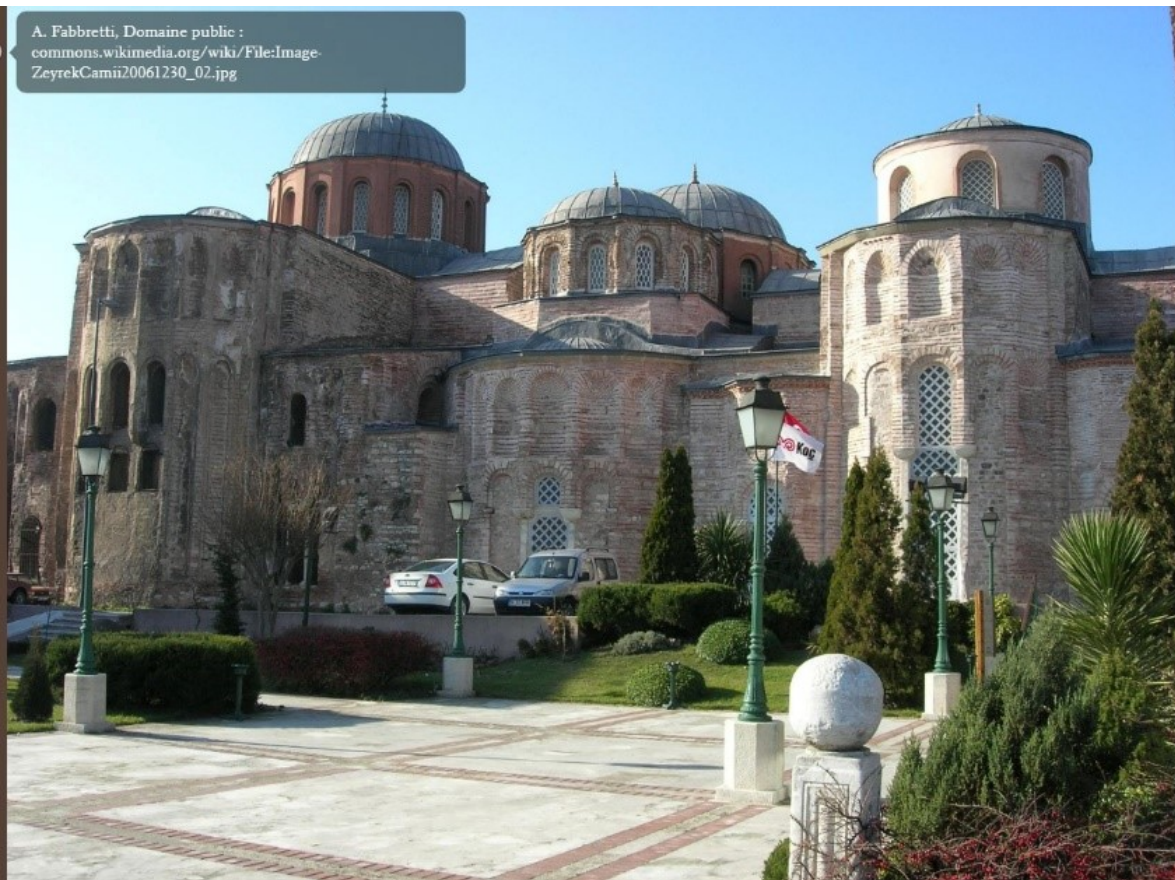


Monastère du Pantocrator, 2006

24
/
30



A. Fabbretti, Domaine public :
commons.wikimedia.org/wiki/File:Image-ZeyrekCamii20061230_02.jpg

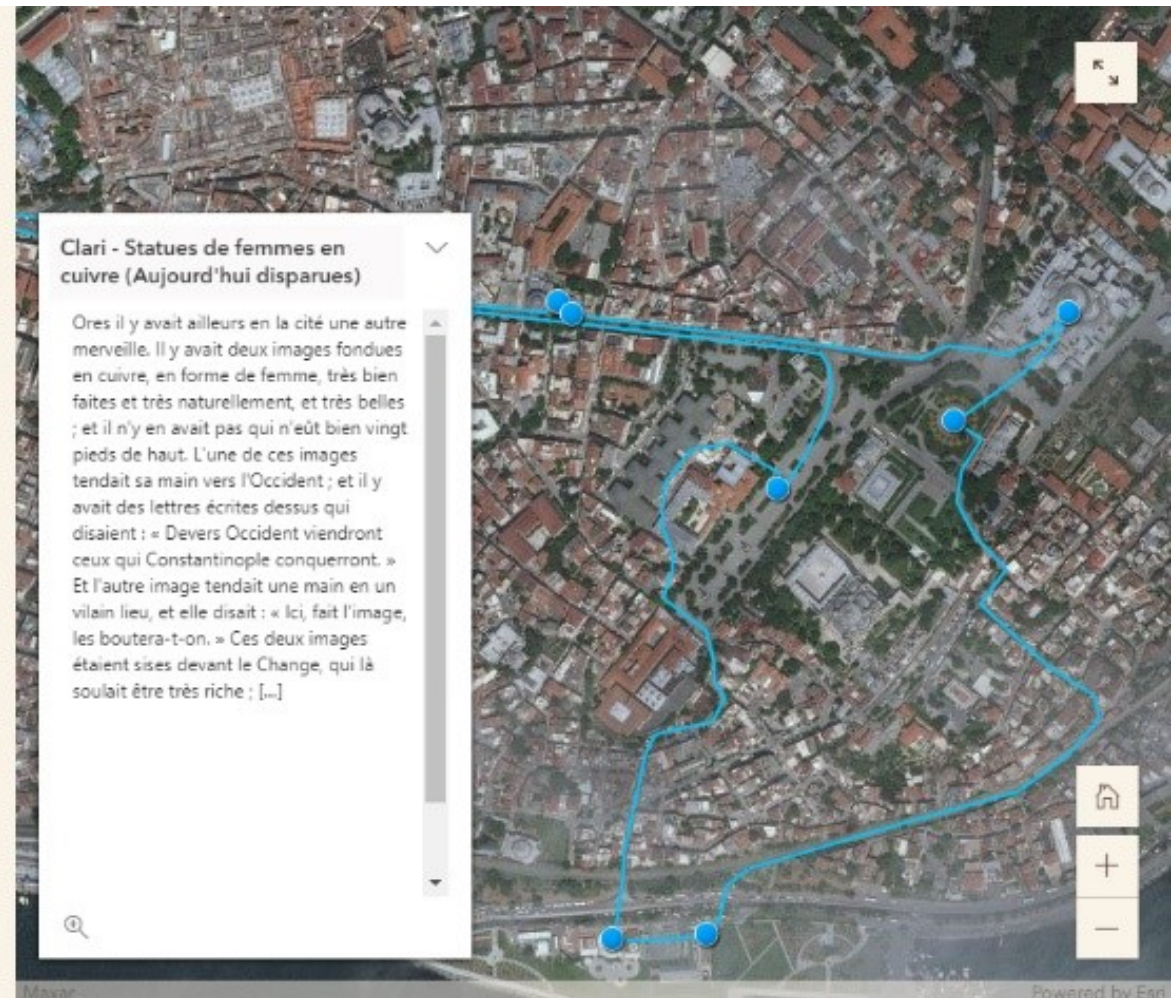


Le quartier impérial, les régions un à quatre

Arrivant au cœur de la ville, Clari passe tout d'abord devant l'immeuble des changeurs, qui, à son grand regret, ne possède plus à ce moment les montagnes d'or et de pierres précieuses d'autrefois. Il en profite également pour admirer deux statues de femmes en bronze se trouvant tout juste devant le Change, à qui il attribue une nature prophétique.

Suivant la Mésè, l'auteur arrive à l'église Sainte-Sophie, où il décrit avec détail toutes les richesses et les reliques qui s'y trouvent. Après cet arrêt, il détaille assez fidèlement l'allure de la colonne de Justinien, qu'il croit à tort être celle d'Héraclius.

25
/
30

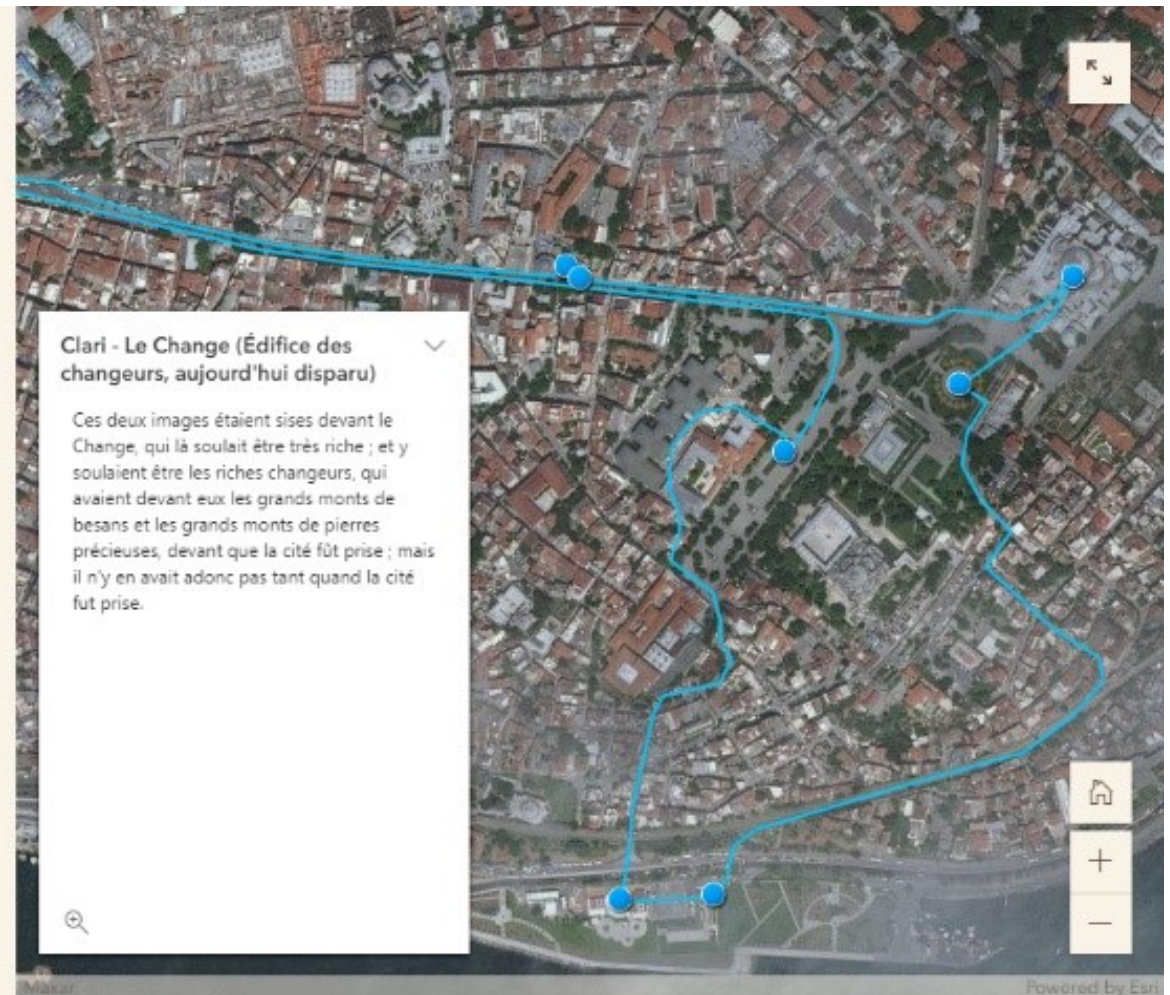


Le quartier impérial, les régions un à quatre

Arrivant au cœur de la ville, Clari passe tout d'abord devant l'immeuble des changeurs, qui, à son grand regret, ne possède plus à ce moment les montagnes d'or et de pierres précieuses d'autrefois. Il en profite également pour admirer deux statues de femmes en bronze se trouvant tout juste devant le Change, à qui il attribue une nature prophétique.

Suivant la Mésè, l'auteur arrive à l'église Sainte-Sophie, où il décrit avec détail toutes les richesses et les reliques qui s'y trouvent. Après cet arrêt, il détaille assez fidèlement l'allure de la colonne de Justinien, qu'il croit à tort être celle d'Héraclius.

25
/
30

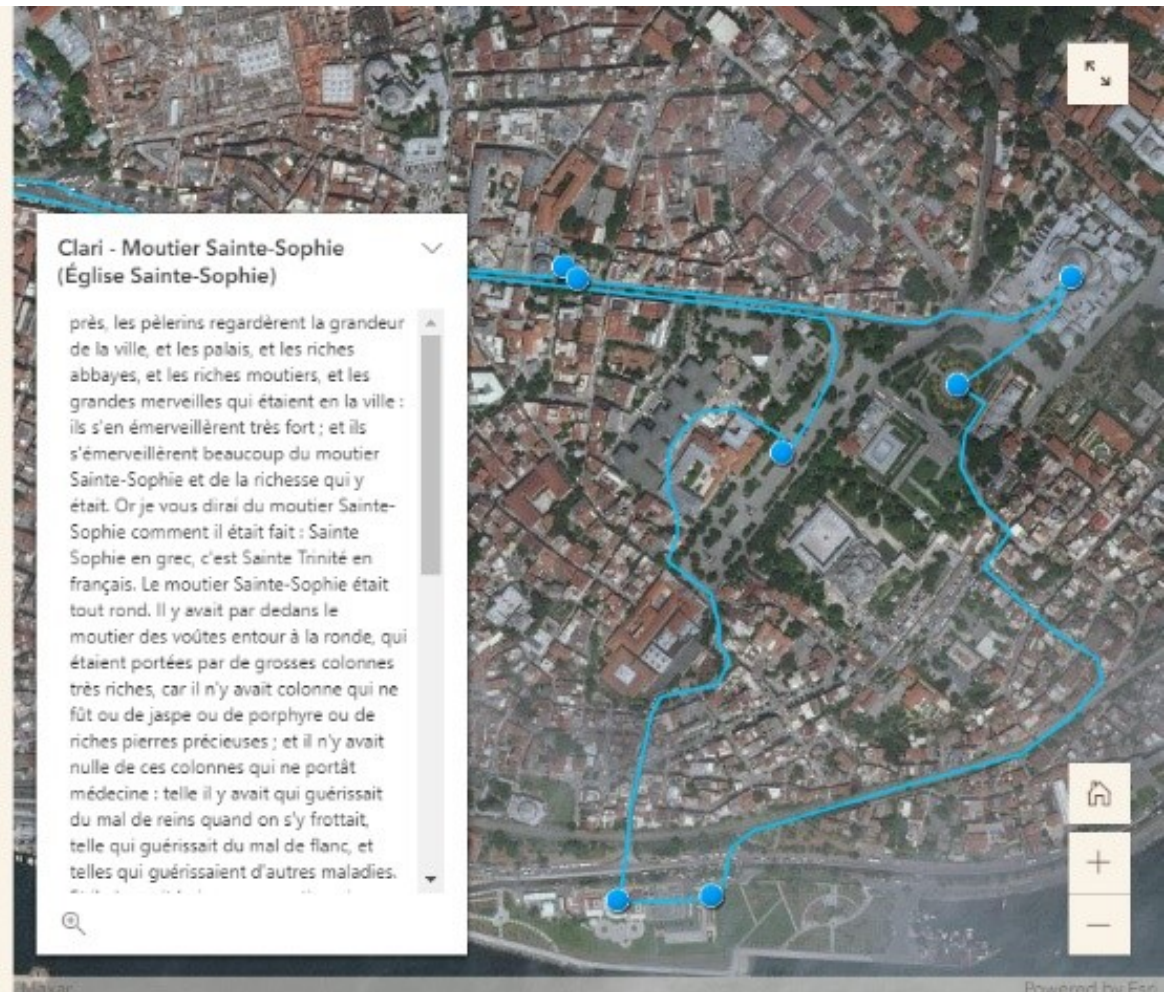


Suivant la Mésè, l'auteur arrive à l'église Sainte-Sophie, où il décrit avec détail toutes les richesses et les reliques qui s'y trouvent. Après cet arrêt, il détaille assez fidèlement l'allure de la colonne de Justinien, qu'il croit à tort être celle d'Héraclius.

Clari se rend ensuite plus au sud afin de visiter les nombreux complexes du Grand palais. Il dépeint de son mieux l'allure du Bucoléon et de l'église Notre-Dame du Phare, dans laquelle l'auteur retrouve de nombreuses reliques.

Retournant au nord vers la rue principale, le chroniqueur passe par le Colisée de Constantinople. Ce qu'il retient de cette visite, c'est la taille du complexe et l'ingéniosité derrière sa construction. Il fait également mention d'images d'hommes et

25
/
30

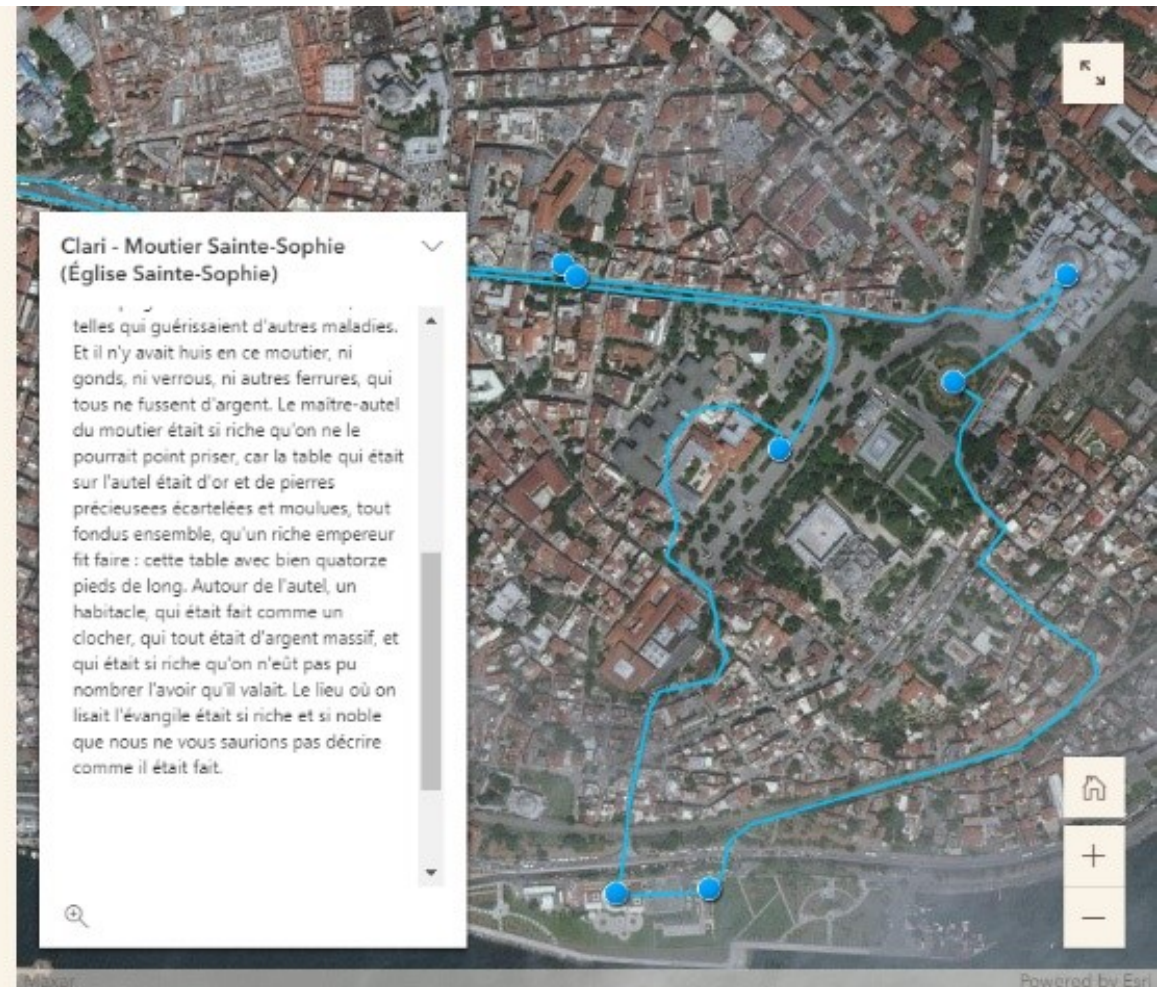


Suivant la Mésè, l'auteur arrive à l'église Sainte-Sophie, où il décrit avec détail toutes les richesses et les reliques qui s'y trouvent. Après cet arrêt, il détaille assez fidèlement l'allure de la colonne de Justinien, qu'il croit à tort être celle d'Héraclius.

Clari se rend ensuite plus au sud afin de visiter les nombreux complexes du Grand palais. Il dépeint de son mieux l'allure du Bucoléon et de l'église Notre-Dame du Phare, dans laquelle l'auteur retrouve de nombreuses reliques.

Retournant au nord vers la rue principale, le chroniqueur passe par le Colisée de Constantinople. Ce qu'il retient de cette

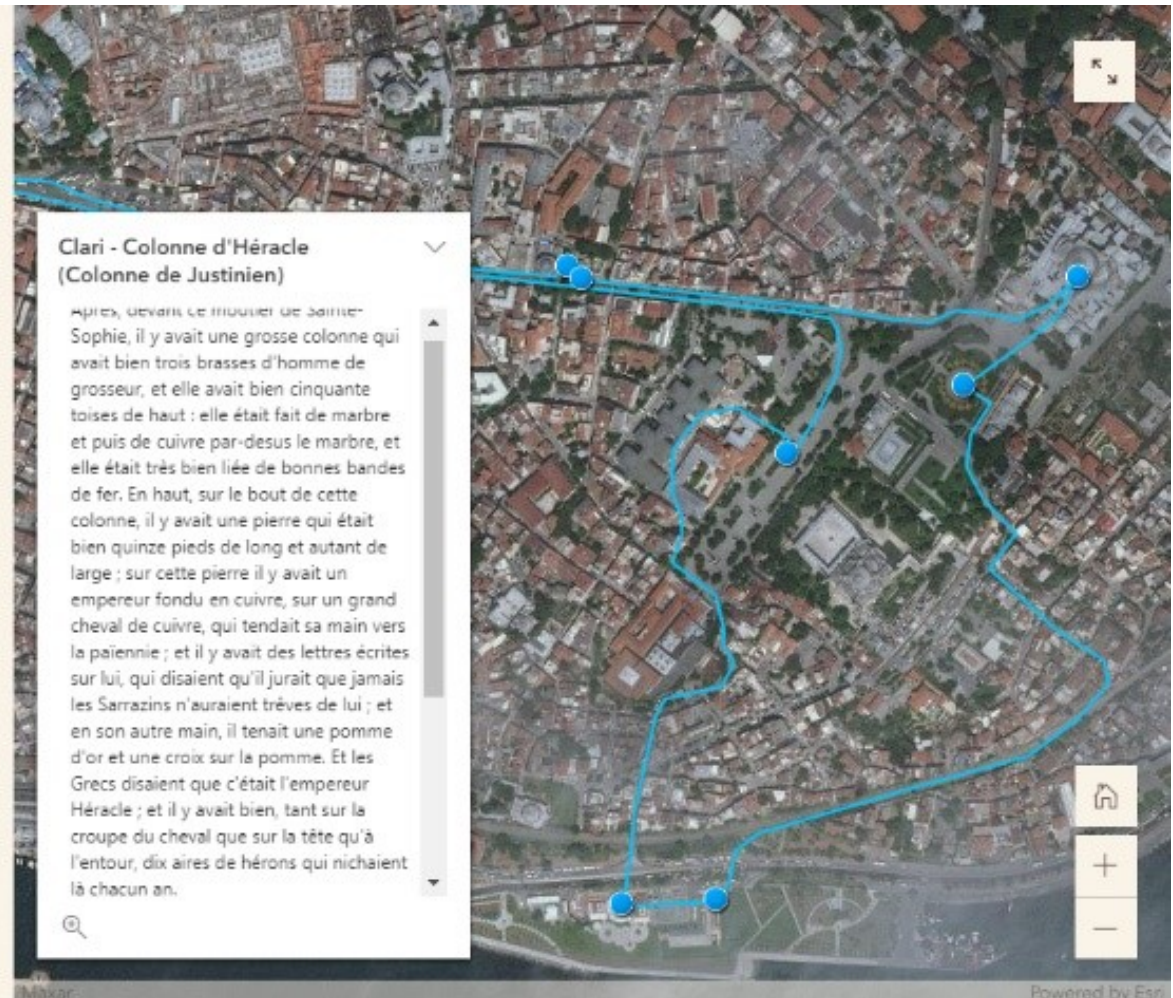
25 visite, c'est la taille du complexe et
/
30 l'ingéniosité derrière sa construction. Il fait également mention d'images d'hommes et



Suivant la Mésè, l'auteur arrive à l'église Sainte-Sophie, où il décrit avec détail toutes les richesses et les reliques qui s'y trouvent. Après cet arrêt, il détaille assez fidèlement l'allure de la colonne de Justinien, qu'il croit à tort être celle d'Héraclius.

Clari se rend ensuite plus au sud afin de visiter les nombreux complexes du Grand palais. Il dépeint de son mieux l'allure du Bucoléon et de l'église Notre-Dame du Phare, dans laquelle l'auteur retrouve de nombreuses reliques.

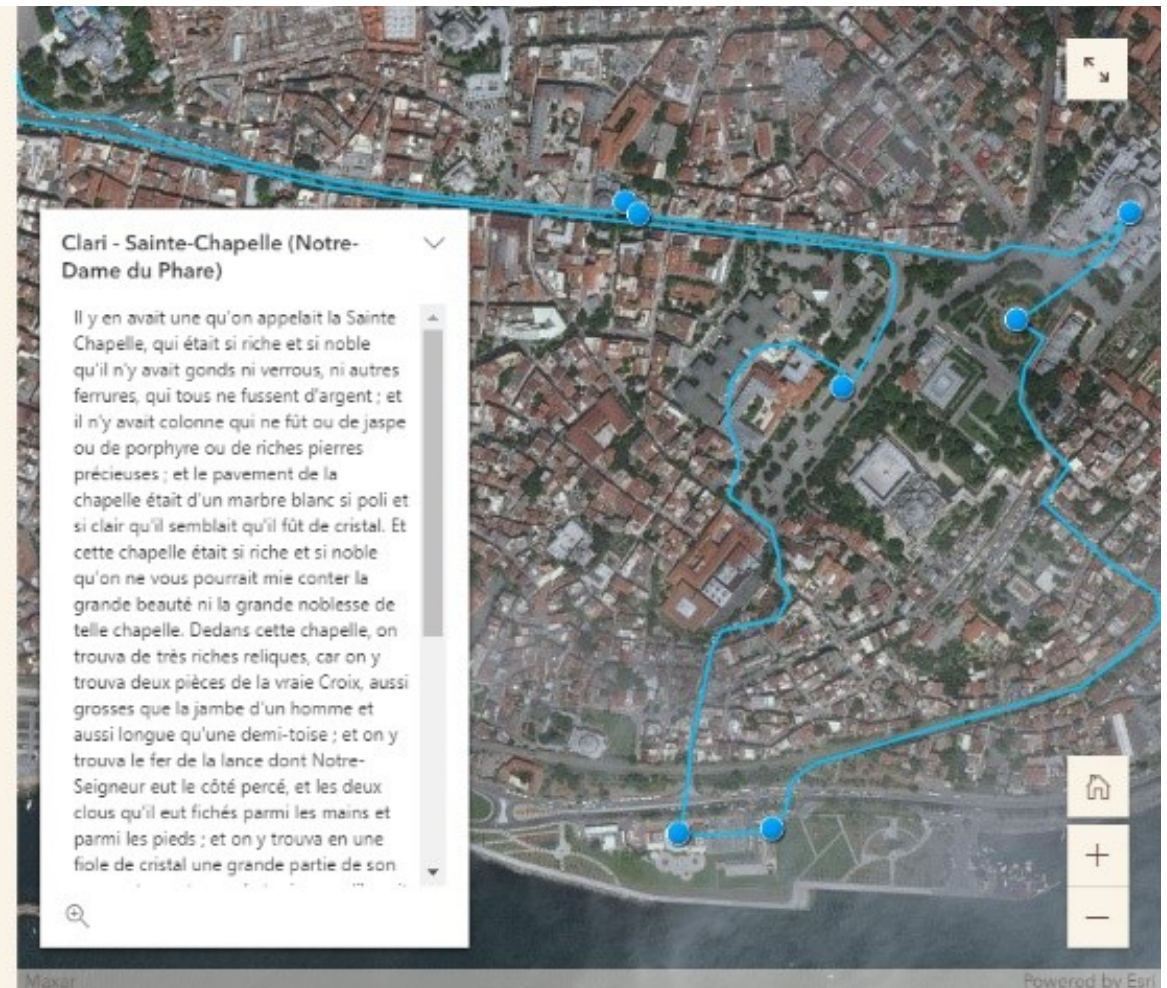
Retournant au nord vers la rue principale, le chroniqueur passe par le Colisée de Constantinople. Ce qu'il retient de cette visite, c'est la taille du complexe et l'ingéniosité derrière sa construction. Il fait également mention d'images d'hommes et



Clari se rend ensuite plus au sud afin de visiter les nombreux complexes du Grand palais. Il dépeint de son mieux l'allure du Bucoléon et de l'église Notre-Dame du Phare, dans laquelle l'auteur retrouve de nombreuses reliques.

Retournant au nord vers la rue principale, le chroniqueur passe par le Colisée de Constantinople. Ce qu'il retient de cette visite, c'est la taille du complexe et l'ingéniosité derrière sa construction. Il fait également mention d'images d'hommes et d'animaux en bronze qui, selon lui, avaient autrefois l'habitude de s'animer par enchantement.

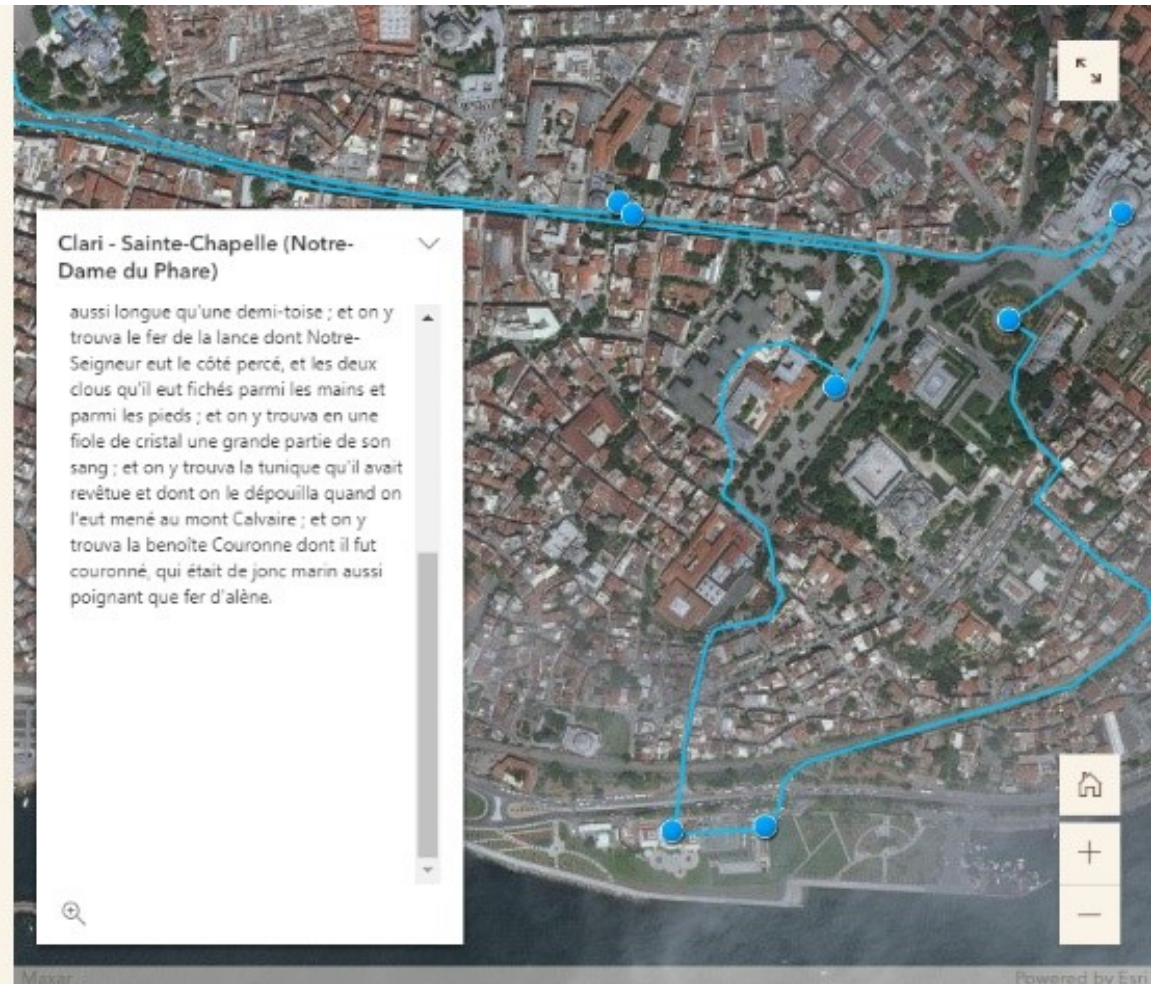
25
/
30



Clari se rend ensuite plus au sud afin de visiter les nombreux complexes du Grand palais. Il dépeint de son mieux l'allure du Bucoléon et de l'église Notre-Dame du Phare, dans laquelle l'auteur retrouve de nombreuses reliques.

Retournant au nord vers la rue principale, le chroniqueur passe par le Colisée de Constantinople. Ce qu'il retient de cette visite, c'est la taille du complexe et l'ingéniosité derrière sa construction. Il fait également mention d'images d'hommes et d'animaux en bronze qui, selon lui, avaient autrefois l'habitude de s'animer par enchantement.

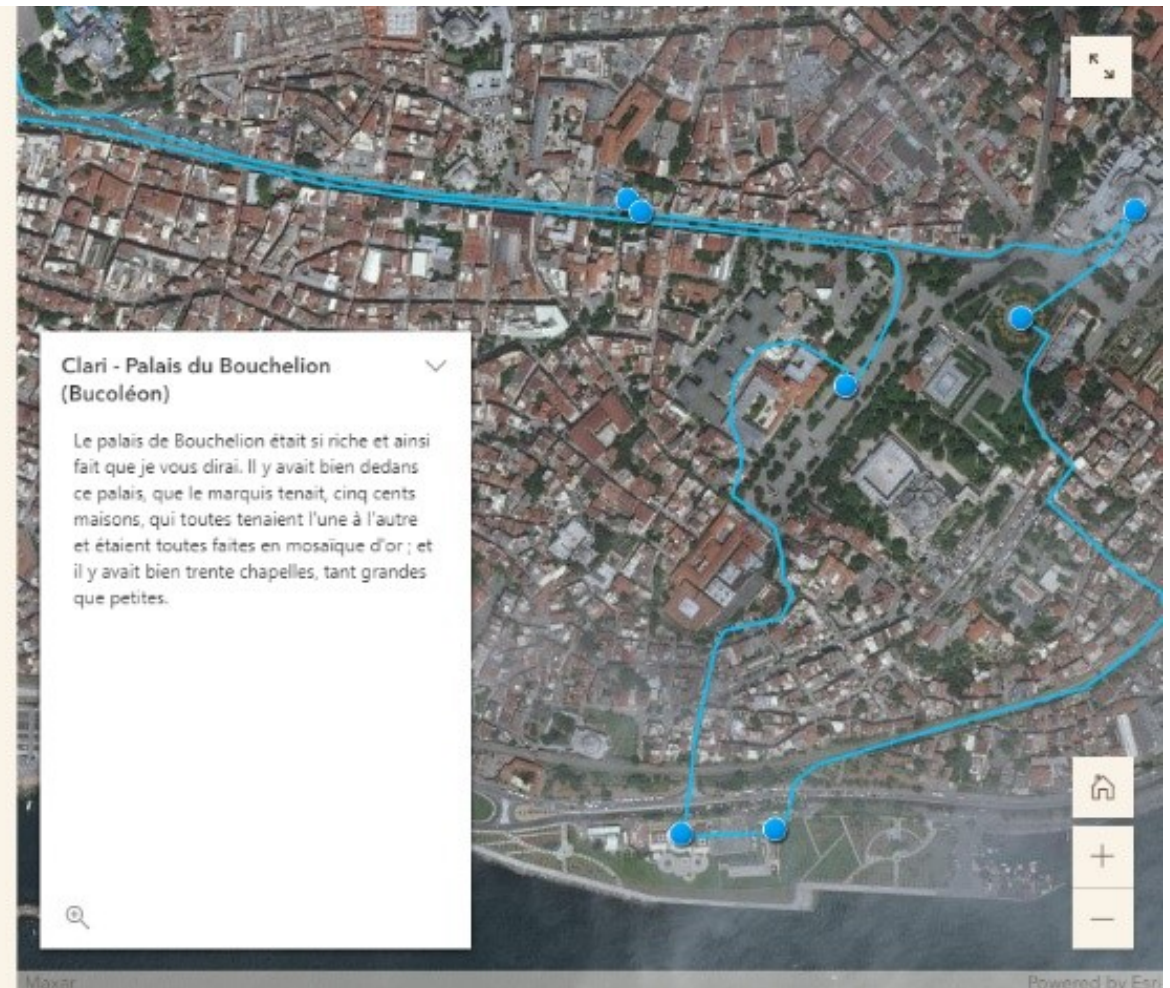
25
/
30



Clari se rend ensuite plus au sud afin de visiter les nombreux complexes du Grand palais. Il dépeint de son mieux l'allure du Bucoléon et de l'église Notre-Dame du Phare, dans laquelle l'auteur retrouve de nombreuses reliques.

Retournant au nord vers la rue principale, le chroniqueur passe par le Colisée de Constantinople. Ce qu'il retient de cette visite, c'est la taille du complexe et l'ingéniosité derrière sa construction. Il fait également mention d'images d'hommes et d'animaux en bronze qui, selon lui, avaient autrefois l'habitude de s'animer par enchantement.

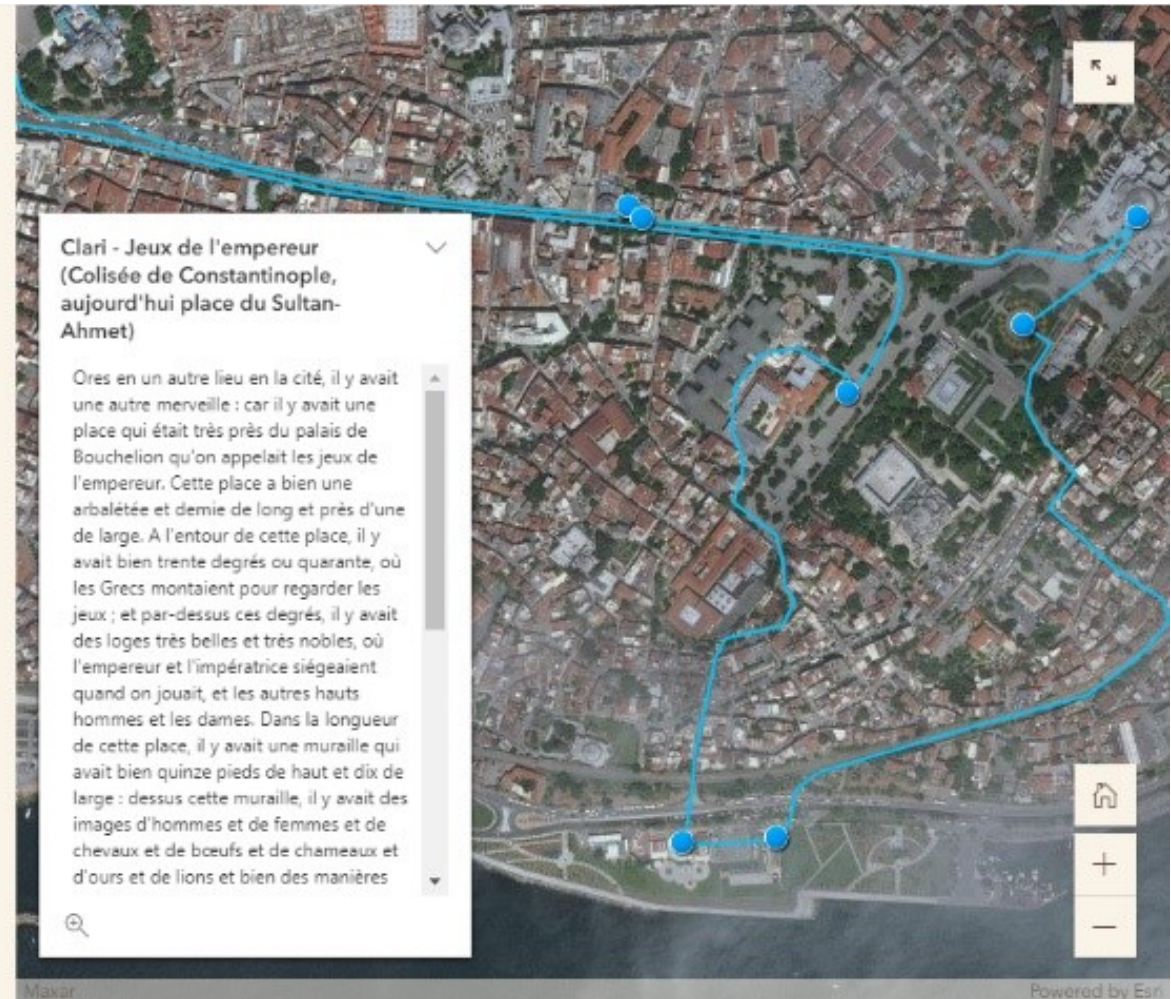
25
/
30



Clari se rend ensuite plus au sud afin de visiter les nombreux complexes du Grand palais. Il dépeint de son mieux l'allure du Bucoléon et de l'église Notre-Dame du Phare, dans laquelle l'auteur retrouve de nombreuses reliques.

Retournant au nord vers la rue principale, le chroniqueur passe par le Colisée de Constantinople. Ce qu'il retient de cette visite, c'est la taille du complexe et l'ingéniosité derrière sa construction. Il fait également mention d'images d'hommes et d'animaux en bronze qui, selon lui, avaient autrefois l'habitude de s'animer par enchantement.

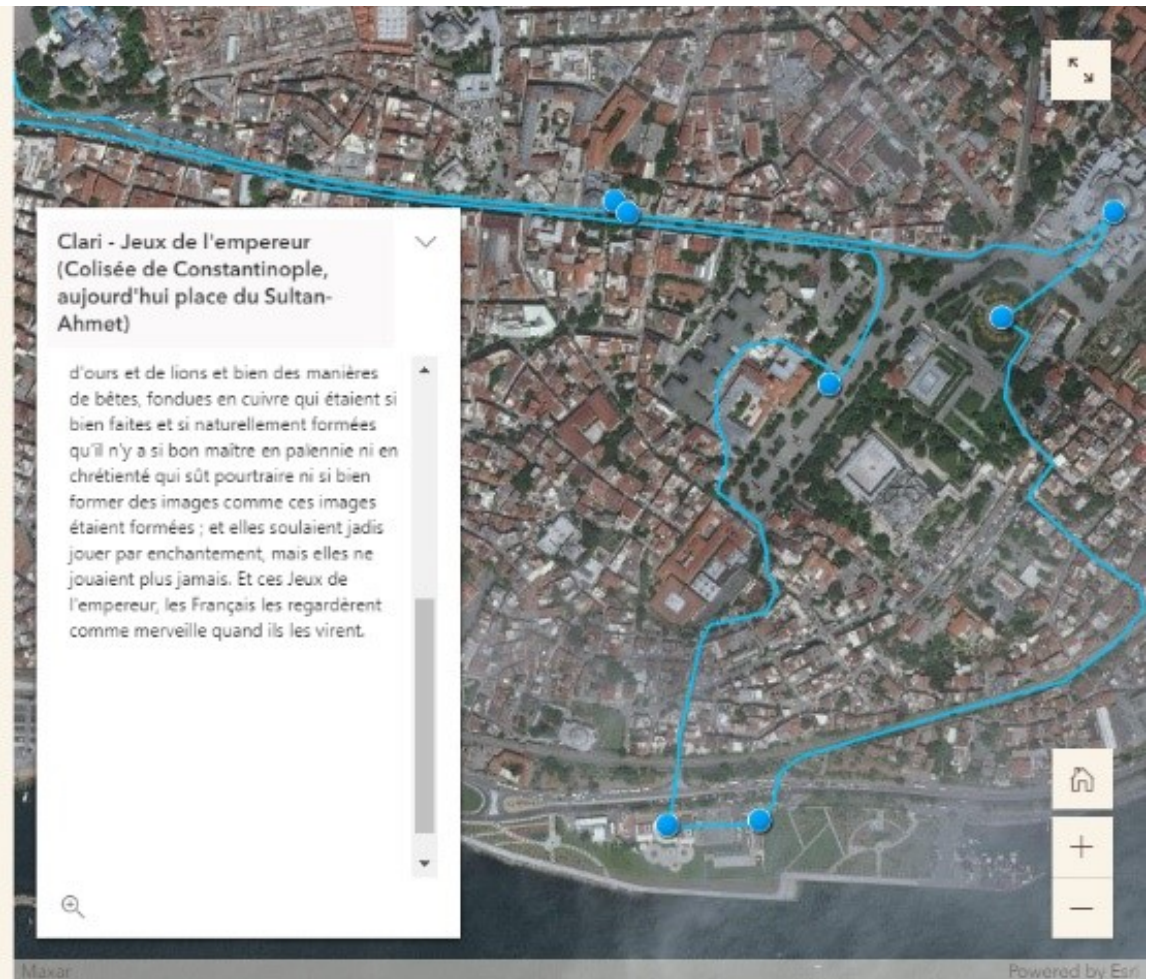
25
/
30



Clari se rend ensuite plus au sud afin de visiter les nombreux complexes du Grand palais. Il dépeint de son mieux l'allure du Bucoléon et de l'église Notre-Dame du Phare, dans laquelle l'auteur retrouve de nombreuses reliques.

Retournant au nord vers la rue principale, le chroniqueur passe par le Colisée de Constantinople. Ce qu'il retient de cette visite, c'est la taille du complexe et l'ingéniosité derrière sa construction. Il fait également mention d'images d'hommes et d'animaux en bronze qui, selon lui, avaient autrefois l'habitude de s'animer par enchantement.

25
/
30

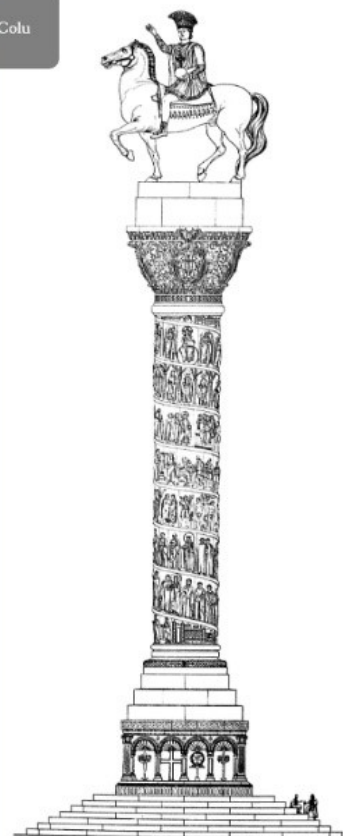


Colonne de Justinien

Restitution de la colonne et de sa statue équestre par Cornelius Gurlitt (1850-1938), historien de l'art, qui date de 1912. La colonne est détruite par les Ottomans au XVI^e siècle.



Cornelius Gurlitt, CC BY-SA :
commons.wikimedia.org/wiki/File:Gurlitt_Justinian_Column.jpg

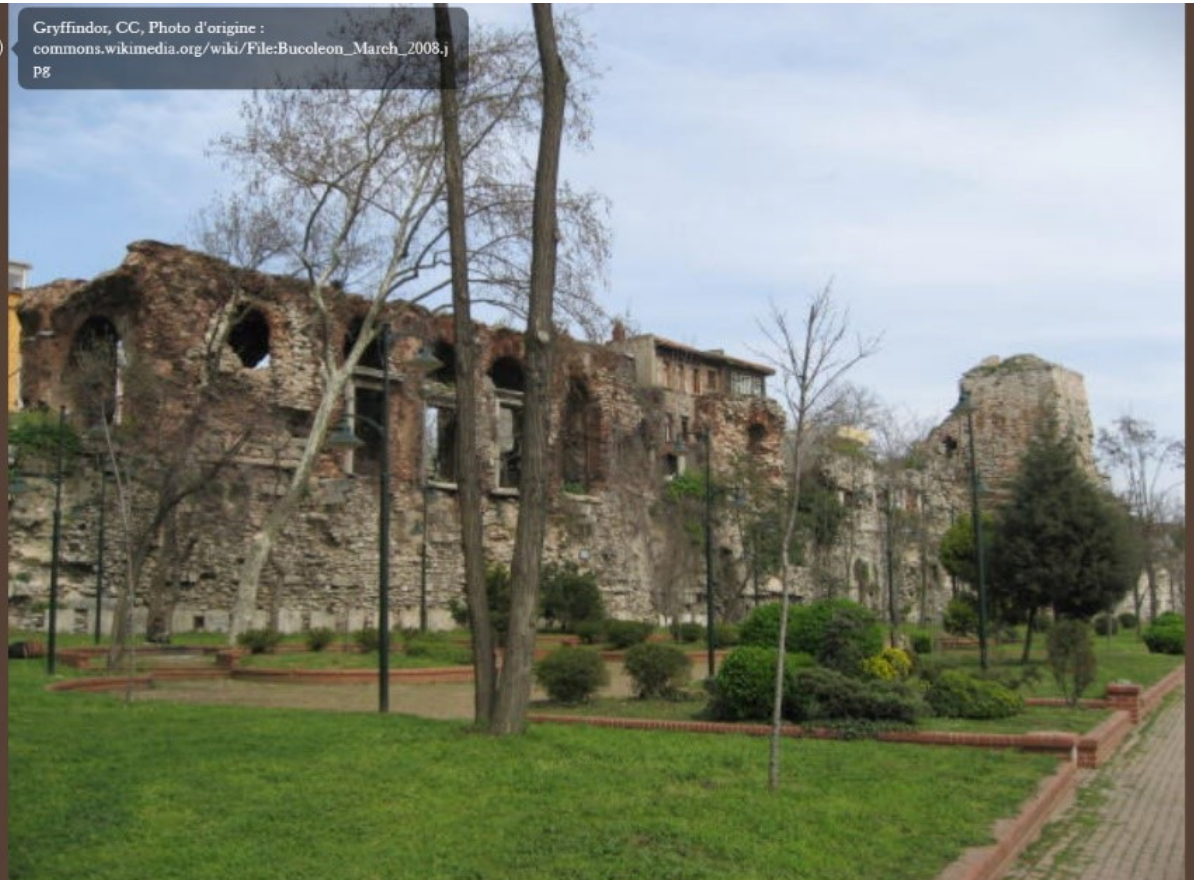


Palais du Boucoléon, 2008

L'un des nombreux complexes du Grand Palais impérial de Constantinople. En raison de sa taille, certains bâtiments du palais sont délaissés au profit d'autres. À l'époque de la quatrième croisade, les activités sont concentrées dans ce segment, qui porte ce nom en raison de la statue de lion se dressant à l'entrée.

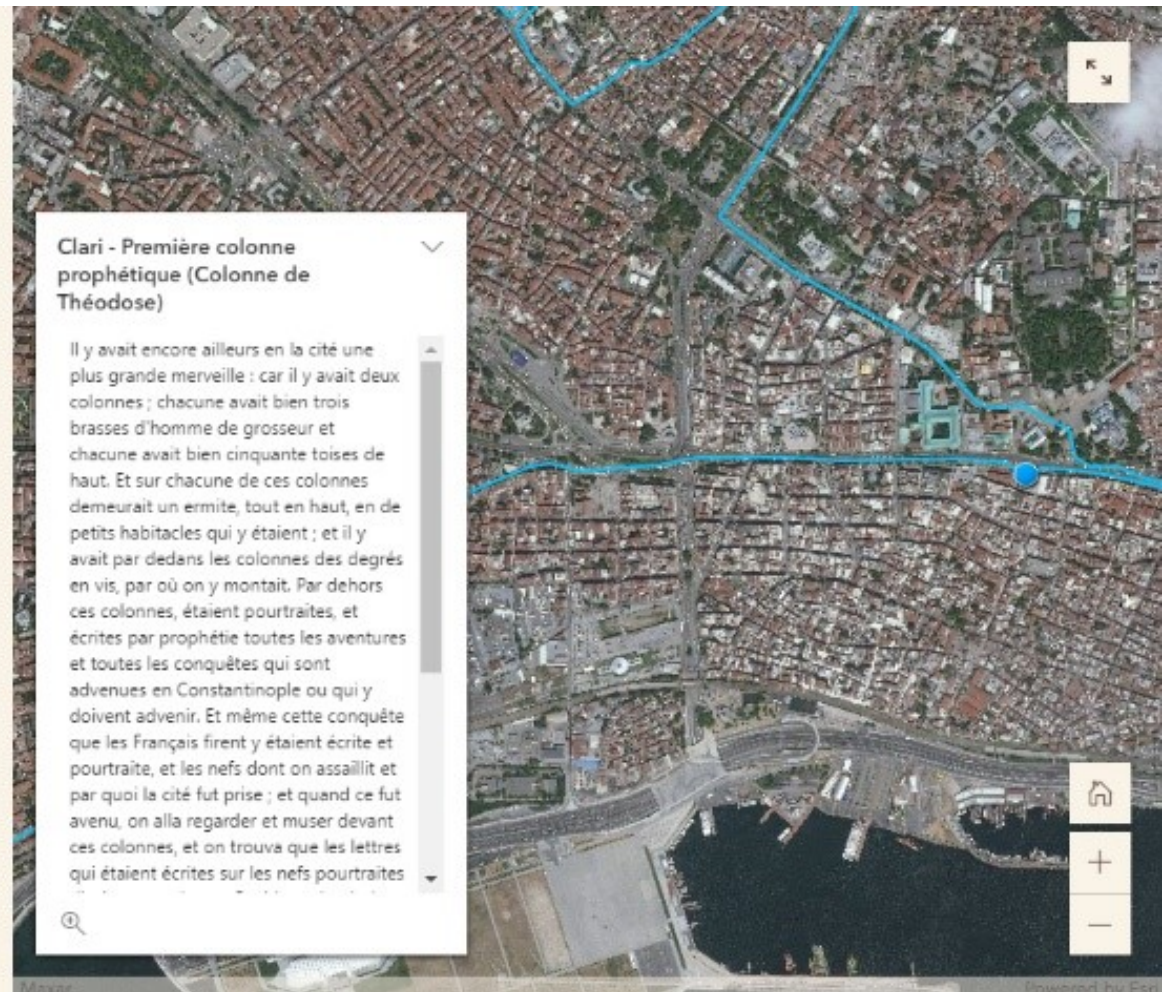


Gryffindor, CC, Photo d'origine :
[commons.wikimedia.org/wiki/File:Bucoleon_March_2008.j](https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Bucoleon_March_2008.jpg)
pg



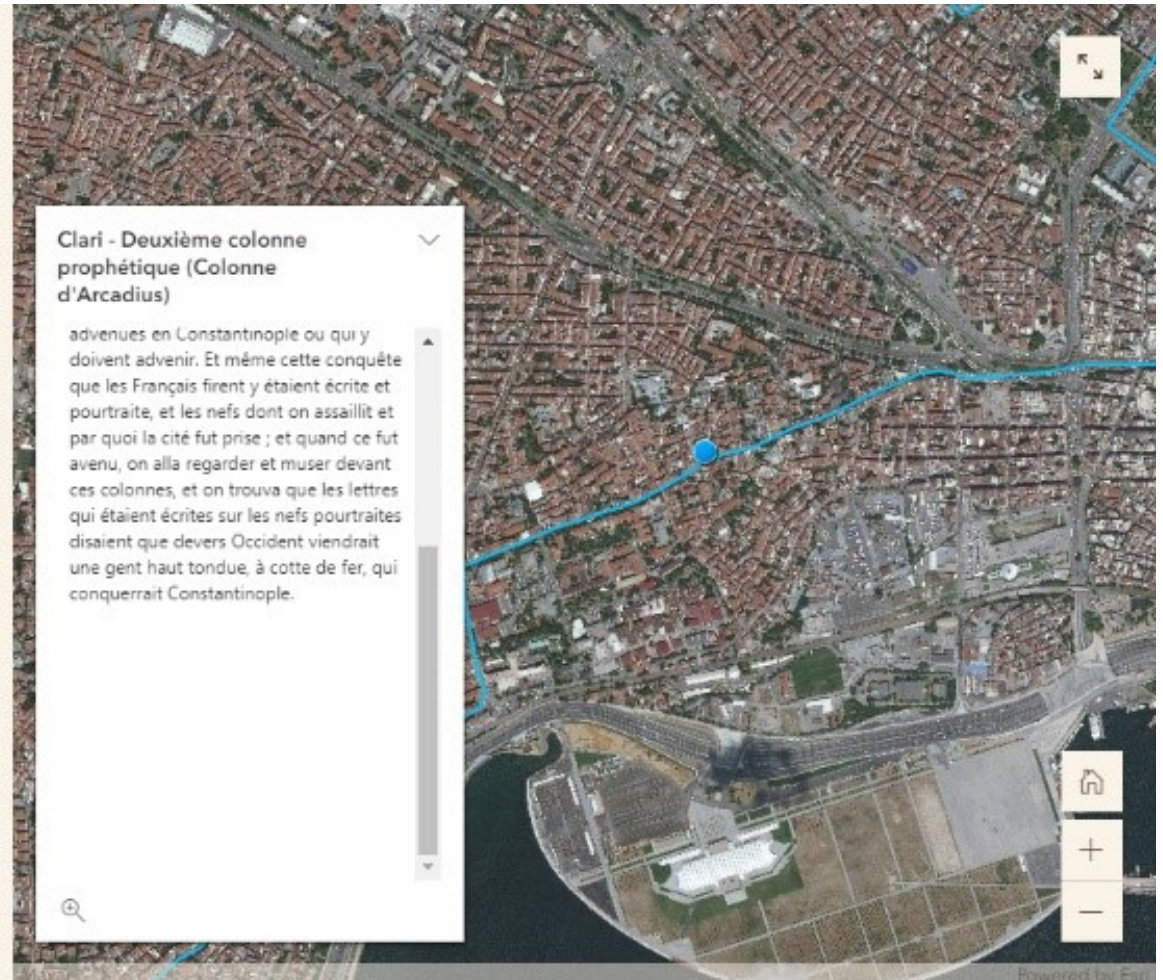
Les colonnes honorifiques de la Mésè

En se déplaçant vers l'ouest de la ville, Clari croise deux grandes colonnes honorifiques dédiées aux empereurs Théodose et Arcadius. Il voit alors dans l'iconographie représentée sur les structures un message prophétique, qui selon lui annonçait la conquête de Constantinople par les croisés venus de l'Occident.



Les colonnes honorifiques de la Mésè

En se déplaçant vers l'ouest de la ville, Clari croise deux grandes colonnes honorifiques dédiées aux empereurs Théodose et Arcadius. Il voit alors dans l'iconographie représentée sur les structures un message prophétique, qui selon lui annonçait la conquête de Constantinople par les croisés venus de l'Occident.



La conclusion de la visite et la Porte Dorée

Clari termine sa visite à l'extrémité sud-ouest de Constantinople, où il passe finalement par la Porte Dorée. Renversé par sa richesse, son guide lui décrit également le cérémonial impérial entourant le retour triomphant de l'empereur après une victoire militaire. Malheureusement pour le pèlerin, il ne peut que s'imaginer à quoi ressemblaient ces festivités.

C'est après avoir décrit de nombreuses merveilles de Constantinople que Clari avoue ne pouvoir énumérer toutes les richesses se trouvant dans la ville. Selon lui, son récit perdrait de sa véracité s'il tentait de décrire tout le faste de la capitale byzantine : il y en avait tout simplement trop pour que ce soit réel.



La conclusion de la visite et la Porte Dorée

Clari termine sa visite à l'extrémité sud-ouest de Constantinople, où il passe finalement par la Porte Dorée. Renversé par sa richesse, son guide lui décrit également le cérémonial impérial entourant le retour triomphant de l'empereur après une victoire militaire. Malheureusement pour le pèlerin, il ne peut que s'imaginer à quoi ressemblaient ces festivités.

C'est après avoir décrit de nombreuses merveilles de Constantinople que Clari avoue ne pouvoir énumérer toutes les richesses se trouvant dans la ville. Selon lui, son récit perdrait de sa véracité s'il tentait de décrire tout le faste de la capitale byzantine : il y en avait tout simplement trop pour que ce soit réel.



La conclusion de la visite et la Porte Dorée

Clari termine sa visite à l'extrémité sud-ouest de Constantinople, où il passe finalement par la Porte Dorée. Rensé par sa richesse, son guide lui décrit également le cérémonial impérial entourant le retour triomphant de l'empereur après une victoire militaire. Malheureusement pour le pèlerin, il ne peut que s'imaginer à quoi ressemblaient ces festivités.

C'est après avoir décrit de nombreuses merveilles de Constantinople que Clari avoue ne pouvoir énumérer toutes les richesses se trouvant dans la ville. Selon lui, son récit perdrait de sa véracité s'il tentait de décrire tout le faste de la capitale byzantine : il y en avait tout simplement trop pour que ce soit réel.



Sources utilisées

Sources primaires :

- VILLEHARDOUIN, Geoffroy de et Robert de CLÉRY. *Histoire de la conquête de Constantinople. Suivit de De ceux qui se croisèrent et comment le marquis de Montferrat devint leur seigneur*. Édités et traduits par Jean Longnon, Paris, Tallandier, 1981, 317 p.
- VILLEHARDOUIN, Geoffroy de. *La conquête de Constantinople*. éditée et traduite par Edmond Faral, Paris, Les Belles Lettres (Les classiques de l'histoire de France au Moyen Âge, 18-19), tome 1 et 2, 1961 (1938-1939), 229 et 370 p.
- CLARI, Robert de. *La conquête de Constantinople*. Éditée et traduite par Alexandre Micha, Paris, Éditions Christian Bourgeois, 1991, 254 p.

①

Cristoforo Buondelmonti, *Liber Insularium Achipelagi*,
édition de 1465-1475 (1420), p. 37r.



et 2, 1961 (1938-1939), 229 et 370 p.

- CLARI, Robert de. *La conquête de Constantinople*. Éditée et traduite par Alexandre Micha, Paris, Éditions Christian Bourgeois, 1991, 254 p.

Sources secondaires :

- ANGOLD, Michel. « *The fourth crusade* ». Harlow, Pearson Longman, 2001, 281 p.
- JANIN, Raymond. *Constantinople Byzantine*. Paris, Institut Français d'Études Byzantines, 1964, 542 p.
- QUELLER, Donald E. et Thomas F. MADDEN. *The Fourth Crusade: the conquest of Constantinople*. Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2000 (1997), 357 p.

①

Cristoforo Buondelmonti, *Liber Insularum Achipelagi*, édition de 1465-1475 (1420), p. 37r.



